LE

PARADIS

SUR TERRE

2

BX890
R6
v.2

008961

1080015592

EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

NOTRE DAME DE LOURDES
MEXICO

LE PARADIS SUR TERRE

OU

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

LE PARADIS SUR TERRE

OU LE

MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

ÉTUDIÉ AU POINT DE VUE DOGMATIQUE, LITURGIQUE, ASCÉTIQUE ET MORAL

EN 77 DISCOURS

Pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation

Par M. l'abbé Ch ROLLAND

Curé-doyen de Neuilly-l'Evêque, chanoine honoraire de Langres
Missionnaire apostolique

Ouvrage honoré de la bénédiction de Sa Sainteté Léon XIII, approuvé par Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Langres

ET RECOMMANDÉ

Par Leurs Éminences les Cardinaux Langénieux, Pitra, Mermillod, Bourret, etc.

—

SEPTIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Terram cœlum facit hoc mysterium.
S. Jean Chrysostome (Hom. XXIV in I ad Cor).

TOME DEUXIÈME

1006

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

LANGRES
RALLET-BIDEAUD, LIBRAIRE
8, rue Barbier-d'Aucourt, 8

GENÈVE
HENRI TREMBLEY
4, rue Corraterie, 4

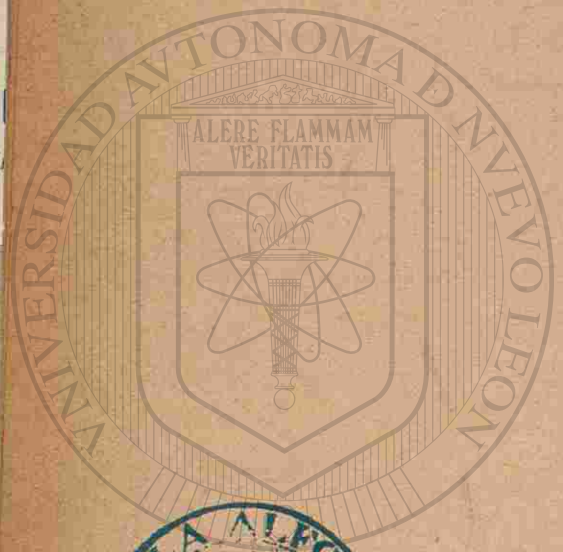
1897

45538

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Valverde y Tellez

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEON
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BX890
R6
V2
HE



FONDO ANTIGUO
VALVERDE Y TELLEZ

LIVRE TROISIÈME

Jésus Aliment de nos âmes dans la Très Sainte Eucharistie

CHAPITRE I

LE TRÈS AUGUSTE SACREMENT DE LA COMMUNION

Quam bonus Israel Deus!

Oh! que Dieu est bon et miséricordieux!

(Ps. LXXII, 1).

Avez-vous jamais réfléchi, dit un philosophe chrétien de notre siècle, « à l'importance que les hommes ont toujours attachée au repas pris en commun? La table, dit un vieux proverbe grec, est l'entremetteuse de l'amitié. Point de traités, point d'ac-

098961

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse ? Pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés ? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du Cacique ; passez de la haute civilisation aux rudiments de la société ; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas placés comme une espèce de religion, comme une théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses très remarquables. Les hommes n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune, le signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité (1). »

Et Dieu, lui aussi, nous a invités à sa table !

Par amour pour nous, il nous donne le très saint Sacrifice de la Messe ; par amour pour nous il a été plus loin encore : il a institué le très auguste sacrement de la Communion. *Quam bonus Israel Deus !*

Oh ! qu'il est grand, qu'il est beau, qu'il est ineffable le sacrement de la Communion ! Combien il l'emporte sur tous les autres sacrements ! Qu'est-il donc ? C'EST JÉSUS-CHRIST VENANT EN NOUS SOUS LES APPARENCES DU PAIN ET DU VIN POUR NOUS SANCTIFIER SANS INTERMÉDIAIRE. Méditons les trois excellences renfermées dans cette définition, et nous serons convaincus que la Communion dépasse autant en grandeur les autres sacre-

(1) Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg.*

ments que le soleil l'emporte en clarté sur la lune et les étoiles.

I

« Pendant qu'ils soupaient, » dit saint Luc parlant de Jésus-Christ et des Apôtres, « pendant qu'ils mangeaient, » suivant le grec, « Jésus prit du pain, le bénit et le rompit en leur disant : « Prenez, mangez, « ceci est mon corps livré pour vous ; faites ceci en « mémoire de moi. » Et prenant la coupe, après le souper, il rendit grâces et la donna à ses disciples en leur disant : « Buvez-en tous : c'est mon sang, le sang « de la Nouvelle-Alliance qui est répandu pour plu- « sieurs en rémission de leurs péchés. Toutes les fois « que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi. »

D'après ces paroles du troisième Évangile, la *matière nécessaire* de l'Eucharistie est d'une part le pain de froment pétri avec de l'eau naturelle, de l'autre le vin fait avec le fruit de la vigne, en sorte que la consécration ne serait pas valide, si elle tombait sur du pain fait avec toute autre farine que celle de blé, ou bien sur du vin qui ne serait pas du vin de raisin ou qui serait mélangé d'un autre liquide en quantité notable. — Quoique dans l'Eucharistie la matière soit double, il n'y a cependant qu'un seul sacrement, parce que, dit le catéchisme du Concile de Trente, cette double matière ne représente qu'une seule chose : la réfection spirituelle de l'âme.

La sagesse la plus divine a présidé au choix de cette double matière, comme nous l'avons démontré ailleurs

avec détail (1). Elle nous prêche éloquemment : les effets que produit en nous la sainte Commnnion, par laquelle Jésus opère dans nos âmes les mêmes effets que la nourriture matérielle dans nos corps ; — le désir qu'a le Sauveur de nous voir souvent à la Table Sainte ; — le souvenir de sa douloureuse Passion, où son corps fut broyé par les coups et fut pour ainsi dire mis sous le pressoir de la douleur ; — la charité qui doit régner entre les chrétiens et qui est une des principales dispositions de ceux qui communient.

Mais, remarquons-le bien, nous ne recevons au banquet sacré que les apparences du pain et du vin. La parole est venue qui a détruit la substance du pain et la substance du vin. Les autres sacrements n'existent qu'au moment où l'on applique la matière et la forme au sujet ; dans l'Eucharistie le sacrement existe dès que la matière est consacrée. Dans les autres sacrements, la matière ne se change pas en une autre substance ; dans l'Eucharistie le pain et le vin sont changés substantiellement, par la *forme*, au corps et au sang de Jésus-Christ.

« CECI EST MON CORPS, CECI EST MON SANG ! » Quelle parole ! C'est la plus belle, la plus délicieuse et la plus sublime entre toutes les paroles de Dieu. Parmi celles-ci, il y en a quatre qui me sont bien chères. Il y a la parole de la création : Que la lumière soit, que le firmament soit, que le monde soit, *Fiat* : c'est la parole de la puissance ! Il y a la parole de l'Incarnation : « Qu'il me soit fait selon votre parole, et le Verbe s'est fait chair » : c'est la parole de la charité ! Il y a la parole de l'apostolat : « Allez, enseignez toutes les nations » : c'est la parole de la lumière et de la vérité ! Il y a la parole du pardon des péchés. « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez » : c'est la parole de l'indulgence, de la miséricorde ! Ah ! ces paroles sont souverainement adorables et je tombe à genoux devant elles ! Mais plus adorables, plus suaves, plus grandioses sont celles de la Consécration, parce qu'elles renferment les énergies, les clartés, les condescendances, les bontés et les miséricordes de toutes les autres !

(1) Livre premier, chapitre XIII, p. 183.

Le prêtre les prononce, et en disant sur le pain et sur le vin : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il agit non sur les créatures, mais sur Dieu lui-même qu'il rend présent sur l'autel ! Le prêtre les prononce, et le ciel et la terre et les enfers en sont ébranlés, ils en sont émus ! Le prêtre les prononce, et toutes les figures de l'ancienne loi sont réalisées, tous les sacrifices figuratifs de la Synagogue sont accomplis et remplacés. Le prêtre les prononce, et les miracles les plus merveilleux sont opérés, les mystères les plus augustes sont reproduits et réunis, et Jésus devient « le Dieu avec nous », « notre Hostie de propitiation », et « la nourriture de nos âmes qui nous est donnée par la sainte Communion ! »

II

Deuxième excellence en effet du sacrement de la Communion, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient en nous sous les apparences du pain et du vin.

Dans les autres sacrements la grâce nous est communiquée par l'intermédiaire de chétifs éléments :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans l'Eucharistie la grâce nous arrive par Jésus lui-même qui nous est donné, *nobis natus, nobis datus !* Avant de nous sanctifier et de nous diviniser, Jésus commence par se donner lui-même : « *Prenez* et mangez, ceci est mon corps... *Prenez* et buvez, ceci est mon sang ! »

Oui, la Communion nous donne notre Créateur, notre Souverain, notre Sauveur, notre Médiateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec toutes ses grandeurs et ses glorieux attributs : sa sainteté, sa toute-puissance, sa miséricorde, sa bonté, son onction, sa douceur et toutes les augustes qualités qui résident dans son humanité sainte, aussi bien que dans sa divinité. Notre poitrine devient véritablement le temple de Dieu, le sanctuaire de Dieu, le ciboire et le calice de Dieu ; et le chrétien peut, après la Communion, dans l'enthousiasme de son amour, s'écrier :

Le ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé repose en moi ;
Du saint amour c'est le mystère,
O mon âme, adore et tais toi !

Il y a plus. Se donner soi-même et sa propre personne, c'est un très grand témoignage d'amour ; mais se donner avec tous ses biens et toutes ses prétentions légitimes sur un royaume éternel, c'est un pieux excès de tendresse qui ne convient qu'à un Dieu tout puissant et tout aimant. Et c'est ce que fait Jésus au banquet sacré. Ses grâces, ses travaux, ses mérites, qui sont infinis, il les met à notre disposition, toutes les fois que nous communions.

Considérez les œuvres sublimes de cet adorable Sauveur depuis le premier moment de son incarnation jusqu'à celui de sa mort. Quoi de plus grand, de plus

méritoire et de plus digne de récompenses : les persécutions qui commencèrent dès son enfance, sa fuite précipitée et son extrême pauvreté dans le séjour qu'il fit en Egypte ; la longueur et les incommodités de son exil parmi des peuples barbares et idolâtres ; ses voyages, ses fatigues, ses prédications, les conversions qu'il a faites, ses jeûnes, sa solitude, ses combats, ses prières, ses adorations en présence de Dieu son père, toutes ses actions de charité envers les malades, les affligés et les pécheurs ; ses souffrances extérieures et intérieures ; son agonie douloureuse et sanglante, sa passion et sa mort ! D'un autre côté, songez à la valeur de ces actions d'un Homme-Dieu qui ne faisait rien qui ne fût d'un mérite infini, à cause de l'union hypostatique. Voilà cependant ce que Jésus-Christ vous donne au Saint Sacrement ; voilà les droits qu'il vous cède dans l'Eucharistie. En vertu de ce trésor que vous possédez, quelles grâces, quelles récompenses vous pouvez obtenir de Dieu ! Après la Communion, vous êtes en droit de les solliciter, que dis-je ? de les exiger du Père céleste, comme une dette, et de vous mettre à la place de ce Sauveur que vous avez reçu, pour les demander comme il les aurait demandées lui-même. Parlez donc avec une confiance inébranlable, et même avec une sainte hardiesse en la personne du Fils de Dieu, puisqu'alors il est à vous. Ne craignez rien, on ne peut rien vous refuser, puisque vous possédez en vous un médiateur tout-puissant, à qui tout est accordé, à qui jamais rien n'a été refusé ; vous avez en lui un titre incontestable pour autoriser toutes les demandes que vous ferez ; le mérite de ce médiateur est égal à celui du Père éternel, auquel vous vous adressez par lui ; profitez donc du temps et du trésor inestimable que vous avez en vous quand vous le possédez !

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

III

I. Mais Notre-Seigneur ne vient pas seulement en nous par la Communion pour résider dans notre cœur, il vient pour agir. L'Eucharistie, comme les autres sacrements des vivants, et beaucoup plus parfaitement qu'eux, apporte à nos âmes la grâce sanctifiante, que les théologiens appellent *seconde*, parce qu'il faut être sans péché mortel pour communier. L'Eucharistie en effet est une nourriture spirituelle : les vivants seuls peuvent donc la manger. Quel malheur ce serait d'approcher de la Table Sainte avec conscience d'une faute grave en son cœur ! Quel horrible sacrilège ! Ce serait renouveler le crime du traître Judas, ce serait manger et boire sa propre condamnation !

Comment redirai-je cette splendide augmentation de sainteté qu'apporte avec lui Jésus-Hostie, en venant dans nos âmes ? Toutes les vertus prennent en nous alors un admirable accroissement. « Le soleil, » dit sainte Rose de Lima, « est l'emblème des merveilleux effets de l'Eucharistie ; il les représente, lorsqu'il réjouit l'univers par sa lumière et sa chaleur, lorsqu'il embellit la terre de fleurs et de fruits, qu'il multiplie les perles dans l'Océan, les pierres précieuses et les riches métaux dans l'intérieur de la terre ; lorsqu'il remplit de joie les petits oiseaux du ciel, qu'il donne la fécondité aux plantes et aux animaux, et que, répandu dans toutes les parties de l'univers, il verse partout une délicieuse beauté. »

Jésus, nous l'avons dit, dans la sainte Communion se communique à nous sans réserve ; il nous y donne sa chair, son sang, son cœur, son esprit, son âme et sa

divinité. Or, à chacun de ces présents est attachée une grâce particulière qui concourt à faire de la grâce sanctifiante de l'Eucharistie une merveille extraordinaire.

A la chair virginale de Jésus-Christ est attachée, dans la Communion, une grâce de pureté, d'innocence et de consécration, pour sanctifier notre chair, pour la soumettre à l'esprit, pour corriger l'inclination qu'elle a pour les plaisirs sensuels, pour enlever cette répugnance qui l'éloigne de la mortification, et pour effacer jusqu'aux moindres impressions de la volupté. — Au sang adorable de Notre-Seigneur est attachée une grâce d'expiation. Ce sang adorable, répandu en nous et pour nous, parle avec plus d'énergie et crie plus fort que celui d'Abel, non pour demander vengeance, mais pour obtenir grâce. Sans compter qu'il nous anime, nous soutient et nous donne des forces, et nous arme puissamment contre nos ennemis et contre nous-mêmes, pour nous faire entrer avec courage dans la carrière de la pénitence, et nous y faire persévérer jusqu'à la fin. — Au Sacré-Cœur de Jésus est attachée une grâce d'onction et d'amour, pour se faire sentir intimement à nous par une foi vive et ardente, pour nous donner de nouveaux accroissements de ferveur, pour nous faire trouver du goût et du plaisir dans les choses mêmes les plus rigoureuses que Dieu exige de notre fidélité. — A son Esprit divin est attachée une grâce de lumière surnaturelle qui nous éclaire, et qui nous conduit sûrement dans les voies du salut et de la perfection chrétienne ; qui porte la lumière du flambeau des vérités éternelles jusque dans le fond de notre intelligence, de notre cœur et de toutes les puissances de notre âme, pour dissiper nos ténèbres, pour guérir notre aveuglement, pour instruire notre ignorance, pour

éclaircir nos doutes, pour nous faire revenir de nos erreurs, de nos opiniâtretés, de nos préjugés, pour nous donner de la soumission et de la docilité aux vérités divines, pour augmenter notre foi et la rendre plus éclairée et plus généreuse. — A l'âme toute sainte de Notre-Seigneur est attachée une grâce de rédemption qui nous applique l'œuvre du Calvaire, lorsque Jésus a remis son âme entre les mains de son Père, moment précieux qui fut celui de la consommation de son sacrifice. — A la divinité enfin de Jésus-Hostie est attachée, dans la Communion, une grâce d'élévation et de grandeur, d'amitié ineffable, auguste, salutaire qui jette dans l'étonnement les phalanges sacrées des esprits célestes. O Seigneur, que vous rendrai-je pour tant de bienfaits, pour cette incomparable profusion de trésors surnaturels? Chair toute pure, qui vous unissez à la mienne par les liens si secrets, je vous adore du plus profond de mon cœur; purifiez, sanctifiez, consacrez ma chair pécheresse; soumettez-la complètement à l'Esprit. Sang adorable, achevez de me purifier, consumez toutes mes souillures, soyez l'encre sacrée qui écrive mon nom sur le livre de vie. Cœur divin, source du plus pur amour, objet de mes désirs et de mes tendresses, unissez-vous pour toujours au mien, communiquez-lui vos divines ardeurs. Esprit de lumière, dissipez mes ténèbres et chassez de mon esprit tous les vains fantômes que l'esprit d'erreur et de mensonge y introduit, faites-y régner l'unique vérité. Très sainte âme de Jésus, sauvez la mienne; ne permettez pas qu'elle se perde. Divinité cachée, qui me visitez sous les voiles eucharistiques, rendez-moi digne de vous voir, de vous aimer, de vous adorer en esprit et en vérité pendant toute ma vie, et de vous posséder éternellement dans le ciel!

II. Admirable est la *grâce sanctifiante* du sacrement d'Eucharistie, plus admirable encore la *grâce sacramentelle*.

Notre-Seigneur, à la Table Sainte, nous est donné comme ALIMENT, et il produit en notre âme, dit saint Thomas, tous les effets que la nourriture matérielle opère dans le corps! (1) Il entretient la vie surnaturelle, il l'augmente, il répare les déperditions que la concupiscence nous fait subir, il nous remplit d'un délicieux bien-être; seulement, au lieu de se changer en nous-mêmes, *c'est lui-même qui nous transforme en lui* (2).

Oui, dit saint Léon, la grâce de la Communion consiste dans un heureux anéantissement de l'homme terrestre et charnel, pour prendre la force, les sentiments, l'esprit, les actions et la vie de l'homme céleste qui est Jésus-Christ. Communier, c'est plus que de se revêtir de Jésus-Christ, c'est s'en nourrir, c'est se l'incorporer, c'est participer à sa divine substance, c'est vivre de sa vie, c'est, enfin, selon le grand Apôtre, devenir le corps de Jésus-Christ. « *Vous êtes le corps du Christ*, disait-il aux Corinthiens, et les membres de ses membres. En effet, ajoute-t-il, *le pain que nous rompons n'est-il pas la participation du corps de Jésus-Christ?* » Rien n'est plus vrai, et rien n'est plus glorieux. Chrétiens! si vous communiez bien, vous passez de la faiblesse et de la fragilité de la créature à la force et à la vertu

(1) Omnem effectum quem cibus et potus materialis facit quantum ad vitam corporalem, quod scilicet sustentat, auget, reparat et delectat, hoc totum facit hoc sacramentum quantum ad vitam spiritualem (3 p. q. LXXIX, a. I).

(2) Chacun de ces effets, exposés avec détail, en ce *Troisième Livre*, dans un discours particulier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'un Dieu fait homme et devenu votre aliment par amour ! Certes, Dieu qui est assez puissant pour changer le pain et le vin matériels en son corps et en son sang, peut bien vous transformer en lui, vous qui portez son image, qui avez un esprit pour le connaître, un cœur pour l'aimer, vous en qui il habite déjà par la charité ! Mais il faut correspondre à la grâce. Il faut faire fructifier le talent qui vous est confié.

III. Ce n'est pas tout, pour comprendre la supériorité du sacrement de l'Eucharistie sur les autres sacrements, pour apprécier la splendide transformation que Jésus-Hostie vient opérer dans nos âmes il y a encore beaucoup d'autres fruits de sanctification à signaler,

Il y a, par exemple, les fruits d'une prière éminemment efficace. Elle est très fervente la prière qui se fait après la Communion, puisqu'elle se fait sous les regards de Jésus présent dans notre cœur. Elle est très confiante : après le don que Jésus vient de nous faire de lui-même, que pourrions-nous ne point espérer ? Elle est très puissamment appuyée, car Jésus, présent en nous, prie pour nous, en nous et avec nous !

Il y a les fruits du plus persuasif exemple des plus belles vertus. *Audi filia et vide* (1). Quelle humilité ! Pour se donner à nous au banquet sacré Jésus descend à des profondeurs d'humiliations qui effrayent. Dans cette voie de l'oubli de soi, il fait des pas de géants qu'un Dieu seul peut réaliser, *exsultavit ut gigas* (2). Il descend des hauteurs des cieux dans la Crèche, en se faisant homme ; de la Crèche au Calvaire, en s'immolant comme la victime de notre rachat ; du Calvaire

(1) Ps. XLIV, 11.
(2) Ps. XVIII, 6.

au Tabernacle, où, caché sous les espèces du pain et du vin, il ne paraît pas même comme un homme, pas même comme le dernier des êtres vivants, à peine comme quelque chose ; du Tabernacle il descend dans notre pauvre cœur ! Quelle douceur ! Jamais il ne se venge même des plus sanglants outrages et des plus odieux sacrilèges ; il ne dit pas même à l'indigne communiant : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ; vous trahissez le fils de l'homme par un baiser ? » Quelle obéissance ! Jésus, maître du ciel et de la terre, se constitue par la Communion le serviteur des serviteurs de Dieu, faisant chaque jour la volonté de ses prêtres et de ses fidèles, allant où ils veulent, se donnant à qui le demande. Quelle patience ! quel dévouement ! quelle charité ! Quelle puissante excitation en un mot à toutes les vertus ! *Per hoc sacramentum homo maxime excitatur in actum !* (1)

Il y a les fruits de la plus salutaire émulation provoquée par l'incompréhensible bonté de la divine Hostie. *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Comment serions-nous assez lâches pour ne pas répondre à la charité de Dieu qui nous presse, *caritas Christi urget nos ?* (2)

Conclusion : puisque le sacrement de la Communion est le plus auguste des sacrements, estimons-le comme le présent le plus précieux que Dieu nous ait fait ; aimons-le ; rendons-nous dignes de le recevoir souvent. Comme le dit saint Jean Chrysostome, que notre plus grand bonheur soit de nous asseoir à la table divine ; que notre plus amère douleur soit d'en être éloignés.

(1) S. Thomas d'Aquin.
(2) II Cor., v, 14.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde y Tellez

Vous êtes riches dans le Christ Jésus !

Saint Paul.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS

CHAPITRE II

LE MINISTRE DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.
O Dieu, vous avez honoré vos amis à l'excès.
(Ps. CXXXVIII, 17).

Nous n'aurions traité qu'imparfaitement du sacrement de la Communion, si nous ne disions rien de l'heureux mortel qui le confère, c'est-à-dire du *ministre* de l'Eucharistie. Ce discours assurément regarde avant tout les prêtres qui doivent toujours avoir présente à l'esprit l'excellence de leur vocation, afin de travailler à s'en rendre chaque jour moins indignes ; mais il intéresse aussi les fidèles qui sont obligés de connaître leurs devoirs envers le sacerdoce. Nous répondrons, en cette méditation, à une double question : Quel est, relativement au sacrement de l'Eucharistie, le ministre de la *consécration ?* quel est le ministre de la *distribution ?*

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

I

C'est un dogme de foi que ceux-là seuls sont les

Vous êtes riches dans le Christ Jésus !

Saint Paul.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS

CHAPITRE II

LE MINISTRE DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.
O Dieu, vous avez honoré vos amis à l'excès.
(Ps. CXXXVIII, 17).

Nous n'aurions traité qu'imparfaitement du sacrement de la Communion, si nous ne disions rien de l'heureux mortel qui le confère, c'est-à-dire du *ministre* de l'Eucharistie. Ce discours assurément regarde avant tout les prêtres qui doivent toujours avoir présente à l'esprit l'excellence de leur vocation, afin de travailler à s'en rendre chaque jour moins indignes ; mais il intéresse aussi les fidèles qui sont obligés de connaître leurs devoirs envers le sacerdoce. Nous répondrons, en cette méditation, à une double question : Quel est, relativement au sacrement de l'Eucharistie, le ministre de la *consécration ?* quel est le ministre de la *distribution ?*

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

I

C'est un dogme de foi que ceux-là seuls sont les

ministres de la consécration de l'Eucharistie qui sont investis du sacerdoce de Jésus-Christ, c'est-à-dire les évêques et les prêtres. « Si quelqu'un dit, proclame le Concile de Trente, que, par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, Jésus-Christ n'a pas institué les Apotres prêtres, ou n'a pas ordonné qu'eux et les autres prêtres offrissent son corps et son sang, qu'il soit anathème (1). » De même que, sous l'ancienne loi, figure de la nouvelle, Aaron et ses enfants seuls avaient le pouvoir de la sacrificature à l'exclusion de tous les autres Israélites ; ainsi parmi les chrétiens, il y a des hommes spécialement chargés de sacrifier l'Agneau sans tache, par la consécration du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce sont les prêtres à qui le Sauveur, dans la dernière Cène, a confié exclusivement sa puissance pour cet effet en disant : *Faites ceci en mémoire de moi*. « Tout Pontife, dit saint Paul, pris parmi les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui regardent le culte de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. Personne ne prend de lui-même l'honneur du sacerdoce, mais seulement celui qui est appelé de Dieu comme Aaron (2). »

Le prêtre catholique est donc distingué par Dieu dans la masse des fidèles, et il est appelé par lui. Avant d'être honoré du caractère sacerdotal, il est séparé du peuple ; il est élevé par l'Église avec le plus grand soin dans ces asiles du recueillement, de la prière, de la science et de la vertu qu'on appelle *séminaires ;* puis, après bien des épreuves, quand la préparation est jugée suffisante, il est présenté à l'Évêque, qui lui donne la consécration suprême, le fait prêtre, le constitue ambassadeur, représentant, ministre de Jésus-Christ, lui communique la puissance même de Jésus-Christ, en fait un autre Jésus-Christ, *Sacerdos alter Christus*. (1)

(1) Sess., XXII, can. 2.
(2) Heb., V, 1 et 4.

Le prêtre est un autre Jésus-Christ ! A l'autel, quelle ressemblance avec son divin Maître ! Il porte sur la tête une couronne qui rappelle la couronne d'épines de Jésus-Christ. — Il est vêtu comme Jésus-Christ : l'aube représente la robe blanche qu'Hérode fit mettre au Sauveur ; la chasuble, le manteau d'écarlate que les soldats de Pilate jetèrent sur ses épaules ; le manipule et le cordon, les liens du jardin de Gethsémani et les fouets de la flagellation ; l'étole, la croix du sacrifice, laquelle apparaît visiblement sur les ornements sacrés. — Il agit comme Jésus-Christ : avant la consécration, il prend comme le Sauveur entre ses mains, qui sont par l'onction pontificale saintes et vénérables, le pain et le vin ; comme lui il élève les yeux au ciel ; comme lui il rend grâces à Dieu le Père tout-puissant en inclinant la tête. — Il parle comme Jésus-Christ : que dis-je ? ce n'est plus le prêtre qui parle au moment de la consécration, nous l'avons déjà remarqué, c'est Jésus-Christ qui parle par sa bouche ; il ne dit pas : « Ceci est le corps du Christ, ceci est le sang du Christ », mais : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Le prêtre principal à la Messe, c'est Jésus-Christ, l'homme qui sacrifie n'est que le prêtre secondaire. Aussi bien, quel que soit le prêtre qui célèbre, qu'il soit pécheur, hérétique, schismatique ou excommunié, s'il prononce sur le pain

(1) S. Aug.

et le vin, avec l'intention requise, les paroles de la consécration, le miracle de la transsubstantiation, infiniment plus grand que la résurrection d'un mort, est opéré, parce que c'est Jésus-Christ qui parle par sa bouche. Que Paul baptise, disait saint Augustin, c'est Jésus-Christ qui baptise. Que Paul consacre, ajouterai-je, c'est Jésus-Christ qui est, en lui et par lui, l'efficace et le véritable consécrateur.

O puissance ineffable ! O quelle grandeur dans le formidable et merveilleux sacerdoce de la loi nouvelle. *O potestas ineffabilis ! O quam magnam in se continet profunditatem, formidabile et admirabile sacerdotium* (1). Le prêtre catholique, par le fait qu'il consacre le pain et le vin au corps et au sang de Notre-Seigneur, est bien supérieur à toutes les grandeurs, à toutes les dignités, à toutes les excellences de la terre et du ciel. *Post Deum terrenus Deus.* « Représentez-vous, dit saint Chrysostome, le prophète Élie entouré d'une foule immense et la victime sur les pierres de l'autel. Tous les spectateurs sont immobiles et se taisent ; le prophète seul est en prières. Tout à coup la flamme descend des cieux et consume la victime. O merveille ! Qui ne serait saisi d'admiration et de stupeur ? Mais le mystère qui se célèbre sur l'autel chrétien est bien autrement admirable et digne de nos enthousiasmes ! » Voici un homme comme vous, un pauvre mortel pétri d'infirmités et de misères. Vous connaissez sa naissance : elle est peut-être des plus vulgaires ; vous connaissez son esprit : il ne possède peut-être aucun des grands dons de la nature qui recommandent un homme à l'attention de ses semblables :

(1) S. Ephrem.

et cependant cet homme parle et sa parole a l'incroyable pouvoir de traverser les espaces ; de saisir l'invisible et d'immoler l'immortel. Évidemment, il y a là du divin. *Post Deum terrenus Deus !* (1)

« Voyez la puissance du prêtre, s'écriait le vénérable M. Vianney ! La langue du prêtre, d'un morceau de pain fait un Dieu ! C'est plus que de créer le monde ! Quelqu'un disait : « Sainte Philomène obéit donc au curé d'Ars ? » Certes, elle peut bien lui obéir, puisque Dieu lui obéit ! Quelle joie avaient les Apôtres, après la résurrection de Notre-Seigneur, de voir le Maître qu'ils avaient tant aimé ! Le prêtre doit avoir la même joie, en voyant Notre-Seigneur qu'il tient dans ses mains... On attache un grand prix aux objets qui ont été déposés dans l'écuelle de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, à Lorette. Mais les doigts du prêtre qui ont touché la chair adorable de Jésus-Christ, qui se sont plongés dans le calice où a été son sang, dans le ciboire où a été son corps, ne sont-ils pas plus précieux ? Le sacerdoce, c'est l'amour du Cœur de Jésus. Quand vous voyez le prêtre, pensez à Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Ah ! puisque telle est la grandeur du ministre consécrateur de l'Eucharistie, je comprends que tant de saints aient appréhendé une si redoutable dignité, comme S. Ambroise, S. Augustin, S. Martin, S. Paulin, S. Grégoire-le-Grand, qui ne furent ordonnés qu'à leur corps défendant, pour ainsi parler ; je comprends un S. Benoît, un S. François d'Assise, qui ne purent jamais consentir à recevoir le sacerdoce, parce qu'il les rapprochait trop de Dieu ; je ne m'étonne plus des

(1) Monsabré, Confér. de 1886.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

honneurs et des respects que les prêtres de Jésus-Christ ont reçus dans la suite des siècles de la part même des princes les plus puissants. Sulpice Sévère, pour ne citer que ce trait, raconte que l'empereur Maxime, à Trèves, ayant invité S. Martin à sa table, le plaça à côté de lui et donna au prêtre qui l'accompagnait une place honorable. L'échanson, selon la coutume, présenta la coupe à l'empereur d'abord, mais celui-ci, plein de déférence pour le saint Évêque, voulut qu'on la lui donnât avant tous, espérant la recevoir ensuite de sa main. S. Martin ayant bu passa la coupe, non pas à l'empereur, mais à son prêtre, comme à celui qu'il estimait le plus digne de tous les convives, plus digne que l'empereur lui-même, parce qu'il était honoré du sacerdoce de Jésus-Christ. Or, que fit Maxime ? Plein d'admiration pour la conduite du saint, il le loua hautement d'avoir fait à la table même de l'empereur ce qu'aucun évêque n'aurait osé faire à la table des magistrats inférieurs. Bel exemple et nobles paroles, toutes remplies de foi et d'esprit chrétien !

II

J'arrive à ma seconde pensée. Quel est le ministre de la *distribution* de l'Eucharistie ?

Autrefois, dans les premiers siècles de l'Église, pendant les persécutions, il n'était pas rare que les fidèles se communiassent eux-mêmes. Ils gardaient avec eux le Saint-Sacrement dans leurs maisons ; ou on le leur portait dans les prisons, et, avant de descendre dans l'arène pour combattre les combats de la foi, ils se préparaient à lutter et à mourir en mangeant le *pain des forts*. Nous lisons pareillement dans l'histoire ecclésiastique que Marie Stuart, reine d'Écosse, détenue prisonnière par l'infâme Élisabeth, reine d'Angleterre, avant d'aller au supplice, se communia elle-même dans son cachot, avec une hostie qui lui avait été envoyée par le Souverain-Pontife. Et naguère encore, pendant les jours à jamais abhorrés de la *Commune*, nous savons que plusieurs otages, avant de tomber sous les balles des assassins, prirent eux-mêmes le divin Viatique qui leur avait été secrètement apporté par des chrétiens dévoués. Ainsi donc, dans des cas très rares, d'une nécessité extrême, un simple fidèle peut être le ministre de l'Eucharistie, soit pour la porter aux autres, soit pour s'en communier lui-même.

Mais les ministres officiels de la distribution de l'Eucharistie sont des personnes sacrées. Dans les cas de nécessité, les diacres peuvent la distribuer, et ils en sont dits les ministres *extraordinaires*. Autrefois, alors que les prêtres auraient eu peine à satisfaire la dévotion de tous ceux qui se présentaient pour participer aux saints mystères, les diacres leur prêtaient leur concours d'une manière habituelle. C'est ce que nous apprennent les plus anciens monuments, tels que la *Seconde apologie* de S. Justin et le Traité de saint Cyprien *sur ceux qui étaient tombés*, où nous lisons que les diacres distribuaient publiquement aux fidèles le pain et le vin consacrés par les prêtres. Mais depuis longtemps cet usage a cessé d'exister, et les diacres ne peuvent plus, sous peine d'irrégularité, administrer la sainte Eucharistie, qu'en cas de nécessité.

Donc, ce sont les prêtres qui sont les ministres ordinaires de l'Eucharistie. « La coutume a toujours été dans l'Église de Dieu, dit le Concile de Trente, que les

laïques reçussent la Communion des prêtres, et que les prêtres, lorsqu'ils célèbrent, se communiassent eux-mêmes : cette coutume doit être justement maintenue, puisqu'elle vient de la tradition apostolique. » (1) La même pensée est exprimée par ces paroles qu'on chante dans la fête et les saluts du Saint-Sacrement :

Sic sacrificium istud instituit
Cujus officium committi voluit
Solis presbyteris, quibus sic congruit
Ut sumant et dent cæteris.

Porter Jésus dans ses mains, quelle nouvelle grandeur pour le prêtre ! La Très Sainte Vierge, S. Joseph, le saint vieillard Siméon, seront éternellement glorifiés pour avoir eu cet insigne honneur, et cet honneur est répété chaque jour pour le prêtre, et il est délicieusement apprécié par les heureux ministres des autels ! Quand S. François de Sales, par exemple, portait le Saint-Sacrement aux processions, il était comme un chérubin lumineux, portant sur sa poitrine le Dieu d'amour, sans presque remuer les yeux : son cœur alors ressentait des ardeurs inexplicables, et son visage recueilli, absorbé dans cette grande action, inspirait de la dévotion à tous ceux qui l'observaient. J'ai porté ce matin mon Sauveur en procession, écrivait-il un jour ; il m'a, par sa grâce, donné mille saintes pensées, au milieu desquelles j'ai eu peine à retenir mes larmes. Je me comparais au grand-prêtre de l'ancienne loi, qui portait sur sa poitrine un riche pectoral orné de douze pierres précieuses, où étaient gravés les noms des douze tribus. Mais que je trouvais

(1) Sess. XIII, cap. 8.

mon pectoral plus riche ! Car je tenais ce divin Sacrement bien serré contre ma poitrine, et je me figurais que les noms des enfants d'Israël y étaient tous marqués. Oh ! que j'eusse voulu que mon cœur se fût ouvert pour recevoir mon Sauveur ! (1) — Mais que dis-je ? Non-seulement le prêtre porte dans ses mains Celui qui porte le monde ; nouveau Joseph, il le donne en nourriture aux âmes des fidèles ; il le donne comme un trésor qui lui appartient ; il le donne et avec lui il donne la pureté, la sainteté, la paix, le bonheur, le paradis !..,

« O vénérable dignité des prêtres, s'écrie saint Augustin, dans les mains desquels le Fils de Dieu s'incarne, comme il s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie ! O céleste mystère, en face duquel le ciel est dans l'admiration, l'enfer est saisi d'horreur, le démon glacé d'épouvante, et les anges pénétrés du plus profond respect ! O prêtres, vous êtes plus grands que les anges : ils adorent les augustes mystères que vous opérez, et ils ne peuvent les produire eux-mêmes. Ce qui a été accordé à l'homme a été refusé à l'ange ! » — Chrétiens, emportons de ce discours une double résolution. D'abord, ayons un *profond respect* pour le prêtre : quel qu'il soit, il est honoré du caractère de Jésus, souverain prêtre ; il est revêtu de sa puissance. « Si je rencontrais ensemble un ange et un prêtre, disait saint François d'Assise, je fléchirais d'abord le genou devant le prêtre et ensuite devant l'ange. » Alexandre-le-Grand, à la vue du Souverain-Pontife Jaddus, descendit de cheval par respect. A ceux qui s'en étonnèrent, il répondit : « Ce n'est pas lui que j'adore, c'est le Dieu

(1) *Vie de S. François de Sales*, par M. Hamon, II, p. 339.

qu'il représente ! » (1) Imitons ces beaux exemples ! Ensuite *prions* pour les prêtres afin qu'ils soient en tout dignes de leur sublime vocation. *Ora pro me*, Priez pour moi, disent-ils au pénitent, quand ils ont entendu sa confession. *Ora pro me*, Priez pour moi, ont-ils plus raison de dire à ceux qui ont assisté aux saints mystères. Il faut être si pur pour produire Jésus-Christ à l'autel, pour le toucher, le porter, le donner ! Le prêtre est digne de pitié à force d'être grand ! Priez pour lui, chrétiens, afin qu'il se sauve en sauvant les autres !

Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on le comprenait sur la terre, on mourrait, non de frayeur, mais d'amour !

LE VÉNÉRABLE CURÉ D'ARS.

(1) Josèphe, Antiq. Jud , L. xi, c. 8.

CHAPITRE III

LA SAINTE COMMUNION NOURRITURE DE NOS AMES

Ego sum pastor bonus.
Je suis le bon pasteur.
(Joan., x, 14).

Les Saintes Ecritures nous parlent de trois banquets excellents que Dieu, dans son infinie bonté, a préparés à l'homme. Il est question du premier dans la Genèse, où il est dit que Dieu donna à Adam tous les fruits les plus délicieux de la terre, et en particulier ceux de l'*arbre de vie*, pour l'entretien de son existence (1). Le second est exprimé dans ces paroles de trois évangélistes et de saint Paul : *Prenez et mangez, ceci est mon corps !* Le troisième est marqué dans saint Luc : *Je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume.* Laissons de côté le premier banquet qui n'est plus qu'un souvenir, ainsi que le troisième que nous avons seulement le droit d'espérer. Occupons-nous du second,

(1) Gen., i, 29.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'il représente ! » (1) Imitons ces beaux exemples ! Ensuite *prions* pour les prêtres afin qu'ils soient en tout dignes de leur sublime vocation. *Ora pro me*, Priez pour moi, disent-ils au pénitent, quand ils ont entendu sa confession. *Ora pro me*, Priez pour moi, ont-ils plus raison de dire à ceux qui ont assisté aux saints mystères. Il faut être si pur pour produire Jésus-Christ à l'autel, pour le toucher, le porter, le donner ! Le prêtre est digne de pitié à force d'être grand ! Priez pour lui, chrétiens, afin qu'il se sauve en sauvant les autres !

Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on le comprenait sur la terre, on mourrait, non de frayeur, mais d'amour !

LE VÉNÉRABLE CURÉ D'ARS.

(1) Josèphe, Antiq. Jud , L. xi, c. 8.

CHAPITRE III

LA SAINTE COMMUNION NOURRITURE DE NOS AMES

Ego sum pastor bonus.
Je suis le bon pasteur.
(Joan., x, 14).

Les Saintes Ecritures nous parlent de trois banquets excellents que Dieu, dans son infinie bonté, a préparés à l'homme. Il est question du premier dans la Genèse, où il est dit que Dieu donna à Adam tous les fruits les plus délicieux de la terre, et en particulier ceux de l'*arbre de vie*, pour l'entretien de son existence (1). Le second est exprimé dans ces paroles de trois évangélistes et de saint Paul : *Prenez et mangez, ceci est mon corps !* Le troisième est marqué dans saint Luc : *Je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume.* Laissons de côté le premier banquet qui n'est plus qu'un souvenir, ainsi que le troisième que nous avons seulement le droit d'espérer. Occupons-nous du second,

(1) Gen., i, 29.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qui est pour nous une très présente et très douce réalité. C'est dans ce banquet que Jésus-Christ fait éminemment l'office *de bon pasteur*, en nourrissant ses brebis, c'est-à-dire les fidèles, non point d'un aliment étranger, mais de sa propre substance. Arrêtons nos réflexions sur cette vérité. Considérons, d'une part, *comment* à la Table sainte, Notre-Seigneur est vraiment la nourriture de nos âmes, et, d'autre part, persuadons-nous de l'*excellence* infinie du festin eucharistique.

I

Jésus dans la sainte Communion, est la nourriture de nos âmes.

C'est une loi universelle : tout être vivant, pour entretenir sa vie, a besoin d'une nourriture qui convienne à sa condition. L'arbre vit des sucs de la terre ; les animaux, des fruits de nos campagnes ; les anges, de la substance divine ; le Saint-Esprit, selon la pensée de saint Augustin, est comme une abeille qui se repaît de la suavité du miel qui découle de l'amour du Père et du Fils ; le Fils se nourrit de la substance du Père ; et le Père, source de la divinité, ne se nourrit que de lui-même. L'homme n'échappe point à cette loi. Et comme il jouit d'une triple vie, la divine Providence lui procure une triple nourriture. Pour entretenir sa vie corporelle, Dieu lui a préparé l'univers, comme une table immense, où sont servis les mets les plus variés et les plus délicats. L'homme vit encore de la vie raisonnable, et son âme a pour magnifique aliment le vrai, le beau, le bien. L'homme enfin a une troisième

vie, la vie surnaturelle. Dieu a daigné, par la grâce sanctifiante, le faire participant de sa nature, *divinæ consortes naturæ* (1). Il l'a revêtu de cette qualité ineffable, image vivante de l'auguste Trinité, qui est pour lui le principe d'opérations infiniment supérieures à ses actes naturels. Grand Dieu ! vous que la nature regarde comme son père nourricier ; vous, sur qui tous les êtres jettent les regards, pour obtenir l'aliment qui les fait vivre ; vous qui le leur accordez avec tant de magnificence (2), pouviez-vous oublier l'être surnaturel, l'être divin que vous avez communiqué à l'homme ? Oh ! non, vous lui avez donné une vie divine, et vous avez parfait votre œuvre en entretenant cette vie divine par une divine nourriture ! Par le saint Sacrifice de la Messe, par la prière, par les sacrements, qui sont autant de célestes canaux, Dieu fait découler dans nos cœurs, l'aliment qui doit les faire vivre de la vie surnaturelle, je veux dire la grâce. Mais Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de cela. Il a voulu instituer un sacrement dont la fin propre fût de *nourrir notre âme*. Il a voulu, dans ce sacrement, nous conférer la grâce, non plus par des éléments chétifs et sans valeur, mais immédiatement par lui-même. Il a voulu, lui, notre Dieu, se donner à nous misérables créatures. Il a voulu être notre pain supersubstantiel. Par la Communion, il vient en nous, il descend dans notre poitrine, il pénètre dans notre cœur, et, dans toute la rigueur du terme, *il nous nourrit de sa propre substance*.

O mystère ineffable ! O abîme de bonté ! O merveille

(1) II Pet., I, 4.
(2) Ps. CXLIV. 15.

de charité qui déconcerte les calculs et les inventions de notre étroite raison ! !

Oui ! c'est une très certaine et très consolante vérité : Jésus-Christ, Dieu et homme, est vraiment NOTRE NOURRITURE dans la sainte Communion. Il nous l'affirme de la manière la plus catégorique. Écoutons-le s'en expliquer lui-même, dans le discours de la promesse : « Je suis le pain de vie. Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Comme mon Père m'a envoyé et comme je vis par mon Père, de même, celui qui me mange vivra par moi. Celui qui me mange a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ! (1) » On ne peut rien dire de plus formel. Quoi d'étonnant, si les saints Docteurs, s'appuyant sur les paroles mêmes du Sauveur, voient, avant tout, dans la Communion, la céleste réfection de nos âmes. « Notre chair se nourrit du corps et du sang du Christ, s'écrie Tertullien, pour que notre âme s'engraisse de la divinité (2). » Et saint Chrysostome : « Ce pain que nous mangeons, c'est le pain des anges. Cette Table à laquelle nous nous asseyons, c'est la Table royale dont les anges sont les serviteurs. La nourriture que nous y prenons, est la force de notre âme, la vigueur de notre esprit, le fondement de notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie (3). » Et saint Augustin : « O Sacrement de charité ! ô signe

(1) Joan., VI.
(2) *De Resurr.*, cap XXXII.
(3) Hom. *de grat. Dom* — Hom. XXIX, super I Cor.

d'unité ! ô lien d'amour ! Celui qui veut vivre en a le moyen ! Qu'il s'approche avec foi de la Table sainte, qu'il s'incorpore le Christ, qu'il vive de Dieu, afin de vivre pour Dieu ! ! » Et ailleurs : « Boire le sang de Jésus-Christ, qu'est-ce, sinon vivre ? Mangez la vie, buvez la vie, et vous aurez la vie, et votre vie sera parfaite ! (1) » Et saint Bonaventure : « Il est magnifique, il est merveilleux, il est rare, il est délicieux, il est salutaire le festin que nous a préparé Notre-Seigneur, et qui n'est autre chose que lui-même ! (2) » La sainte Église ne fait que résumer l'enseignement de tous ses Docteurs, quand elle chante dans l'office du Saint-Sacrement : « O banquet sacré dans lequel nous mangeons le Christ lui-même, *O sacrum convivium in quo Christus sumitur !* » — Donc la grâce particulière du sacrement d'Eucharistie est une grâce d'*alimentation*, et si l'on voulait d'un mot définir la Communion, on pourrait dire que *c'est le Verbe fait homme donné en nourriture au chrétien baptisé.* Mais il est temps de considérer l'excellence de cette divine nourriture.

II

C'est surtout du banquet eucharistique, qu'on peut dire que c'est un grand festin, *cœnam magnam* (3).

Il est grand : 1° *par celui qui l'a préparé.* A la Table sainte, c'est un Dieu qui nous traite, et il nous

(1) Tract XXVI sup. Joan., cap. VI. — *De Verb. Apost.*, serm II.
(2) Collat. LXXXIX super cap. XXI Joan.
(3) Luc , XIV, 16.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

traite en Dieu. Il y a épuisé les ressources infinies de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Nous pouvons le redire après saint Augustin : « Tout sage qu'il est, il ne sait rien donner de plus grand que ce qu'il donne dans la Communion. Tout riche qu'il est, il n'a rien à nous donner, après ce qu'il nous y donne. Tout puissant qu'il est, il ne peut rien nous donner de plus précieux que ce qu'il nous y donne. *Audeo dicere quod Deus, cum sit omnipotens, plus dare non potuit; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit; cum sit ditissimus, plus dare non habuit* (1). »

Le festin eucharistique est grand : 2° *par la nourriture qu'on y prend.* C'est le corps, c'est le sang, c'est l'âme, c'est l'humanité, c'est la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec toutes ses grâces et ses mérites. O merveille ! le pauvre et misérable serviteur s'incorpore son Seigneur, *o res mirabilis, manducat Dominum pauper, servus et humilis!* Le pain des anges devient le pain de l'homme, pèlerin sur la terre, *ecce panis angelorum factus cibus viatorum* (2). La nourriture des esprits célestes devient la nourriture des enfants d'Adam, *non alio pane vivunt homines et alio angeli* (3). Seulement, par une admirable invention de son amour, Dieu s'accommode à notre faiblesse. Nous sommes trop grossiers pour nous nourrir, comme les anges, de la divinité prise immédiatement en elle-même. C'est là une nourriture trop solide pour nous. Il a fallu que le Verbe de Dieu condescendît à notre faiblesse, et nous donnât sa chair qui est le lait des

(1) Tract. XLVIII in Joan.
(2) Offic. SS. Sacram.
(3) S. Aug.

enfants, *oportebat ut mensa lactesceret et ad parvulos descenderet et ideo Verbum caro factum est* (1). Et pour que nous n'ayons pas d'horreur de manger sa chair déifiée en sa propre forme, et de boire son sang dans sa propre espèce, il a, pour ainsi parler, transformé sa chair dans l'Eucharistie, comme dans les mamelles de son amour, et nous l'a donnée sous l'apparence du pain et du vin, imitant une tendre mère qui, voulant faire participer son enfant à une nourriture succulente, la prend elle-même, la change en sa substance, et la convertit ensuite en lait, pour que son nourrisson bien-aimé la prenne sans répugnance. Toutefois, il n'en est pas moins vrai que nous nous nourrissons du Verbe de Dieu, aussi réellement que les anges. Nourriture très excellente qui, dans sa simple unité, est infiniment surabondante pour suffire à tous nos besoins. Ils en font la douce expérience, ceux qui communient bien, et, au sortir de la Table sainte, je les entends s'écrier dans un ineffable rassasiement : *Qu'y a-t-il sur la terre, qu'y a-t-il dans le ciel, que je puisse désirer en dehors de vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes mon amour, vous êtes mon héritage à jamais!* (2)

3° Le festin eucharistique est grand *par son étendue.* Cette Table divine couvre la terre tout entière. Il n'est pas un endroit dans le monde, où l'on ne sacrifie et où l'on n'offre à Dieu la Victime sainte (3). Il n'est pas un endroit, où l'on ne puisse participer à la manducation de sa chair sacrée. Et ce festin durera jusqu'à la fin des

(1) S. Aug. in Psalm. XXXIII.
(2) Ps. LXXII, 25 et 26.
(3) Mal., I, 2.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

temps, bien supérieur à celui d'Assuérus qui ne dura que cent quatre-vingts jours. Tous les hommes y sont conviés : et les grands et les petits, et les pauvres et les riches, et les justes et les pécheurs, pourvu qu'ils aient la grâce sanctifiante, et qu'ils soient revêtus de la robe nuptiale.

4° Le festin eucharistique est grand *par les effets qu'il produit*. Quand les descendants de Jacob eurent quitté la terre d'Égypte, leurs vivres s'épuisant, ils murmurèrent contre le Seigneur. Alors Dieu leur envoya un pain miraculeux, préparé par les anges, qui tombait, chaque matin, sur la contrée où les Israélites étaient campés. C'était la manne. Ce pain entretenait leur vie. Il leur communiquait une force incomparable qui les fit triompher de leurs ennemis en cent combats. Il avait le goût du miel ; mais, par un prodige étonnant, il s'accommodait à la volonté de celui qui le mangeait et se changeait en tout ce qu'il lui plaisait (1).

La manne n'était qu'une figure de la divine Eucharistie. *Moïse*, disait Jésus-Christ aux Juifs, *ne vous a pas donné le pain du ciel. Il ne vous en a donné que le symbole. C'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel* (2). Les effets de la manne figuraient ceux de l'Eucharistie.

La sainte Communion en effet, c'est *notre vie. Ego sum panis vitæ*. Jésus-Christ nous y communique sa vie, il nous change en lui-même. *Cibus sum grandium, non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me* (3). Venant en nous avec sa charité, son humilité,

(1) Sap , xvi, 21.
(2) Joan., vi, 32.
(3) S. Aug.

sa patience, sa douceur, il nous rend charitables, humbles, doux et patients. Venant en nous avec sa divinité, le dirai-je? il fait de nous des dieux. *Ego dixi : Dii estis* (1).

La sainte Communion, c'est *notre force*. Elle est le pain qui affermit le cœur de l'homme, *panis cor hominis confirmet* (2). Au banquet sacré nous puisons un courage de lion, qui nous rend terribles aux puissances infernales, *tanquam leones ignem spirantes ab hâc mensâ recedamus, facti diabolo terribiles* (3).

La sainte Communion est *notre bonheur*. Les chastes délices, les plaisirs véritables, dont elle inonde les âmes fidèles, sont au-delà de toutes les pensées et de toutes les paroles, et ne se peuvent comprendre que par l'expérience qu'on en fait. C'est le sacrement de la douceur. *Parasti in dulcedine tuâ pauperi Deus* (4). « Saint Jean dans son Apocalypse, dit un pieux auteur, parlant des combats et des victoires de l'archange saint Michel, nous le représente comme un général d'armée qui va de rang en rang, de hiérarchie en hiérarchie, avec ces paroles de feu à la bouche : *Quis ut Deus*, qui est comme Dieu? Je voudrais de même pouvoir aller de royaume en royaume, de province en province, de ville en ville, de maison en maison, et crier de toute ma force : *Quis ut Deus*, qu'y a-t-il de semblable à Dieu ? Qu'y a-t-il qui puisse être comparé à Jésus présent et se donnant dans l'Eucharistie ? Quelles délices le monde fait-il goûter à ses

(1) Ps. lxxxi, 6.
(2) Ps. ciii, 15.
(3) S. Chrys., Hom. 61, ad. pop. Ant.
(4) Ps. lxvii, 11.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

partisans, qui puissent approcher de celles dont le Sauveur nous favorise dans son Sacrement d'amour ? »

La sainte Eucharistie enfin, comme la manne du désert, a le privilège merveilleux de prendre toutes les saveurs que désire celui qui la reçoit. *Ut manna, sic et hic panis omne delectamentum in se habet* (1).

O divine Eucharistie, nous aimons à le redire dans l'émotion de notre cœur, vous êtes notre vie, vous êtes notre force, vous êtes notre consolation, parce que vous êtes par excellence la nourriture de nos âmes ! C'est vous qui nous faites trouver le ciel sur la terre, puisque par vous, nous voyons, nous touchons, nous recevons dans notre poitrine ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans le ciel, le corps sacré du souverain Roi des anges et des saints ! Oh ! puissions-nous comprendre de plus en plus le don de Dieu ! Puissions-nous en toute confiance, au milieu de nos troubles, de nos afflictions, au milieu de cet affaissement général des caractères, de cette atonie qui envahit presque toutes les âmes, aller chercher à la Table sainte, lumière, vigueur et consolation ! Puissions-nous étancher, à cette source surabondante, la secrète soif de l'infini qui nous dévore, en attendant que nous allions un jour nous enivrer, dans la compagnie des élus de Dieu, aux torrents de délices de l'éternelle communion du paradis. Ainsi soit-il.

La Communion chrétienne n'est pas une simple participa-

(1) Cred. Cypr., serm. *de Cœnâ Dom.*

tion à la grâce, mais à la substance même de l'Homme-Dieu s'incarnant en chacun de nous, pour purifier notre âme et la nourrir. C'est l'union avec Dieu élevée, si l'on peut parler ainsi, à sa plus haute puissance, et parvenue au dernier degré qu'il soit possible d'atteindre dans les limites de l'ordre présent ; au-delà, c'est le Ciel !

Mgr GERBET.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV

LA SAINTE COMMUNION VIE DE NOS AMES

Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.

Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.

(Joan., VI, 54).

Les chrétiens d'Afrique, du temps de saint Augustin, avaient un mot bien significatif pour désigner l'Eucharistie. Ils l'appelaient : LA VIE. *Allons à la vie*, disaient-ils, pour s'exciter à s'approcher de la Table sainte, *Eamus ad vitam !* (1) C'était une expression d'une admirable justesse. Jésus-Christ, en effet, dans le très saint sacrement, est la vie de notre âme. Il nous le déclare, de la manière la plus formelle, dans le discours de la promesse du grand Sacrement de la loi nouvelle. « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts : voici le pain

(1) S. Aug., *de Merit. et Remis.*, c. XXIV.

venu du ciel, afin que celui qui le prendra ne meure pas. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement ; et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage (1) ». Non pas que l'Eucharistie donne la vie à l'âme morte par le péché : la nourriture ne saurait profiter à un cadavre. Mais elle est notre vie en ce sens qu'elle *conserve* et *développe* en nous la vie de la grâce.

I

Le corps de l'homme fait une continuelle déperdition de vigueur ; et s'il ne réparait pas, par la nourriture, cette consomption lente et progressive de la vie matérielle, il mourrait bientôt, comme une lampe s'éteint, faute d'huile qui l'alimente. Notre âme s'use encore plus vite que notre corps, par les feux des passions, par les attaques du monde et du démon, par les ébranlements des peines et des découragements : Jésus-Hostie est la divine nourriture qui doit réparer ses forces épuisées. Si nous négligeons de prendre ce Pain céleste, nous périrons infailliblement. C'est le Sauveur lui-même qui nous l'affirme. *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (2). Et le concile de Trente, parlant de l'Eucharistie, l'appelle « un antidote qui nous

(1) Joan., VI, 56.
(2) Ibid., 54.

purifie des fautes journalières et *nous préserve du péché mortel* », qui est la mort de notre âme.

Or, l'Eucharistie nous préserve du péché mortel, et, par conséquent, nous conserve la vie de la grâce, en nous fortifiant contre nos ennemis spirituels.

Notre premier ennemi, c'est la concupiscence, c'est l'inclination au mal, triste suite du péché originel, c'est la chair, ce sont nos passions, c'est le vieil homme qui faisait gémir si amèrement l'apôtre saint Paul. Nous vivons, comme les trois enfants de la fournaise, dans une atmosphère de flammes : ce sont les feux de la concupiscence qui peuvent à chaque instant nous consumer. Nous sommes, comme Daniel, dans la fosse aux lions : ce sont nos passions qui menacent de nous dévorer. Qui domptera ces monstres féroces ? Jésus-Hostie, qui s'appelle dans l'Écriture *le lion de Juda*. Qui éteindra ces flammes dévorantes ? Le sang de Jésus-Christ qui, par la sainte Communion, tombe sur nos âmes comme une rosée rafraîchissante. Oui ! la divine Eucharistie paralyse les effets de la mauvaise nature. Oui ! elle apaise les rébellions de la concupiscence ! Elle nous transforme en des hommes nouveaux. Elle purifie les pensées, elle règle les désirs, elle comprime la tyrannie des sens et les soumet à l'esprit. Elle nous fait triompher des mauvaises dispositions du tempérament, des retours importuns de l'habitude, des attraits corrupteurs du plaisir, des amorces de l'intérêt et de toutes les inclinations déréglées. Les saints docteurs sont unanimes sur ce point. « *Elle sanctifie l'âme et le corps* », dit saint Cyrille de Jérusalem. — « *Quand nous communions, la triste loi des membres est suspendue, les secousses de l'âme sont calmées, la piété est pleine de vigueur, et les parties malades*

sont guéries (1). » — « *La sainte Communion corrige les affections désordonnées du corps* (2). » — « *Elle lient enchaîné l'aiguillon de la chair, et nous empêche d'éprouver les sensations voluptueuses* (3). » — « *Elle modère prodigieusement l'ardeur de la concupiscence* (4). » Or, la divine Eucharistie réalise ce précieux résultat, non seulement d'une manière *indirecte*, en nous procurant un secours actuel, qui nous fait résister à la tentation et éviter le péché ; en développant en nous la grâce sanctifiante ; en produisant dans notre âme des lumières vives, des sentiments forts qui réagissent puissamment contre les passions, déterminent et entraînent la volonté : elle agit encore *directement* sur notre corps lui-même. Elle exerce une salutaire influence sur l'imagination ; elle modifie le tempérament ; elle enlève au sang une partie de sa chaleur ; elle rétablit l'équilibre dans le système des humeurs (5). Eh quoi ! si le seul attouchement de la robe de Notre-Seigneur a guéri l'hémorrhoïsse ; si les ceintures de saint Paul, si l'ombre seule de saint Pierre, avaient la puissance de faire des guérisons miraculeuses ; si le sel a la vertu de préserver la viande de la corruption : qu'y a-t-il d'étonnant que la chair infiniment sainte, infiniment virginale du Sauveur rende la nôtre pure et sainte, en se communiquant à elle. C'est ce qu'éprouvent les saints, dont le corps, par la vertu du sang de Jésus-Christ, atteint à une pureté admirable, et retrouve pour ainsi dire l'intégrité de l'Eden. Godefroy

(1) S. Cyr. Alex. in Joan.
(2) S. Greg. Nyss.
(3) Catech. rom.
(4) Alex. de Ales., de S. Euch.
(5) Suarez, III P., q. LXXIX, sect I.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de Bouillon disait à ceux qui s'étonnaient de sa force prodigieuse : JE SUIS FORT, PARCE QUE JE SUIS CHASTE; et il aurait pu ajouter : JE SUIS CHASTE, PARCE QUE JE COMMUNIE BIEN !

La sainte Communion nous conserve la vie, en deuxième lieu, en nous fortifiant contre les attaques furieuses et incessantes du démon. *Il rôde sans cesse autour de nous comme un lion pour nous dévorer* (1). Il s'appelle *légion*, et saint Paul nous parle de puissances infernales qui remplissent l'air de leurs nombreux bataillons (2). Grâce à la sainte Communion, ils ne peuvent nous nuire. Elle est pour nous le pain de Gédéon changé en épée victorieuse ; le glaive redoutable que le prophète Jérémie remit au brave Macchabée, en lui disant : *Prenez cette arme, c'est Dieu qui vous l'offre ; avec elle, vous terrasserez tous les ennemis du peuple d'Israël;* (3) elle est cette tour de David, d'où pendaient toutes sortes d'armes offensives et défensives. Les Sarrasins, qui ravageaient l'Italie, allaient s'emparer du couvent dont sainte Claire était supérieure ; ils escaladaient déjà les murs du monastère, quand, sous l'inspiration de Dieu, la Sainte, qui demeurait seule intrépide au milieu de ses sœurs paralysées par la peur, prend le ciboire qui contenait la divine Eucharistie. Elle va au-devant des barbares et s'écrie en leur présence : « Seigneur Jésus, daignez jeter un regard de miséricorde sur vos humbles servantes que j'ai nourries jusqu'à présent du lait de votre saint amour. Voudrez-vous donc les abandonner entre

(1) I Pet., v, 8.
(2) Eph. VI.
(3) II Mach., XV, 16.

les mains des infidèles ? Conservez pures celles qui vous sont consacrées et que je ne puis défendre moi-même. Ne livrez pas à des bêtes féroces des âmes qui confessent votre nom ; mais gardez celles que vous avez rachetées par votre sang précieux. » A cette prière, les barbares, saisis d'une terreur soudaine, reculent et s'enfuient en levant précipitamment le siège. — De même le démon est frappé de terreur en voyant nos lèvres empourprées du sang de Jésus-Christ. Il s'enfuit loin de nous, comme autrefois il s'éloignait du Fils de Dieu, en s'écriant : *O Fils de David, pourquoi me tourmentes-tu ?* (1) Il se rappelle la Passion du Sauveur, dont le mystère de l'autel est le mémorial ; et le souvenir de son irrémédiable défaite le glace de torpeur. Et c'est ainsi que, par la Communion, je puis m'écrier avec saint Augustin : « Dieu est en moi, et je suis en Dieu ; qu'y a-t-il de plus fort que moi ? » *Ego in Deo, quid fortius ?* Je puis redire la parole du Psalmiste : *O Seigneur, vous avez dressé devant moi une table, qui me fortifie contre tous ceux qui me persécutent !* (2) Le Seigneur est au milieu de mon cœur, je ne serai point ébranlé !

Nous avons un troisième ennemi : le monde qui s'acharne à notre perte, en voulant nous arracher la vie de la grâce. La divine Eucharistie nous fortifie contre le monde. Elle nous met en garde contre ses attraits séducteurs, en nous le montrant tel qu'il est. Elle nous fait discerner l'épine des fleurs qu'il nous offre, le poison de la coupe enchanteresse qu'il voudrait approcher de nos lèvres, la vanité de ses brillants

(1) Matth., VIII, 29.
(2) Ps. XXII, 5.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

honneurs, le vide de ses étourdissants plaisirs. Par elle, nous savourons les véritables joies ; nous buvons aux eaux pures du vrai bonheur, et conséquemment, nous dédaignons les eaux fangeuses de la terre. Car, comme le dit un Père : « Ceux qui boivent au calice du Seigneur, souhaitent d'y boire encore ; ils n'ont que du dégoût pour le monde ; ils tournent vers Dieu tous leurs désirs, et ils abhorrrent, comme le fiel le plus amer, les festins des pécheurs et leurs plaisirs sensuels. » Et si le monde veut nous intimider, s'il nous menace, s'il nous soumet à ses violences, la sainte Communion nous arme d'une force invincible, qui nous maintient dans la fidélité et nous procure l'honneur d'une victoire éclatante.

Enfin, la sainte Communion nous empêche de périr dans le découragement. Le prophète Élie fuyait devant l'impie Jézabel qui le persécutait (1). Il se retire dans le désert, et après avoir fait une journée de chemin, il s'assied à l'ombre d'un arbrisseau, et il dit à Dieu : « Il me suffit, Seigneur, retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Puis, il se couche à l'ombre de cet arbrisseau et s'endort d'un profond sommeil. Un ange descend du ciel, touche le prophète et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Élie se lève, mange le pain apporté par l'ange, et, fortifié par cette nourriture, il marche, pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne du Seigneur. Symbole admirable de l'Eucharistie ! Combien de fois, fatigués de la vie, le cœur gros de peines nous nous affaissons dans le découragement. Dieu nous a préparé

(1) III Reg., XIX, 4-8.

un céleste cordial, qui doit nous rendre la force et l'énergie ! Allons à l'autel ; Jésus nous y appelle, nous promettant la consolation et le soulagement.

Que ces vérités sont belles ! Pourquoi sont-elles si peu connues ? Que d'âmes, hélas ! sont mortes pour avoir oublié de manger le pain qui conserve la vie ! *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum* (1). Et le prêtre, bien souvent, s'adressant à Notre-Seigneur, est obligé de lui répéter douloureusement le mot de sainte Marthe : « Si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* (2). S'il vous avait reçu à la Table sainte, il n'aurait pas été victime de ses passions, il aurait résisté au monde et au démon, il n'aurait pas perdu courage, il se serait maintenu dans la vie de la grâce ; que dis-je ? il aurait vu cette vie divine se développer en lui d'une manière ineffable.

II

La nourriture matérielle, tout en nous conservant la vie physique, fait croître nos corps, et nous donne de la vigueur pour l'action. Ainsi en est-il de la sainte Eucharistie. Elle développe en nous la vie surnaturelle, et nous remplit d'une merveilleuse énergie. Dans les autres sacrements, Jésus agit par l'intermédiaire de chétifs éléments ; ici, il agit immédiatement

(1) Ps. CI, 5.
(2) Joan., XI, 21.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA DE SAN JUAN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

par lui-même. Dans les autres sacrements, il donne la grâce par partie ; ici, il en donne la plénitude. Là, sont les ruisseaux ; ici, la source. Là, les fruits ; ici, l'arbre qui les porte. Là, les dons ; ici, l'Auteur de tous les dons. Pour parler avec les Pères de l'Eglise, à la Communion se renouvelle en quelque manière le mystère de l'Incarnation. Dans le sein de la Bienheureuse Vierge, le Saint-Esprit forma le chef des prédestinés ; dans le cœur des fidèles, il en forme le corps. Dans l'Incarnation, il forma en un moment l'humanité sainte du Fils de Dieu ; dans la Communion, il verse en un moment la grâce sanctifiante qui nous fait enfants de Dieu. Salomon dit que la Sagesse s'est bâti un palais et qu'elle y a dressé sept colonnes. Ce palais de la Sagesse éternelle, c'est la sainte Hostie ; ces sept colonnes sont les trois vertus théologales : la foi, l'espérance, la charité, et les quatre vertus cardinales : la justice, la force, la tempérance et la prudence. En effet, le Seigneur nous donne toutes les vertus et les perfectionne par la Communion. Il remplit notre intelligence de lumière, en nous découvrant les mystères de la religion ; il pénètre notre cœur d'une sainte confiance et l'embrase de la plus ardente charité ; il nous communique cet esprit de justice qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient : à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ; il nous fortifie contre les ennemis du dehors et du dedans ; enfin il nous conduit et nous éclaire dans tout le cours de la vie et nous suggère dans les occasions ce que nous devons faire. Il nous donne au banquet sacré sa chair, son sang, son cœur, son esprit, son âme, sa vie, sa divinité ; à chacun de ces présents du Sauveur est attachée une grâce particulière, une grâce d'élévation et de transformation. Oui ! en venant en nous Notre-Seigneur

nous transfigure ; il fait prendre à toutes les vertus de notre âme, surtout à la charité, des développements admirables, comme on voit dans un parterre les fleurs se développer, pour ainsi dire à vue d'œil, sous l'action bienfaisante d'un soleil ardent. Rien que pour avoir marché en compagnie de Jésus, rien que pour l'avoir entendu parler, les disciples d'Emmaüs se disaient l'un à l'autre : *Est-ce que notre cœur n'était pas tout brûlant tandis qu'il nous parlait le long du chemin ?* (1) Que ne doivent pas éprouver les bons fidèles en revenant de la Table sainte ? Jésus ne se contente pas de leur adresser la parole ; ils ne jouissent pas seulement de son auguste voisinage ; mais, ils le possèdent dans leur poitrine ; par un privilège ineffable, leur cœur bat contre le Cœur de Dieu ! C'est alors, que les nobles desseins naissent dans les âmes ; que les sacrifices les plus généreux sont voulus, acceptés, consommés ; que le chrétien s'écrie avec un accent d'incomparable vérité : « Qui me séparera de l'amour de mon Sauveur ? *Quis nos separabit a charitate Christi ?* » (2) Par la divine Communion, nous passons à travers les obstacles les plus insurmontables ; notre âme prend les ailes de la vapeur pour parcourir les voies de la vertu : elle devient capable des dévouements les plus héroïques. *Ille sanguis calde nos facit audaces* (3).

Où les martyrs trouvaient-ils la force nécessaire pour affronter l'horreur des prisons, les flammes des bûchers, le tranchant du glaive, la dent des bêtes féroces ? Dans la sainte Eucharistie. Quand l'apôtre

(1) Luc., XXIV, 32.
(2) Rom., VIII, 35.
(3) Alb. Magn.

UNIVERSIDAD DE LEÓN
BIBLIOTECA GENERAL DE BIBLIOTECAS

conçoit-il le noble projet de renoncer aux joies de la famille, de la patrie et de l'amitié, pour aller, à travers les terres et les mers, dans les pays lointains, sous un ciel nouveau, annoncer Jésus-Christ à des hommes qu'il ne connaît pas, aux prix des plus rudes labeurs et des plus rigoureuses privations? Après une fervente Communion. Qui donne aux religieux et aux religieuses le courage de se sacrifier pour le bien de leurs frères, de consumer leur vie dans les hôpitaux ou dans les écoles? L'Eucharistie, toujours l'Eucharistie!!!

On raconte que les soldats français arrivant en Egypte, à la fin du siècle dernier, présentèrent les armes en contemplant la luxuriante végétation qui s'offrait à leurs regards. Étonnés, ils demandent à leurs guides comment les indigènes font produire à leur terre des épis dix fois plus gros que les nôtres, et ressemblant aux aigrettes de nos généraux. Les Égyptiens leur montrant du doigt le Nil: « Voilà, disent-ils, le principe de la fécondité de notre pays. Deux fois par an, ce fleuve grossit, déborde et envahit, comme une mer, nos campagnes. En se retirant, il laisse sur la terre un limon fécond qui fait croître ces moissons que vous admirez. » — A celui qui m'interrogerait sur le principe caché de ces splendides vertus, de ces actions héroïques qui sont la gloire de l'Église catholique, je montrerais le Tabernacle, et je lui dirais: L'Eucharistie, voilà la source de la pureté, de la sainteté, des vertus sublimes. Là est la force qui met tout en mouvement dans l'Église; là est le centre d'où partent les rayons de la plus brûlante charité; là est la source du dévouement et du sacrifice!!!

Communiez donc souvent, ô âme chrétienne, dirons-nous, en terminant avec saint François de Sales. Si vous recevez fréquemment dans votre cœur, la bonté,

la beauté, la pureté par essence, vous deviendrez toute bonne, toute pure. Ah! les chrétiens qui seront damnés n'auront rien à répondre, lorsque le juste Juge leur montrera combien ils furent inexcusables de mourir spirituellement, quand ils avaient un moyen si facile de se conserver la vie, en se nourrissant de son corps sacré, qu'il nous a laissé à cette fin. « Malheureux, leur dira-t-il, pourquoi êtes-vous morts, quand vous aviez à votre disposition le fruit et la nourriture qui donnent la vie? »

Le Saint-Sacrement guérit les maladies spirituelles de nos âmes; il nous fortifie contre les tentations; il amortit les ardeurs de la concupiscence; il nous incorpore à Jésus-Christ.

Saint Cyrille.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE V

LA SAINTE COMMUNION NOTRE SUPRÊME HONNEUR

Quid est homo, quod memor es ejus?... Gloriâ et honore coronasti eum!

Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui?... Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur.

(Ps. VIII, 5 et 6).

Par un instinct secret et profond, l'homme aspire à la grandeur. Il éprouve un impérieux besoin de s'élever, qui ne fait que croître avec l'âge. Tous les honneurs de la terre, loin d'apaiser cette soif de gloire, ne font au contraire que l'irriter davantage. C'est que, selon la parole de saint Augustin, Dieu nous a faits pour lui ; c'est qu'il nous destine à l'honneur incomparable de le posséder dans le ciel ; c'est que, ayant donné à notre cœur une capacité infinie, il n'y a que lui qui puisse la combler, *capacem Dei, quod Deus non est, replere non potest* (1). Toutefois, dès ici-bas,

(1) S. Bern.

il nous est possible de satisfaire pleinement nos désirs de grandeur. Nous pouvons, par la sainte Communion, atteindre à la plus haute dignité. Du tabernacle où il réside, Jésus-Christ nous crie : *O vous tous qui êtes fatigués* par le désir de la gloire, *venez à moi et je vous soulagerai*. Je donnerai satisfaction à vos aspirations ; je vous grandirai, je vous exalterai, je vous comblerai d'honneur en vous visitant, moi votre Dieu, en m'unissant à vous, en vous transformant en moi. Méditons cette triple gloire que Jésus nous confère au banquet eucharistique : la gloire de la *visite* et de l'*inhabitation*, la gloire de l'*union*, la gloire de la *déification*. Nous verrons comme il est vrai que la sainte Communion est le suprême honneur de l'humanité.

I

Recevoir la visite d'un prince de la terre est chose honorable ; être visité par un prince de la cour céleste, par un ange, serait plus honorable encore ; mais si le Roi des rois, si Dieu lui-même daignait s'abaisser jusqu'à venir à nous, ce nous serait une gloire incomparable. Marie porte dans son sein virginal le Verbe incarné ; elle rend visite à sa cousine Elisabeth, et celle-ci est tellement ravie de l'honneur qui lui est fait qu'elle s'écrie : *Mais d'où me vient cette faveur que la mère de mon Dieu daigne venir à moi?* (1) Le centurion de l'Évangile, tout pénétré qu'il est de la

(1) Luc, I, 43.

grandeur du Messie et de sa propre misère, comprend si bien l'excessif honneur que lui ferait le Sauveur, en entrant dans sa maison, qu'il en est comme écrasé. *Seigneur*, dit-il, *je ne suis pas digne que vous veniez sous mon toit, mais prononcez seulement une parole et mon serviteur sera guéri!* (1) Oui! la majesté divine laisse après elle un éclat, un honneur, une gloire plus durables que les siècles, dans tous les lieux où elle daigne particulièrement manifester sa présence. Pourquoi, après tant et tant d'années, la grotte de Bethléem est-elle si vénérable aux chrétiens? Parce que Jésus-Christ y prit naissance. Pourquoi la sainte Maison de Nazareth est-elle encore aujourd'hui l'objet d'un respect si profond? Parce que Jésus-Christ y a vécu. Pourquoi les lieux saints sont-ils si augustes et si précieux au pieux pèlerin qui va les visiter? Parce qu'ils ont été témoins des actions et des miracles de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ y a laissé l'empreinte de ses pieds divins.

Eh bien, par la Communion, nous avons l'insigne honneur de recevoir la visite de Jésus-Christ, du Verbe de Dieu, de la plus haute majesté qui soit, de celui *que les Anges louent, que les Dominations adorent, que les Puissances révèrent dans le tremblement* (2). Nous sommes aussi privilégiés que Zachée, que Lazare, que Simon le lépreux, lesquels seront à jamais glorifiés pour l'avoir reçu dans leur maison.

Que dis-je? l'honneur qui nous est fait est infiniment plus grand. Par la sainte Communion, non-seulement Jésus vient à nous, mais IL VIENT EN NOUS! Non-seulement il entre dans notre maison, il descend jusque dans notre cœur! *Le Verbe se fait chair* à l'autel, et, par la Communion, *il vient habiter en nous!* (1) Celui qui remplit l'univers de son immensité est renfermé dans les étroites limites d'une poitrine humaine! Celui qui d'un doigt porte le monde est porté par sa faible créature!

(1) Luc, VII, 7.
(2) Præf. Mis.

L'Église déclare qu'elle est impuissante à louer dignement l'auguste Marie d'avoir porté dans son sein Celui que les cieux ne peuvent contenir. Si j'ose le dire, par la Communion, nous partageons la gloire de la très Sainte Vierge, et même, sous plusieurs rapports, notre gloire est plus grande. Marie reçut dans son sein Jésus passible et mortel; à la Table sainte, nous le recevons impassible et immortel, dans toute la gloire de la résurrection. De plus, dans la Communion, je remarque plus de condescendance. Sans doute, une distance infinie séparait Marie et le Verbe de Dieu. Mais enfin la très Sainte Vierge était plus pure que les rayons du soleil, plus immaculée que le lis le plus virginal: elle était l'habitation la plus digne que le Fils de Dieu pût trouver sur la terre. Et nous, nous ne sommes que des enfants de colère, de pauvres et chétifs pécheurs qui avons offensé Dieu en beaucoup de choses. En venant à nous, Jésus-Christ s'abaisse donc davantage, et l'honneur qu'il nous fait a quelque chose de plus touchant!

Il vient habiter en nos cœurs! O cieux! soyez dans l'étonnement en face d'un tel prodige, *obstupescite cœli super hoc!* (2) Par la sainte Communion nous de-

(1) Joan., I, 14.
(2) Jer., II, 12.

venons des Porte-Christ, *Christiferi, id est Christum in corporibus nostris ferentes ;* nous devenons des temples de Dieu ; nous sommes des calices vivants, des ciboires animés qui renferment le corps sacré et le sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Les anges préposés à la garde de nos églises se prosternent sur le passage du chrétien qui revient de la sainte Table, à cause de l'Hôte divin qui réside dans son cœur. O dignité sublime ! ô grandeur ineffable ! *Obstupescite cœli super hoc !* — Passons à la seconde gloire de la Communion.

II

Se donnant à nous sous forme de nourriture, Jésus-Christ réalise en nos âmes les mêmes effets que les aliments matériels produisent dans le corps. Or, le propre de la nourriture est de s'unir à celui qui la prend. Mais est-ce possible, Seigneur ? N'est-ce point assez de nous admettre à votre amitié ? Ne vous suffit-il pas de vouloir habiter en nos cœurs ? N'est-ce point déjà trop d'honneur et trop de gloire ? Quoi ! le Maître s'unir au serviteur, le Créateur à la créature, la souveraine perfection à l'infinie misère ! Est-ce possible ? — Oui, c'est possible, puisque cela est. Notre Sauveur nous affirme la vérité de cette ineffable union de la manière la plus formelle. *Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui !* (1) Se faisant l'écho du Maître,

(1) Joan., VI, 56, 57.

les saints docteurs insistent sur ce dogme si glorieux pour nous. « Celui qui prend la chair du Fils de l'homme, affirme S. Cyrille d'Alexandrie, celui qui boit son sang, ne fait plus qu'un avec lui, par cette divine Communion à son corps (1). » « Par la Communion, dit ailleurs le même Père, nous devenons un même corps avec Jésus-Christ, nous sommes avec lui une même chair, nous sommes un même sang. Nous sommes des membres composés de sa chair et de ses os. » « O homme ! s'écrie saint Jean Chrysostome, médite et considère l'honneur et l'excellence que tu reçois en approchant de la sainte Table ! Nous y mangeons Celui que les anges ne regardent qu'en tremblant ; nous nous unissons à lui, nous devenons avec lui une même chair et un même corps ! » Et pour mieux nous inculquer cette vérité, nos maîtres dans la foi usent des comparaisons les plus expressives. « Prenez deux morceaux de cire, dit saint Cyrille, soumettez-les à l'action du feu. Bientôt ils s'écoulent l'un dans l'autre pour ne plus former qu'une même cire. Image de ce qui se passe entre le Christ et le chrétien qui communie ! (2) » Saint Augustin compare l'union eucharistique à celle qui existe entre l'aliment et celui qui le prend ; saint Jean Damascène l'assimile à l'union qui relie, en Jésus-Christ, dans la personne du Verbe, la nature divine et la nature humaine. Saint Hilaire, allant jusqu'aux extrêmes limites de langage, dit qu'il ne faut pas chercher d'autre modèle de cette admirable union que l'unité qui règne entre les divines personnes. Et c'est le sens qu'il donne à ces paroles du

(1) S. Cyr. Alex., l. X, c. II.
(2) S. Cyr, Alex., l. IV *in Joannem.*

Fils de Dieu : « *Ego in Patre et vos in me et ego in vobis*, Je suis dans mon Père et vous en moi et moi en vous. »

Union si intime que la participation aux mystères sacrés s'appelle par excellence la Communion ! Union si parfaite qu'il n'est pas possible de s'unir à Dieu, ici-bas, d'une manière plus étroite !

Mais comment expliquer ce mystère d'unité ? C'est un secret très sacré, répond saint Thomas, *secretum sacratissimum*. Dieu se contente de nous en laisser l'effet, sans nous en donner l'explication. Mais Dieu a parlé et cela me suffit. Dans l'enthousiasme de ma foi, je répète les paroles émues de saint Cyrille de Jérusalem : « O gloire du chrétien ! O amour de mon Dieu ! Par la participation aux divins mystères nous ne sommes plus qu'une même chair et un même sang avec Jésus-Christ ! » *O honorem christiani ! O amorem Dei ! Digni effecti divinis mysteriis, concorporei et consanguinei Christi facti estis !*

III

« O Dieu », dit le prêtre, à la Messe, au moment où il verse l'eau et le vin dans le calice, « ô Dieu qui avez merveilleusement établi, et plus merveilleusement rétabli la dignité de la nature humaine, accordez-nous par le mystère de cette eau et de ce vin de participer à la divinité de celui qui a daigné se revêtir de notre humanité. » Cette prière est pleinement réalisée par la Communion bien faite. C'est au banquet sacré surtout

que nous devenons participants de la nature divine *divinæ consortes naturæ !* (1)

D'ordinaire, c'est la nourriture qui se change en la substance de celui qui la prend. Mais pour l'Eucharistie qui est un *pain vivant*, c'est l'opposé qui arrive, selon cette parole adressée à saint Augustin : « Vous ne me changerez pas en vous-même, comme vous le faites pour la nourriture de votre corps ; c'est vous qui serez changé en moi, *non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me !* »

Oui ! et c'est notre suprême honneur, à la Table sainte, Notre-Seigneur nous communique sa propre vie, sa vie divine. Il imprime dans nos âmes son image, comme il l'imprima sur le voile de Véronique, avec cette différence que ce n'est pas une image froide et sans vie, mais une image vivante et animée. Il est infiniment saint, infiniment juste, la vérité, la pureté, la bonté par essence, et, à chaque Communion, il nous donne un peu de lui-même ; il nous rend plus justes, plus saints, plus purs, plus vrais, plus dévoués, plus charitables, PLUS DIVINS, en un mot ! Au banquet sacré, dit admirablement saint François de Sales, Jésus-Christ se communique à tout notre être. Il y redresse tout, il y purifie tout, il y mortifie tout, il y vivifie tout. Il aime dans le cœur, il entend dans le cerveau, il anime dans la poitrine, il voit dans les yeux, il parle par la langue, il écoute par les oreilles. Alors nous vivons, « *non plus nous-mêmes, c'est Jésus-Christ qui vit en nous !* (2) » Sous sa divine influence, toutes les vertus surnaturelles prennent de magnifiques accrois-

(1) II Pet., I, 4.
(2) Gal., II, 20.

0083961

sements. La charité surtout s'embrase des plus vives ardeurs, notre cœur battant contre le Cœur de Dieu et y puisant les flammes du saint amour !

Et c'est ainsi que notre Sauveur nous fait participer à sa nature divine, comme le feu en pénétrant le fer lui communique ses qualités, comme la greffe transforme le sauvageon sur lequel elle est entée. C'est ainsi, comme le dit Albert-le-Grand, que Jésus *nous transsubstantie* en lui-même ; c'est ainsi, d'après saint Augustin, que par la Communion, nous devenons d'*autres Christs ;* c'est ainsi que, selon la belle expression de saint Chrysologue, nous sommes ici-bas des DIEUX EN FLEUR, devant un jour prendre notre parfait épanouissement au soleil de l'éternité !

Oh ! que de grandeurs à la fois, Seigneur, *qu'est-ce donc que l'homme pour que vous l'exaltiez de la sorte !* (1) Par nature, *vous l'avez placé un peu au-dessous des anges ;* (2) par l'Eucharistie, vous l'avez élevé au niveau de ces phalanges célestes ! A la Table sainte, *vous le couronnez d'une triple couronne de gloire,* et les merveilles que votre charité vous pousse à opérer en lui sont si admirables, qu'il y a lieu de dire avec le Prophète-Roi : « O Dieu ! vous avez honoré vos amis avec excès, » *nimis honorificati sunt amici tui, Deus !* (3) Ah ! puissions-nous respecter en nous et dans les autres la dignité suréminente que nous confère la sainte Communion ! Puissions-nous, par les vertus chrétiennes, faire de notre cœur un temple digne du Dieu du ciel ! Puissions-nous mener une vie qui soit

(1) Job., VII, 17.
(2) Ps. VIII, 6,
(3) Ps. CXXXVIII, 17.

digne de l'union ineffable, à laquelle nous admet le Seigneur ! Puissions-nous dans nos pensées, nos paroles et nos œuvres nous inspirer si bien de l'esprit du Sauveur, qu'il nous soit permis de dire, comme l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi !* Puissions-nous graver, au plus profond de nos cœurs, ces paroles de saint Léon : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire.* Reconnais, ô chrétien, ta dignité, et devenu participant de la nature divine, garde-toi de revenir, par une conduite indigne de ta grandeur, à ta bassesse d'autrefois !

Oh ! que! paradis admirable que le cœur du chrétien où repose cette sainte Victime, plus sainte que tout le Paradis et qui rend à Dieu plus de gloire que tous les saints du Paradis ensemble !

M. OLIER.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI

LA SAINTE COMMUNION NOTRE SOUVERAIN BONHEUR

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.

Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.

(Ps. XXXIII, 9).

Il y a dans l'Océan certaines îles qui sont presque continuellement battues par les vagues. Mais, dans l'intérieur, une source abondante, calme et limpide, entretient un printemps perpétuel, au milieu de délicieux bosquets protégés contre les fureurs de l'orage. Origène dit que ces îles sont l'image de l'âme chrétienne. Les vagues de l'Océan, c'est l'agitation du monde ; les bosquets sont les vertus évangéliques ; le printemps de l'âme, c'est la joie ; la source cachée de cette joie, c'est la divine Eucharistie, selon ces paroles du prophète Isaïe : *Vous reposerez avec délices sur le sein de votre Maître, et vous serez comme un jardin arrosé de mille ruisseaux, et Dieu vous fera jouir d'un repos et d'une tranquillité immuables* (1). Rien

(1) Is., LVIII, 11.

n'est plus certain. La sainte Communion, répétons-le, c'est le Paradis sur la terre. C'est à la Table sainte que l'âme puise le bonheur comme dans sa source. C'est là que nous pouvons comprendre *combien le Seigneur est doux*. Seigneur Jésus ! vous qui êtes la joie des saints dans le ciel, montrez-nous comment vous êtes la joie des fidèles au banquet sacré. Faites-nous bien comprendre que la Communion est le *bonheur*, et le *suprême bonheur* de l'homme sur la terre.

I

Vous avez donné à votre peuple la nourriture des anges ; vous lui avez envoyé du ciel un pain mystérieux, un pain renfermant toutes les délices, toutes les douceurs, toutes les suavités, un pain prenant au goût de chacun la saveur qu'il désire ressentir (1). Ces paroles, dites de la manne, s'appliquent avec plus de vérité encore au pain Eucharistique. La Communion bien faite est une source de bonheur, un paradis de délices : l'Écriture me l'affirme, les Saints me le déclarent, l'expérience m'en est la preuve la plus convaincante.

Quand les auteurs sacrés parlent du banquet Eucharistique, ils usent des plus délicieux symboles. Tantôt c'est un vin exquis, tantôt une viande délicate, tantôt un pain fait du plus pur froment. C'est un miel savoureux, une nourriture succulente, un breuvage plein de douceur ; c'est un festin splendide où le Roi de gloire

(1) Sap., XVI, 20 et 21.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

célèbre les noces de son Fils. *O Dieu, vous avez préparé au pauvre voyageur sur la terre une table pleine de douceur !* (1) *Que votre pain est succulent, les rois en font leurs délices !* (2) Et David, prévoyant en esprit les suavités du banquet sacré, disait : *Que les justes jouissent avec plaisir de ce festin en la présence de Dieu, et qu'ils soient remplis d'allégresse !* (3) *Vous m'avez préparé une table contre ceux qui me persécutent. Que mon calice est enivrant, qu'il est excellent !* (4)

Ecoutons les saints docteurs. En célébrant les joies eucharistiques, ils ne sont que l'écho des écrivains sacrés. Clément d'Alexandrie compare Jésus-Christ à une abeille qui a mis, sous les blanches espèces, le miel le plus exquis qui n'est autre que lui-même. — Saint Augustin, lui, nous assimile à l'abeille qui suce la douce liqueur des fleurs les plus embaumées. « Sucez, petite abeille, nous dit-il, sucez et buvez cette délicieuse liqueur dont la douceur est ineffable. Plongez-vous dans cette source des vrais plaisirs pour remplir de joie votre cœur ! *Suge, o apicula, suge et bibe dulcoris tui inenarrabilem suavitatem. Immergere et replere* (5). » Ailleurs, le même docteur s'écrie : « Dieu dans mon cœur, se peut-il quelque chose de plus délicieux ? *Deus in me, quid jucundius ?* » — « O pain céleste, disait saint Eusèbe, dans lequel on trouve tous les charmes, tout remède, tout repos, tous les biens désirables ! » — Et saint Jérôme : « Il n'y a de bon

(1) Ps. LXVII, 11.
(2) Gen., XLIX, 20.
(3) Ps. LXVII, 4.
(4) Ps. XXII, 5.
(5) S. Aug., *De subst. dilect.*, c. XXX.

dans le siècle présent que de se nourrir de la chair du Seigneur ! » — « O mon cher Maître, soupirait le B. Berchmans, qu'y a-t-il, après la divine Communion, qui puisse me donner ici-bas de la douceur et du contentement ? » — « Notre-Seigneur, dit saint Thomas, donne toujours quelque douceur avec son corps à ses fidèles serviteurs, mais il la donne d'une manière à ceux-ci et d'une autre à ceux-là, selon qu'il juge leur être plus convenable. *Dominus dat suis fidelibus dulce semper corpus, sed dulcedinem suam alio modo dat istis, alio istis, prout cuilibet expedire novit.* » De là vient que quelques-uns goûtent cette douceur par un sentiment d'amour, et tirent leur consolation d'une plus ardente dévotion ; les autres goûtent la même douceur par un sentiment de raison, et prennent leur satisfaction dans le profit qu'ils en reçoivent, croyant obtenir la véritable vie par le moyen de cette nourriture. *Hinc est quod quidam dulcedinem istam sapiunt per affectum et ardentiori delectantur devotione : alii eamdem devotionem sapiunt per pium intellectum et sufficienti reficiuntur utilitate, in eo quod credunt per hunc cibum sanctum veram vitam obtinere* (1). »

Mais qu'avons-nous besoin de témoignages ? Notre propre expérience est là, pour nous dire combien le Seigneur est doux à l'âme qui communie bien. Qui que nous soyons, il y a eu, dans notre vie, de ces jours heureux, où nous avons goûté ces joies eucharistiques. Un grand bien-être, un doux rassasiement s'est produit alors dans notre cœur ; les passions se sont tues ; le monde nous fut en dégoût ; nous nous sommes sentis

(1) S. Thom *Opus de Sacr. alt.* XXII.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

épris d'un amour invincible pour la vertu ; nous avons éprouvé une ferveur nouvelle, un zèle pour le bien, que nous ne nous connaissions pas. Dégagés des liens du siècle et de l'affection au péché, recueillis aux pieds de Jésus, nous avons compris les grandes et délicieuses choses qu'il venait d'opérer en nous. Nous l'avons vu nous donnant son corps en nourriture, son sang en breuvage, son âme pour notre rançon, sa divinité pour notre consolation, sa grâce pour notre vie, son paradis pour notre récompense. Nous l'avons contemplé éclairant notre esprit, fortifiant notre cœur, développant en nous la vie divine, enracinant les vertus, assurant notre persévérance. Nous l'avons admiré purifiant notre intérieur, mortifiant nos sens, éteignant en nous le feu des passions, affaiblissant la convoitise, émoussant les traits du tentateur, liant le pouvoir de nos invisibles ennemis et détournant de dessus nos têtes les dangers qui nous menaçaient. Et nous avons été touchés, et nous avons été réjouis, et ces jours furent pour nous des jours heureux, de ceux dont le prophète a dit : *Un jour passé dans vos tabernacles, ô Seigneur, vaut mieux que mille jours passés sous la tente des pécheurs !* (1) Et s'il nous avait adressé la question qu'il faisait à ses apôtres après le lavement des pieds : « Savez-vous bien ce que je viens de faire pour vous ? *Scitis quid fecerim vobis ?* (2) » nous lui aurions répondu : « Oh ! oui, Seigneur, nous le comprenons ; nous goûtons la douceur de votre don ; et, en ce jour, nous soupçonnons un peu ce que c'est que d'être en vous, et

(1) Ps. LXXXIII. 11.
(2) Joan., XIII, 12.

de vous posséder dans notre cœur. » *In illa die cognoscetis quia vos in me et ego in vobis* (1).

Outre ces joies de *ferveur* et de *réflexion*, il arrive aussi que la Communion répand dans l'âme des joies *sensibles*. C'est quand Jésus-Christ nous fait goûter la douceur de sa grâce et la suavité de l'opération par laquelle il la produit. Alors, il n'y a point de cœur si dur, qui ne soit pénétré des plus tendres sentiments. L'âme, ravie de la présence de son époux, est comblée d'un contentement incroyable. Abîmée dans son néant, inondée de lumières, fortifiée dans sa foi, pénétrée des sentiments de la plus suave dévotion, tranquille dans le plus ineffable repos, elle goûte l'inénarrable contentement de cette union céleste avec son bien-aimé, dans laquelle, comme dit saint Thomas (2), elle ravit et elle est ravie, elle prend et elle est prise, elle embrasse et est embrassée, *indicibili modo rapit et rapitur, tenet et tenetur, stringit et stringitur*. Brûlant des plus saintes ardeurs, elle chante les louanges de son Bien-Aimé, se dévoue à son service, éclate en tendres soupirs, se fond, se liquéfie de dévotion et jouit dans cet amoureux entretien d'un bonheur indicible. C'est un contentement, une ivresse, une jubilation incomparables. Quels doux colloques ! Quelles flammes de charité ! Quels chastes embrassements ! On semble ne plus toucher à la terre ; rien alors ne paraîtrait difficile, on serait prêt à tous les sacrifices, pour témoigner sa fidélité à Jésus-Christ. Et telle est, quelquefois, l'abondance de la joie eucharistique, qu'elle rejaillit jusque sur le visage. Sous l'influence de la Communion, il fut

(1) Joan., XIV, 20.
(2) I^{a}, II^{ae}, q. XXVIII, a. 1.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

des saints, dit un pieux évêque, qui, comme saint Antoine, saint Dominique, saint François d'Assise, portaient une figure constamment épanouie et heureuse, ainsi qu'on aime à rêver celle des esprits angéliques. Leur physionomie rayonnait la joie et l'allégresse intérieure, comme un nuage transparent qui laisserait passer les rayons adoucis de l'astre du jour.

Mais la sainte Communion n'est pas seulement la douceur, la suavité, le bonheur, c'est la douceur des douceurs, *dulcedo dulcedinum, amor amorum* (1). C'est la suavité des suavités, c'est le suprême bonheur que nous puissions goûter ici-bas.

II

Le bonheur de la Communion renferme tous les bonheurs de la terre, et à un degré suréminent. L'attrait du marchand, c'est le profit; du noble, l'honneur; du soldat, le butin; du capitaine, la victoire; du courtisan, la faveur du prince; du prince, la couronne, le commandement et l'empire. L'attrait du fidèle, c'est Jésus-Christ, qui a caché dans le divin sacrement tous les trésors, toutes les gloires, tous les triomphes, toutes les couronnes du ciel. La vérité est le bien de l'esprit; la béatitude, celui du cœur; la vie, celui de l'âme; la joie, celui des sens. Mais le bien général de ces puissances c'est la divine Eucharistie. Car celui qui mange avec ferveur ce pain céleste y trouve la vérité, la justice, la béatitude, la joie et la vie éternelle, *delectatur*

(1) S. Bern.

veritate, delectatur beatitudine, delectatur sempiternâ vitâ quod totum Christus est (1).

L'avare met son bonheur à joindre possessions à possessions, à entasser richesses sur richesses. Avec quelle satisfaction il palpe son or et son argent! Rien que la pensée de ses trésors le fait tressaillir. Par la Communion, je suis plus opulent que le plus riche des humains: je possède le Créateur de l'univers, il est à moi avec ses perfections, ses vertus divines, ses mérites infinis. — L'orgueilleux jouit au milieu des honneurs. Les dignités lui sont une fumée enchanteresse qui l'enivre. Par la Communion, j'atteins au suprême honneur: je suis uni à mon Dieu, par la plus incompréhensible des grâces, je suis transformé en lui, je suis *un Dieu en fleur*. — Le mondain se repait des plaisirs de la terre. Il y trouve, je le veux, de la jouissance, mais c'est une jouissance étourdissante, courte et toujours terminée en amertume. Par la Communion, je jouis, mais de pures, de chastes délices; de délices qui ne laissent après elles ni regrets, ni remords. — L'ami est heureux avec son ami, et son bonheur est tel, que saint Chrysostome ose bien dire qu'il vaudrait mieux être privé du soleil que des douceurs de l'amitié. A la sainte Table, je trouve un Ami, mais un Ami unique, dont le cœur est infiniment généreux: un Ami qui ne me communique pas seulement ses secrets, mais qui se donne à moi tout entier par la plus merveilleuse invention de charité.

Mais à quoi comparerai-je le bonheur de la Communion? Même dans le domaine de la grâce, je ne trouve rien ici-bas qui puisse l'égaler. Le juste Siméon atten-

(1) S. Aug.

dait le Rédempteur d'Israël. Il avait reçu du ciel l'assurance qu'il ne mourrait pas sans avoir vu l'Oint du Seigneur. Enfin, le jour fortuné arrive. Marie vient au temple offrir à Dieu son divin Fils. Siméon est là. La très Sainte Vierge dépose entre ses bras Celui qu'il attendait, Celui qu'il désirait depuis si longtemps. Et le cœur du saint vieillard est inondé d'une telle joie qu'il s'écrie : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix. Parce que mes yeux ont vu le Rédempteur que vous nous envoyez* (1). A la sainte Table, non-seulement le fidèle reçoit le Sauveur dans ses bras, mais il le porte dans son cœur !

Sur la montagne du Thabor, l'apôtre saint Pierre est tellement ravi du magnifique spectacle de la Transfiguration, il se trouve si bien en compagnie de son divin Maître, qu'il ne peut s'empêcher de dire : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ; si vous le voulez, faisons-y trois tentes* (2). Il fait meilleur encore à la table eucharistique. Là, nous jouissons aussi, et tant que nous voulons, de la compagnie de Jésus vivant et glorieux. Là, ce n'est pas lui qui est transfiguré, mais il nous transfigure nous-mêmes en lui ; nous devenons d'autres Christs ; ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous !

Quand les disciples d'Emmaüs, après la touchante apparition dont le Sauveur ressuscité les honora, appréciant leur ineffable bonheur, se rendaient compte des impressions qu'ils avaient ressenties, ils se disaient : *Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant*

(1) Luc, II, 29.
(2) Matth., XVII, 4.

dans nos poitrines, tandis qu'il nous parlait le long du chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures? (1) — Que ne doit pas éprouver le chrétien qui communie ? Jésus lui parle aussi, mais dans un cœur-à-cœur infiniment plus intime et plus délicieux !

Qui n'apprécierait le bonheur de Simon le lépreux, de Zachée, de Lazare et de tous ceux qui reçurent Jésus dans leur maison ? C'était assurément une bien douce faveur, que d'avoir à sa table Celui qui nourrit le monde ! — Quand je communie je reçois aussi le Sauveur chez moi, dans mon cœur ; mais je ne suis pas seulement son hôte, je suis encore son convive. Ce n'est pas moi qui le nourris, c'est lui qui apaise la faim de mon âme et par quel aliment ! par son corps sacré, par son sang précieux ! !

Oui ! à la Table sainte, Jésus épuise les inventions de son amour, pour me faire sentir la suavité de sa présence : tantôt par la contemplation de ses perfections infinies, *vacate et videte ;* (2) tantôt par le goût de ses perfections ineffables, *gustate et videte ;* (3) tantôt par la douceur de sa parole intérieure, *audi filia et vide ;* (4) tantôt par l'attrait délicieux de ses miséricordes infinies, *trahe me post te in odorem unguentorum tuorum ;* (5) tantôt par des embrassements si intimes et si mystérieux, qu'on ne saurait les exprimer. Oui ! au banquet sacré j'ai tous les bonheurs à la fois : je jouis de la vue de Jésus-Christ, de la conversation avec Jésus-Christ, de la compagnie de Jésus-Christ, de l'union avec Jésus-

(1) Luc, XXIV. 32.
(2) Ps. XLV, 11.
(3) Ps. XXXIII, 9.
(4) Ps. XLIV. 11.
(5) Cant., I, 3.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Christ, de la déification par Jésus-Christ ; je jouis de la beauté infinie, de la bonté infinie, de la grandeur infinie ! Oui, le pain eucharistique est vraiment le pain du ciel, *panem de cælo*, qui renferme en lui toute espèce de délices, *omne delectamentum in se habentem* (1). Oui, la sainte Communion est un prélude infiniment aimable des joies du Paradis, *futuræ jucunditatis amabile præludium !* Ah ! je comprends les ardents désirs, les brûlantes impatiences des saints pour s'unir à Jésus-Christ : leurs tressaillements ineffables, leur bonheur indicible après l'avoir reçu ! Je comprends un saint Chrysostome, estimant que l'unique peine de la vie c'est d'être privé de la Communion ; une B. Marguerite-Marie, déclarant que s'il fallait marcher, les pieds nus, sur un chemin de flammes, pour aller à Jésus-Christ, elle affronterait gaiement cette souffrance pour jouir de son Sauveur ; une sainte Catherine de Sienne, assurant que par la vertu de ce sacrement, elle est tellement remplie de joie, qu'elle ne peut plus se contenir et qu'elle s'étonne de ne pas voir tout son être se dissoudre ! !

Faisons donc l'expérience du bonheur de la Communion. Allons à la douceur, *eamus ad suavitatem ;* elle est au très Saint-Sacrement comme à sa source. Notre-Seigneur dans l'Eucharistie est le Dieu de force, mais il est encore le Dieu de toute suavité, *de forti egressa est dulcedo* (2). Toutefois souvenons-nous que pour jouir des délices du banquet sacré, nous devons apporter à Jésus, *un cœur pur*, libre non-seulement du péché grave, mais encore des vaines attaches du monde, et

(1) Ex Lit. Cath.
(2) Judic., xiv, 14.

un esprit recueilli. Sans la pureté nous ressemblerions à ceux qui, ayant le palais ou l'estomac malade, ne peuvent goûter la douceur de la nourriture. Sans le recueillement, incapables d'apprécier *le don de Dieu*, nous ne saurions comprendre *combien le Seigneur est doux*. Disons donc avec saint Anselme : « O pain très saint, ô pain vivant, ô pain très pur et très blanc qui êtes descendu du ciel, et qui donnez la vie au monde, venez dans mon cœur, et purifiez-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit. *Panis sancte, panis vive, panis munde, qui descendisti de cælo, et das vitam mundo, veni in cor meum et munda me ab omni inquinamento carnis et spiritûs*. O pain délicieux, guérissez mon cœur, afin que je goûte la douceur de votre amour. Guérissez-le de toute langueur, afin que je ne goûte point d'autre douceur que vous. *Panis dulcissime, sana palatum cordis mei, ut nullam præter te sentiam dulcedinem.* » Ou bien répétons la prière de saint Augustin : « Je vous en prie, Seigneur, que toutes choses me deviennent amères, et que mon âme ne trouve de douceur qu'en vous, car vous êtes la douceur par essence, la douceur inestimable qui rendez toutes choses douces et agréables. *Obsecro, Domine, ut omnia mihi amarescant, et tu solus dulcis appareas animæ, quia tu es dulcedo inestimabilis per quam amara dulcorantur* (1). »

(1) S. Aug., *Soliloq.*, c. xxii.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La vie ou la mort, peu m'importe, pourvu que je possède mon Sauveur !

La vénérable Jeanne Marie de la Croix.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ©
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VII

LA SAINTE COMMUNION NOTRE PLUS DOUCE CONSOLATION

Calix meus inebrians, quam præclarus est!

Mon calice est enivrant, qu'il est magnifique!

(Ps. xxii, 5.)

Elisée ayant commandé à son serviteur de préparer le repas des enfants des prophètes, qu'il avait invités au temps de la famine, cet homme leur servit une viande où il avait mêlé, par méprise, des herbes vénéneuses. Mais aussitôt qu'ils en eurent goûté, ils s'écrièrent : « O homme de Dieu, il y a dans cette viande un poison qui nous fera mourir! » Alors, le Prophète dit : « Qu'on m'apporte un peu de farine. » Et la mêlant à la viande, il en ôta toute l'amertume et tout le venin (1). — Symbole expressif des misères de notre vie, et de l'efficacité de la divine Eucharistie! Tous, nous sommes ici-bas abreuvés d'amertume ; tous nous mangeons le pain de la douleur : c'est la dure

(1) IV Reg., iv, 40 et 41.

La vie ou la mort, peu m'importe, pourvu que je possède mon Sauveur !

La vénérable Jeanne Marie de la Croix.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ©
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VII

LA SAINTE COMMUNION NOTRE PLUS DOUCE CONSOLATION

Calix meus inebrians, quam præclarus est!

Mon calice est enivrant, qu'il est magnifique!

(Ps. xxii, 5.)

Elisée ayant commandé à son serviteur de préparer le repas des enfants des prophètes, qu'il avait invités au temps de la famine, cet homme leur servit une viande où il avait mêlé, par méprise, des herbes vénéneuses. Mais aussitôt qu'ils en eurent goûté, ils s'écrièrent : « O homme de Dieu, il y a dans cette viande un poison qui nous fera mourir! » Alors, le Prophète dit : « Qu'on m'apporte un peu de farine. » Et la mêlant à la viande, il en ôta toute l'amertume et tout le venin (1). — Symbole expressif des misères de notre vie, et de l'efficacité de la divine Eucharistie! Tous, nous sommes ici-bas abreuvés d'amertume ; tous nous mangeons le pain de la douleur : c'est la dure

(1) IV Reg., iv, 40 et 41.

pauvreté, c'est la pénible maladie, c'est la cruelle malice, c'est la mort impitoyable qui nous frappe au cœur en nous ravissant les chers objets de nos affections. La vie et le trépas, cependant si contraires, ne s'accordent que pour nous tourmenter, en mêlant à nos joies l'absinthe et le fiel. Où trouverons-nous une consolation pour nos douleurs sans nombre? Dans la divine Eucharistie, figurée par la farine d'Elisée. Jésus en effet, par la sainte Communion, *écarte* les malheurs qui nous menacent, *bannit* les maux qui nous pressent ou du moins nous *les fait doucement et patiemment supporter*.

I

En premier lieu, l'Eucharistie est une divine protection, *deifica tutela*, comme parle saint Gaudence. Elle nous met à l'abri de tous les malheurs, et dissipe par la présence de Jésus-Christ toutes les appréhensions qui pourraient troubler notre repos. Qui ne serait en sûreté, quand le Sauveur lui fait un rempart de son propre corps? Celui que nous recevons à la sainte Table est le Dieu qui a donné des lions à ses serviteurs pour leur défense; qui a protégé les martyrs dans les amphithéâtres; qui a servi les anachorètes dans les déserts; qui a garanti l'honneur des vierges jusque dans les lieux infâmes; qui a fait les funérailles de ses saints, en creusant leur fosse après leur trépas. Quoi d'étonnant s'il nous sert lui-même de défenseur et de fidèle gardien; s'il fait fuir loin de nous les maux qui nous menacent? C'est Jésus-Christ dans le Très Saint-

Sacrement qui protège les nations, et garde leur honneur sur les champs de bataille.

O Salutaris hostia,
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium! (1)

C'est lui qui, de l'autel, protège l'Église militante; et si la barque de Pierre vogue sans sombrer au milieu des flots courroucés, c'est que, dans l'auguste mystère de l'autel, il est l'ancre de salut qui la préserve du naufrage. C'est lui qui, par sa perpétuelle présence dans nos Tabernacles, fait subsister le monde, et l'empêche d'être englouti dans les abîmes creusés par les crimes sans nombre des humains. C'est lui aussi, dans la sainte Communion, redisons-le bien haut, pour notre consolation, qui protège les prédestinés. Il les met à l'abri des coups de Satan: les démons, dit saint Jean Chrysostome, prennent la fuite aussitôt qu'ils aperçoivent en nous le sang du Christ, *hic mysticus sanguis dæmones quidem expellit et procul esse facit* (2). Il les préserve des maladies, comme la manne, qui le figurait, entretenait les Israélites dans une santé incorruptible. Il les garantit de la mort; il les comble de mille bénédictions dont ils ressentent les effets à tous moments, mais dont ils ne reconnaîtront parfaitement la cause que dans l'éternité. Nous devons donc, avec plus de raison que David, nous écrier, en revenant de la Table sainte: « Quand même je mar-

(1) Ex Lit. Cath.
(2) S. Joan. Chrys. *Hom.* LXI *ad pop. Antioch.*

cherais au milieu des ombres de la mort, je ne redouterai pas le malheur, ô Seigneur, parce que vous êtes avec moi ! » *Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es* (1). Voilà pourquoi, écrit saint Grégoire de Tours, les premiers chrétiens gardaient la sainte Eucharistie dans une petite tour d'or ou d'argent environnée d'aigles ou de lions. Ils voulaient signifier que l'autel est une forteresse inaccessible à la douleur, et que le pain qu'on y prend nous donne des ailes d'aigle pour fuir les misères de la vie, un cœur de lion pour y résister et les vaincre !

II

Deuxièmement, la sainte Communion nous console en nous délivrant des malheurs qui nous accablent. Qui oserait le nier ? Notre-Seigneur Jésus-Christ, Lui le Dieu fort, Lui le maître des esprits et des cœurs, Lui au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, est tout-puissant pour nous arracher aux vexations du démon qui tourmente notre imagination, pour nous délivrer de la tyrannie des passions qui troublent et agitent notre cœur, pour guérir nos infirmités corporelles, pour faire taire la malignité humaine qui nous persécute, pour réparer les coups que nous a portés la mauvaise fortune. N'est-ce pas Lui qui autrefois rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques ? N'est-ce pas lui qui réduisait au silence les persécuteurs de ses disciples, les calomniateurs de la pécheresse convertie ? N'est-ce pas Lui qui rappelait à la vie Lazare, mort depuis quatre jours ? A-t-il épuisé sa puissance ou sa miséricorde ? Ne nous dit-il pas encore aujourd'hui : « O vous qui souffrez et n'en pouvez plus, venez à moi et je vous soulagerai ? » — Nous lisons, dans la vie de saint Hyacinthe, le trait suivant, attesté avec serment par quatre cent huit témoins dans le procès de la canonisation de l'illustre protecteur de la Pologne. Les Tartares venaient de faire invasion dans la ville de Kiev, mettant tout à feu et à sang. Pour soustraire à la profanation des barbares l'auguste Sacrement, saint Hyacinthe, qui disait la Messe, ouvre le tabernacle, prend le ciboire et s'enfuit avec ses frères, tenant d'une main les hosties consacrées, et de l'autre une statue de la Sainte Vierge, d'un poids de huit cents livres, qui lui paraissait aussi légère qu'un roseau. Sans être inquiété par les féroces envahisseurs, il gagne les portes de la ville et le chemin de la Pologne. Arrivé aux bords du Borysthène, il ne trouva point de bateau pour le passer ; mais Jésus eucharistique lui servit de barque et de batelier. On vit se renouveler le miracle des Hébreux traversant la mer Rouge à pieds secs et de saint Pierre allant à son divin Maître en marchant sur les flots. Il posa les pieds sur les eaux, et les eaux ne ployèrent pas. Le saint poursuivant son trajet, après une longue route, arriva à Cracovie, où il déposa dans un monastère son double fardeau si doux et si léger. — Avez-vous remarqué comment saint Hyacinthe, par la protection de l'Eucharistie, échappa au feu des barbares, aux gouffres du Borysthène ? Preuve que Jésus dans le Saint-Sacrement nous délivre des

(1) Ps. xxii, 4.

maux qui nous accablent et des dangers qui nous menacent. N'avez-vous pas admiré comment la statue de la Sainte Vierge perdit toute sa pesanteur, grâce au divin voisinage de Jésus-Christ? Touchant symbole de la vérité qui nous reste à expliquer, savoir, que Notre-Seigneur à la sainte Table nous console en nous ôtant le sentiment de nos maux.

III

Je le suppose, Dieu, par un secret dessein de sa Providence, n'a pas écarté de nous le malheur : la sainte Eucharistie est là pour nous consoler, soit en nous ôtant le sentiment de la douleur, soit en nous la faisant supporter patiemment et généreusement.

Le vin eucharistique, dit un pieux auteur citant Albert-le-Grand, comme le vin naturel, a la propriété de faire oublier les choses pénibles et de chasser la tristesse, *somnum suavem inducit... claros et leves faciens spiritus et non meminit omnem tristitiam* (1). Que de choses, tous les jours, on serait heureux d'oublier? Que de misères! Que de froissements! Que de brisements de cœur! Combien de fois on voudrait ne plus penser à certains souvenirs, à certaines ingratitudes, à certaines profondes blessures faites à l'âme! Chrétiens, vous avez à côté de vous le divin calice de l'oubli ; buvez, enivrez-vous et vous laisserez toute angoisse au fond de la coupe ; vous vous relèverez, l'esprit clair et dispos, le cœur allégé ; ce sera le songe évanoui d'un

(1) Alb. Mag. *de Euch.*, dist. III, tract. II, c. 1.

rêve pénible, *claros et leves faciens spiritus*. « J'ai mon banquet divin, s'écriait saint Grégoire de Naziance, c'est ma ressource contre ceux qui me persécutent ; c'est là que je me nourris, que je goûte un délicieux repos ; c'est là que j'endors toutes mes peines, *in quâ reficior et quidquid insurgit consopio* (1). » Au fait, qu'est-ce que communier ? C'est recevoir le Sauveur en nourriture : c'est posséder le souverain bien, la beauté suprême, l'ami le plus dévoué, en sorte que l'âme peut dire : « Mon bien-aimé est à moi, *Dilectus meus mihi !* (2) » Quand donc la mauvaise fortune voudrait vous réduire au dernier degré de la misère, consolez-vous, elle ne peut rien vous ôter que Notre-Seigneur ne vous rende avec usure. Je veux qu'elle vous ait dépouillé de tous vos biens ; vous êtes trop riche si le Saint-Sacrement est votre trésor. Avec une si enviable possession, vous ne pouvez être pauvre, et vous ne regretterez jamais ce que vous avez perdu, si vous savez estimer ce que vous avez gagné. Je veux qu'elle ait troublé vos plaisirs, et mêlé le fiel et l'absinthe à votre bonheur ; elle n'a pu empoisonner que les ruisseaux ; la source de la joie vous demeure toujours claire et limpide. Je veux qu'elle attaque votre réputation ; mais le jugement de Dieu vaut bien celui des hommes, et qui porte au fond de son cœur le soleil de la gloire, et toute la lumière du ciel, ne doit point craindre l'ombre de la terre. Enfin, quelque disgrâce qui vous arrive, vous pouvez oublier les maux que vous souffrez, en vous souvenant seulement du bien dont vous avez la jouissance !

(1) S. Greg. Naz. *Orat.* V.
(2) Cant. I, 2.

Mais il peut arriver, parce que Dieu le juge meilleur pour nous, qu'en revenant de la sainte Table nous ne soyons pas délivrés des peines qui nous menacent ou nous affligent ; il peut se faire même que nous ressentions vivement l'aiguillon de la douleur. Ne perdons pas confiance : Jésus eucharistique remplira à notre égard le suprême office de consolateur, en nous donnant le courage de souffrir patiemment, et même, si nous sommes fidèles à la grâce, de souffrir avec joie. Car, ainsi que parle un saint docteur, le doux Jésus change tout en douceur, même la douleur : *Dulcis Jesus omnia dulcia et levia facit !*

Il nous encourage et nous fortifie par les divines lumières qu'il répand dans notre esprit. Il nous fait comprendre par sa parole intérieure le mystère de la souffrance. Il nous la montre comme une source d'amour, où nous pouvons nous laver de nos quotidiennes infidélités ; comme un feu purificateur, qui nous fait expier les peines dues à nos péchés ; comme une monnaie précieuse, qui nous permet de payer au céleste créancier les dettes de nos frères coupables ; comme un glorieux exercice, où nous remportons les plus magnifiques victoires, et où nous nous préparons les plus splendides couronnes.

C'est une consolation bien douce pour un malheureux d'avoir un ami qui compatisse à sa peine ou seulement des compagnons d'infortune, surtout quand c'est l'amour qui les lui donne. Mais voyez donc comme le doux Jésus est plein de tendresse pour celui qui souffre. Il veut le consoler ; il l'appelle à lui ; il lui promet les plus ineffables soulagements ; que dis-je ? il vient à lui, il descend dans son cœur, et là, comme il écoute avec bonté ses plaintes et ses gémissements ; comme, dans le mystère indicible de l'union eucharistique, il prend part à ses peines ! Au reste, l'amour le met sous les espèces du Sacrement dans un état tel qu'il souffre, autant que le permet la qualité d'un corps glorieux, toutes les misères qui nous accablent. Si la pauvreté est notre fléau, quel dénûment plus grand que celui de Jésus-Christ ? Il n'a pour tout vêtement que les blanches espèces sacramentelles. — Si nous gémissons dans la servitude d'une pénible dépendance, regardons Jésus-Hostie. Il s'assujettit tellement à la volonté du prêtre que, sans avoir égard à ses qualités bonnes ou mauvaises, il obéit ponctuellement à sa parole ; sans délai, sur son ordre, il se rend présent sous les accidents du pain et du vin, auxquels il demeure si étroitement lié, qu'on peut librement disposer de lui et le porter, sans résistance aucune de sa part, partout où l'on veut. — Sommes-nous dans le mépris ? Jamais notre humiliation n'égalera celle du Sauveur au tabernacle. Il est abandonné dans les bourgades, déshonoré dans les villes, profané par les impies, blasphémé par les incrédules, et souvent ses amis eux-mêmes le traitent avec de grandes irrévérences. — La maladie est-elle l'épreuve qui nous torture ? Nous avons dans l'Eucharistie un auguste compagnon de douleur. A la vérité, il ne souffre plus, mais il renouvelle, à l'autel, tous les signes de ses souffrances. Son côté y est ouvert, ses mains percées, son sang répandu, son corps mystiquement séparé de son sang par les paroles de la Consécration !

Mais le bon Jésus fait mieux encore pour adoucir nos peines. Après avoir éclairé notre esprit par ses lumières, après nous avoir soutenus par ses sympathies, après nous avoir encouragés par ses exemples, par la sainte Communion, il nous rend l'adversité non-seulement tolérable, mais désirable. Grâce à cette di-

vine nourriture, ceux qui étaient engourdis par la tristesse, comme le prophète Élie fuyant la colère de Jézabel, se relèvent fortifiés et pleins de cœur, reprennent vaillamment leur chemin, et, à travers toutes les inclémences de la fortune, s'avancent sans regarder en arrière, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la montagne de Dieu. C'est à la Table sainte que l'âme chrétienne puise cet enthousiasme pour la souffrance, qui étonne notre timidité. C'est la participation au festin sacré qui nous rend, comme les apôtres, tout joyeux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. C'est la sainte Communion qui fait soupirer les âmes d'élite après la persécution, malgré les angoisses qui l'accompagnent; après le trépas, malgré les horreurs qui lui font cortège. *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (1). C'est elle qui faisait dire à sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir », et à sainte Magdeleine de Pazzi : « Non pas mourir, mais souffrir ! ! ! »

Ames désolées, qui succombez sous le poids de la douleur, allez donc au Dieu de toute consolation, au Dieu de l'Eucharistie. Allez avec confiance à la Table sainte, et le doux Jésus allégera le fardeau qui vous écrase, tempérera l'amertume de vos peines et même les changera en joie. *Dulcis Jesus omnia dulcia et levia facit.* Il écartera de vous les dangers ; si le malheur vous frappe, il vous en ôtera le sentiment ; si vous éprouvez les rigueurs de l'adversité, par ses lumières, par sa compassion, par son exemple, par sa grâce toute-puissante, il vous donnera de souffrir vaillamment pour la gloire de Dieu et votre salut, en sorte que vous recueillerez, pour votre couronne éternelle, sinon

(1) Phil., I, 23.

les lis immaculés d'une vie sainte et heureuse, du moins, les roses empourprées d'un long martyre patiemment supporté.

Qu'importe la croix sur les épaules quand l'Eucharistie est dans le cœur !

Mgr Mermillod.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VIII

DE TROIS AUTRES EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ.

Tous les biens me sont venus avec elle.

(Sap., VII, 11.)

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont magnifiques les effets de la sainte Communion dans une âme bien disposée ! Elle entretient dans les cœurs la vie divine ; elle développe en nous la grâce sanctifiante et toutes les vertus surnaturelles ; elle nous fortifie contre le monde, la mauvaise nature et le démon ; elle nous inonde d'ineffables délices ; elle nous unit très intimement à Jésus-Christ ; elle nous *divinise* en quelque sorte ! Ce n'est pas tout. Dans sa souveraine efficacité, elle renferme d'admirables trésors de purification, d'expiation et de glorification : elle efface les péchés véniels ; elle nous affranchit en partie, ou même en totalité, de la peine temporelle ; elle nous est un gage de glorieuse résurrection et une assurance certaine de la vie éternelle : trois nouveaux effets dont il nous faut nous entretenir. Reprenons.

I

La divine Eucharistie *purifie* et *expie*. — I. Et d'abord elle nous purifie du péché ; et par là j'entends le péché *véniel :* ce serait un énorme sacrilège de s'approcher sciemment de la Table sainte avec un péché mortel sur la conscience. L'Eucharistie, en effet, est un sacrement des vivants et non un sacrement des morts. C'est une nourriture : mais la nourriture n'est point faite pour les cadavres. Cependant, par exception, il peut arriver quelquefois que la Communion efface le péché *mortel*. C'est le sentiment de l'illustre docteur saint Thomas. « Si celui qui communie, dit-il, est, sans le savoir, entaché de péché mortel, il sera pardonné ; s'il n'a pas eu, au moment de l'absolution, une contrition suffisante, en s'approchant de la Table sainte, il recevra dans l'Eucharistie la grâce de la charité qui perfectionnera sa contrition et remettra son péché. » A part ce cas exceptionnel, la sainte Communion ne remet donc que les péchés véniels. Mais elle les remet efficacement. « Le Sacrement de l'Eucharistie, dit le Concile de Trente, est un sacrement qui nous délivre de nos fautes journalières (1). » — « Il est hors de doute, enseigne le Catéchisme du même Concile, que l'Eucharistie remet et efface complètement les fautes vénielles, appelées légères. Et en les effaçant, elle rend à l'âme tout ce que la concupiscence lui avait fait perdre. » — « L'Eucharistie, dit saint Ambroise, est le pain quotidien qui est mangé pour remédier à

(1) Trid., sess. XIII, c. 2.

nos quotidiennes infirmités. » Et elle produit cet effet, non-seulement d'une manière indirecte en excitant dans les cœurs de pieux mouvements de charité ou d'autres vertus, mais directement par elle-même, *ex opere operato*, comme parlent les théologiens. La nourriture matérielle rend au corps de celui qui la prend, la chaleur naturelle ; quoi d'étonnant, si l'Eucharistie, qui est la nourriture de notre âme, répare les pertes qu'elle a subies sous l'influence des ardeurs de la concupiscence ? Et puis, qu'est-ce que la Communion ? N'est-ce pas un banquet sacré auquel Dieu nous fait l'insigne honneur de nous convier ? N'est-ce pas un contrat mystérieux par lequel nos âmes acquièrent le titre glorieux d'épouses de Jésus-Christ, ou sont confirmées dans cette sublime dignité ? Or, n'est-il pas dans la nature des choses, qu'au jour de leur union, l'époux remette à son épouse les offenses légères qu'il peut en avoir reçues ? Dans un festin d'amitié, l'ami ne pardonne-t-il pas à son ami les petits manques d'attention dont il aurait eu à se plaindre ?

II. De plus, la sainte Communion a une force expiatrice qui nous affranchit en partie et même quelquefois en totalité, quand notre dévotion est très grande, de la peine temporelle dont nous sommes redevables à la justice divine. Nous le savons, même quand nos péchés sont pardonnés quant à la *coulpe*, même quand la peine éternelle nous a été remise, il nous reste très souvent une peine *temporelle* à subir.

Et qui pourrait se dire exempt de cette dette ? Nous avons tous sur la conscience tant de péchés à nous reprocher ; péchés de l'enfance, péchés de l'âge mûr, péchés de la vieillesse ; péchés de pensées, de désirs, d'action ou d'omission ; péchés contre Dieu, péchés contre le prochain, péchés contre nous-mêmes ! Nos

iniquités dépassent le nombre des cheveux de notre tête ! Il est bien à craindre que notre compte ouvert avec la justice divine soit bien chargé ! Prudemment, nous devons penser que nous sommes redevables au Seigneur d'une peine temporelle considérable, à payer ici-bas, ou dans l'autre monde, dans les prisons rigoureuses du Purgatoire ! Mais ayons confiance ! Allons dévotement recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il excitera en nous des sentiments d'amour, de confiance, de religion qui nous obtiendront une remise considérable de notre dette. D'ailleurs, comment le sacrement pourrait-il effacer nos fautes vénielles *ex opere operato*, sans obtenir par le fait, la remise d'une portion de la peine temporelle ? (1)

II

Autre effet de la sainte Communion : elle nous est *un gage de la résurrection glorieuse*. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui nous l'affirme. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit-il, je le ressusciterai au dernier jour », *et ego ressuscitabo eum in novissimo die* (2). Saint Ignace, dans son Épître aux Éphésiens, appelle l'Eucharistie « un remède d'immortalité », *pharmacum immortalitatis ;* le concile de Nicée, « un symbole de résurrection », *symbolum resurrectionis*. Eh quoi ! conviendrait-il qu'une chair, qui a été sanctifiée par la présence du Sauveur, qui a

(1) De Lugo. *De Euch.*, disp. XII, sect. V, n° 98.
(2) Joan., VI, 55.

été unie au Christ par des liens si étroits et si mystérieux, fût condamnée à une éternelle corruption? Non! il faut que le corps des communiants ressuscite, pour que tous voient dans leur chair transfigurée les vestiges sacrés de la chair de Jésus; il faut, comme le dit ingénieusement Rupert, que, comme la manducation du fruit défendu fut la cause de notre mort spirituelle, la manducation du fruit de vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit la cause de notre vie corporelle et spirituelle: il faut que, comme autrefois, l'âme mourant par sa désobéissance à la vie de la grâce entraîna la mort du corps, aujourd'hui régénérée par l'Eucharistie, elle soit cause de la résurrection du corps! (1) Il le faut, et cela est; et, par la grâce de Dieu, quand je communie, je puis m'écrier avec Job dans une pleine et entière assurance: « Je sais que mon Rédempteur, que je reçois sous les espèces sacramentelles, est vivant; je crois qu'au dernier jour, mes yeux, qui le cherchent maintenant sous ces voiles obscurs, le verront face à face en sa sainte et glorieuse humanité; je crois que ma langue, purifiée par un contact divin, est destinée à chanter éternellement ses louanges; je crois que mon corps, où il daigne habiter, avec lequel il contracte une alliance si intime, se revêtira de qualités glorieuses conformes aux siennes; je le crois, et cette espérance repose en mon cœur avec Jésus-Christ que je possède »; *reposita est hæc spes mea in sinu meo!* (2)

III

Poursuivons. L'Eucharistie nous est un *gage de la*

(1) De Lugo. *De Euch.*, disp. XII, sect. V, n° 102.
(2) Job, XIX, 27.

vie éternelle. « Qui mange ce pain, dit Notre-Seigneur, vivra éternellement (1). » Et le concile de Trente déclare que Jésus-Christ a voulu que l'Eucharistie « nous fût un gage de la gloire à venir et de notre future félicité. » Or, la sainte Communion réalise ce dessein du Sauveur de trois manières.

I. Et d'abord parce qu'elle nous est une *solennelle attestation* de la volonté que Dieu a de nous donner le ciel. Nous le savons, tout sacrement est un signe sensible d'une grâce invisible. Quelle est la chose sensible dans l'Eucharistie? C'est Jésus-Christ donné sous les voiles sacramentels, sous les apparences du pain et du vin. Que marque ce signe auguste? Que Jésus-Christ doit me faire un jour la grâce suprême de se donner à moi *à découvert* dans le ciel. Cette belle explication est du savant cardinal de Lugo. Oui, la sainte Communion est un ciel ébauché qui me fait espérer de la manière la plus assurée la possession du ciel parfait. A la Communion, je reçois Notre-Seigneur Jésus-Christ caché et voilé: par la force de la grâce du Sacrement, je le posséderai un jour à découvert; à la Communion, je ressens des joies ineffables que le monde ne saurait me donner; c'est un avant-goût du torrent de délices qui doit inonder mon âme dans la Paradis; à la Communion, la foi m'apprend que les anges, à rangs pressés, adorent le Sauveur, prosternés dans l'anéantissement; grâce à la divine Eucharistie, je verrai là-haut leurs innombrables phalanges entourer l'Agneau de Dieu, je les entendrai célébrer à jamais ses excellences infinies; la réception du Sacrement m'en donne la plus ferme conviction! Par là même que

(1) Joan., VI, 52.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

je communie, j'ai un motif nouveau pour dire : Dieu veut donc me donner le ciel ! (1)

II. La sainte Communion nous est un gage du ciel en deuxième lieu, parce que Dieu nous y donne une *magnifique garantie* de la promesse qu'il nous a faite de nous ouvrir le Paradis. Les hommes assurent leurs promesses, en offrant des gages qui surpassent ou au moins égalent la valeur de ce qu'ils ont promis. Dieu fait de même : il nous a promis le ciel, et pour garantie de sa promesse il nous donne son Fils, l'objet éternel de ses complaisances, ce qu'il a de plus précieux. Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour confirmer encore notre espérance, vient à nous avec tous les titres que nous pouvons alléguer à son Père, pour l'engager à nous ouvrir l'entrée de son royaume. A la Table sainte en effet, nous le recevons : 1° comme un Médiateur, qui nous réconcilie avec notre juge ; 2° comme un Sauveur, qui ne veut rien épargner pour nous conduire au salut ; 3° comme un Rédempteur, qui nous couvre de son sang et qui lave toutes nos iniquités, pour nous rendre dignes de paraître aux noces de l'Agneau avec une robe pure et sans tache ; 4° comme un Pontife, qui intercède pour nous ; 5° comme une Victime, qui s'immole pour l'expiation de nos péchés ; 6° comme un Ami, qui veut s'unir parfaitement à nous, en faisant disparaître les distances qui nous séparent de lui et qui nous empêchent de jouir sensiblement de sa présence. Pourrai-je après cela, ô mon Dieu, douter de la vérité de vos promesses et de mon bonheur à venir ? Tous ces titres ne me sont-ils pas comme autant de garanties ?

(1) De Lugo. *De Euch.*, disp. XII, sect. IV.

III. Le gage le plus solide d'un bien est le *moyen* qui nous y conduit le plus sûrement ; mais quel moyen plus propre que l'Eucharistie à nous rendre dignes du bonheur du ciel ? La grâce finale de la Communion, son effet suprême aboutit là. Au fait, elle nous met dans des dispositions qui, si nous sommes fidèles, doivent nécessairement nous conférer les splendeurs de la gloire.

En effet, pour arriver au ciel, la première condition c'est d'être exempt du péché. Rien de souillé ne peut pénétrer dans l'éternelle Jérusalem ; et l'ange qui veille à la porte de ses parvis sacrés avertit ceux qui s'y présentent que « leurs vêtements doivent être lavés dans le sang de l'Agneau, pour qu'ils aient droit aux fruits de l'arbre de vie, et pour qu'ils puissent entrer dans la ville sainte. » Il exclut les impudiques, les idolâtres et tous ceux qui commettent le mensonge. » Mais n'est-ce point par la Communion, que Dieu met, pour ainsi dire, le sceau à la réconciliation des pécheurs, et qu'il répand sur eux les plus abondantes effusions de son sang ? N'est-ce pas dans la Communion qu'il leur communique des grâces plus particulières, qu'il prévient leurs rechutes, et qu'il couronne tous ses dons par celui de la persévérance, donnant un magnifique achèvement au pardon reçu au tribunal de la pénitence.

D'autre part, la Communion nous aide à détruire tous les obstacles qui s'opposent à notre bonheur éternel. Elle amortit le feu des passions, elle nous donne des forces pour leur résister et pour les vaincre ; elle nous fait mépriser le monde et ses plaisirs empoisonnés ; elle nous rend terribles au démon, qui fuit quand il voit nos lèvres empourprées du sang divin ; elle vaincra la mort elle-même qui, ainsi que nous le di-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sions, après avoir mis la main sur notre corps, sera obligée de restituer sa proie.

Enfin, la Communion laisse au fond du cœur une divine semence, un germe fécond, lequel ne peut manquer de produire en son temps les fruits de l'immortelle félicité. Cette semence est mon union intime avec Jésus-Christ qui, par la grâce du Saint-Esprit et par le don de la charité, est cette source d'eau vive rejaillissant jusqu'à la vie éternelle. Les autres vertus passent ; la foi et l'espérance ne sont que pour un temps ; mais l'union de nos âmes avec Jésus-Christ, mais le lien de charité, par lequel le Saint-Esprit nous attache à lui, demeurera à jamais.

Voilà les saintes pensées qui enflammaient les saints, quand ils communiaient, des plus brûlants désirs pour le bonheur du ciel. « Seigneur, disaient-ils, et nous le répétons avec eux, qui peut me retenir encore sur la terre ? Puis-je être touché des charmes de Babylone, lorsque vous me donnez un gage assuré des délices de la céleste Jérusalem ? Viles créatures, que m'offrez-vous ? des figures trompeuses qui éblouissent, des ombres fugitives qui disparaissent. Vous n'êtes pas seulement assujetties à la vanité, vous êtes la vanité même, vous ne pouvez remplir mon cœur ! Venez Seigneur Jésus, venez me délivrer de ce triste séjour où vous êtes si mal servi, si faiblement aimé, si souvent offensé, si abandonné, si méconnu, malgré tout ce que vous faites pour nous attirer à vous ! Remplissez mon cœur d'une douce espérance de votre règne, d'une ferme confiance dans votre parole, et d'une sainte impatience de jouir au plus tôt de l'entier accomplissement de vos promesses ! A ma dernière heure, faites entendre à mon âme cette parole qui sera la consommation de vos miséricordes infinies :

Viens, serviteur prudent et fidèle ; entre dans la joie de ton Seigneur pour le connaître, pour l'aimer, pour le bénir, pour le posséder dans les siècles des siècles !

Avec l'Eucharistie on garde l'innocence ; avec l'Eucharistie on redevient un ange !

La Colombe du Tabernacle.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

LA PRÉPARATION A LA SAINTE COMMUNION : SA NÉCESSITÉ ET SA PRATIQUE

Accedamus cum vero corde, in plenitudine fidei, aspersi corda a conscientiâ malâ.

Approchons de l'autel avec un cœur sincère, avec une conscience purifiée, dans la plénitude de la foi.

(Heb., x, 22).

Sainte Madeleine de Pazzi répétait souvent qu'une seule Communion a la toute-puissante efficacité de sanctifier une âme ; comment se fait-il qu'après tant de Communions nous soyons toujours si imparfaits? La sainte Eucharistie est un centre de lumière, un principe de force, un foyer de brûlantes ardeurs, une source de vie ; pourquoi, bien que nous approchions souvent du banquet sacré, sommes-nous toujours aussi aveugles, aussi faibles, aussi froids ? Le mot de ce mystère, c'est que nous communions mal ; nous communions mal, parce que nous communions sans la préparation requise, parce que nous ne comprenons pas assez la *nécessité* et la *manière* de nous préparer.

I

Oui, il faut nous préparer à la Communion ; Dieu l'exige, et nos propres intérêts nous le commandent.

I. Dieu l'exige. Il nous manifeste sa volonté par les paroles du Sage, par les figures de l'ancienne Loi, par l'exemple de Jésus-Christ, par le ministère de ses Apôtres et de son Église.

Avant de prier, nous dit le Sage, dans l'Ecclésiastique, *préparez-vous et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu!* (1) Tenter Dieu, c'est vouloir, sans un grave motif, qu'il quitte sa manière ordinaire d'agir pour faire un miracle. Tenter Dieu, c'est provoquer le châtiment au lieu d'appeler la bénédiction. Donc, aller à la Communion, qui est le plus excellent moyen de traiter avec Dieu, sans s'y être préparé, c'est s'exposer à la punition qui menace les présomptueux tentateurs du Seigneur.

Moïse doit gravir la montagne du Sinaï, pour s'entretenir avec Dieu : Dieu lui ordonne de se purifier pendant trois jours, lui et le peuple hébreu tout entier. Ce n'est pas assez ; avant de l'admettre en sa présence, il le fait attendre six jours encore sur le flanc de la montagne au milieu des tonnerres et des éclairs. Quand nous allons à la Table sainte, non-seulement nous sommes admis à l'audience de Dieu, mais nous allons

(1) Eccli, XVIII, 23.

nous unir à lui, de l'union la plus étroite et la plus ineffable. Ne convient-il pas de nous préparer ? — Le grand législateur d'Israël fait une arche pour y déposer les tables de la Loi et un vase rempli de manne : sur l'ordre du Très-Haut, il la construit avec un bois incorruptible, il la revêt de l'or le plus pur. Lorsque nous communions, nous recevons dans nos cœurs l'Auteur de la Loi, le pain vivant figuré par la manne du désert : ne faut-il pas que nos cœurs soient libres de la corruption du péché, et enrichis de l'or des vertus chrétiennes ? — Pour manger les pains de proposition, les Juifs devaient être purs ; pour prendre part à la manducation de l'Agneau pascal, ils devaient avoir les reins ceints, un bâton à la main, se tenir debout et user de pains azymes et de laitues amères : symbole de la pureté, de l'esprit de pénitence, de l'éloignement des choses terrestres, de l'aspiration aux biens éternels dans une âme qui va se nourrir du pain du ciel, de l'Agneau de Dieu, dont l'agneau pascal n'était que la figure !

Jésus va instituer la divine Eucharistie ; pour la première fois il va se donner en nourriture à des créatures mortelles ; quelle solennité dans la préparation ! Manifestement, il veut informer par son exemple les siècles futurs. Lui qui consentit à naître dans une étable, Lui qui pendant le cours de ses prédications apostoliques n'eut pas une pierre pour reposer sa tête, pour la première fois, il veut du luxe, de la pompe, de la magnificence ! Il réclame pour le festin eucharistique une salle grande et tapissée, *cœnaculum grande, stratum* (1). Quand la cène légale est terminée, avant

(1) Marc, XIV, 15.

de célébrer les augustes mystères, il ce ceint d'un linge, il verse de l'eau dans un bassin et se met à laver les pieds de ses Apôtres. Il vient donc à Simon-Pierre. Mais Pierre lui dit : *Seigneur, vous me lavez les pieds ! je ne saurais le souffrir ! — Pierre*, lui répond Jésus, *si je ne te lave les pieds, tu n'auras point de part avec moi !* (1) Quelle parole ! Et cependant tous les Apôtres, moins le traître, étaient purs ! Ah ! c'est que Notre-Seigneur voulait solennellement nous enseigner combien il est indispensable de nous préparer à la Communion ; il voulait nous faire comprendre que nous devons faire tous nos efforts pour qu'il ne manque rien à la pureté de notre âme.

Fidèles à l'enseignement du Maître, les Apôtres ont pris soin d'inculquer aux fidèles, avec saint Paul, la nécessité de s'*éprouver soi-même* (2) pour approcher des saints mystères, et l'Église n'a cessé de prêcher ce devoir sacré à ses enfants. Dans les premiers siècles du christianisme, un diacre criait à haute voix : « *Sancta sanctis*, les choses saintes sont pour les saints ! » et saint Grégoire rapporte que, dans certaines églises particulières, on ajoutait : « Que ceux qui ne sont point disposés fassent place aux autres, *qui non sunt parati dent locum cæteris.* » « Ne voyez-vous pas, disait saint Jean Chrysostome à son peuple, quelle est la splendeur et la netteté des vases sacrés. Nos âmes doivent être encore beaucoup plus pures et beaucoup plus éclatantes. Les vases sacrés ne sont que le chemin par lequel le Sauveur passe pour venir chez nous ; nos cœurs sont le temple et le palais où il veut

(1) Joan., VI, 8.
(2) I Cor., XI. 28.

faire sa résidence ! » Et puis, si l'on fait tant de préparatifs pour recevoir les rois de la terre, quand même on n'attendrait d'eux aucune faveur, ne serait-ce pas une chose indigne d'aller étourdiment, sans préparation, recevoir le Roi du ciel, lui qui ne vient dans nos cœurs que pour nous combler de grâces ?

II. Second motif de nous préparer à la Communion : notre propre intérêt. C'est une chose assurée : les fruits que nous recueillons à la Table sainte sont proportionnés à notre préparation. Quoi de plus naturel ? Plus on approche du foyer, plus on est échauffé ; plus le bois est sec, mieux il brûle ; plus le vase a de capacité, plus il puisera d'eau à la source. De même, plus notre âme s'approchera de Dieu par les vertus chrétiennes, plus elle sera débarrassée des fâcheuses humeurs des passions, plus elle sera vide du monde et des choses du monde, et plus aussi elle sera éclairée, échauffée, remplie par le Sauveur Jésus. Telle est la loi : Dieu se donne à nous, comme nous nous donnons à lui ; si nous sommes généreux, il sera bon à l'excès ; si nous sommes lâches, tièdes, dissipés, languissants, affectionnés au péché véniel, il nous mesurera ses bienfaits avec parcimonie. Les faveurs de choix, les lumières vives, les sentiments forts, les grâces extraordinaires qui font faire de si rapides progrès dans la voie du bien, sont pour ceux qui apportent un cœur bien disposé. Si par nos négligences et nos attaches aux vanités du monde nous lions les mains à Notre-Seigneur, si nous entravons sa libéralité, nous n'aurons que ces grâces communes et ordinaires qui laissent les âmes presque stationnaires dans le chemin de la vertu. Ne vous étonnez donc pas, en voyant la différence des résultats dans les personnes qui s'approchent également de la sainte Table : les unes

croissent en humilité, en douceur, en patience en, esprit intérieur, en condescendance, en zèle pour accomplir leurs devoirs d'état ; les autres restent toujours les mêmes, toujours aussi vaniteuses, toujours aussi négligentes, toujours aussi difficiles pour leur prochain. Voici l'explication naturelle de ce phénomène : les premières vont à Notre-Seigneur guidées par une secrète vanité, pour être estimées, ou bien par routine ; les autres, au contraire, s'éprouvent elles-mêmes et préparent soigneusement leurs communions. Mais, quelle doit être notre préparation à la sainte Communion ?

II

Remarquons qu'il ne s'agit point ici de la préparation strictement nécessaire, sans laquelle on mangerait et on boirait sa condamnation ; je veux dire l'exemption du péché mortel. Il est question de la préparation qui doit nous faire participer plus abondamment aux grâces de la Communion. Quelle doit-elle être ?

Ne vous plaignez pas, disait saint Augustin aux fidèles de son temps, qu'on vous accable de préceptes ; on ne vous en donne point d'autre que celui-ci : Aimez et faites tout ce qu'il vous plaira, *breve præceptum tibi præcipitur : dilige et fac quod vis !* De même pourrait-on dire à ceux qui demandent comment ils pourront dignement recevoir leur divin Maître : Croyez, et ne prenez conseil que de vous-mêmes ; suivez seulement les lumières de votre foi : *Crede et fac quod vis !*

Oui, s'il fallait d'un mot désigner la préparation d'une âme qui s'approche de la Table sainte, je dirais : Qu'elle croie, qu'elle ait la foi ! Non pas une foi nuageuse, comme disait le curé d'Ars, qui ne voit son objet qu'à deux cents lieues de distance ; mais une foi vive et profonde, une foi pleine et entière, *accedamus in plenitudine fidei !* La foi ! mais Notre-Seigneur lui a tout promis : *N'ayez aucune crainte*, dit-il au chef de la synagogue, *seulement ayez la foi ;* (1) et au père qui demande la guérison de son fils : *Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui a la foi ;* (2) et à la Chananéenne : *O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon votre désir !* (3) Après chaque guérison physique ou morale, pour ainsi dire, Notre-Seigneur disait : « C'est votre foi qui vous a sauvé ! » La foi ! mais la sainte Église nous la recommande de la manière la plus expresse. A la Messe, elle veut que le prêtre, pendant la Consécration, s'interrompe pour prononcer ces paroles significatives : *Mysterium fidei*, Mystère de foi ! Dans la primitive Église, le diacre appelant les fidèles à la Communion, les invitait à se renouveler dans la foi. « Faites attention, leur disait-il, *Attendite !* » Et aujourd'hui, avant de porter aux chrétiens agenouillés à la Table sainte le corps de Jésus-Christ, le prêtre, élevant la sainte Hostie au-dessus du ciboire, la leur montre en disant, pour réveiller leur attention et leur dévotion : « Le voici l'Agneau de Dieu, Celui qui efface les péchés du monde, *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi !* »

(1) Marc., v, 36.
(2) Marc., ix, 22.
(3) Matth., xv, 28.

« Je dois recevoir mon Dieu ! » Toute âme qui se dit cette parole avec foi, apportera à la Communion la préparation *éloignée*. Cette grande pensée lui reviendra au milieu de ses travaux quotidiens. Pour plaire à son Seigneur et Maître elle s'efforcera de les faire avec plus d'exactitude et dans des intentions plus pures. Elle sera recueillie et intérieure ; douce, humble et condescendante avec le prochain ; diligente dans l'accomplissement des devoirs de son état. La veille de la Communion, elle se disposera par plusieurs aspirations d'amour ; elle s'endormira dans cette délicieuse pensée : « Demain je dois m'unir à Jésus-Christ ! » Si elle s'éveille pendant la nuit, son esprit et son cœur iront comme naturellement à l'auguste Prisonnier du Tabernacle ; et, à son réveil, sa première pensée sera pour son Sauveur qui l'attend, qui l'appelle, qui veut la combler de ses faveurs !

« Je vais recevoir mon Dieu ! » Cette seule parole, véritablement et fortement crue introduit nécessairement dans l'âme toutes les dispositions qui constituent la préparation *prochaine*.

« Je vais recevoir mon Dieu qui voit tout, qui sonde les cœurs et les reins ! » Qui, à cette pensée, *ne purifierait ses intentions* et ne se proposerait de venir à la Table sainte, non pour être vu, non pour éviter la censure d'autrui, non parce que c'est l'habitude, mais pour glorifier Dieu, pour se fortifier contre les tentations, pour accroître ses richesses surnaturelles, pour devenir de plus en plus semblable à Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

« Je vais recevoir mon Dieu, l'infiniment grand, l'infiniment puissant, l'infiniment sage ! » l'âme qui le croit du fond du cœur, oh ! comme elle est *recueillie* pendant la célébration des saints mystères ; elle ne

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tourne point la tête à droite et à gauche ; elle n'est pas de ceux qui veulent tout voir, tout entendre. Comme saint Jean-Baptiste, elle craint de profaner, en les fixant sur la créature, ces yeux qui bientôt doivent contempler le Christ, *oculis Christum desiderantibus nihil aliud dignatus est aspicere !* (1)

« Je vais recevoir mon Dieu, la pureté par essence, Celui qui découvre des taches jusque dans ses anges ! » Croyons-le, et nous *purifierons* de plus en plus notre cœur de toute souillure ; nous détesterons jusqu'à nos fautes les plus légères ; surtout nous ne conserverons point d'attache *au péché véniel de propos délibéré ;* et, quand viendra le moment de la Communion, lorsque le servant, au nom des assistants, récitera le *Confiteor*, ce ne sera pas pour nous une vaine cérémonie ; nous serons heureux de demander un dernier pardon. Comme le publicain, nous nous frapperons la poitrine avec componction et nous répéterons, avec l'accent le plus humble et le plus ému, la parole du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur », *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum !*

« Je vais recevoir mon Dieu, Celui dont la douceur ineffable, aux jours de sa vie mortelle, ravissait tous les cœurs et les attirait à la vertu ; Celui dont la parole très suave consolait les esprits les plus affligés ; Celui dont le regard affectueux remplissait de componction les pécheurs les plus obstinés ; Celui dont les mains libérales répandaient les grâces avec tant de profusion sur tous ceux qui l'approchaient ; Celui qui disait et dit encore : Venez tous à moi, ô vous qui souffrez et

(1) S. Hier.

n'en pouvez plus, et je vous soulagerai ; Celui qui, par amour pour moi, a consenti aux humiliations eucharistiques ; Celui qui veut bien, depuis dix-huit siècles, rester dans le Tabernacle ; Celui qui voile avec empressement sa gloire pour me laisser auprès de lui un accès plus facile ; Celui qui dans le ciel fait la joie, le bonheur, l'ivresse des saints ! » Croyez cela, pieux fidèles, croyez-le énergiquement, et vous viendrez à la Table sainte avec *confiance ;* et vous serez véritablement comme saint Jean un convive *affamé, avidissimus epulator* (1), et vous brûlerez des plus vives flammes de la *charité ;* et dans l'impatience de votre amour vous vous écrierez : « Que vos Tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! Mon cœur et ma chair brûlent d'amour pour le Dieu vivant ! Oh ! quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je en votre présence ! Mon âme a soif de vous, ô fontaine des eaux vives ! Venez, Seigneur Jésus, je vous en conjure, venez et ne tardez point ! »

Un bon prêtre qui préparait des enfants à la première Communion, attirait souvent leurs regards sur deux anges qui étaient de chaque côté de l'autel et qui portaient chacun une banderolle au-dessus de sa tête. Sur l'une des banderolles on lisait ce mot : Respect ! sur l'autre : Amour ! Que cette préparation des petits enfants soit aussi la nôtre ! Allons à Jésus-Christ sous l'impression d'une foi profonde et cette foi fera naître en nous le respect et l'amour : le respect, parce que nous allons recevoir le Dieu *très grand*, l'amour, parce qu'il est aussi le Dieu *très bon !*

(1) S. Aug.

Si au milieu de mes occupations on me demandait ce que je fais, je répondrais que je me prépare à célébrer la Messe.

S. François de Sales.

UNIVERSIDAD AUTONOMA DE NUEVO LEON
ALERE FLAMMAM VERITATIS

CHAPITRE X

DE L'ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION : SA NÉCESSITÉ ET SA PRATIQUE

Particula boni doni non te prætereat.

Ne perdez pas une seule parcelle d'un bien si précieux.

(Eccl., xiv, 14).

Saint Jean d'Avila ayant un jour remarqué un chrétien qui, immédiatement après la Communion, retournait dans sa maison, le fit suivre par deux prêtres portant des flambeaux. Et comme ce chrétien s'étonnait de l'honneur qui lui avait été rendu: « Je vous ai fait suivre par des lumières, lui dit le saint, non à cause de vous, mais à cause de Jésus-Christ que vous portiez substantiellement dans votre poitrine. » Hélas ! pour combien de personnes ne devrait-on pas répéter la même cérémonie ! Combien il en est à qui il faudrait redire le mot de saint Bernard à l'archidiacre Foulques: « O Dieu ! est-il possible que vous vous dégoûtiez si tôt de la compagnie de Jésus-Christ ? (1) »

(1) Heu ! quomodo Christum tam cito fastidis ! (S. Bern.).

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Si au milieu de mes occupations on me demandait ce que je fais, je répondrais que je me prépare à célébrer la Messe.

S. François de Sales.

UNIVERSIDAD AUTONOMA DE NUEVO LEON
ALERE FLAMMAM VERITATIS

CHAPITRE X

DE L'ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION : SA NÉCESSITÉ ET SA PRATIQUE

Particula boni doni non te prætereat.

Ne perdez pas une seule parcelle d'un bien si précieux.

(Eccl., xiv, 14).

Saint Jean d'Avila ayant un jour remarqué un chrétien qui, immédiatement après la Communion, retournait dans sa maison, le fit suivre par deux prêtres portant des flambeaux. Et comme ce chrétien s'étonnait de l'honneur qui lui avait été rendu: « Je vous ai fait suivre par des lumières, lui dit le saint, non à cause de vous, mais à cause de Jésus-Christ que vous portiez substantiellement dans votre poitrine. » Hélas ! pour combien de personnes ne devrait-on pas répéter la même cérémonie ! Combien il en est à qui il faudrait redire le mot de saint Bernard à l'archidiacre Foulques: « O Dieu ! est-il possible que vous vous dégoûtiez si tôt de la compagnie de Jésus-Christ ? (1) »

(1) Heu ! quomodo Christum tam cito fastidis ! (S. Bern.).

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Rares, très rares sont ceux qui font véritablement l'action de grâces après la Communion ! Et cependant, d'après l'auteur de l'Imitation : « on ne doit pas seulement s'exciter à la dévotion avant la Communion, il faut encore s'y maintenir après l'avoir reçue ; et l'on n'est pas moins obligé à la vigilance qui la doit suivre qu'à la préparation qui la doit précéder. » Au reste, les fruits de la Communion dépendent en grande partie de l'action de grâces. Cela étant, considérons-en la nécessité et la pratique.

I

Il faut après la Communion une action de grâces : nous la devons à Dieu, nous nous la devons à nous-mêmes.

I. Nous la devons à Dieu. Mais les plus simples convenances le proclament bien haut. Tout bienfait appelle la reconnaissance ; les hommes veulent que nous leur témoignions notre gratitude pour les moindres faveurs qu'ils nous accordent ; ils exigent que nous les payons de retour en quelque manière. L'ingratitude afflige, révolte, tarit ou diminue les sources de la générosité. Mais quel bienfait peut égaler celui que nous recevons de Dieu, quand nous allons à la Table sainte ? Ce ne sont pas des trésors, ce n'est pas un empire qu'il nous donne : IL SE DONNE LUI-MÊME A NOUS ! Ne convient-il pas que nous lui soyons reconnaissants ? — Nous recevons la visite d'un personnage très recommandable ; si au lieu de l'accueillir avec empressement et respect, si au lieu de nous entretenir avec lui, nous quittons la chambre à son entrée, ou si nous le négligeons pour nous occuper de bagatelles, ou si nous lui parlons avec distraction et indifférence, ne nous rendons-nous pas coupables de la plus inepte grossièreté ? Or, qu'arrive-t-il très fréquemment ? Les chrétiens qui reçoivent au banquet sacré la plus haute Majesté qui soit, au lieu de se prosterner devant elle, au lieu de rester respectueusement à ses pieds, comme autrefois Marie-Magdeleine, au lieu de l'entretenir de leurs affaires et de lui présenter leurs suppliques pour eux et pour ceux en faveur de qui ils doivent s'intéresser, s'abandonnent volontairement à la distraction ; ils ont des pensées pour tout, excepté pour Jésus-Christ ; ils se hâtent de quitter l'église qui leur semble une prison ; ils sont impatients de se débarrasser de leur Sauveur ; ils le portent irrévérencieusement dans les rues, les espèces sacramentelles n'étant point encore altérées ; ils l'oublient comme un mort dans leur cœur ! (1) O conduite étrange, semblable à celle de Judas qui, après avoir communié, s'empressa de quitter le Cénacle ! (2) O conduite qui doit infailliblement, si nous ne la réformons pas, nous conduire à la paresse spirituelle, de la paresse spirituelle à la tiédeur, de la tiédeur petit à petit et comme infailliblement à l'endurcissement et au dernier supplice, comme parle saint Jean Chrysostome ! (3) Il est écrit, en effet, qu'on ne se moque pas de Dieu impunément ! (4) — Quoi de plus ? Quand on est invité à la table d'un grand de la terre, les plus vulgaires bienséances exigent qu'a-

(1) Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde (Ps. xxx, 13).
(2) Cum accepisset buccellam exivit continuo (Joan., XIII, 30).
(3) Homil. de Bap. Christi.
(4) Deus non irridetur (Gal., VI, 7.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vant de se retirer on s'entretienne quelque temps avec son hôte. Et Dieu nous invite à sa Table, il se donne lui-même en nourriture à nous, chétifs et misérables ; et après un si grand honneur, nous nous en irions, sans lui témoigner notre gratitude ? Ne serait-ce point l'outrager ?

Au reste, les volontés de Dieu relativement au devoir de la gratitude sont expresses : il exige, il ne peut, à moins de n'être plus Dieu, ne point exiger qu'on le remercie. Sous l'ancienne Loi, il veut que pour chacun de ses bienfaits les plus signalés, il y ait une fête qui en rappelle le souvenir et qui provoque d'une manière continue la reconnaissance à travers les âges. La fête de Pâques sera un mémorial du passage de l'ange exterminateur dans les maisons des Égyptiens, et de la délivrance de la servitude du peuple choisi ; la fête de la Pentecôte redira aux générations futures la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï ; la fête des Tabernacles, le pèlerinage des Hébreux à travers le désert pendant quarante ans et les soins paternels dont il fut l'objet, pendant ce temps, de la part de la divine miséricorde. De plus, Jéhovah exige que dans la multiplicité des sacrifices, il y en ait un dont le but exclusif soit de rendre grâces. Sous la Loi nouvelle, la volonté de Dieu se manifeste sur ce point d'une manière plus évidente encore. Jésus-Christ veut résumer toute la religion, tous les dogmes, tous les efforts de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté en un mystère, et il appelle ce mystère Eucharistie, c'est-à-dire Action de grâces, comme si le plus beau résultat atteint par notre grand Sacrement était de satisfaire pleinement au devoir si important de la reconnaissance ! Comme si sa fin la plus noble et la plus auguste était de payer dignement à Dieu le tribut de notre gratitude ! Au fait,

comme cette obligation de remercier nous est solennellement rappelée par l'Église, qui est pour nous le porte-voix du Seigneur, au milieu du saint Sacrifice ! Le prêtre interrompt le religieux silence des *Secrètes* qui suivent l'Oblation. Après avoir salué le peuple : « En haut les cœurs ! » dit-il. Pourquoi cette soudaine apostrophe ? Quelle communication le prêtre a-t-il à faire à l'assemblée, pour exiger d'elle d'une manière si solennelle la préparation du cœur ? A quel acte important de religion va-t-il convier les fidèles ? Quel devoir prétend-il rappeler ? « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu », dit-il, et tout le peuple de répondre : « Véritablement, c'est juste, c'est convenable ! » Et le prêtre, au nom de tous, commence l'hymne de la reconnaissance ! Oui, Dieu exige notre gratitude ; nous ne pouvons la lui refuser, sans blesser son cœur ; et quand nous sommes ingrats, si nous prêtions l'oreille à la voix de notre conscience, nous entendrions par elle Notre-Seigneur se plaindre de notre égoïsme, comme autrefois il se plaignait des lépreux en disant : *Les dix n'ont-ils pas été guéris, où sont donc les neuf autres qui ne sont pas venus remercier ?* (1).

II. Mais si nous comprenons bien nos intérêts, nous serons très fidèles à l'action de grâces après la Communion. Les moments qui suivent immédiatement la réception du corps de Jésus-Christ sont d'une importance majeure pour notre sanctification : « Et d'abord, dit Suarez, parce que les actes que nous produisons alors ont un mérite spécial, comme étant faits par une âme qui est unie au Fils de Dieu d'une manière ineffable. Alors Jésus-Christ devient l'âme de notre âme.

(1) Luc., xvii, 17.

Nous adorons, il adore ; nous prions, il prie ; nous remercions, il remercie ; nous aimons, il aime. Nos actes, comme les siens avec lesquels ils se confondent, deviennent divins. Voilà pourquoi le Seigneur fixe sur nous des regards de complaisance (1). »

Et puis, jamais l'heure n'a été plus propice pour demander. « Il n'est point de moment, dit sainte Thérèse, où nous puissions plus aisément enrichir notre âme de vertus, où nous puissions plus facilement nous élever jusqu'à la perfection, que celui qui suit la célébration des saints mystères. Après la Communion, ne perdons pas l'excellente occasion qui s'offre à nous de négocier. La divine Majesté n'est point dans l'usage de payer mal le logement qu'on lui donne, si on lui fait bon accueil. Notre-Seigneur Jésus-Christ se place dans notre cœur comme sur un trône de grâces et il semble nous dire, comme à l'aveugle de Jéricho : *Que voulez-vous que je fasse pour vous ?* (2) Parlez sans crainte. Que désirez-vous ? Je suis disposé à vous accorder tout ce que vous demanderez. »

Ajoutons que, quand il voit une âme reconnaissante, notre bon Sauveur répand en elle ses bénédictions avec une sorte de profusion. Rien de plus naturel. Quand nous avons fait du bien à quelqu'un, si nous voyons de la gratitude, si on vient nous remercier avec un cœur ému et un accent sincère de reconnaissance, par la force des choses nous sommes comme irrésistiblement entraînés à donner et à donner encore. La gratitude est comme un aimant mystérieux et puissant qui appelle de nouveaux bienfaits. Si, au contraire, nous

(1) Suarez, t. III, III P., q. LXXIX, disp. LXIII, sect. 7.
(2) Quid tibi vis faciam ? (Marc., x, 51).

rencontrons des cœurs froids, insensibles, indifférents, qui reçoivent nos générosités, comme une dette que nous leur payerions, notre cœur éprouve une sorte de contraction, de resserrement, et nous ne ressentons pas cet élan qui nous pousse vivement à obliger. Ainsi en est-il de Dieu. Il répand de nouvelles et précieuses faveurs sur l'âme reconnaissante ; il n'a que des grâces communes et ordinaires pour les ingrats. Tel est son amour pour nous : s'il exige que nous le remercions, c'est parce qu'il désire nous accorder de plus grandes faveurs ! — Mais quelle doit être notre action de grâces ?

II

Pour ce qui regarde la durée, à part quelques circonstances extraordinaires, où la charité, ou tout autre motif grave, nous réclame immédiatement, il faut toujours donner un certain temps à l'action de grâces. Quel sera ce temps ? Le P. Avila, après avoir célébré, s'entretenait ordinairement deux heures avec Jésus-Christ. Saint Louis de Gonzague, après plus de deux heures trop rapidement écoulées dans ses entretiens avec Dieu, s'étonnait et s'affligeait qu'on vint sitôt l'interrompre. Au fait, la Communion est une si grande faveur, que ce ne serait pas trop d'une journée, que dis-je ? ce ne serait pas trop de la vie tout entière pour en remercier Dieu dignement. Mais, je le veux, nous sommes ici-bas condamnés à mille soins divers ; combien donc devra durer notre action de grâces pour être digne et convenable ? Saint Liguori répond : « Au moins une demi-heure. « Puis, par pitié pour notre

faiblesse, quoique tout à fait à regret, il consent à ne demander qu'un quart d'heure. « Un quart d'heure, dit-il, c'est *bien peu*, c'est *trop peu !* (1) »

Quelle méthode suivre dans notre action de grâces ? Pour répondre avec plus de netteté, distinguons trois temps auxquels correspondent comme trois actions de grâces : le temps qui suit immédiatement la Communion ; le temps qui s'écoule après ces premiers et précieux instants ; le temps qui prend à notre sortie de l'église, pour aller jusqu'à notre prochaine Communion.

I. Action de grâces *immédiate*. Lorsque le prêtre a déposé sur nos lèvres l'Hostie sainte, retournons dans notre place gravement, modestement, pieusement. Ceux qui portent dans un vase une liqueur précieuse marchent avec précaution, sans se précipiter : nos cœurs à cette heure fortunée sont vraiment des ciboires vivants qui portent le Dieu du ciel et de la terre ! Prosternons-nous dans l'adoration la plus profonde. Quand la fleur a reçu la rosée du ciel, elle replie sa corolle pour se nourrir de l'aliment que la bonté du Créateur lui envoie. En revenant de la Table sainte, nous possédons dans notre cœur notre Dieu qui s'est fait notre nourriture ; replions-nous sur nous-mêmes par le plus absolu recueillement, afin de savourer cette manne céleste. Alors, pour parler avec le prophète, *le Seigneur est dans son temple, que la terre se taise en sa présence* (2). Alors le silence le plus complet est la louange la plus parfaite que nous puissions offrir au Seigneur (3) ; car ce silence religieux et

(1) Selv., II Part., Inst, 1.
(2) Dominus in templo suo, sileat a facie ejus omnis terra (Hab., II, 20).
(3) Silentium tibi laus.

pénétré signifie : humilité, étonnement, impuissance de reconnaître jamais l'ineffable bonté de notre Dieu. Oui, que tout se taise en nous, dans notre imagination, dans notre esprit et dans notre cœur ! Que tout se taise en nous, pour que Jésus puisse opérer dans notre âme son œuvre de régénération, de réhabilitation, de déification ! Que tout se taise en nous, pour que nous puissions entendre sa voix plus délicate que le souffle de la brise la plus légère. Il nous dit une parole quand nous communions : tantôt c'est un conseil, tantôt un encouragement, tantôt une consolation, tantôt un doux reproche ; à nous de l'entendre ! (1)

II. Après quelques instants passés dans ce très profond recueillement, il est temps d'entrer dans l'action de grâces *prochaine*. Pour la bien faire, nous n'avons qu'à nous rappeler quel est Celui que nous avons reçu : c'est notre Dieu, c'est l'ami de nos âmes.

C'est notre Dieu : donc, adorons-le ! Avant la Messe, nous l'adorions dans le ciel et dans le Tabernacle ; pendant la Messe, nous l'adorions au ciel et sur l'autel ; maintenant, adorons-le dans nos cœurs ! Représentons-nous les esprits célestes qui nous environnent, prosternés devant l'hôte divin qui repose dans notre poitrine ; unissons-nous respectueusement à eux. Faisons appel à chacune de nos puissances, à la mémoire, à l'intelligence, à la volonté ; convoquons chacun de nos sens ; disons-leur : *Venez, adorons, prosternons-nous devant notre Dieu parce qu'il est notre maître* (2). Écrions-nous avec Élisabeth : *D'où me*

(1) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus (Ps. LXXXIV, 9).
(2) Ps. XCIV, 6.

vient ce bonheur? (1) Avec le prophète : *Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, pour que vous vous souveniez de lui* (2). Avec les foules de Jérusalem : *Béni soit celui qui vient à moi au nom du Seigneur!* (3)

C'est notre Dieu : donc remercions-le, car il est le suprême bienfaiteur. Disons avec le plus grand accent de sincérité possible : « *Que ma droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je vous oublie,* ô mon charitable Sauveur ! (4) *O mon âme, bénis le Seigneur* (5), parce qu'il t'a visitée ! O mes yeux, bénissez le Seigneur, parce que vous l'avez contemplé ! O mes lèvres, bénissez le Seigneur, parce que vous l'avez touché ! O ma langue, bénis le Seigneur, parce que tu l'as porté ! O ma poitrine, bénis le Seigneur, parce qu'il a daigné reposer en toi ! O mon esprit, ô mon cœur, bénissez le Seigneur, parce qu'il vous a sanctifié ! » Mais ne nous contentons pas de nos faibles remerciements. Faisons appel, comme les trois enfants de la fournaise, à toutes les créatures du ciel et de la terre ; aux êtres animés et inanimés ; prenons les actions de grâces de tous les anges, de tous les saints, de la très Sainte Vierge et de Jésus-Christ lui-même ; offrons-les en toute confiance, car, par la communion des saints, tous ces trésors nous appartiennent en quelque manière, *particeps ego sum omnium timentium te* (6).

C'est notre Dieu : donc demandons-lui pardon, mais

(1) Luc., I, 43.
(2) Ps. VIII, 5.
(3) Matt., XXI, 9.
(4) Ps. CXXXVI, 5 et 6.
(5) Ps. CIII, 1.
(6) Ps. CXVIII, 63.

avec une entière assurance. A cette heure il se montre si bon à notre égard, que nous pouvons tout oser. Prions-le d'oublier nos offenses passées ; avouons-les avec humilité ; désavouons-les avec une sincère douleur ; jurons à notre Dieu de lui être fidèle : disons-lui avec l'Apôtre : « O Seigneur, qui me détachera de votre amour ? Rien, je le déclare bien haut, avec votre grâce : ni la vie, ni la mort, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni la bassesse... Aidez-moi surtout Seigneur à me corriger de *ce* défaut que je déteste et qui vous déplaît. »

Mais Jésus est aussi l'ami de nos âmes (1) : nous devons donc nous entretenir avec lui comme un ami s'entretient avec son ami. Parlons-lui, avec un respect plein de familiarité et une familiarité pleine de respect, de nos joies et de nos douleurs ; parlons-lui de nos parents ; parlons-lui de lui-même, de son Père et de sa Mère ; parlons-lui de l'ingratitude des hommes à son égard ; parlons-lui de son Église, des âmes du Purgatoire, des infidèles, des pauvres pécheurs... Mais Notre-Seigneur n'est pas seulement un ami *compatissant ;* c'est encore un ami *tout-puissant,* qui peut réaliser tout le bien que nous pouvons désirer, qui est tout à fait à notre disposition (2), qui a plus envie de nous donner, que nous, de recevoir (3). Demandons-lui donc avec la plus confiante simplicité toutes les grâces que nous souhaitons pour nous et pour les autres. N'oublions pas surtout de solliciter ce que j'appellerai les GRACES DU JOUR : telle peine pré-

(1) Jam non dicat vos servos, vos autem dixi amicos. (Joan., XV, 15).
(2) Totus in nostros usus expensus (S. Bern.).
(3) S. Aug.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sente à consoler, tel projet à bénir, tel intérêt religieux actuellement compromis à défendre...

Voilà l'action de grâces *prochaine* : elle comprend quatre parties. Mais remarquons qu'il peut arriver que, sous l'inspiration du Saint-Esprit, l'âme soit toute absorbée par une de ces parties, l'adoration par exemple, et y consacre presque tout le temps destiné à ce saint exercice. Que l'âme se laisse aller au souffle de l'Esprit-Saint ; son action de grâces ne pourra qu'être très bonne. *Spiritus ubi vult spirat* (1). Mais ne quittons jamais Notre-Seigneur sans implorer sa bénédiction et sans lui dire comme Jacob à l'ange : *Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni !* (2)

III. L'action de grâces *éloignée* commence au moment où nous quittons l'église, et doit se prolonger jusqu'à la prochaine Communion. Elle consiste dans la bonne vie, dans la transformation de notre âme, dans l'imitation de Jésus-Christ. « Nous mangeons vraiment le Christ, dit Hugues de Saint-Victor, quand nous reproduisons ses vertus (3). » « Celui-la reçoit dignement le Christ, dit Pascase, qui passe à une vie meilleure (4). » « Quand les Israélites mangeaient l'Agneau pascal, figure de l'Eucharistie, ils étaient debout, avaient les reins ceints, des souliers aux pieds, un bâton à la main comme des voyageurs (5). Admirable symbole ! Quand nous avons communié, nous devons marcher courageusement dans le chemin qui aboutit au ciel ; nous devons aller partout où Dieu nous appelle ; nous ne devons être ni lâches, ni délicats, mais prompts et généreux pour courir dans la voie de ses commandements !

(1) Joan., III, 8.
(2) Gen., XXXII, 26.
(3) Christum edimus quando Christum imitamur (Hug. a S. Vict.).
(4) Nemo digne accipit nisi qui transit (Pasc., lib. de Corp. et Sang. Christi, c. x).
(5) Est enim Phase id est transitus Domini (Exod., XII, 11).

Traduisant la parole de saint Paul : *Nous sommes la bonne odeur du Christ* (1), saint François de Sales écrivait à une chrétienne qui avait le bonheur de s'approcher souvent de la Table sainte : « Faites que le Sauveur soit le beau et suave bouquet de votre cœur, en sorte que quiconque vous approche sente que vous êtes parfumée de Jésus-Christ. » Soyons, nous aussi, parfumés de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, renvoyons ses suaves odeurs de sagesse, d'humilité, de bienveillance, d'indulgence, de condescendance et d'esprit d'oraison.

Nous lisons dans la vie de saint Yves qu'il portait habituellement sur lui, dans une pyxide, la sainte Eucharistie pour la distribuer aux malades. Après nos Communions, nous portons aussi Jésus-Christ (2), sinon substantiellement, quand les espèces sacramentelles sont altérées en nous, du moins spirituellement ; gardons son esprit et surtout son esprit de pureté, de douceur et de charité. Nous avons mangé la chair de l'Agneau de Dieu, *ne soyons pas des lions dans nos maisons* (3). Nous avons reçu dans nos cœurs le Saint, l'Immaculé, Celui qui se plaît au milieu des lis ; comment n'aurions-nous pas horreur de la boue infecte des passions ? Notre langue a été sanctifiée par l'attouche-

(1) Christi bonus odor sumus (II Cor., II, 15).
(2) Glorificate et portate Deum in corpore vestro (I Cor., VI, 20).
(3) Eccl., IV, 35.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment du corps du Seigneur, oserions-nous en faire un glaive cruel qui déchire et met en pièces la réputation du prochain ?

Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien, vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De même, si vous gardez bien Notre-Seigneur dans le recueillement, après la Communion, vous sentirez longtemps ce feu dévorant qui vous inspirait un penchant pour le bien et une répugnance pour le mal.

LE CURÉ D'ARS.

CHAPITRE XI

DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.

Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé.

(Prov., IX, 5).

Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui étaient conviés ; mais ils refusèrent de venir. Le roi envoya d'autres serviteurs avec ordre de dire aux conviés : Voilà que mon festin est prêt ; venez aux noces. Mais ceux-ci s'en mirent peu en peine et ne répondirent point à l'invitation royale (1). Ce roi, c'est Jésus-Christ ; ces serviteurs, ce sont les prêtres ; le festin, c'est le banquet eucharistique. Hélas ! la Table sainte est désertée d'un grand nombre ! Il y en a qui s'en éloignent complètement ; d'autres ne vont s'y

(1) Matth., XXII.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment du corps du Seigneur, oserions-nous en faire un glaive cruel qui déchire et met en pièces la réputation du prochain ?

Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien, vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De même, si vous gardez bien Notre-Seigneur dans le recueillement, après la Communion, vous sentirez longtemps ce feu dévorant qui vous inspirait un penchant pour le bien et une répugnance pour le mal.

LE CURÉ D'ARS.

CHAPITRE XI

DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.

Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé.

(Prov., IX, 5).

Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui étaient conviés ; mais ils refusèrent de venir. Le roi envoya d'autres serviteurs avec ordre de dire aux conviés : Voilà que mon festin est prêt ; venez aux noces. Mais ceux-ci s'en mirent peu en peine et ne répondirent point à l'invitation royale (1). Ce roi, c'est Jésus-Christ ; ces serviteurs, ce sont les prêtres ; le festin, c'est le banquet eucharistique. Hélas ! la Table sainte est désertée d'un grand nombre ! Il y en a qui s'en éloignent complètement ; d'autres ne vont s'y

(1) Matth., XXII.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

asseoir que très rarement; et cependant tous nous devrions avoir le plus vif désir de communier fréquemment.

C'est le souhait le plus cher du cœur de Jésus ; c'est le vœu le plus ardent de la sainte Église; c'est pour nous la source la plus féconde des grâces les plus abondantes.

I

Notre-Seigneur désire d'un grand désir que nous le recevions dans la sainte Communion (1). Il nous y appelle de toute l'ardeur de ses vœux (2). Pourquoi compare-t-il l'Eucharistie à la manne que les Israélites recueillaient et mangeaient tous les jours ? C'est pour nous faire comprendre qu'il désire que nous le recevions fréquemment. Pourquoi se donne-t-il à nous sous l'espèce du pain qui est la base de l'alimentation humaine et la nourriture la plus commune et la plus ordinaire ? C'est pour nous faire entendre que nous devons venir souvent nous asseoir à la Table des anges. Que veut-il que nous demandions par ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, ou comme marque saint Mathieu, notre pain *supersubstantiel*, notre pain au-dessus de toute substance ? » Selon les saints docteurs, il veut que nous demandions la sainte Eucharistie, la grâce d'être dignes de communier tous les jours. « Nous demandons

(1) Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum (Luc., XXII, 15).
(2) Venite, comedite... et bibite (Prov., IX, 5).

le pain quotidien, dit saint Cyprien, afin que nous, qui vivons dans le Christ et qui recevons tous les jours la sainte Eucharistie, nous ne soyons pas privés de ce don céleste (1). » C'est par amour que Jésus-Christ a institué la sainte Eucharistie ; c'est pour s'unir à nous de la façon la plus étroite, parce que *ses délices sont d'être avec les enfants des hommes* (2) : il désire donc beaucoup que nous allions le recevoir. Le ciboire qu'il souhaite, ce n'est pas le ciboire doré du Tabernacle, MAIS LE CIBOIRE VIVANT ET ANIMÉ DE NOTRE CŒUR. Dans la vie de sainte Marguerite de Cortone, on lit que le Seigneur lui dit un jour, qu'il voulait beaucoup récompenser son confesseur parce qu'il lui avait conseillé de communier souvent. Louis de Blois rapporte que Jésus-Christ, se plaignant à sainte Gertrude de ceux qui dissuadent les autres de la Communion fréquente, lui dit ces paroles : « Comme je trouve mes délices d'être avec les enfants des hommes, pour lesquels j'ai institué le Saint Sacrement de l'autel, ceux qui éloignent les âmes du banquet sacré, sont ennemis de mon bonheur (3). » Saint Bonaventure s'étant un jour abstenu d'offrir à Dieu le divin Sacrifice, par excès de respect, se contentait d'y assister en méditant pieusement sur la Passion de Jésus-Christ. Un ange, divisant l'Hostie que le prêtre tenait dans ses mains, vint en déposer une parcelle sur ses lèvres, comme pour lui signifier que celui qui s'approche souvent de la sainte Table avec respect est bien plus agréable au Seigneur que celui qui s'en éloigne par un excès d'humilité.

(1) S. Cyp. de Orat. Dom.
(2) Prov., VIII, 31.
(3) Pet. Bles. *Monit. spir.*, c. VI, § 1.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

II

Communions fréquemment : c'est le vœu le plus ardent de l'Église. Il nous est manifesté par la pratique des premiers temps, par la parole des saints docteurs, par les enseignements des Conciles.

I. Les premiers chrétiens dirigés par les Apôtres, interprètes fidèles des volontés de Jésus-Christ, *persévéraient dans la Communion de la fraction du pain; ceux qui croyaient, vivaient toujours unis et ils allaient assidûment tous les jours en union d'esprit au temple, rompant le pain, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre* (1). Or, la tradition nous apprend que cette *Communion de la fraction du pain* n'était autre chose que la participation à l'Eucharistie. Aux temps apostoliques, soit précepte, soit coutume pieuse, la Communion quotidienne était générale (2). Et cependant, comme nous le voyons par les lettres de saint Paul, de saint Clément, de saint Cyprien, les premiers chrétiens n'étaient pas impeccables. Le dixième des Canons apostoliques est ainsi conçu : « Que tous les fidèles qui entrent dans l'église, qui écoutent les Écritures et qui ne reçoivent pas la sainte Communion soient excommuniés, parce qu'ils causent du trouble dans l'église. » On lit dans une ordonnance du pape Anaclet : « Après la Consécration, que tous communient, s'ils ne veulent pas être séparés de l'Église : ainsi l'ont ordonné les Apôtres, ainsi l'observe l'Église romaine. »

(1) Act., II, 42 et seq.
(2) Bened. XIV, Institut. XLIV.

II. Saint Justin nous apprend que, dans les réunions saintes, on distribuait l'Eucharistie à chacun des fidèles présents ; de plus, on l'envoyait aux absents par les diacres : tant on était éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être privé, ni même que les absents, légitimement empêchés, dussent souffrir, un jour d'assemblée, une si rude et si dangereuse privation ! (1) Tertullien expliquant ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », dit qu'il s'agit du corps de Jésus-Christ qui est reconnu sous les apparences du pain et qu'ainsi, en demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ et à ne pas être séparés de son corps (2). « Si c'est le pain quotidien, dit à son tour saint Ambroise, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an ? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours, ne mérite pas de le recevoir au bout de l'année (3). » Vous me demandez, répond saint Jérôme à Lucinius, s'il faut recevoir tous les jours l'Eucharistie, comme les Églises de Rome et d'Espagne le pratiquent ! Recevez-la tous les jours, sans nous condamner, et pourvu que votre conscience ne vous fasse aucun remords. Entendons cette parole du Psalmiste : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux !* (4)

III. Telle fut la discipline des premiers siècles :

(1) Apologet. I, n. 65.
(2) Tertul. *De Orat.*, c. VI.
(3) S. Amb. *De Sacram.*, lib. V, c. IV.
(4) S. Hier. Epist. LXXI.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Communion quotidienne ou au moins très fréquente. Par suite du relâchement qui s'introduisit dans les mœurs des chrétiens, la Communion ne fut plus de précepte que tous les huit jours ; puis aux principales fêtes ; puis au temps de Pâques (1). Mais l'Église, tout en condescendant à notre infirmité et à la dureté de nos cœurs, ne laisse pas de nous faire connaître ses désirs. Le Concile de Trente déclare, à une époque où la Communion devenait bien rare, que les chrétiens doivent « croire et révérer le Sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain qui est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur âme et la perpétuelle santé de leur esprit, et afin que la force qu'ils en tireront les fasse passer des tentations de ce pèlerinage au repos de la céleste patrie. » Le même Concile « souhaite que les fidèles communient à chaque Messe où ils assistent, non-seulement en esprit et par affection, mais par la réception sacramentelle de l'Eucharistie. » Dans un autre endroit le saint Concile nous exhorte, nous prie et nous conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu, afin que tous en général et chacun en particulier, nous nous mettions en mesure de recevoir souvent ce pain substantiel qui doit être notre vie et la vigueur de notre esprit (2).

III

Communions fréquemment, nous en retirerons les plus grands avantages.

(1) Bened. XIV. *De Syn. diœces.*
(2) Trid, sess. XXII, c. VI, et sess. XIII, c. V.

I. Et d'abord, comme dit saint Ignace, martyr, la fréquente Communion est le remède le plus efficace et le plus salutaire contre toutes sortes de maux (1) ; remède qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même (2), remède que le Sauveur nous appliquera avec bonheur, si nous venons à lui. « Pauvre brebis, s'écrie saint Augustin, pensez-vous que celui qui vous a cherchée lorsque vous le méprisiez et que vous ne le cherchiez pas, vous méprise lorsque vous le chercherez et que vous recourrez à lui ? (3) »

La fréquente Communion nous préserve du péché mortel : 1° en augmentant la grâce sanctifiante qui donne une certaine vigueur à l'âme, pour repousser le venin qui la ferait mourir ; 2° en faisant couler dans le cœur la joie spirituelle et en lui ôtant le goût du plaisir sensuel qui est l'amorce du vice ; 3° en éclairant l'esprit de la lumière céleste qui dissipe les ténèbres du péché : car, comme dit saint Vincent Ferrier, ce divin aliment guérit l'entendement de ses erreurs et des fausses opinions ; la volonté de ses désirs déréglés ; et la mémoire de l'oubli de Dieu et de ses bienfaits ; 4° en affaiblissant les mouvements de la concupiscence et la violence des tentations ; 5° enfin, en nous unissant à Jésus-Christ qui est notre force, notre vie et le seul appui de notre persévérance.

La fréquente Communion remédie au péché véniel de deux façons. Elle efface la tache du péché véniel qui souille l'âme, en nous excitant à la contrition et à l'a-

(1) Medicamentum purgans vitia et omnia tollens mala (S. Ign. Epist XIV ad Eph.).
(2) Faciens ægrotis de seipso medicamentum (S. Aug. præf. in Ps. LXIX).
(3) S. Aug. in Psal. LXIX.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mour divin. Elle soutient notre fragilité en chassant le malin esprit qui nous tente, et en paralysant l'amour propre qui est la source de tous les vices. Voilà pourquoi Innocent III dit que l'Eucharistie nous ôte la volonté de pécher (1). Voilà pourquoi saint Paulin nous affirme que l'inhabitation de Jésus-Christ en nous nous affranchit du péché, et exile le serpent infernal qu'il fait fuir de notre cœur.

La fréquente Communion nous délivre des peines du Purgatoire et des châtiments de la vie présente, que méritent nos fautes, selon le degré de ferveur avec lequel nous nous approchons de la Table sainte. La grâce du Sacrement est quelquefois si grande, dit l'auteur de l'Imitation, et donne à l'homme une si grande dévotion, que non-seulement son âme, mais son corps même, en reçoivent des forces considérables. Sainte Thérèse, dans le *Chemin de la perfection*, affirme que l'Eucharistie est un grand remède contre les infirmités du corps. C'est dans ce sentiment que l'Église fait cette prière après la Communion : *Quæsumus ut qui cælestia alimenta percipimus, per hæc contra adversa omnia muniamur*, c'est-à-dire : Nous vous supplions que ces aliments célestes que nous avons reçus nous préservent de toutes sortes d'adversités. Et encore : *Quæsumus ut medicina Sacramenti et corporibus nostris prosit et mentibus*, c'est-à-dire : Nous vous prions que le remède du Sacrement nous soit utile au corps et à l'âme.

II. La Communion fréquente nous délivre du mal, mais aussi elle nous comble de biens. On peut lui ap-

(1) Per Eucharistiæ sacramentum eripit nos Deus a voluntate peccandi (Innocent III, De Sacrif. Missæ).

pliquer cette parole du Cantique des Cantiques : *C'est la fontaine du jardin ; c'est le puits des eaux vives qui coulent avec impétuosité du mont Liban*, lequel est Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

Qu'elles sont merveilleuses les efficacités de l'eau de cette fontaine mystique ! Elle étanche parfaitement cette soif secrète qui dévore le cœur humain, parce que, étant le résumé de tous les biens, elle contente tous nos désirs. C'est d'elle que Notre-Seigneur disait : *Qui boira de cette eau n'aura plus jamais soif* (2). C'est une eau qui nous réjouit et nous remplit d'une sainte allégresse. C'est une eau qui nourrit notre âme et y entretient admirablement la vie spirituelle. L'Eucharistie développe en nous la grâce sanctifiante. C'est là son effet propre, dit le cardinal de Lugo (3). Sans doute les autres Sacrements l'augmentent aussi : mais ce n'est pas la fin principale de leur institution. Le Baptême tend à la régénération des enfants de Dieu ; la Pénitence à la réconciliation des pécheurs ; l'Ordre au bon usage du pouvoir sacerdotal ; la Confirmation a pour fin de donner des forces pour confesser la foi ; l'Extrême-Onction, pour combattre les tentations à l'heure de la mort ; le Mariage, pour porter les charges et les obligations de cet état ; mais le propre de l'Eucharistie est d'être à l'âme ce que l'aliment est au corps qu'il nourrit et fait croître. Par conséquent, elle regarde *immédiatement* et *formellement* par elle-même l'accroissement de la grâce. Avec la grâce sanctifiante

(1) Fons hortorum, puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano. (Cant. IV, 15).
(2) Joan. IV, 13.
(3) Respicit *immediate* et *per se* augmentum gratiæ quod nulli ex aliis Sacramentis convenit (Card. de Lugo, tract. *De Euch.*).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

elle développe les trois vertus théologales, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. Elle nous unit plus intimement à Jésus, elle nous fait vivre plus parfaitement de sa vie ; elle nous rend de plus en plus d'autres *Lui-même ;* elle nous est un principe de sanctification et fait de nous quelque chose d'auguste et de vénérable, comme un Sacrement (1) : elle change notre âme en un ciel animé où notre-Seigneur place le trône de sa gloire, d'où il éclaire le monde de notre intérieur, comme le soleil répand partout les rayons de sa lumineuse splendeur (2) ; elle donne à nos corps un droit particulier à la résurrection, à cause de l'union qu'ils ont avec celui de Jésus-Christ, qui est une fleur miraculeuse dont la seule odeur, dit Saint Bernard, ressuscite les morts (3).

Le paradis est la grande, la perpétuelle Communion à laquelle rien ne prépare mieux que la Communion passagère, mais fréquente d'ici-bas.

Mgr DE SÉGUR.

(1) Sacramentatio et sanctificatio populi Dei.

(2) Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in eo (Joan., v, 57).

(3) Flos ad cujus odorem reviviscunt mortui (S. Bern., Serm. II de Adv.).

CHAPITRE XII

RÈGLES DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.

Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'après il mange de ce pain et boive à ce calice.

(I Cor., XI, 28).

C'est l'intention de Jésus-Christ, c'est le désir de l'Église que nous nous approchions fréquemment de l'Eucharistie ; mais encore faut-il le faire avec les dispositions convenables. Or, il y a ici deux écueils à éviter : une audacieuse témérité et une crainte excessive. Quand les ministres sacrés exhortent à approcher de la Table sainte le plus souvent qu'il est possible ; quand ils font voir la nécessité que nous avons de cette céleste nourriture et les grands avantages qu'elle nous procure : il en est qui pensent aussitôt qu'il faut immédiatement y courir, sans se mettre en peine des dispositions requises. Au contraire, quand du haut de la chaire de vérité le prédicateur expose les dispositions exigées, les suites funestes d'une indigne Communion, beaucoup d'âmes trop craintives pensent qu'il vaudrait

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

elle développe les trois vertus théologales, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. Elle nous unit plus intimement à Jésus, elle nous fait vivre plus parfaitement de sa vie ; elle nous rend de plus en plus d'autres *Lui-même ;* elle nous est un principe de sanctification et fait de nous quelque chose d'auguste et de vénérable, comme un Sacrement (1) : elle change notre âme en un ciel animé où notre-Seigneur place le trône de sa gloire, d'où il éclaire le monde de notre intérieur, comme le soleil répand partout les rayons de sa lumineuse splendeur (2) ; elle donne à nos corps un droit particulier à la résurrection, à cause de l'union qu'ils ont avec celui de Jésus-Christ, qui est une fleur miraculeuse dont la seule odeur, dit Saint Bernard, ressuscite les morts (3).

Le paradis est la grande, la perpétuelle Communion à laquelle rien ne prépare mieux que la Communion passagère, mais fréquente d'ici-bas.

Mgr DE SÉGUR.

(1) Sacramentatio et sanctificatio populi Dei.

(2) Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in eo (Joan., v, 57).

(3) Flos ad cujus odorem reviviscunt mortui (S. Bern., Serm. II de Adv.).

CHAPITRE XII

RÈGLES DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.

Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'après il mange de ce pain et boive à ce calice.

(I Cor., XI, 28).

C'est l'intention de Jésus-Christ, c'est le désir de l'Église que nous nous approchions fréquemment de l'Eucharistie ; mais encore faut-il le faire avec les dispositions convenables. Or, il y a ici deux écueils à éviter : une audacieuse témérité et une crainte excessive. Quand les ministres sacrés exhortent à approcher de la Table sainte le plus souvent qu'il est possible ; quand ils font voir la nécessité que nous avons de cette céleste nourriture et les grands avantages qu'elle nous procure : il en est qui pensent aussitôt qu'il faut immédiatement y courir, sans se mettre en peine des dispositions requises. Au contraire, quand du haut de la chaire de vérité le prédicateur expose les dispositions exigées, les suites funestes d'une indigne Communion, beaucoup d'âmes trop craintives pensent qu'il vaudrait

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mieux ne point participer au banquet sacré, ou n'y participer que très rarement. Les uns et les autres se trompent. Celui qui invite les fidèles à communier fréquemment ne veut pas les y amener brusquement et sans considération, il les exhorte à se mettre en état de le faire dignement ; celui qui prêche la sainteté requise pour bien communier ne prétend pas éloigner de la Table sainte, mais exhorter les fidèles à s'y bien préparer.

Pour porter la lumière sur ce point délicat, et nous écarter des conclusions fausses que nous venons de signaler, voyons : 1° quelles sont les dispositions requises pour communier ; 2° quelles conséquences pratiques nous devons tirer des principes exposés.

I

Commençons par faire plusieurs observations préliminaires.

Première observation. — Pour ce qui regarde la fréquentation du Sacrement de l'Eucharistie, il est impossible de fixer des règles absolues. Il y a tant de circonstances imprévues dans la vie des âmes, tant de caractères différents ; il est des nuances si nombreuses et si délicates, que vouloir les renfermer dans un cercle mathématique, ce serait s'exposer à de continuels mécomptes ; ce serait, ou compromettre la dignité du Sacrement, ou bien nuire à certaines âmes. Les âmes ne peuvent pas être étiquetées, enregistrées, classifiées (1).

(1) Mgr Landriot ; *La Sainte Communion*, 2e édit., p. 111.

Deuxième observation. — C'est au confesseur qu'il appartient de régler la fréquence des Communions, d'après le décret d'Innocent XI (1).

Troisième observation. — La Communion n'est pas la récompense de la vertu acquise, mais le *moyen* de l'acquérir (2).

Quatrième observation. — Il peut être nécessaire de communier souvent pour se maintenir dans la grâce de Dieu. Saint Liguori cite le fait suivant : « Un certain noble était tellement habitué a un grave péché sensuel, qu'il désespérait de pouvoir s'en corriger. Le confesseur lui demanda s'il y était jamais tombé le jour où il avait communié ; et, sur sa réponse négative, il le fit communier chaque jour pendant plusieurs semaines et le vit par ce moyen entièrement délivré de ce vice (3). » Un étudiant vint un jour trouver saint Philippe de Néri, le suppliant de l'aider à se défaire des mauvaises habitudes dont il était depuis longtemps l'esclave. Le saint le consola, lui donna de sages conseils, et, après avoir entendu l'humble aveu de ses faiblesses, il le renvoya absous et heureux en lui recommandant de venir communier le lendemain. « S'il vous arrive, ce qu'à Dieu ne plaise, de retomber dans le mal, revenez me voir aussitôt, ajouta-t-il, et confiez-vous à la bonté de Dieu. » Le lendemain soir, saint Philippe vit revenir à son confessionnal le pauvre jeune homme pour lui avouer une rechute. Le bon saint le releva cette seconde fois comme la première, lui dit de lutter avec courage, lui donna de nouveau l'absolu-

(1) S. Liguori : *Le Confesseur des gens de la campagne*, devoirs du confesseur, n° 36.
(2) Gury : *Compendium*, t. II, de Euch., n° 344.
(3) R. P. Cros : *Le Confesseur de la jeunesse et de l'enfance.*

tion, et lui ordonna comme la veille de recourir au Corps sacré de Jésus. L'étudiant, combattu d'un côté par la violence de l'habitude, de l'autre par le désir de revenir à Dieu, puisa dans cette direction si miséricordieuse et dans la fréquentation de l'Eucharistie une si vigoureuse énergie, qu'il revint treize jours de suite auprès du saint, qui ne se lassait pas plus dans sa charité que l'autre dans sa pénitence. L'amour enfin l'emporta et Jésus compta dans les rangs de ses fidèles un nouveau serviteur, qui fit en peu de temps des progrès si rapides dans la sainteté, que saint Philippe le jugea digne du sacerdoce (1).

Cinquième observation. — Voici ce que Innocent XI statue dans son célèbre décret : « La fréquence des Communions doit être fixée par les confesseurs qui lisent au fond des consciences. Ceux-ci devront, d'après la *pureté des consciences*, *le fruit recueilli* de la réception de l'Eucharistie et *les progrès* dans la vertu, prescrire aux laïques, aux marchands et aux époux, ce qu'ils croient devoir être le plus utile à leur salut (2). » « Si nous considérons, dit saint Thomas (3), l'institution du Sacrement, il est utile de le recevoir tous les jours ; mais si nous examinons les *qualités* de celui qui communie, la *ferveur* et le *respect* qui sont nécessaires pour une si fréquente participation, il n'est pas toujours utile de communier tous les jours. » Le profit

(1) Mgr de Ségur : *La très sainte Communion*, 55e édit., p. 60. Ouvrage hautement recommandé par Sa Sainteté Pie IX.

(2) Frequens ad Eucharistiam accessus confessariorum secreta cordis explorantium judicio est relinquendus qui, ex conscientiarum puritate et frequentiæ fructu et ad pietatem progressu, laicis, negotiatoribus et conjugatis quod prospiciunt eorum saluti profuturum, id illis præscribere debebunt.

(3) III Part., q. LXXX, art. 10.

que l'on tire de l'Eucharistie : voilà la grande règle des Communions. « En cette matière, dit saint Liguori, que le confesseur fasse attention de ne pas se régler sur la ferveur sensible que son pénitent éprouve dans la Communion, mais sur les *progrès* qu'il fait dans l'amour de Dieu en communiant plus souvent (1). » Le Docteur angélique exprime la même pensée en ces termes : « Si quelqu'un remarquait qu'en communiant tous les jours, il croît dans l'amour de Dieu, sans perdre le respect du Sacrement ; celui-là devrait communier tous les jours (2). » Le Clerc, auteur très recommandé par le pape Benoît XIV, déclare : « Qu'il n'est personne à qui on ne puisse conseiller la Communion de tous les mois ; qu'il en est peu à qui l'on doive refuser la Communion de tous les huit jours, et très peu à qui l'on puisse accorder la Communion quotidienne (3). »

Cela étant posé, régulièrement parlant, quelles dispositions sont requises pour approcher dignement du banquet sacré ? Pour répondre à cette question, nous distinguerons quatre espèces de Communions.

I. Pour la Communion de *tous les ans* et de *tous les mois*, il suffit d'être en état de grâce.

II. Pour la Communion de *tous les huit jours*, qui, d'après saint Liguori (4), ne peut s'appeler la Communion fréquente, le P. Gury dit « *qu'on doit la permet-*

(1) *Confesseur des gens de la campagne.* Devoirs du confesseur, n° 36.

(2) In IV Sent., dist. XII, q. II, art. 1.

(3) Nullus est cui menstrua communio consuli non possit ; pauci quibus communio hebdomadaria sit prohibenda ; paucissimi quibus quotidiana sit concedenda.

(4) *Breve aggiunt*, p. 128.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tre et la conseiller aux personnes qui évitent habituellement les fautes graves. » Alors même que ces personnes auraient de secrètes attaches aux vanités de la terre, aux plaisirs mondains, on ne devrait pas pour cela les priver de la Communion de chaque semaine ; on suppose, bien entendu, que ces attaches volontaires ne sont pas en matière grave. La Communion hebdomadaire n'aurait-elle pour effet que d'empêcher ces chrétiens de tomber habituellement dans des fautes graves, le résultat serait inappréciable ; et il est moralement certain qu'un chrétien qui communie tous les huit jours, vivra dans l'éloignement habituel du péché mortel (1).

Scaramelli, cité et approuvé par saint Liguori (2), est encore plus net. Voici comme il s'explique dans sa *Méthode de direction spirituelle :* « Le directeur peut et doit accorder la Communion de tous les huit jours à l'âme *qu'il trouve disposée à l'absolution du Sacrement de la confession ;* c'est l'opinion commune de tous les Pères spirituels et il paraît que c'est la pratique habituelle de l'Église. »

Le P. Molina, dans son *Instruction des prêtres* (3) (saint Liguori cite ces paroles avec éloge (4), dit : « Je voudrais fort, et je souhaiterais de tout mon cœur, que tous les chrétiens du monde communiassent une fois la semaine ou le dimanche, et que pas un, tant fût-il grand pécheur, ne reculât plus de huit jours à commu-

(1) Mgr Landriot.

(2) *Le Confesseur des gens des campagnes.* Devoirs du confesseur, n° 34. Le saint Docteur dit de cet ouvrage de Scaramelli « qu'il a obtenu l'approbation générale de tous les docteurs. »

(3) Molina *Tract.* VII, *cap.* VI.

(4) *Le Confesseur des gens de la campagne* (iisd. loc.).

nier. Ni la multitude, ni la grandeur des péchés ne doit y mettre obstacle, pourvu qu'il n'y ait pas continuation. Si un pécheur s'adressait à moi, tout chargé d'iniquités, que je visse qu'il en fût repentant et résolu de s'en corriger, je lui conseillerais de communier tous les dimanches. Et, le samedi suivant, s'il revenait à moi avec autant de péchés, et que je le visse contrit et en intention de s'amender, je l'encouragerais encore davantage à communier toutes les semaines, et si, par plusieurs semaines, il retombait au même désordre, je l'admonesterais de *fréquenter* la Communion. Si quelqu'un trouve que c'est trop, je le prie de considérer que si ce pécheur se prosternait aux pieds de Jésus-Christ, et lui demandait pardon de tous ses péchés, comment le recevrait-il ? Avec quel amour, charité et bénignité ? A quoi ses vicaires se doivent conformer, S'il se trouvait un homme mordu d'une vipère, et que j'eusse la thériaque dont il peut guérir (1), et qu'étant fâché contre lui je la lui refusasse, parce que, ayant été piqué d'autres fois et guéri, il ne se serait pas voulu garder ; si cela était cruel, c'est bien pis de dénier au pécheur la médecine de son âme, encore que ce soit après plusieurs rechutes. Je dis que le pénitent s'amendant tant soit peu et témoignant le vouloir faire davantage, on ne lui doit pas refuser la médecine et le remède qui lui peuvent servir à cela et que le confesseur doit procurer tant qu'il pourra, que le pénitent se dispose à communier toutes les semaines et que, n'étant point en péché mortel, ni en occasion proche, ni en propos délibéré de le commettre, on ne la lui doit pas

(3) S. Liguori, en citant ces paroles, s'interrompt pour s'écrier : « VOILA UNE BELLE RÉFLEXION ! »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

refuser ; ce qui est conforme aux règles de la vraie théologie, de manière que *la disposition qui suffit pour communier une fois l'an, la même est suffisante pour communier tous les dimanches*, pourvu que l'homme veuille s'y disposer. »

Au fait, l'état de grâce est un état bien sublime, car pour examiner la chose à fond et sans parti pris, qu'est-ce qu'un homme sans péché mortel, et sans nulle affection au péché mortel ? C'est un homme déterminé à perdre tout, à se dépouiller de ses biens, à sacrifier son honneur, à verser son sang et à donner sa vie plutôt que de consentir à une pensée, que de former volontairement un désir, que de rien dire, de rien entreprendre, de rien faire qui puisse éteindre dans son cœur l'amour de Dieu. C'est un homme dans une disposition semblable à celle de saint Paul, lorsque ce grand apôtre s'écriait : « Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? Ce n'est ni la prospérité, ni l'adversité, ni la faim, ni la soif, ni les puissances du ciel, ni celles de la terre, ni le péril, ni la persécution, ni le glaive, ni la mort ! » Un homme ainsi résolu, n'est-ce pas un homme digne de Dieu ?

III. Passons à la Communion *fréquente*. Par Communion fréquente, on entend celle qui se fait plusieurs fois la semaine, *plus d'une* ou *plus de deux fois* (1). Il n'y a point de doute (comme le remarque Benoît XIV dans son livre d'or du *Synode diocésain)* que ce soit une erreur de l'accorder à ceux qui tombent souvent dans des péchés graves, et qui ne s'inquiètent pas de faire pénitence et de s'amender ; ou à ceux qui s'approchent de la Table sainte avec affection aux péchés véniels de propos délibéré, sans nul désir de s'en affranchir (1). Mais on peut permettre et conseiller la Communion fréquente aux fidèles qui, malgré leurs faiblesses, remplissent leur devoir de bons chrétiens, ont le désir d'aimer Dieu, de le servir, de le prier, vaquent quelque temps, tous les jours, quand ils le peuvent, à l'oraison mentale et ne tombent pas trop souvent en des fautes délibérées (2). Quant aux fautes qui échappent à la faiblesse et à la fragilité humaines, non-seulement elles ne doivent pas empêcher la fréquente Communion, mais elles sont, en quelque sorte, un motif de plus pour nous y exciter, puisque, selon la doctrine du Concile de Trente, « la Communion est le remède de nos fautes journalières. » Alors on doit communier plus souvent, de la même manière qu'on prend plus souvent des fébrifuges et des toniques, lorsqu'on éprouve des ressentiments de fièvre plus souvent répétés (3).

IV. Pour la Communion de tous les jours, la question est plus délicate. Très peu de personnes sont capables d'y être admises. Saint François de Sales exige dans le communiant : l'exemption du péché mortel, l'exemption, non pas de tout péché véniel, mais de *toute affection* au péché véniel ; un grand désir de recevoir Notre-Seigneur ; la victoire à peu près complète sur les mauvais penchants par une application sérieuse à l'œuvre de la perfection, et, de plus, l'avis du directeur.

(1) Quæ plus quam semel vel bis fit in hebdomadâ (Scavini, t. III).

(1) S. Liguori : *Praxis Confessarii*, n° 149.
(2) Gury : *Theol. mor.*
(3) Mgr Landriot : *La sainte Communion*, p. 116.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

II

Tirons avec Bourdaloue plusieurs conclusions de la doctrine que nous venons d'exposer.

I. Il est des personnes qui communient trop souvent. On est indigne de la Communion fréquente par défaut de révérence et de dispositions. Tels sont ceux qui communient sans la préparation qui convient, précipitamment et à la hâte ; sans recueillement et sans attention sur eux-mêmes ; dans une dissipation habituelle et volontaire ; dans un mouvement d'intrigues et d'affaires où l'on aime à s'ingérer et dont on devrait se retirer ; dans un état de tiédeur où l'on se néglige, où l'on se pardonne bien des fautes auxquelles on ne prend pas garde et qu'on traite de bagatelles, où l'on s'élargit la conscience sous prétexte de se préserver des scrupules ; par coutume ; par une sorte d'ostentation ; quelquefois par une secrète émulation, par comparaison avec celui-ci ou celle-là.

On est indigne de la Communion fréquente par défaut de pureté, quand on est dans des habitudes vénielles dont on n'a pas souci de se corriger. Telles sont ces personnes qu'on voit, sous un beau masque de dévotion, orgueilleuses et hautaines, sensibles et délicates, aigres dans leurs paroles, vives dans leur ressentiment, précipitées dans leur conduite, impatientes, difficiles, dures, insubordonnées, arrogantes, jalouses, médisantes.

On est indigne de la Communion fréquente, quand on n'en tire point de fruits. Lorsqu'un homme, usant chaque jour de viandes solides, demeure toujours également faible, nous jugeons que le corps est affecté de

quelque maladie, et qu'il y a quelque principe vicieux qui paralyse l'efficacité de la nourriture. On la lui retranche alors, ou, tout au moins, on ne la lui donne qu'avec précaution. De même faut-il agir dans l'ordre de la grâce. Si quelqu'un communie souvent sans nul profit, s'il garde les mêmes imperfections, les mêmes défauts, les mêmes fâcheuses habitudes, le même système de vie, sans nulle amélioration ; s'il n'est pas plus rempli de Dieu, pas plus détaché des intérêts et des vains amusements du monde, pas plus zélé pour sa perfection, pas moins négligent dans tous ses exercices ; s'il est toujours aussi imprudent dans ses démarches, aussi indiscret dans ses paroles, aussi rigoureux pour le prochain, aussi peu charitable, aussi peu mortifié, aussi esclave des caprices de l'humeur, il faut diminuer ses Communions de peur qu'elles ne deviennent plus dommageables que profitables. « Trois ou quatre Communions par semaine, disait le Père Bourdaloue, pourtant si large sur le sujet qui nous occupe, et pas un point retranché de son extrême délicatesse, ni de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, ni de son aigreur, ni de sa hauteur d'esprit : voilà ce que je ne puis approuver, ce que nul homme n'approuvera. AVANT QUE D'ÊTRE DÉVOT, JE VEUX QUE VOUS SOYEZ CHRÉTIEN. DU CHRISTIANISME A LA DÉVOTION : C'EST L'ORDRE NATUREL ; MAIS LE RENVERSEMENT ET L'ABUS LE PLUS MONSTRUEUX, C'EST LA DÉVOTION SANS LE CHRISTIANISME. »

II. Par contre, il est des personnes qui ne communient pas assez souvent. Elles ne tombent pas, ou fort rarement, en péché grief ; elles ont horreur d'offenser Dieu, même véniellement ; elles accomplissent avec soin leurs devoirs d'état ; elles désirent devenir de jour en jour plus parfaites et elles ne s'approchent que rare-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment de la Table sainte, sous des prétextes spécieux, mais vains.

« J'ai peur de manquer de respect à Notre-Seigneur et de me familiariser avec un si grand mystère. » — Refuser les avances de l'amour le plus généreux par respect ! Est-ce possible ? En tout cas, rien n'est plus contraire à l'institution du Sacrement et à l'esprit de l'Église. Si l'homme venait à se retirer quand Dieu l'appelle, ce ne serait pas du respect, dit saint Bonaventure, mais de la sottise (1). Or, Dieu ne nous fait-il pas les plus pressantes invitations de venir nous asseoir souvent à sa Table ?

« Je suis trop rempli d'imperfections. » — La Communion est l'antidote qui nous en guérit. Nous prenons chaque jour ce pain céleste, dit saint Ambroise, pour remédier à nos infirmités de chaque jour. Que penseriez-vous de celui qui ne voudrait pas manger parce qu'il est faible, ou qui ne voudrait pas approcher du feu parce qu'il a froid ? Jésus-Christ dans l'Eucharistie, dit saint Jean Damascène, est un charbon ardent, *carbo ignitus*. Au reste, ajoute Taulère, la Communion est la meilleure préparation à la Communion fréquente. Et saint Thomas estime que la Communion fréquente est nécessaire pour réparer la déperdition de piété et de ferveur qui se fait constamment au contact du monde.

« Mais je n'ai aucune dévotion, je ne sens aucune consolation et je ne tire aucun profit de mes Communions. » — Autre chose est d'avoir de la piété, autre chose de la sentir. Cherchez Dieu plutôt que ses consolations. Vous êtes dans l'aridité, c'est bon signe ! C'est ainsi que Dieu traite ses amis. Saint François d'Assise vécut deux ans dans cet état ; sainte Madeleine de Pazzi cinq ans ; sainte Thérèse vingt-deux ans ; saint Hugues, évêque, toute sa vie. Si vous retombez dans vos imperfections, *souvenez-vous que la Communion opère lentement à la manière de la nourriture*, et les progrès d'une âme sont quelquefois insensibles comme ceux de la plante. Ayez la volonté de vous amender, et marchez en toute confiance !

(1) Si homo non iret cum vocatur, non esset reverentia sed stultitia (IV Sent., dist. x).

Si le monde vous demande pourquoi vous communiez si souvent, dites au monde que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer de vos misères, pour trouver de la consolation à vos peines, et pour vous soutenir dans vos faiblesses. Dites au monde que deux sortes de gens doivent communier souvent : les parfaits, parce qu'étant bien disposés ils auraient grand tort de ne pas s'approcher de la source de la perfection ; les forts, de peur de s'affaiblir, et les faibles, afin de se fortifier ; les sains, pour se préserver de toute maladie, et les malades, pour chercher leur guérison.

S. François de Sales.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIII

DE LA COMMUNION FERVENTE : SES CONDITIONS

Sub umbra illius quem desideraveram sedi et fructus ejus dulcis gutturi meo-

Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à ma bouche.

(Cant., II, 3).

Qu'ils sont magnifiques les fruits de la sainte Communion : les richesses de la grâce sanctifiante augmentées ; l'âme nourrie et vivifiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la préservation des péchés mortels ; la rémission des fautes vénielles et des peines temporelles, dues à nos offenses envers Dieu ; un gage reçu de la gloire éternelle ; une douceur ineffable qui rejaillit jusque sur le corps ; un droit nouveau acquis à la résurrection glorieuse ; l'unité du corps mystique du Sauveur procurée. Mais pour qui la plénitude de ces grâces étonnantes ? Pour l'âme qui communie avec ferveur. Qu'est-ce donc que la *ferveur* et quelles en sont les *conditions* pour la Communion ?

I

Que personne, dit saint Jean Chrysostome, ne vienne à la Table sainte avec tiédeur et engourdissement, que tous, au contraire, soient pleins de ferveur et d'empressement, *Nemo resolutus accedat, nemo cum nauseâ, omnes ferventes et excitati.* Mais qu'est-ce que la ferveur ? C'est, répond le cardinal de Lugo, une certaine ardeur de charité par laquelle nous aimons Dieu non-seulement dans les choses nécessaires, mais encore dans les choses de surérogation (1). La ferveur réside essentiellement dans la volonté ; elle consiste dans une disposition de générosité dans l'amour. Qu'on le remarque bien, cette ferveur de *volonté* est seule requise pour participer abondamment aux fruits de la Communion. La ferveur *sensible*, dirons-nous avec un pieux auteur, n'est pas nécessaire. Elle peut même chez plusieurs dégénérer en jeu d'imagination, en recherche d'amour-propre, en délicatesse pleine de sensualité mystique. Il ne faut pas penser l'obtenir à force de bras. Souvent plus on la poursuit, moins on arrive à la saisir. Les efforts que l'on fait pour l'atteindre ne servent qu'à tendre les nerfs, à fatiguer la tête et à créer une sorte d'impuissance intellectuelle et morale. Au contraire, lorsque le cœur est à Dieu dans la tranquillité de l'amour, souvent elle se fait sentir comme spontanément, au moment où l'on s'y attend le moins. Les personnes qui cherchent avec inquiétude cette ferveur sensible feraient bien de mé-

(1) De Lugo, *De Euch.*, sect. IV.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

diter les belles paroles du Docteur séraphique : « Plus d'une fois, dit-il, la liberté de l'âme est ensevelie sous les efforts impétueux du cœur. Alors on veut extorquer d'une manière violente et précipitée l'expression d'une piété affectueuse ; et si l'on ne peut pas obtenir immédiatement, selon les désirs de son cœur, cette grâce de dévotion sensible, on s'attriste et l'on s'endurcit davantage. Et plus les désirs de se forcer dans cette voie sont excessifs, plus l'aridité augmente. Ainsi quand on met des raisins et des olives sous le pressoir, si l'on veut précipiter l'opération, on obtient une liqueur moins limpide et moins bonne que si l'on avait pressuré tranquillement et avec modération. Plus l'amour est libre, plus il est fécond. Aussi, souvent plus tard et dans une autre circonstance, l'homme sent davantage ce sentiment de piété, parce qu'alors son âme livrée à sa propre liberté, s'élève spontanément sur les hauteurs, tandis qu'une précipitation violente fatigue même les mouvements de la vie corporelle (1). »

Cela étant dit comme préliminaire, voyons quelles qualités doit avoir la Communion pour être vraiment fervente.

II

Elles sont parfaitement exprimées dans cette parole des saints livres : « Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré. » La Communion fervente est celle qui est faite avec une foi profonde, *sub umbra illius ;*

(1) S. Bon , *De Prof. rel.*, lib. II.

avec des désirs enflammés, *quem desideraveram ;* dans le calme et le repos du recueillement, *sedi.*

I. Je me figure une âme fervente qui va s'approcher de la Table sainte ; un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul, une sainte Thérèse. Quel est son premier sentiment ? c'est un vif sentiment de foi. « Je vais recevoir mon Dieu ! » Cette pensée est pour elle une vive lumière qui inonde son esprit de clartés ; c'est un ressort puissant qui donne le branle à toutes les saintes affections de son cœur. C'est une lumière. Sous les frêles accidents du pain et du vin elle adore le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le Créateur de l'univers, le Roi des rois, le Juge des vivants et des morts, la joie des anges et des saints. Il est là, se dit-elle, cachant sous les apparences eucharistiques l'éclat de son visage plus étincelant que mille soleils. Elle ne souhaite pas comme ces fidèles de Constantinople, dont parle saint Jean Chrysostome, de voir Jésus-Christ, de toucher le bord de sa robe ; elle le voit, elle le touche des yeux de la foi, du doigt de l'amour, des empressements de la dévotion ; *tangi potest, sed affectu, non manu ; voto, non oculo ; fide, non sensibus. Tangis manu fidei, desiderii digito, devotionis amplexu, tangis oculo mentis* (1). Et cette vision de Jésus-Christ par la foi, fait sur le chrétien qui va communier la même impression que la présence du Sauveur fit sur saint Jean-Baptiste, lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère. Elle fait tressaillir son cœur de joie ; elle met en mouvement toutes les vertus pour la digne réception de l'hôte divin qui va venir : la pénitence qui purifie son âme des moindres souil-

(1) S. Bern. *Serm* xx *in Cant.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®

lures ; l'humilité qui le prosterne et l'anéantit dans le respect ; la religion qui lui fait rendre les hommages les plus profonds ; l'espérance qui dilate son cœur ; la charité qui l'embrase ; le recueillement qui oublie la créature pour se concentrer fortement sur les amabilités infinies du Sauveur.

II. Seconde disposition de l'âme fervente : un désir ardent de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, *sub umbrâ illius quem desideraveram*. Oui, il faut venir au banquet eucharistique comme le cerf altéré s'élance vers la fontaine d'eau vive, comme le famélique court à la table chargée de mets, comme celui qui est transi de froid se hâte près d'un ardent foyer. Il faut imiter l'Épouse des Cantiques qui commence ses entretiens avec son divin époux par des désirs enflammés : *Osculetur me osculo oris sui* (1). Il faut entrer dans les sentiments des anciens patriarches qui soupiraient dans les limbes après la venue du Messie : *Veni, Domine, et noli tardare !* Il le faut : c'est la volonté de Jésus-Christ : il veut être désiré, dit saint Grégoire de Nysse, *sitit sitiri*. Il le faut : la nature même de la Communion, où Notre-Seigneur se donne à nous sous forme de nourriture, nous le prescrit : la nourriture en effet profite en proportion de l'appétit avec lequel on la prend. Il le faut : nos propres intérêts l'exigent. Bienheureux, dit notre divin Sauveur, ceux qui ont faim et soif de la justice *parce qu'ils seront rassasiés* (2). *Il a remplit de biens les affamés* (3). *Dilatez votre bouche et je la remplirai* (4). Il le faut : les saints docteurs

(1) Cant. I, 1.
(2) Matth., V, 6.
(3) Luc., I, 53.
(4) Ps. LXXX, 11.

CHAPITRE XIV

DE LA COMMUNION D'ARIDITÉ : POURQUOI DIEU LA PERMET

In terrâ desertâ et invià et inaquo à sic in sancto apparui tibi ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam.

Dans cette terre déserte où je me trouve, où il n'y a ni chemin ni eau, je me suis présenté dans votre sanctuaire pour voir votre puissance et votre gloire.

(Ps. LXII, 3).

Dieu fait passer le monde que nous habitons par de perpétuelles vicissitudes de jours et de nuits, de saisons différentes qui se succèdent les unes aux autres, de temps divers de pluie ou de sécheresse, d'air doux ou serein, de vents et d'orages qui font que rarement une journée ressemble à une autre journée. Admirable variété qui procure une grande beauté à l'univers ! Il en est de même de l'homme que les anciens ont appelé *un résumé du monde*. Sa vie naturelle et surnaturelle est un tissu de joie et de douleur, de consolations et de peines, de lumières et de ténèbres. Il

éprouve en particulier de ces alternatives dans la participation à la Table sainte. Tantôt il est inondé de délices : de douces larmes coulent de ses yeux, son cœur est ému d'une ineffable émotion, c'est une suavité incomparable, ce sont des lumières éblouissantes, c'est un ciel anticipé. Tantôt il est dans la sécheresse la plus aride : son esprit est plein de ténèbres, son cœur est comme glacé, il est pris d'un ennui indéfinissable, comme Jésus au jardin des Olives, *cœpit pavere et tædere et mœstus esse* (1). Si le chrétien n'est pas éclairé sur les voies de Dieu, s'il ne sait pas quelle conduite il doit tenir dans cette situation désolée, il court risque de faire fausse route. Expliquons donc pourquoi Dieu permet qu'une âme ne trouve que sécheresse et aridité à la sainte Table : c'est ou bien pour nous *punir* paternellement, ou bien pour nous *éprouver ;* mais, toujours, c'est pour notre bien.

I

Avant d'entrer en matière, il est nécessaire de faire une remarque, pour qu'il n'y ait point de malentendu. Il y a une grande différence entre la tiédeur et l'aridité. Celle-ci ôte, à la vérité, le sentiment et le goût de la piété pour un temps, mais elle en laisse le fond, le solide et les pratiques ; celle-là, au contraire, ruine entièrement la dévotion et trouve de spécieux prétextes pour se dispenser de ses pratiques qui lui sont à charge. L'âme qui est dans l'aridité fait tous ses

(1) Marc., XIV, 33.

efforts et ne néglige rien pour sortir de sa peine, ou du moins pour mériter d'en sortir ; elle prie, elle soupire, elle s'humilie, elle se mortifie et elle agit avec le même courage et la même fidélité que si elle sentait beaucoup et était inondée de douceurs, digne, par là même, de se nourrir souvent du corps et du sang de Jésus-Christ. L'âme, au contraire, qui vit dans la tiédeur, ne fait aucun effort pour sortir de son état qui lui plaît ; elle néglige la prière, la présence de Dieu et la mortification, ce qui la rend indigne de s'approcher fréquemment de la sainte Communion.

Cela posé, je dis que Dieu nous retire les consolations sensibles de la Table sainte, d'abord pour nous punir de certaines infidélités.

Les aridités proviennent quelquefois d'un refroidissement de charité et d'une trop grande attache à la créature. On donne un trop facile accès aux pensées du monde ; on se distrait dans une infinité d'affaires étrangères à ses devoirs d'état et qui, ne regardant pas le salut, ôtent le temps de s'appliquer à Dieu. Tantôt on se livre aux vaines joies du siècle ; tantôt on se laisse insensiblement embarrasser dans les choses temporelles, et il arrive que peu à peu on perd le goût de Dieu.

D'autrefois, on est privé des suavités de la Communion, parce qu'on a résisté à la grâce. L'Épouse des Cantiques mollement couchée ne voulut point se lever pour aller ouvrir la porte à son Époux ; elle perdit la douceur de sa présence. La même chose nous arrive à nous-mêmes. Nous faisons des réserves, nous refusons certains sacrifices, nous agissons à l'égard de Dieu avec parcimonie, et Dieu, pour nous punir, se retire un peu de nous. Plongés que nous sommes dans beaucoup de petites satisfactions sensuelles, nous ne voulons pas

nous en priver pour aller à nos exercices spirituels ; nous ne répondons pas à la voix de Jésus qui nous appelle, et cela par une lâcheté réfléchie ; quoi d'étonnant, s'il nous laisse dans l'obscurité et l'assoupissement ?

Ceux-ci n'éprouvent plus de délices sensibles au banquet sacré, en punition de la négligence qu'ils ont eue à faire un bon et prompt usage des suaves consolations de l'amour divin. Leur nonchalance est punie comme celle des Israélites paresseux qui, n'ayant point ramassé la manne de bon matin, la trouvèrent toute fondue après le lever du soleil.

Ceux-là sont dans la sécheresse parce qu'ils ont abusé des grâces sensibles en en tirant vanité. « Dieu agit alors, dit saint François de Sales, dans son naïf langage, comme une mère qui ôte le sucre à son enfant sujet aux vers. Il nous prive des consolations de sa grâce lorsqu'une vaine et présomptueuse complaisance, qui est le ver du cœur, commence à s'y former. Il m'est avantageux que vous ayez humilié mon âme disait le prophète royal, car avant que vous l'eussiez fait, je vous avais offensé. *Bonum est quia humiliasti me!* » (1).

Il est juste de le remarquer, les afflictions de l'esprit viennent aussi de l'indisposition du corps ; l'excès des veilles, des travaux et des jeûnes nous accable de lassitude, d'assoupissement, de pesanteur et d'autres semblables infirmités qui ne laissent pas de fortement incommoder l'âme, à cause de son étroite union avec le corps.

(1) Ps. CXVIII, 78.

nous le recommandent avec beaucoup d'instances. « Voulez-vous, dit saint Jérôme, recevoir la nourriture du Seigneur ? Voulez-vous manger votre Sauveur et votre Dieu ? Ecoutez ce qu'il vous dit : Ouvrez la bouche de votre cœur, car vous recevrez à proportion que vous l'ouvrirez. La mesure des biens que vous recevrez ne dépend pas de moi, mais de vous. Si vous le voulez, vous me recevrez tout entier : *Non est in meâ potestate, sed in tuâ est. Si volueris me totum accipies.* » Et saint Jean Chrysostome : « Ne voyez-vous pas avec quel empressement les enfants s'attachent au sein de leurs mères et pressent leurs mamelles. C'est avec la même ardeur que nous devons aller à la Table sainte et porter nos lèvres au calice du salut (1). » Et saint Anselme : « Plus vous aimez cette nourriture, plus vous en mangez ; et plus vous en mangez, plus vous l'aimez. L'amour et la faim de ce céleste aliment se perfectionnent réciproquement : *Hunc cibum plus manducat qui plus amat ; et plus amando rursus, qui plus et plus manducat, plus et plus amat.* Seigneur Jésus, puissé-je mieux comprendre mes misères et vos bontés pour vous désirer davantage ! Puissé-je entrer dans les sentiments des premiers chrétiens, qui soupiraient si vivement après la sainte Eucharistie, qu'ils l'appelaient « l'objet par excellence de leurs désirs », DESIDERATA ! Puissé-je dire en toute vérité et sans mensonge, comme Isaïe : *Mon âme vous a désiré toute la nuit ; et je m'éveillerai dès le point du jour pour vous chercher de tout mon esprit et de tout mon cœur !* (2) Puissé-je en toute sincérité pouvoir m'écrier

(1) S. Joan. Chrys., *hom.* LX *ad. Pop. Ant.*
(2) Is., XXVI, 9.

avec le Psalmiste : *Que vos tabernacles me sont chers, ô Seigneur des vertus ! Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur. Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant ! Le passereau trouve bien une demeure dans votre temple, et la tourterelle un nid pour y mettre ses petits. O Seigneur des vertus, mon Roi et mon Dieu, faites que vos autels soient ma demeure ! Heureux ceux qui habitent dans votre maison, et qui mangent de votre pain ; ils vous loueront à jamais* (1) ! Du moins, Seigneur, permettez-moi de prendre tous les soupirs, tous les désirs, toutes les ardeurs de vos Apôtres, de vos saints et surtout de l'auguste Marie, d'en faire un trésor et de vous l'offrir en supplément de mes langueurs et de mon indigence !

III. Si nous voulons communier avec ferveur, il faut apporter une troisième disposition : la douce tranquillité d'une âme recueillie. Nous devons veiller à ne pas nous laisser aller à un empressement tumultueux, à ne pas nous abandonner à la dissipation de l'esprit et du cœur. Il faut prendre comme l'Epouse du Cantiques des Cantiques, une situation de repos, « *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi.* » La loi figurative et la loi nouvelle unissent leurs voix pour nous faire cette recommandation.

Abraham voulant faire son sacrifice laissa ses serviteurs au pied de la montagne ; Moïse gravit seul le Sinaï, après avoir donné ordre au peuple de rester en bas ; le Grand-Prêtre entrait seul dans le sanctuaire pour offrir l'encens. Ainsi, quand nous allons recevoir la sainte Eucharistie, nous devons nous élever, par la

(2) Ps LXXXIII, 2-6.

contemplation, au-dessus de toutes les préoccupations terrestres. — L'encens qui brûlait sur l'autel des parfums montait en droite ligne vers le ciel les vents n'en faisaient point ondoyer la fumée ; ainsi les aspirations de notre cœur, quand nous sommes sur le point de communier, doivent aller droit à Dieu, sans être agitées par la distraction volontaire. — Le Fils de Dieu parut sur le char d'Ezéchiel comme un homme d'ambre, *in medio ejus quasi species electri* (1), pour nous apprendre que, comme l'ambre est doué d'une force attractive, de même, Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement veut attirer à lui nos esprits et nos cœurs, en les arrachant au monde et à ses vanités.

Sous la loi nouvelle, autrefois, avant la participation aux mystères sacrés, un diacre recommandait à haute voix le recueillement : ATTENDITE, faites attention ! s'écriait-il. Et aujourd'hui, avant de commencer les prières du *Canon*, le prêtre invite les fidèles à élever leur cœur en haut : *Sursum corda !* C'est comme s'il disait : « Tenez-vous, je vous prie, dans le respect ; oubliez les choses de la terre pour contempler dans le silence absolu des créatures les bontés infinies du Créateur ! »

Attachons un grand prix à ce recueillement profond quand nous nous disposons à venir à la Table sainte. Au moment de la Communion, dit encore saint Jean Chrysostome, il faut une grande tranquillité, beaucoup de silence et un calme profond dans l'intime de notre esprit : *Oportet magnam esse tranquillitatem, multumque silentium et profundam cogitationum quietem* (2). C'est dans le silence, dit le poète païen Ménan-

(1) Ezech., 1, 4.
(2) S. Joan. Chrys., *De Consubst.* Hom. VI.

dre, que la divinité opère ses merveilles. C'est dans le silence de la nuit de Noël que le Sauveur s'est donné au monde ; c'est dans le silence du recueillement que Jésus se donne avec plénitude à l'âme. Rappelons-nous cette parole du P. Faber : « *Qu'une préparation de paix est le plus bel ornement d'un cœur dans lequel doit reposer mystérieusement le Très-Saint Sacrement.* »

Foi, désir et recueillement : voilà donc les trois sentiments qui animent les âmes ferventes quand elles vont s'unir à Notre-Seigneur dans la sainte Communion. Que ce soient nos dispositions quand nous participons au banquet sacré ; et nous recevrons avec abondance la grâce sanctifiante, et avec elle une grâce d'onction, une grâce de nourriture et de réfection spirituelle, une grâce de joie, une grâce de force qui nous fera marcher à pas de géant, dans la voie de la perfection !

Sans la Croix et le Saint-Sacrement je ne pourrais pas vivre !

La Bienheureuse Marguerite-marie.

CHAPITRE XV

DE LA COMMUNION TIÈDE : SES FUNESTES CONSÉQUENCES

Utinam frigidus esses !
Plût à Dieu que vous fussiez froid !
(Apoc., III, 15).

Par Communion tiède, j'entends celle qui est faite par une âme qui est volontairement languissante dans le service de Dieu, qui se traîne plus qu'elle ne marche dans les voies spirituelles, qui ne s'applique aucunement à vivre de la vie intérieure, toute absorbée qu'elle est dans les vanités du monde ; — par une âme immortifiée qui, le péché mortel excepté, ne sait rien refuser à ses passions, s'abandonne aux fluctuations du caprice, *vit dans l'habitude non rétractée du péché véniel de propos délibéré ;* — par une âme qui, sous prétexte que les fautes vénielles ne damnent pas par elles-mêmes, ne veut pas se priver de cent petites satisfactions légèrement coupables, traite ces péchés de bagatelles, et appelle ceux qui les évitent avec grand soin du nom dédaigneux de scrupuleux ou de dévots ; — par une âme qui s'approche de la Table

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dre, que la divinité opère ses merveilles. C'est dans le silence de la nuit de Noël que le Sauveur s'est donné au monde ; c'est dans le silence du recueillement que Jésus se donne avec plénitude à l'âme. Rappelons-nous cette parole du P. Faber : « *Qu'une préparation de paix est le plus bel ornement d'un cœur dans lequel doit reposer mystérieusement le Très-Saint Sacrement.* »

Foi, désir et recueillement : voilà donc les trois sentiments qui animent les âmes ferventes quand elles vont s'unir à Notre-Seigneur dans la sainte Communion. Que ce soient nos dispositions quand nous participons au banquet sacré ; et nous recevrons avec abondance la grâce sanctifiante, et avec elle une grâce d'onction, une grâce de nourriture et de réfection spirituelle, une grâce de joie, une grâce de force qui nous fera marcher à pas de géant, dans la voie de la perfection !

Sans la Croix et le Saint-Sacrement je ne pourrais pas vivre !

La Bienheureuse Marguerite-marie.

CHAPITRE XV

DE LA COMMUNION TIÈDE : SES FUNESTES CONSÉQUENCES

Utinam frigidus esses !
Plût à Dieu que vous fussiez froid !
(Apoc., III, 15).

Par Communion tiède, j'entends celle qui est faite par une âme qui est volontairement languissante dans le service de Dieu, qui se traîne plus qu'elle ne marche dans les voies spirituelles, qui ne s'applique aucunement à vivre de la vie intérieure, toute absorbée qu'elle est dans les vanités du monde ; — par une âme immortifiée qui, le péché mortel excepté, ne sait rien refuser à ses passions, s'abandonne aux fluctuations du caprice, *vit dans l'habitude non rétractée du péché véniel de propos délibéré ;* — par une âme qui, sous prétexte que les fautes vénielles ne damnent pas par elles-mêmes, ne veut pas se priver de cent petites satisfactions légèrement coupables, traite ces péchés de bagatelles, et appelle ceux qui les évitent avec grand soin du nom dédaigneux de scrupuleux ou de dévots ; — par une âme qui s'approche de la Table

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sainte par routine et sans recueillement, se contentant pour préparation de quelques actes dits seulement du bout des lèvres, sans que le cœur y prenne part, et pour action de grâces, de quelques prières machinalement récitées. Grand est le nombre de ceux qui communient en état de tiédeur ; grand aussi, hélas ! est leur malheur ! La Communion tiède, en effet, c'est une *faute ;* c'est une *perte ;* c'est un *danger*.

I

Communier avec tiédeur, c'est une faute, parce que c'est un manque de respect à l'égard de Notre-Seigneur. Le Saint-Esprit nous dit que c'est tenter Dieu en quelque manière et par conséquent pécher que de prier sans préparation. La Communion n'est-elle pas une relation plus auguste encore avec Dieu que la prière, et celui qui la fait avec tiédeur ne manque-t-il pas de préparation ? — Les choses saintes, à cause de leur excellence, demandent à être traitées avec respect ; or, traite-t-on avec respect la Communion, la plus sainte des choses sacrées, quand on s'en approche avec un esprit distrait, préoccupé de mille soins étrangers ? — Et puis, la sainteté du Sacrement nous oblige, quand nous devons nous asseoir au banquet des anges, à procurer une certaine pureté à notre âme et à faire disparaître des souillures même légères qui obscurciraient son éclat. C'est pour nous faire comprendre ce devoir que Notre-Seigneur, à la Cène, lava les pieds à ses Apôtres avant de leur donner son corps sacré et son sang précieux ! Ce serait, dit le savant cardinal de Lugo, une faute mortelle de venir à la Table sainte sans avoir la

robe nuptiale ; mais ce serait un péché véniel de s'y présenter avec une robe nuptiale déchirée, maculée, sordide, misérable et dégoûtante, comme ferait celui qui aurait la conscience souillée par une multitude de péchés véniels, *aliqua irreverentia est cum veste etiam nuptiali sordidâ et fœtidâ accedere, qualis est in eo qui multitudine venialium sordescit* (1).

Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que des péchés véniels *aimés, caressés, non rétractés*, ou des péchés véniels commis dans l'*acte même* de la Communion. Quant aux péchés véniels de faiblesse et de fragilité, ils ne nous chargent pas d'une nouvelle faute quand nous communions. Car à ceux qui commettent encore des péchés, mais par *faiblesse*, l'Eucharistie donne des secours admirables pour s'en corriger. Comme ils ont faim de ce pain céleste, et désirent s'en nourrir parce qu'ils connaissent son efficacité pour remédier à leur infirmité, ils y trouvent force et énergie, absolument comme notre corps est fortifié et reprend vigueur par l'effet de la nourriture matérielle. C'est pour ces âmes que parle le Concile de Trente, quand il dit : « que l'Eucharistie nous délivre de nos péchés quotidiens (2). » C'est à eux que saint Cyrille adresse les paroles suivantes : « Si vous vous retirez de la Communion parce que vos péchés vous rendent indignes, prenez garde que le démon ne vous fasse un piège de cette dangereuse dévotion... Remplissez-vous de pieuses pensées ; étudiez-vous à vivre saintement, et approchez de la Communion. Croyez-moi, non-seulement elle préserve de la mort, mais elle chasse toutes les maladies. Car

(1) De Lugo. *De Euch.*, disp. XIV, sect. II.
(2) Trid. sess. XIII, c 2.

lorsque Jésus-Christ demeure en nous, il arrête la concupiscence, il fortifie la piété et éteint les passions, sans considérer les péchés où nous sommes ; il guérit les malades et les blessés, et, comme un bon pasteur qui a donné sa vie pour son troupeau, il nous relève de toutes nos chutes (1). » Pour les péchés de *fragilité*, ils ne doivent pas non plus nous empêcher de communier. Puisque le juste tombe sept fois le jour dans cette sorte de péchés, s'ils étaient une raison pour se retirer de la Table sainte, qui oserait en approcher? Et s'ils empêchaient les plus intimes communications avec le Sauveur, qui pourrait les espérer? — Ainsi, quand on dit que le péché véniel rend la Communion véniellement coupable, il ne s'agit que *des péchés véniels aimés, des péchés véniels de propos délibéré non rétractés, des péchés véniels commis au banquet sacré.*

La Communion tiède offense Dieu, de plus, parce que, étant presque infructueuse, elle blesse personnellement Jésus-Christ d'une manière qui lui est particulièrement sensible. En effet, elle fait mépriser le plus auguste des Sacrements, elle donne lieu de douter des merveilleux effets qu'on lui attribue ; elle fournit aux mondains un spécieux prétexte de s'en éloigner ; elle décrie la fréquente réception des saints mystères et fait dire aux indévots que puisqu'ils ne rendent pas meilleur, il est inutile d'y participer. Mais pourquoi tant de paroles? Si la Communion tiède ne déplaisait pas à Notre-Seigneur, est-ce qu'il dirait ces paroles effrayantes: *Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud ; mais*

(2) *Lib.* IV in Joan., c. XVII.

II

Mais, plus d'une fois, sans qu'il y ait de leur faute, Dieu constitue ses amis dans un état de sécheresse très pénible, et cela pour des raisons très dignes de sa sagesse et de sa miséricorde.

Tantôt, c'est pour les tenir en garde contre l'illusion. Oui, certes, l'illusion ici est à craindre. Il peut se faire que les douceurs spirituelles ne soient que l'effet d'une imagination ardente, prompte à s'exalter, ou le jeu d'un tempérament très accessible aux émotions. Est-ce que le démon n'a pas le pouvoir de se transformer en ange de lumière pour susciter en nous des joies trompeuses, nous endormir dans une fausse sécurité et nous enlever, avec le sentiment de notre faiblesse, le désir de nous avancer dans la piété? Dieu supprime le piège, afin de nous empêcher d'y tomber.

D'autrefois, Dieu veut nous préserver des atteintes de la vanité. Il nous retire ses consolations pour que nous ne nous enorgueillissions pas des faveurs du ciel, pour nous porter à redire sincèrement la parole de l'Évangile : « Nous ne sommes que des serviteurs inutiles, *servi inutiles sumus ;* (1) tout ce que nous avons de perfection vient de Dieu, *sufficientia nostra ex Deo est* (2). » Il permet même que nous sentions l'aiguillon de la tentation, pour que nous concevions une plus grande aversion du péché, qui ose montrer sa face horrible jusqu'en présence du Sauveur, et pour nous affermir dans les sentiments d'une sincère humilité.

(1) Luc, XVII, 10.
(2) II Cor., III, 5.

De plus, le Seigneur se propose d'épurer notre charité ; il veut nous faire rechercher plutôt *le Dieu des consolations que les consolations de Dieu*. Sachons que le service de Dieu est plus méritoire au milieu des aridités qu'au milieu des joies sensibles. « Les roses fraîches, dit excellemment le saint évêque de Genève, paraissent plus belles ; mais elles ont plus d'odeur quand elles sont sèches. » De même, nos œuvres ont une meilleure odeur pour le ciel et un plus grand mérite devant Dieu, quand nous sommes en cet état de sécheresse spirituelle. Du moment que notre volonté se porte au service de Dieu, en surmontant ses répugnances, elle a plus de force et de constance que dans les temps d'une dévotion sensible. Il n'y a pas beaucoup de mérite à servir un prince parmi les délices de la paix et de la cour ; mais le servir dans un temps de troubles et de guerre, c'est une marque non équivoque de sincère fidélité. Moins il y a de notre intérêt particulier dans la pratique des vertus, plus la pureté de l'amour divin y éclate. Oh ! si nous étions bien persuadés qu'il y a plus d'amour à ne pas abandonner Jésus au jardin des Olives ou au pied de la Croix qu'à le suivre au Thabor, quel courage résigné, fort et généreux, nous garderions au milieu de nos aridités spirituelles !

Mais supposez que nous soyons en état de sécheresse, qu'avons-nous à faire ?

1° Il faut profondément nous humilier devant Dieu dans la connaissance de notre néant et de notre misère.

2° Allons à notre directeur, ouvrons-lui bien notre cœur, afin qu'il en voie les plis et les replis, et suivons ses avis en toute simplicité.

3° Si la soustraction des grâces sensibles est une

punition de Dieu, commençons par réparer les infidélités qui nous ont attiré ce châtiment.

4° Demandons, avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu, qu'il daigne nous faire sentir les suavités de son service. Supplions-le de nous rendre les douceurs de la grâce. Disons-lui : « Rendez-moi les joies salutaires de votre esprit. O Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice ! O vous, Seigneur Jésus, qui avez commandé en maître aux vents et aux tempêtes, faites cesser ce vent brûlant qui dessèche mon âme ! Faites résonner votre voix aux oreilles de mon cœur, parce qu'elle est douce à entendre ; montrez-moi votre face adorable, parce qu'elle est ravissante ! O vous qui avez fait couler l'eau du rocher, daignez toucher mon cœur pour en faire jaillir les eaux rafraîchissantes de la dévotion ! Arrosez la terre ingrate de mon âme qui n'a mérité que la stérilité ; faites-y germer les fleurs au parfum embaumé ! »

Le prophète Élie, après une sécheresse de trois ans, dut prier jusqu'à sept fois pour obtenir la pluie, d'un ciel devenu d'airain. — Prions avec persévérance comme le prophète, et la Communion attirera en nous les pluies et les rosées célestes, qui rafraîchiront et engraisseront la terre desséchée de notre cœur. Au reste, selon l'avis de saint Laurent Justinien, il faut bien se garder dans l'aridité d'abandonner la Table sainte ; car, encore qu'on ne sente pas tout l'effet de ce Sacrement, on ne laisse pas d'être nourri et vivifié spirituellement, d'autant que l'Eucharistie c'est une manne cachée qui contient toujours en soi l'abondance des délices spirituelles, quoiqu'elle ne les répande pas toujours sensiblement.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Saint Vincent de Paul resta deux ans dans une telle aridité spirituelle qu'il ne pouvait plus même formuler un acte de foi. Et comme le démon profitait de cet état d'angoisses pour le troubler par de rudes tentations, le pauvre saint plaça sur son cœur le Credo, *qu'il avait écrit à cet effet et cousu dans sa soutane. Il était convenu avec Notre-Seigneur que lorsqu'il toucherait de ses mains cette formule, ce serait l'équivalent des actes de piété qu'il ne pouvait pas faire.*

Sa vie.

parce que vous êtes tiède, je vais vous vomir de ma bouche ! (1)

Donc, à moins que la justice, la charité envers le prochain ou envers nous-mêmes ne l'exigent, à moins que le précepte ne nous en fasse une obligation, ne communions pas, si nous sommes en état de tiédeur, avant d'avoir fait de sérieux efforts pour en sortir. Et, si nous ne pouvons différer, rétractons d'abord notre négligence par un acte de contrition sincère et un bon propos efficace.

II

N'exagérons rien. La Communion tiède n'est point complètement inutile. L'âme y reçoit une augmentation de la grâce sanctifiante et des vertus infuses ; quelque chose de la grâce sacramentelle, qui est une grâce d'alimentation ; quelque droit à des grâces actuelles pour atteindre la fin du Sacrement. — Les Sacrements, en effet, opèrent d'une manière infaillible, toutes les fois que le sujet ne met point d'obstacle essentiel à leur opération. — Mais quelle diminution dans les effets de l'Eucharistie pour l'âme tiède !

I. Diminution dans le don de la grâce sanctifiante et de la grâce sacramentelle. Comme tous les Sacrements des vivants, l'Eucharistie augmente la grâce sanctifiante et confère la grâce sacramentelle, en proportion des dispositions du communiant. Il est clair, en conséquence, que celui qui s'approche de la Table sainte vo-

(1) Apoc., III, 15 et 16

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lontairement distrait, avec négligence, sans désir, sans ardeur, sans dévotion, avec un cœur appesanti par l'affection au péché véniel, reçoit beaucoup moins que celui qui vient à Notre-Seigneur avec une âme fervente et généreuse.

II. Diminution dans les grâces actuelles qui, éclairant nos esprits et excitant nos cœurs, nous aident à atteindre la fin du Sacrement. Comme parmi ces grâces il en est de plus lumineuses et de plus puissantes, est-il croyable que le Sauveur les réserve à ces âmes qui viennent à lui toutes couvertes de la *gale de la tiédeur*, comme parle saint Augustin, et ne lui causent que du dégoût ? N'est-il pas naturel qu'il garde ses faveurs de choix pour les âmes ferventes ? Qu'un homme, allant rendre visite à son ami, entre chez lui le cœur plein de tendresse, le visage épanoui, les bras ouverts; si, je le suppose, son ami le reçoit d'un air indifférent, si au lieu de venir à lui, il s'entretient avec d'autres personnes ; en vérité, y a-t-il rien au monde de plus capable de déconcerter cet ami et de lui glacer le cœur? Mais, si au contraire celui qui reçoit la visite, répondant aux démonstrations d'amitié de celui qui la fait, court au devant de lui avec empressement, l'amour peint dans les yeux ; s'il le caresse et l'embrasse ; quelles ineffables communications ! Leur silence, leurs paroles, leurs regards, tout contribue à enflammer leurs cœurs de nouvelles ardeurs ; et, dans cet heureux moment, ils ne sauraient rien se refuser. Voilà ce qui se passe à la sainte Table : le tiède resserre le cœur de Jésus et lui ferme les mains ; le fervent est comblé des plus précieuses bénédictions.

III. Privation du fruit des grâces actuelles auxquelles on ne correspond pas. Les âmes tièdes ouvriront-elles les yeux aux divines lumières que Dieu veut bien

encore leur octroyer, alors qu'elles n'ont d'attention que pour les futilités du monde, et sont comme frappées de cécité pour les choses surnaturelles ? Absorbées par mille affections naturelles, le goût infecté des plaisirs sensuels, pourront-elles percevoir l'onction et les délicates suavités de la grâce ? La fin de l'Eucharistie est de nous faire croître dans le divin amour et de nous élever comme par degrés à une sainteté suréminente ; le chrétien qui se trouve bien comme il est, et qui, après avoir communié, prétend continuer à vivre à son ordinaire, ne met-il pas un volontaire et insurmontable obstacle à l'action du Sacrement, ne paralyse-t-il pas d'une manière irrémédiable l'efficacité de la grâce ? Faut-il après cela s'étonner, si, malgré de nombreuses Communions, il y a tant d'âmes qui restent toujours les mêmes, aussi ardentes pour les plaisirs des sens et les commodités de la vie qu'elles sont paresseuses à s'acquitter des devoirs de la piété chrétienne ?

IV. Privation de la douceur spirituelle. La tiédeur est bien symbolisée par ces mouches mortes, dont parle le Sage, qui corrompent la suavité du parfum le plus précieux, *muscæ morientes perdunt suavitatem unguenti* (1). Saint Thomas dit qu'elle nous ravit le fruit de l'Eucharistie qui consiste dans la réfection spirituelle, *actualis refectio spiritualis dulcedinis impeditur* (2) ; et par là, il entend les douceurs que le Sauveur nous fait goûter dans le Sacrement. Cette privation est extrêmement nuisible, et l'on peut dire que c'est une des principales raisons qui empêchent l'âme

(1) Eccl., x, 1.
(2) S. Th., Sum. theol., III P., q. LXXIX, a. 8.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

de progresser dans la vie spirituelle. Car enfin, il n'y a rien de plus propre pour dépouiller nos cœurs des voluptés sensuelles et pour les vider de l'amour des choses créées que ces célestes délices qui nous rendent tous les autres plaisirs insipides et tous les autres biens méprisables. Il est écrit dans l'Évangile, qu'au milieu d'une tempête, Jésus assis dans une barque avec ses disciples, semblant les laisser à eux-mêmes, se livrait au sommeil, *ipse vero dormiebat* (1) : c'est l'image de sa conduite à l'égard de l'âme tiède. Il ne lui fait ni sentir sa présence, ni entendre sa douce voix. Jésus dort pour les tièdes, dit saint Ambroise, il veille pour les fervents et les parfaits, *Christus dormit tepidis, perfectis vigilat* (2). Il est assoupi par notre assoupissement, *somno nostro consopitur in nobis* (3). Il retire à lui tous les rayons de ses grâces particulières, toutes les suavités de ses consolations.

V. Privation de la rémission des péchés véniels et des peines qui leur sont dues. Cela est certain, la Communion efface les péchés véniels. Mais, pour qu'elle produise cet effet, tous les théologiens déclarent que nous devons ressentir quelque douleur de les avoir commis, et quelque désir d'en être délivrés. Or, le péché véniel ne déplaît pas aux chrétiens du caractère de ceux dont nous parlons ; ils ne forment aucune résolution de s'en corriger.

VI. Ajoutez à cela que la tiédeur nous prive de ces habitudes qui viennent si puissamment en aide aux habitudes infuses, parce que ceux qui communient sans

(1) Matth., VIII, 24.
(2) S. Amb., lib. V in Luc.
(3) S. Hil. in Matth.

dévotion actuelle, ne pensant point, à cause de leurs préoccupations étrangères, à la présence de Jésus-Christ, ne font en ce moment précieux aucun acte de vertu. Pour comprendre ceci, il faut se souvenir que les habitudes infuses, tout en nous donnant le pouvoir de bien agir, ne nous en donnent pas la facilité, parce que formellement, par elles-mêmes, elles ne mortifient pas les passions, ne diminuent point la concupiscence et ne détruisent point les habitudes vicieuses (1). Ce sont les grâces actuelles, je veux dire ces belles lumières et cette douce onction que Dieu répand dans les âmes ; ce sont les habitudes acquises qui, avec ces puissants secours, amortissent les passions et nous aplanissent les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu. Aussi, bien que ces âmes dissipées durant le temps de la Communion reçoivent quelque augmentation des habitudes infuses, étant privées de la douceur propre de l'Eucharistie et n'exerçant aucun acte de vertu, elles ne contractent point ces bonnes habitudes. De sorte qu'après avoir participé, même fréquemment, aux mystères sacrés, elles n'en sont pas plus dociles aux mouvements de l'Esprit-Saint ; elles ont toujours les mêmes difficultés à vaincre pour le bien, et elles continuent de mener une vie fort imparfaite.

Voilà un pâle exposé des dommages que subit une âme qui communie en état de tiédeur. En vérité la tiédeur ne ressemble-t-elle pas à une tempête qui détruirait presque entièrement une moisson admirablement préparée ? Ce n'est pas tout. Outre la faute qu'elle commet, outre les pertes qu'elle subit, l'âme tiède s'expose à de grands dangers.

(1) Vaubert.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

III

Les maîtres de la vie spirituelle nous assurent que la Communion tiède a une déplorable puissance pour enraciner les âmes dans la tiédeur. Saint Basile dit en termes exprès que non-seulement celui qui communie indignement, mais celui qui communie inutilement et sans fruit, mange et boit sa condamnation, *judicium sibi manducat* OTIOSE ET INUTILITER EDENS. Car, ajoute-t-il, si Dieu punit une parole oiseuse, s'il châtie rigoureusement le serviteur qui n'a point su profiter du talent qu'on lui avait remis entre les mains, quel jugement exercera-t-il contre un chrétien qui ne tire aucun fruit de ses Communions ? Et puis, ne pourrait-on pas appliquer en quelque manière à l'âme tiède, cette parole des saints Livres : « Une terre qui reçoit fréquemment les rosées du ciel et qui se couvre de ronces et d'épines est réprouvée et sur le point d'être maudite, *terra sæpe supra se venientem bibens imbrem, proferens autem spinas et tribulos, reproba est et maledicto proxima ?* » (1) N'est-il pas écrit que *quiconque méprise les petites choses tombera peu à peu ?* (2) Au fait, celui qui communie négligemment mérite que Dieu lui retire ses grâces de choix, et l'abandonne à son aveugle torpeur. C'est ce qui arrive trop souvent. Le chrétien tiède se fait illusion sur son état ; il s'imagine n'être que dans le péché véniel, et déjà il est entaché d'une paresse mortelle ; il croit vivre,

(1) Heb., VI, 7 et 8.
(2) Eccli., XIX, 1.

et déjà il est mort, *nomen habes quod vivas et mortuus es* (1). Heureux, si le jugement de Dieu ne le surprend pas dans sa fatale illusion !

Qui que nous soyons qui lisons ces pages, si nous sommes dans la tiédeur, soyons sensibles à l'honneur de Dieu oublié, à nos intérêts compromis. Purifions notre âme de l'affection délibérée que nous pourrions avoir pour les péchés véniels, surtout ceux qui sont contre la charité et la pureté. L'Eucharistie, en effet, est le Sacrement de la charité, de la paix et de la concorde. C'est pour cela que dans certaines églises, autrefois, on criait avant la Communion : *Nemo contra aliquem !* c'est-à-dire ; Qui veut communier ne doit avoir d'inimitié et de ressentiment contre personne ! C'est aussi le Sacrement de la pureté où l'on reçoit Celui qui, au rapport de l'Épouse des Cantiques, *se plaît au milieu des lis.* Renonçons aux vanités du monde, à l'estime des hommes, à mille curiosités inutiles, à mille satisfactions humaines. Désirons ne plus les aimer, ou au moins, désirons avoir ce désir. Et le Sauveur, quand il viendra nous visiter, éclairera notre esprit de ses lumières, répandra dans nos cœurs son onction et sa joie, nous aidera à perfectionner nos dispositions, à secouer notre torpeur et à changer résolument de vie. Oh ! alors comme il sera content de nous et comme nous serons contents de lui !

(1) Apoc., III, 1.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Parmi ceux qui sont chargés de la direction des âmes, quel est celui qui ignore combien la fréquente Communion elle-même endurcit les cœurs tièdes! Pourrait-on citer dix personnes plongées habituellement dans la tiédeur qui ait été guéries de cette déplorable maladie! Et qu'est-ce qui en a guéri neuf sur dix? La honte qui est la conséquence des chutes dans le péché mortel. *Hélas! c'est un jeu désespéré que celui où l'on abandonne à l'enfer le soin d'administrer les remèdes!*

P. Faber.

CHAPITRE XVI

LA PREMIÈRE COMMUNION

Prœvenisti eum in benedictionibus dulcedinis.

Vous l'avez prévenu de bénédictions pleines de douceur.

(Ps. xx, 4).

Lorsque, en 1831, l'archevêché de Paris fut saccagé et pillé, l'image de sa première Communion fut un des objets que Mgr de Quélen regretta le plus; et néanmoins que de meubles précieux, que de livres, de papiers, de manuscrits plus précieux encore avaient été jetés à la Seine ou étaient devenus la proie des flammes! Cependant le bon ange du digne prélat avait sans doute veillé à la conservation de la chère petite gravure. Un garde national l'avait ramassée dans la cour de l'Archevêché et l'avait apportée à sa femme. Celle-ci, fidèle paroissienne de Saint-Merry, s'empressa d'en avertir le Curé de sa paroisse, qui, jugeant au soin précieux avec lequel l'image avait été conservée qu'elle devait être fort chère à Mgr de Quélen, ne chercha plus qu'une occasion favorable pour la lui remettre. Cette occasion ne tarda point à se présen-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Parmi ceux qui sont chargés de la direction des âmes, quel est celui qui ignore combien la fréquente Communion elle-même endurcit les cœurs tièdes! Pourrait-on citer dix personnes plongées habituellement dans la tiédeur qui ait été guéries de cette déplorable maladie! Et qu'est-ce qui en a guéri neuf sur dix? La honte qui est la conséquence des chutes dans le péché mortel. *Hélas! c'est un jeu désespéré que celui où l'on abandonne à l'enfer le soin d'administrer les remèdes!*

P. Faber.

CHAPITRE XVI

LA PREMIÈRE COMMUNION

Prœvenisti eum in benedictionibus dulcedinis.

Vous l'avez prévenu de bénédictions pleines de douceur.

(Ps. xx, 4).

Lorsque, en 1831, l'archevêché de Paris fut saccagé et pillé, l'image de sa première Communion fut un des objets que Mgr de Quélen regretta le plus; et néanmoins que de meubles précieux, que de livres, de papiers, de manuscrits plus précieux encore avaient été jetés à la Seine ou étaient devenus la proie des flammes! Cependant le bon ange du digne prélat avait sans doute veillé à la conservation de la chère petite gravure. Un garde national l'avait ramassée dans la cour de l'Archevêché et l'avait apportée à sa femme. Celle-ci, fidèle paroissienne de Saint-Merry, s'empressa d'en avertir le Curé de sa paroisse, qui, jugeant au soin précieux avec lequel l'image avait été conservée qu'elle devait être fort chère à Mgr de Quélen, ne chercha plus qu'une occasion favorable pour la lui remettre. Cette occasion ne tarda point à se présen-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ter. Monseigneur, étant allé peu de jours après donner la Confirmation à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, paroisse non loin de Saint-Merry, accepta l'hospitalité du presbytère ; et, au dessert, après avoir amené la conversation sur les joies de la première Communion et le charme que le souvenir de ce beau jour répand sur la vie entière, on présenta au vénéré prélat l'image dont il venait de déplorer la perte. A cette vue, la joie de Mgr de Quélen se traduisit par des larmes qu'il ne put retenir. Il rentra à l'Archevêché, heureux comme un conquérant qui vient de recouvrer une province perdue, et il voulut offrir son portrait à la pieuse femme qui lui avait ménagé cette joie.

Voilà un trait véritablement bien touchant et bien instructif. Il exprime à la fois l'importance et le caractère de la première Communion.

Cela est certain, l'Eucharistie, comme la manne, se proportionne aux désirs et aux besoins de ceux qui la reçoivent ; et tous, quelque soit leur âge, peuvent être par elle réjouis, fortifiés et consolés. Néanmoins, il est incontestable qu'elle apporte à chacun des temps de l'existence humaine un secours spécial. Après l'enfance, à l'aurore de la jeunesse, elle nous enivre du plus ineffable bonheur et des plus suaves délices ; quand nous avançons dans la vie, au milieu des dangers, des difficultés, des déboires de ce monde, elle nous protège, nous soutient et nous encourage ; et quand nous sommes environnés des angoisses de la mort, comme parle l'Écriture, elle nous console et nous rassure. Aussi chacune des trois Communions obligatoires renferment pour notre utilité des grâces particulières : la Communion dernière ou la Communion en viatique une grâce de paix et de consolation ; la Communion pascale une grâce de force ; la première Communion une grâce qui

est admirablement signifiée par ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, vous l'avez prévenu de bénédictions pleines de douceurs (1). » Oui, la première Communion est de toutes les Communions la plus suave en délices et la plus féconde en célestes bénédictions, en sorte que le jour où elle s'accomplit est le plus mémorable de notre vie (2), le plus heureux et le plus décisif de notre existence. La foi et l'expérience s'unissent pour le proclamer bien haut.

I

Quand on parcourt les saints Évangiles, il y a une chose qui frappe délicieusement, c'est l'extrême tendresse que Notre-Seigneur a toujours témoignée pour l'enfance et la jeunesse, soit parce que cet âge est innocent et sans malice, soit parce qu'il est faible et a besoin d'encouragement, soit parce que c'est l'homme dans son germe, comme la rose dans le bouton, et qu'il importe de lui faire pour toujours aimer la vertu, soit plutôt à cause de toutes ces raisons réunies. Notre bon Sauveur accueillait les enfants avec bonté : il les caressait avec douceur ; il réprimandait ses disciples qui les éloignaient de lui ; il les proposait comme modèles à ceux qui veulent obtenir le paradis ; il prenait solennellement en main leur défense, et lui, dont la bouche ne s'ouvrait que pour pardonner et bénir, il prononçait des paroles de malédiction contre ceux qui, par leur

(1) Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis (Ps. xx, 4).
(2) Habebitis hunc diem in monumentum et celebrabitis eum solemnem Domino cultu sempiterno. (Exod., xii, 14.)

coupable négligence, leurs exemples et leurs paroles, sont un scandale pour les enfants et leur apprennent ou leur laissent apprendre le mal : « Malheur à celui qui aura scandalisé un de ces petits qui croient en moi ; il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendît une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer ! »

Le cœur de Jésus n'a pas changé. Aujourd'hui, comme pendant sa vie mortelle, il aime les enfants d'un amour particulier. Il leur réserve ses plus suaves douceurs, Le jour d'une première Communion, il leur ouvre tous les trésors de son cœur. Il les inonde d'une félicité inénarrable ; il les enivre d'un torrent de délices ; c'est plus que le plus magnifique festin ; c'est plus que le miel le plus exquis ; c'est la douceur des douceurs, c'est le bonheur des bonheurs.

Et d'où vient ce bonheur des premiers communiants ? D'abord de la pureté et de l'innocence de leur âme, car la pureté c'est la joie et la félicité d'après ces paroles de Notre-Seigneur : « Bienheureux les cœurs purs ! (1) » Hélas ! peut-être avaient-ils terni l'éclat de la robe d'innocence qui leur avait été donnée au baptême. Peut-être avaient-ils gémi sous la cruelle tyrannie du démon. Peut-être avaient-ils été enchaînés par les liens honteux des mauvaises habitudes. Peut-être avaient-ils été les esclaves d'un monde impie et corrompu. Peut-être avaient-ils senti souvent l'aiguillon du remords qui leur faisait expier leurs infidélités. Mais, au jour de leur première Communion, notre bon Sauveur peut leur dire comme aux Apôtres le Jeudi-Saint : « Vous êtes purs ! (2) » Il les a purifiés

(1) Beati mundo corde. (Matth. v, 8.)
(2) Et vos mundi estis. (Joan., xiii, 10)

par sa parole sainte, surtout pendant les jours bénis de la retraite. Il les a purifiés dans son sang précieux, au tribunal de la pénitence, quand le prêtre a prononcé sur eux les paroles toutes puissantes de l'absolution. Comme l'enfant prodigue, ils sont revenus à leur Père ; et, dans la sincérité de leur cœur et l'amertume de leur douloureux regret, ils ont dit : « O Père, j'ai péché, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant ! » Et Dieu leur a pardonné et leur a donné le baiser de la réconciliation. Ils sont comme les anges ; la robe de leur baptême a repris sa blancheur immaculée ; leurs liens sont tombés ; leur âme est revêtue des splendeurs de la grâce sanctifiante ; elle est ornée des vertus surnaturelles et des dons du Saint-Esprit ; les remords ont fait place au plus délicieux repos ; dans leur cœur c'est la paix la plus suave ; et, comme le Psalmiste, ils peuvent s'écrier : « C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse ! (1). »

D'autre part, cela est délicieusement certain : On est heureux d'être aimé. Mais, grand Dieu ! combien les enfants qui s'approchent pour la première fois de la Table sainte sont aimés et se sentent aimés en ce jour béni ! Ils sont aimés de leurs parents qui les ont si bien préparés, qui, le matin, ont déposé sur leur front un baiser plein de tendresse, qui prient pour eux avec tant de ferveur, qui les suivent d'un regard tout humide des larmes de l'attendrissement et de l'amour, et, les considérant dans l'église à la place d'honneur, disent avec une ineffable émotion : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, celle-ci est ma fille bien-aimée en qui je me com-

(1) Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea (Ps. cxvii, 24).

plais ! (1) » — Ils sont aimés de leurs anges gardiens qui contemplent en eux une image de leur pureté et sont fiers de les accompagner au banquet sacré ! — Ils sont aimés de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui les comble d'honneurs, de faveurs et de délices ! Ah ! quelle bonté de la part d'un Dieu si grand, de la part de l'Éternel, de s'abaisser jusqu'à de pauvres enfants ! Quelle bonté pour un Dieu, que le ciel et la terre ne peuvent contenir, de se renfermer sous les apparences d'un peu de pain pour se communiquer à de faibles créatures ! Quel honneur pour un enfant de devenir le tabernacle de la divinité, un ciboire vivant de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Quelle faveur de participer aux privilèges des heureux enfants que le Sauveur caressait, de Zachée, de Marie-Madeleine, de Lazare qui le recevaient dans leur demeure, de Siméon qui le portait dans ses bras ! Que dis-je ? les enfants de la première Communion sont plus privilégiés : le bon Jésus fait plus que de les caresser, d'entrer dans leur maison et de reposer sur leurs bras, il descend dans leurs cœurs qu'il nourrit de sa substance, qu'il fait vivre de sa vie divine, qu'il transforme, qu'il divinise, en sorte qu'ils peuvent s'écrier comme S. Paul : « Je vis, ou plutôt, ce n'est point moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (2). » Oui, le jour de la première Communion est un jour heureux, et on peut ajouter, sans crainte d'être démenti, que c'est le jour le plus heureux de l'existence entière.

Sans doute, c'est un beau jour que celui de la naissance. Cependant, il faut le dire, en entrant dans le monde, on est esclave du démon et souillé par le péché originel. C'est un beau jour que celui du baptême : l'eau régénératrice en coulant sur nos fronts purifiait notre âme de toute souillure et l'ornait des dons les plus magnifiques de la grâce. Cependant il nous manquait l'usage de la raison pour comprendre notre bonheur. On a de beaux jours dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse, quand Dieu donne d'y atteindre. Mais le bonheur est trop souvent ou diminué par la cruelle jalousie, ou troublé par les sollicitudes de la vie, ou obscurci par les ombres de la mort. Au jour de la première Communion, la joie est complète, entière, sans mélange, goûtée dans l'innocence et la pureté du cœur, provoquée par la possession du plus grand bien qui puisse être, Notre-Seigneur Jésus-Christ, savourée en pleine connaissance de cause et délicieusement partagée par les parents, les amis, et même tous les fidèles de la paroisse !

Le plus illustre guerrier et le plus puissant monarque de notre siècle était au comble de la prospérité. Un jour, entouré de ses plus fidèles compagnons d'armes, il en entend quelques-uns qui se rappelaient les uns aux autres l'époque la plus mémorable de leur vie. Il les écoute quelques instants en silence, puis, tout à coup, les interrogeant : « Messieurs, dit-il, savez-vous quel est le plus beau jour de ma vie ? » Et voilà tous ces illustres généraux embarrassés pour répondre, tant ce grand homme comptait, tout jeune encore, de journées célèbres où il s'était couvert de gloire ! Les uns nommaient Marengo, les autres Austerlitz, celui-ci les Pyramides, celui-là Wagram. Il en est qui parlaient du jour du sacre. — « Messieurs, vous n'y êtes pas, répond l'Empereur. LE PLUS BEAU JOUR DE MA VIE EST CELUI DE MA PREMIÈRE COMMUNION ! »

(1) Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui (Matth., xvii, 5).

(2) Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., ii, 20.)

Cette parole du grand homme est l'expression du sentiment qui est au cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de bien faire leur première Communion. En effet, quand, ramenant notre vie devant nous, nous cherchons un jour de joie sans mélange, n'est-ce pas le jour où nous approchâmes la première fois de la Table sainte qui se présente à notre pensée avec sa céleste auréole, avec ces cloches qui envoyaient dans les airs des notes si triomphantes, avec ce temple saint décoré de ses plus magnifiques ornements, avec les suaves parfums de l'encens, avec ces vêtements de pureté et d'innocence, avec ce cierge, symbole de notre foi et de notre charité, avec ce chapelet que nous égrenions avec tant de piété, avec ces fronts radieux, avec ces larmes de notre mère, avec cette émotion religieuse qui planait sur toute l'assistance des fidèles, avec les paroles émues de notre pasteur ? N'est-il pas vrai qu'en ce jour nous nagions, pour ainsi dire, dans un océan de bonheur ; n'est-il pas vrai que nous avions le cœur délicieusement dilaté ; n'est-il pas vrai que nous sentions, pour ainsi dire la présence de Dieu et que si on nous eut demandé ce que c'est que le ciel, nous aurions tout naturellement trouvé la réponse d'un premier communiant : « LE CIEL, C'EST UNE PREMIÈRE COMMUNION QUI DURE TOUJOURS ! »

O Dieu, que votre bonté est grande ! O Seigneur, que vos miséricordes sont ineffables ! O Sauveur, combien vous aimez les enfants ! A la Table sainte, vous les enivrez des plus suaves douceurs, mais aussi vous les comblez d'incroyables trésors surnaturels, en répandant sur eux les plus abondantes bénédictions ; vous les rendez heureux d'un bonheur qui n'est pas de la terre et vous les enrichissez des grâces les plus signalées, *prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis!*

II

C'est un fait vraiment bien remarquable, que les saintes Écritures nous remettent fréquemment sous les yeux : quand, pour la première fois, Dieu entre en rapport intime avec quelqu'une de ses créatures, il la comble de ses dons les plus précieux, il verse sur elle avec une prodigalité merveilleuse l'abondance de ses grâces. Il ne faut pas s'en étonner : Dieu est la bonté infinie, et le bien ne souhaite rien tant que de se communiquer ; et, dès qu'il en trouve l'occasion, il satisfait ce que j'oserai appeler sa divine passion de bienveillance et de bienfaisance. Tel le fleuve, une fois ses digues rompues, répand avec impétuosité ses flots devenus libres, *fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (1). D'autre part, Dieu est le Dieu sauveur, il veut le salut de tous, et sitôt qu'on l'approche avec foi et confiance, il fait l'œuvre de son amour, il s'attache à gagner les cœurs en les sanctifiant avec plénitude. Voyons plutôt. Jésus est encore dans le sein de sa mère ; il va visiter sainte Élisabeth et saint Jean, et il se montre si généreux et si bienfaisant dans cette première entrevue, qu'Élisabeth éprouve une indicible émotion, un bonheur inouï, elle prophétise et dit des paroles qui seront répétées à jamais dans le temps et dans l'éternité. Quant à S. Jean, il est purifié de la tache originelle avant sa naissance, il tressaille d'allégresse, il est rempli de grâces sublimes qui doivent faire de lui le digne précurseur du Sauveur.—Les bergers viennent adorer à

(1) Ps. XLV, 5.

la crèche le Messie nouveau-né, et, dans cette première adoration, ils sont remplis de délices qui ne sont pas de la terre et ils emportent les trésors de la sanctification la plus excellente. — Les mages viennent se prosterner devant le berceau de l'Enfant-Dieu, et les voilà transformés en hommes nouveaux, apôtres et martyrs de la loi nouvelle. - Comment redire les richesses spirituelles que recueillirent et le vieillard Siméon, et Anne la prophétesse, et les apôtres, la première fois qu'ils approchèrent du Sauveur? Or, la première Communion est la première rencontre de l'infiniment puissant et de l'infiniment bon avec l'enfant; aussi quelles bénédictions s'échappent de son Sacré-Cœur, *Et benedicebat eos!* (1)

Avec l'enfant! nous l'avons dit, répétons-le : Jésus aime les enfants d'un amour particulier, à cause de leur faiblesse, de leur innocence, de leur simplicité, de leur humilité. Et à la Table sainte, dans la première Communion, il trouve une première et solennelle occasion de leur témoigner sa dilection : quoi d'étonnant, s'il en use comme le Dieu très bon et très puissant sait le faire? *Et benedicebat eos!*

D'autre part, n'est-il pas vrai que plus l'air est pur, plus il est pénétré par les rayons du soleil, et que le bois s'assimile d'autant mieux des ardeurs de la flamme qu'il renferme moins d'humidité? De même, mieux les cœurs sont préparés à recevoir ses dons, plus Dieu multiplie ses faveurs. Or, quelles sont admirables les dispositions des enfants lorsqu'ils participent pour la première fois au banquet sacré! On peut le dire, la première Communion est de toutes les Communions celle

(1) Marc., x, 16.

qui a la plus parfaite préparation. Préparation de réflexion par les multiples instructions du catéchisme et de la retraite ; préparation de pureté par une confession bien réfléchie, bien détaillée et bien douloureuse ; préparation de prière par des supplications prolongées, répétées, fortifiées par toutes les ressources de l'union et du bon exemple; préparation de saints désirs et d'ardent amour! Aussi bien la première Communion est-elle, entre toutes les autres, féconde en grâces et en bénédictions : *Et benedicebat eos!*

Mais quelles grâces et quelles bénédictions! Aux premiers communiants Jésus distribue ses dons sans mesure. Il accorde tout ce qu'ils demandent et infiniment plus qu'ils ne sollicitent. Il ne dit pas seulement : « Que voulez-vous que je fasse pour vous? » Mais, faisant appel à sa science infinie qui voit dans les ténèbres de l'avenir et qui discerne tous les dangers, tous les obstacles, toutes les difficultés, satisfaisant, d'autre part, son désir de sauver des âmes qui sont si bien disposées et qui sont si parfaitement à lui en ce jour solennel, il donne et il donne encore. Ce n'est pas de la générosité, c'est de la prodigalité ; aux grâces il ajoute les grâces! Grâce d'une foi si lumineuse qu'elle approche des clartés de la vision ; grâce d'une confiance candide qui demande simplement sans soupçonner qu'elle puisse éprouver un refus ; grâce d'un amour de Dieu si joyeux, si doux et si fort qu'on est prêt à tout sacrifier, même la vie plutôt que de renoncer au Sauveur ; grâce de dégoût pour les faux biens du monde et d'amour pour notre sainte religion ; grâce d'affermissement dans les vertus et d'éloignement pour ce que la conscience condamne ; grâce de transformation sublime qui confère une abondance de vie surnaturelle et fait vivre de la vie de Jésus lui-même, avec qui on contracte à la Table

sainte une union si mystérieuse et si sanctifiante ! *Et benedicebat eos !*

Mais ce n'est pas assez dire que d'affirmer que la première Communion est la Communion des richesses spirituelles, des célestes bénédictions. Pour être complètement exact et la mieux apprécier encore, il faut dire qu'elle est la Communion décisive, qu'elle procure tant de grâces, qu'elle est un signe non équivoque de prédestination, en sorte que c'est avec raison que l'expérience a formulé cet adage : TELLE PREMIÈRE COMMUNION, TELLE ÉTERNITÉ !

Comment en serait-il autrement ?

Par un pacte solennel, Dieu s'est donné à l'enfant et l'enfant s'est donné à Dieu. Dieu garde sa parole pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il a commencée, *qui cœpit opus bonum ipse perficiet.* Il continue à répandre les secours surnaturels dont il a offert les prémices au banquet sacré, la grâce sacramentelle de l'Eucharistie, grâce de paix, de bonheur, de force, de vie spirituelle. Il faut que cette promesse se réalise : « Celui qui me reçoit en nourriture vivra par moi, comme je vis par mon Père ; il a la vie éternelle ; je le ressusciterai pour la gloire au dernier jour. » Il frappe à la porte du cœur, il excite, il encourage, il assiste, il protège. Le premier communiant est devenu son bien ; lui, le Dieu jaloux, ne veut pas l'abandonner, il fera tout pour le conserver. Et pour peu que la créature donne sa bonne volonté, le Créateur triomphera dans l'œuvre du salut ; et les divines semences qu'il a déposées au cœur de l'enfant deviendront une splendide moisson que les anges du paradis seront heureux de recueillir.

D'ailleurs n'est-il pas vrai qu'au jour de la première Communion les heureux convives du Seigneur prient et prient beaucoup. N'est-il pas vrai que, sous l'inspiration de leurs parents et de leurs pasteurs, ils demandent avant tout la sagesse et la persévérance dans le bien ? N'est-il pas vrai que leurs prières sont éminemment agréables à Dieu à cause de la pureté de l'âme d'où elles jaillissent, à cause de la ferveur qui les anime, à cause de la faveur exceptionnelle du jour où elles sont formulées et dans lequel le Seigneur est particulièrement incliné à la condescendance, à la miséricorde et à la générosité ? Comment ces prières seraient-elles inefficaces et n'obtiendraient-elles pas leur effet ?

D'autre part, la première Communion, par sa minutieuse préparation, par sa solennité grandiose, par l'action intime de Jésus descendant dans les cœurs avec toutes ses amabilités et toutes ses grâces, par la saisissante rénovation des vœux du baptême, par la délicieuse consécration à la sainte Vierge, fait dans l'âme de l'enfant une impression profonde, ineffaçable ; il lui fait contracter en un seul acte l'habitude du bien. Il a senti pour toujours les grandeurs, les beautés et les douceurs du juste et de l'honnête et a pris, pour ne plus la perdre, l'horreur du mal ; instinctivement, il sera incliné à bien faire et détourné de mal agir. Quand on a versé dans un vase un parfum précieux et pénétrant, il en garde le goût : à la première Communion, nous avons pris le goût de la vertu. Que dis-je ? Nous avons pris le goût de Dieu lui-même, *sapor Dei*, selon l'expression d'un grand docteur. Bon gré mal gré nous sommes inclinés vers ce Dieu si bon qui est venu nous visiter, nous nourrir de sa chair adorable, vers Dieu qui s'est uni à nous par des liens si étroits, vers Dieu dont nous avons pris la ressemblance, dont nous avons goûté les charmes inénarrables et les perfections infinies !

Ah ! il faut bien l'avouer, la première Communion

bien faite ne nous confirme pas en grâce et ne nous rend pas impeccables. Il en est qui, après avoir savouré les délices du Seigneur, se laissent séduire par les grossiers plaisirs du siècle. Il en est même qui s'égarent bien loin dans les voies de l'iniquité. Mais si la première Communion a été bonne, qu'on ne perde pas confiance. Les grâces de cette grande action revivront, La première Communion, en effet, a buriné dans l'âme, et au meilleur endroit, une démonstration lumineuse, puissante, irrésistible, plus efficace que celle des livres et des discours, de la religion que l'on a oubliée, et peut-être blasphémée et combattue. Il y a eu un jour, où, l'âme pure et exempte de la tyrannie des passions, a senti la vérité et les charmes de la religion ! Que ce souvenir soit évoqué par une grâce intérieure ou par la voix d'un cœur ami, à l'heure propice, et l'on est touché, et la conversion s'opère, et la foi et la vertu reprennent leur empire. J'en trouve un bel exemple dans la vie d'un saint prélat, ami dévoué de l'enfance et zélateur infatigable de la dévotion eucharistique. Il y a quarante ans environ, dans l'un des hôpitaux de Paris, l'hôpital Necker, se mourait un jeune homme que les mauvaises fréquentations et la presse impie avaient entraîné bien loin de Dieu. Déjà de nombreuses tentatives avaient été faites pour sa conversion, mais inutilement. M. de Ségur, qui fut Mgr de Ségur, vint visiter cet hôpital, en qualité de membre des Conférences de saint Vincent de Paul. Il s'approche du moribond pour essayer de le ramener à Dieu, il s'informe de son état, il lui offre ses services, mais le malade, devinant dans ces charitables démonstrations un siège de sa conscience, prend un visage sévère, un regard menaçant, il ne répond pas un seul mot. Tout à coup, par une inspiration divine, M. de Ségur se penche vivement vers

le moribond et lui dit à demi-voix : « Avez-vous fait une bonne première Communion ? » Cette parole fit sur le malade l'effet d'une commotion électrique. Ses traits s'adoucirent et il murmura plutôt qu'il ne dit : « Oui, Monsieur. » — « Eh ! bien, reprit le charitable interlocuteur, n'étiez-vous pas bien heureux en ce jour-là ! » Et le malade avec plus de douceur encore : « Oui, Monsieur », et au même instant deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. — Et pourquoi, continua M. de Ségur, étiez-vous heureux alors, sinon parce que vous étiez pur, chaste, aimant et craignant Dieu, en un mot bon chrétien. Mais ce bonheur peut revenir encore, le bon Dieu n'a pas changé ! » Et le malade continuait à pleurer. — « N'est-ce pas, poursuivit l'apôtre, que vous voulez bien vous confesser ? » — « Oui, Monsieur, dit-il alors d'une voix forte. Il se confessa et il fit une mort de prédestiné !

Comme conclusion de ce discours, prenons la résolution, toutes les fois que nous savons qu'une première Communion doit se célébrer, de prier avec ferveur pour les enfants qui sont appelés à y prendre part. La première Communion décide du sort éternel. Si elle est bonne, c'est le paradis ; si elle est mauvaise, hélas ! c'est un obstacle, non pas irrémédiable, mais très grand au salut ! La prière en cette occurrence est un grand acte de charité ! D'autre part, conservons précieusement le souvenir de notre première Communion. Célébrons-en l'anniversaire par des actes de religion particuliers. Offrons-y à Dieu le vif témoignage de notre reconnaissance, formulons à nouveau nos résolutions, approchons-nous des sacrements et renouvelons avec toute la sincérité et la ferveur de notre âme les vœux de notre baptême. O première Communion, sois le charme, le parfum, le baume de notre vie ! Oh ! Sei-

gneur, faites que ma dernière Communion ressemble à la première ! Qu'elle soit, elle aussi, toute lumineuse de foi, toute suave de confiance, toute ardente de charité !

J'ai toujours cru fermement que ma première Communion avait été la bénédiction de ma vie.

GÉNÉRAL DE SONIS.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XVII

LA COMMUNION PASCALE

Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.

Mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain.

(Ps. LXI, 5).

On raconte qu'un mobile de la Bretagne avait été, en 1870, emmené captif sur la terre étrangère. Le froid, la misère, le chagrin que lui causaient les défaites de la patrie, par dessus tout ce mal terrible qu'on appelle le « mal du pays », le jetèrent dans une maladie de langueur qui eut bien vite raison de ses forces. Les soins et les remèdes restaient sans effet ; son état allait empirant ; il descendait à grands pas vers la tombe. Son vieux père, sans nouvelles, le croyait mort, quand arrive une lettre annonçant la maladie de son fils et disant que l'unique remède serait la visite de quelqu'un de la famille. Le vieillard se redresse, et, malgré ses 70 ans, il part. Après mille fatigues et mille difficultés, il arrive auprès de son enfant. Celui-ci est si faible qu'il ne reconnaît pas son père.

gneur, faites que ma dernière Communion ressemble à la première ! Qu'elle soit, elle aussi, toute lumineuse de foi, toute suave de confiance, toute ardente de charité !

J'ai toujours cru fermement que ma première Communion avait été la bénédiction de ma vie.

GÉNÉRAL DE SONIS.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XVII

LA COMMUNION PASCALE

Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.

Mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain.

(Ps. LXI, 5).

On raconte qu'un mobile de la Bretagne avait été, en 1870, emmené captif sur la terre étrangère. Le froid, la misère, le chagrin que lui causaient les défaites de la patrie, par dessus tout ce mal terrible qu'on appelle le « mal du pays », le jetèrent dans une maladie de langueur qui eut bien vite raison de ses forces. Les soins et les remèdes restaient sans effet ; son état allait empirant ; il descendait à grands pas vers la tombe. Son vieux père, sans nouvelles, le croyait mort, quand arrive une lettre annonçant la maladie de son fils et disant que l'unique remède serait la visite de quelqu'un de la famille. Le vieillard se redresse, et, malgré ses 70 ans, il part. Après mille fatigues et mille difficultés, il arrive auprès de son enfant. Celui-ci est si faible qu'il ne reconnaît pas son père.

Cependant les larmes glacées du vieillard, en tombant sur ses joues amaigries, finissent par le tirer de sa léthargie. Il ouvre les yeux, et dès qu'il a vu son père, avant toute autre parole : « Père, s'écrie-t-il, donnez-moi du pain de chez nous ! » Il restait au vieillard une miche de pain de Bretagne ; il en donne à son enfant ; celui-ci le saisit et le mange avec avidité, en s'écriant avec une sorte d'ivresse : « C'est du pain de chez nous ! » Quelques jours après il était guéri (1). — Nous aussi, nous nous mourons trop souvent de langueur, usés par le feu des passions, par le contact du monde, par les assauts du démon, par les coups de la mauvaise fortune. Heureusement que nous avons *le pain de chez nous*, le pain du ciel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est fait dans l'Eucharistie notre nourriture et qui a dit ces consolantes paroles : « Celui qui me mange, au banquet sacré, vivra par moi ! » L'Église connaît nos misères et le moyen infaillible d'y remédier. Aussi bien, dans nos fatigues, dans nos lassitudes, dans nos tentations, dans nos épreuves, elle nous montre l'Eucharistie et nous dit : Prenez et mangez ! Que dis-je ? Elle nous fait une loi rigoureuse de ce souverain remède, qu'elle formule ainsi :

« Ton Créateur tu recevras
« Au moins à Pâques humblement. »

Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui un si grand nombre de chrétiens, moins par hostilité que par ignorance, habitude de l'abstention, entraînement du mauvais exemple, méconnaissent les fortifiantes énergies du

(1) *Le Très Saint Sacrement*, 4e année, p. 536.

pain divin ? S'appuyant sur les prétextes les plus frivoles, ils oublient le devoir pascal, ils tombent dans le découragement, dans la mort spirituelle, *aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum*. C'est à ces chrétiens oublieux que s'adresse ce discours ; puisse-t-il ouvrir les yeux, ne serait-ce qu'à un seul d'entre eux !

I

« Un homme, dit Notre-Seigneur, fit un jour un grand festin, auquel il invita un grand nombre de convives. Et à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous supplie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer ; je vous supplie de m'excuser. Et un autre dit : J'ai pris une épouse et je ne puis venir. Le serviteur étant de retour, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille se mit en colère et dit à son serviteur : Vas promptement dans les places et dans les rues de la ville et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Et le serviteur dit : Seigneur, ce que vous avez commandé est exécuté, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse, car je vous assure qu'aucun des hommes que j'ai conviés ne prendra part à mon festin (1).

(1) Luc, XIV.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®

Voilà une vivante peinture des miséricordieuses bontés de notre Dieu dans l'Eucharistie et des prodigieuses ingratitudes des hommes ! Combien il en est qui sont aveuglés et sans cœur, et qui, à l'exemple des invités de l'Évangile, mettent en avant les prétextes les plus futiles pour se dérober au devoir pascal !

I. On dit : « Je ne fais point mes Pâques, mais je n'en suis pas moins chrétien ; cet acte n'est point absolument nécessaire. » Erreur ! Il est au contraire absolument obligatoire de communier. C'est la volonté de Dieu, c'est la loi la plus formelle de l'Église, sanctionnée même par les peines les plus sévères. On ne peut y contrevenir sans se rendre coupable de péché grave, et sans mériter les peines de l'enfer, malgré toutes les plus brillantes vertus et les plus belles apparences de religion. « Prenez et mangez », a dit Notre-Seigneur à ses apôtres, en instituant la sainte Eucharistie. « En vérité, en vérité je vous l'affirme, a-t-il déclaré dans une autre circonstance, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Eh quoi ! Notre-Seigneur, le Verbe incarné, se renferme sous les apparences du pain et du vin, il demeure avec nous, il s'offre à nous, et il nous serait facultatif de le recevoir ! Il serait loisible à l'homme de n'opposer qu'un refus dédaigneux à ces avances de la miséricorde divine ! Un caprice de la créature suffirait pour rendre inutiles des bienfaits qui ont coûté si cher au Créateur ! Ce serait faire injure à Dieu que de le supposer. Il n'aurait plus aucun souci de sa dignité, s'il tolérait à ce point le mépris de ses dons les plus précieux. Quand Dieu se donne, le respect qu'il doit à sa majesté souveraine lui commande de nous obliger à le recevoir. Et c'est surtout quand il s'agit du précepte eucharistique que se vérifie la parole de l'Apôtre : « En vain observe-t-on la loi tout entière, si on la viole en un point, on est coupable de toute la loi. » Si vous ne communiez pas, vous pouvez être chrétien, mais hélas ! hélas ! un chrétien digne des flammes de l'enfer !

II. On dit : « Je suis absorbé maintenant par les affaires ; je n'ai pas le temps. Plus tard, plus tard ! » Mais oubliez-vous donc qu'il n'y a qu'une chose nécessaire : que la plus importante affaire, c'est l'affaire du salut ; que le grand moyen de faire son salut, c'est de participer dignement aux mystères sacrés qui donnent lumière, force et courage ? Ignorez-vous que le temps est court, que la vie présente n'est qu'une préparation à la vie éternelle ? Ne savez-vous plus la réponse à la première question du catéchisme : « Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen mériter la vie éternelle ? » Ah ! sans doute, il vous est permis d'avoir souci des intérêts temporels ; mais ce ne sont que des intérêts secondaires. Les biens terrestres, vous le savez, on les amasse avec peine, on les possède avec inquiétude, on ne les garde que peu de temps, et on les perd au moment où l'on s'y attend le moins. Travaillez donc, sans délai et sérieusement, à l'acquisition des biens éternels. Ne différez point votre salut. En attendant à demain, peut-être demain ne serait-il plus temps. Accomplissez la loi du Seigneur. Faites vos Pâques cette année. Dites-moi, aurez-vous « un plus tard ? »

III. On dit : « Mais je suis indigne ; j'ai des attaches que je ne puis me décider à rompre ; j'ai entre mes mains le bien d'autrui qu'il me faudrait restituer. » Je vous comprends. Vous êtes franc pour avouer le motif de votre abstention, soyez courageux pour le faire disparaître. Convertissez-vous, n'attendez pas pour rom-

pre vos liens ; ne différez pas pour vous débarrasser d'un bien qui ne vous appartient point. « On ne devient pas meilleur en vieillissant », dit l'Écriture. Les chaînes de la volupté et de l'injustice se font, au contraire, avec le temps, plus lourdes. Malheur à ceux qui les portent, quand la mort vient les frapper ! Combien leur salut est compromis !

IV. On dit : « Ceux qui communient ne valent pas mieux que les autres. » Prenez garde à la généralité de votre affirmation. Vous confondez l'exception avec la règle. Oui, les abus se glissent partout. Judas a vendu son divin Maître pour quelques pièces d'argent. Il peut arriver que certains convives de la Table sainte ne l'estiment même pas à ce prix. Qu'importe ! le baiser du traître n'empêcha pas le divin Rédempteur de monter au Calvaire et de sauver le monde. Malgré les outrages dont les profanateurs cherchent à l'abreuver jusque dans le mystère de son amour, le Dieu de l'Eucharistie fait son œuvre. Il éclaire les esprits des plus vives lumières, il épure les sentiments, il éteint les inimitiés, il retrempe les caractères, il affermit les convictions, il inspire les actes les plus généreux de vertu, il sanctifie, il grandit, il transforme les individus et les peuples (1).

Chrétiens, entendez donc la voix de Jésus et les appels de l'Église. Venez, et en grand nombre ; venez tous, puisque tous vous êtes invités ; venez au banquet eucharistique ; venez remplir le devoir pascal ! Venez sans hésiter, foulant généreusement aux pieds le respect humain : que vous importe le sourire ou la raillerie de l'impie ou du corrompu, quand le Roi de gloire

(1) Cardinal Desprez, Lettre sur le devoir eucharistique.

veut vous honorer ! Venez à la Table sainte, c'est pour vous la suprême grandeur, le plus délicieux bonheur, la force puissante par excellence ! Ah ! chrétiens, il nous faut de la force pour remplir tous nos devoirs, pour satisfaire dignement à nos obligations envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Il faut de la force au jeune homme pour rester chrétien au milieu de la défection générale et tenir la bride serrée aux passions qui l'entraînent aux abîmes. Il faut de la force à l'homme fait, pour demeurer toujours sans reproche devant les hommes et surtout devant sa propre conscience. Il faut de la force à la mère de famille pour être constamment à la hauteur de ses nobles devoirs. Où trouverons-nous cette force ? Je vous le répète : dans l'Eucharistie ! L'Eucharistie est l'aliment des vertus chrétiennes. Sous son action, toutes et surtout l'esprit de sacrifice, prennent un magnifique développement, comme sous l'action du soleil nos campagnes se couvrent de la plus luxuriante végétation. L'Eucharistie : voilà l'explication du dévouement héroïque des martyrs, de la religieuse garde-malade, du missionnaire, et, le dirai-je, du soldat chrétien ! Laissez-moi ici vous rappeler un souvenir patriotique. C'était pendant la guerre de Crimée (1). Un colonel français, dont il n'est point nécessaire de dire le nom, reçoit l'ordre d'enlever une redoute. Il s'élance comme un lion à la tête de son régiment qu'il électrise de sa bravoure. Il reste calme et impassible au milieu des baïonnettes et de la mitraille, comme s'il était à la parade, ou occupé à passer une revue, et il enlève la batterie ennemie qui

(1) *La dévotion à la sainte Eucharistie en exemples*, par le P Huguet, p. 47.

était terriblement défendue. Son général lui crie du milieu de son état-major: Colonel, quel sang-froid! Où avez-vous puisé un pareil calme en face d'un danger si imminent? — Mon général, répond le colonel avec une simplicité sublime, J'AI COMMUNIÉ CE MATIN! Et tout le monde d'applaudir. — Oui! l'Eucharistie est le sacrement de la force, et je l'affirme sans crainte d'être démenti, celui-là est le meilleur époux, le meilleur fils, le meilleur citoyen qui communie le mieux et le plus souvent! Venez donc, au temps pascal, vous renouveler dans la force chrétienne!

II

Mais avant de s'asseoir au banquet eucharistique, il faut s'agenouiller au tribunal de la pénitence.

Oh! frères bien-aimés, ne redoutez point la confession. C'est une des inventions les plus miséricordieuses de la bonté de Dieu. Dire ses fautes est l'une des nécessités les plus impérieuses de l'âme humaine. Le coupable a besoin de décharger son cœur dans le cœur d'un ami. Jésus-Christ n'a fait qu'enrichir de sa grâce, et élever à la dignité de sacrement, cet acte si naturel et si nécessaire. La confession, c'est la piscine probatique où l'âme est guérie, et sûrement, et toutes les fois qu'elle le désire, de toutes ses infirmités. La confession, c'est le sanctuaire de la réhabilitation: celui qui est à charge à lui-même à cause de son indignité, y dépose le fardeau de ses misères, et relève la tête avec confiance parce qu'il sait que Dieu a oublié son passé coupable. La confession, c'est la source des conseils les plus désintéressés, des encouragements les plus paternels et des consolations les plus fortifiantes; celui qui reçoit nos confidences est un ami véritable qui ne veut que notre bien et qui a la sollicitude la plus vive de nos intérêts. La confession, c'est le frein des passions, l'apaisement des douleurs, l'excitation aux plus nobles vertus. La confession, c'est le tribunal des souveraines miséricordes. Dans les tribunaux de la terre tout se passe au grand jour, les débats sont publics et retentissants, et, le plus souvent, la sentence portée est une sentence de condamnation qui impose des peines afflictives et infamantes: ici tout se passe dans le secret le plus profond; jamais le prêtre n'ouvrira la bouche sur ce qu'il a entendu au tribunal sacré; s'il prononce une sentence, c'est toujours une sentence de pardon: le pécheur contrit dit: « J'ai péché »; et le ministre de Dieu répond: « Je vous pardonne »; et, quels que soient les crimes, si le repentir est sincère, les crimes seront effacés et oubliés par Dieu lui-même. La confession enfin, c'est le principe des joies les plus suaves et des douceurs les plus ineffables.

Venez donc au tribunal sacré, frères bien-aimés. Cette démarche dont le monde et le démon font un épouvantail est extrêmement facile. Venez, il n'y a que le premier pas qui coûte! Venez vous agenouiller aux pieds du prêtre que vous aurez choisi, auprès duquel, n'en doutez pas, vous trouverez tendresse, compassion et respect pour votre âme. Venez faire l'aveu de vos misères avec un cœur humble, contrit, et décidé à changer de vie. Et, de la part de Dieu, le prêtre vous pardonnera, et vous goûterez une paix indicible qui sera un avant-goût des cieux!

Puisque rien n'est si puissant que les exemples pour persuader, je veux en terminant vous redire un trait qui résume et met admirablement en relief mes exhor-

tations. En 1853, l'illustre peintre de batailles, Horace Vernet, était venu revoir l'Afrique. Dans une partie de chasse, il vint visiter la Trappe de Staouëli. L'abbé du monastère, le R. P. François Régis, lui servit de guide. La visite terminée, on continua la promenade dans la campagne. Le grand artiste avait pris le bras du Religieux, et peu à peu, s'ouvrant à la confiance, lui dévoilait les préoccupations douloureuses qui agitaient son cœur. François Régis l'écoutait avec une admiration mêlée d'étonnement, quand la pensée lui vint d'user discrètement de la confiance de son nouvel ami pour le bien de son âme. — « Monsieur, lui dit-il tout à coup, nous sommes à la veille du dimanche des Rameaux; vous avez déjà fait les deux tiers de ce qu'on a coutume de faire à cette époque de l'année. Il ne vous reste plus qu'à vous incliner pour dire : *Bénissez-moi, mon Père !* » La brusquerie de ce dénouement ne devait pas déplaire à Vernet, dont l'imagination prompte et le caractère résolu s'accommodaient peu des prudentes transitions de la timidité. « Eh bien ! mon Père, répondit-il, avec une simplicité d'enfant, si vous le voulez, j'y consens. » — « N'allons pas si vite en besogne, reprit le Père avec une aimable familiarité. Je vous laisse pour ce soir à vos graves pensées et je retourne à mes affaires. »

Le lendemain, Vernet assista à la Messe conventuelle et sortit de l'église tout ému de la solennelle attitude des religieux au chœur, et de la majesté des cérémonies. Après s'être agenouillé aux pieds de son confesseur, il ne songea plus à rentrer à Alger, et accepta avec ravissement la proposition de passer toute la Semaine Sainte à Staouëli, pour se préparer dans la retraite à accomplir ssn devoir pascal.

A Alger, quand on apprit qu'il vivait à la Trappe

avec toute la régularité d'un religieux, ce ne fut qu'un cri de surprise et d'incrédulité.

Peu préoccupé de l'émotion dont il était la cause involontaire, Horace Vernet se disposait à faire ses Pâques, édifiant les habitants du monastère par son ardente piété.

La veille du grand jour, ne pouvant presque pas croire au bonheur qu'il éprouvait : « Je veux, dit-il au Père Régis, offrir à Dieu tous les *colifichets* que j'ai reçus, et sanctifier ainsi cette vaine gloire de l'homme. »

Sur son ordre, on apporta d'Alger l'écrin qui renfermait les plaques et les croix des divers ordres dont il avait été décoré... Il les étala sur sa poitrine qui en fut couverte, prétendant en faire hommage au Dieu de l'Eucharistie.

Lorsqu'il se leva pour aller communier, des larmes de délicieuse émotion tombaient de ses yeux. Le même soir on lui permit, sur ses instances, de s'asseoir à la table commune à côté du Père Abbé et de prendre part au maigre repas de la communauté.

Il partit ensuite, et, en quittant la maison saintement hospitalière où son cœur avait retrouvé la paix, il dit avec émotion aux religieux qui l'accompagnaient : « Ce jour est le plus beau de ma vie ! »

Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une Communion bien faite : ce sera comme un grain de poussière devant une montagne.

LE VÉNÉRABLE VIANNEY.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XVIII

LA DERNIÈRE COMMUNION OU LA COMMUNION EN VIATIQUE

Pax huic domui!
Paix à cette maison!
(Ex Lit. Cath.).

Je sais un talisman, dit le R. P. Hermann, qui nous ouvre toujours les portes de la divine miséricorde; je sais un fleuve qui nous donnera passage pour entrer dans la Terre-Promise; je sais un palmier qui nous couvrira de son ombrage et nous abritera contre les ardeurs dévorantes de la vengeance divine; je sais une source dont les eaux rafraîchissantes apaiseront notre soif dans ce désert de la vie que nous devons traverser; je sais une étoile qui nous conduira, comme la nuée des Israélites, à travers les océans de sable de cet exil, et jusqu'au terme du voyage; je sais une rosée que Dieu fait pleuvoir du ciel et qui doit nous soutenir pour le grand chemin qui nous reste à faire; je sais un arbre dont le bois adoucira les eaux amères qui nous abreuvent; je sais une vigne mystérieuse dont le fruit plein de douceur nous donnera un avant-goût de la céleste patrie. Ce talisman me rassure contre les frayeurs de la mort, et ce gage me donne confiance à mon heure dernière, et cette rosée me rafraîchit lorsque les angoisses de l'avenir viennent m'accabler, et cette étoile me guide vers la Terre-Promise; et ce fleuve me réjouit, car il me porte sur ses flots vers la cité de Dieu; et ce talisman, ce fleuve, cette étoile, cette céleste rosée, c'est la divine Eucharistie, c'est le saint *Viatique*, que les saints appellent pour ce motif: la clôture bienheureuse de la vie, *felicem vitæ clausulam!*

Voyons comment Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement est d'un secours extrêmement précieux aux fidèles en danger de mort: 1° en *adoucissant* à l'heure dernière l'*amertume* de leurs regrets; 2° en *dissipant* les *alarmes* de leur esprit; 3° en les remplissant d'une *force* surhumaine; et nous comprendrons combien à juste titre l'Église, suivant les volontés du Sauveur, nous fait une obligation grave de communier à nos derniers instants.

I

Jésus, en se donnant à nous en Viatique à la fin de notre vie, adoucit l'amertume de nos regrets.

Une âme, quand la mort est proche, repasse dans la douleur les offenses dont elle s'est rendue coupable envers Dieu; et elle entre dans le trouble et l'anxiété. Dieu lui a-t-il pardonné? A-t-elle suffisamment satisfait? Elle gémit dans une tristesse inquiète. Mais voilà que Jésus vient lui donner le baiser de l'amitié. O mon frère, si la voix de votre conscience s'élève contre vous, celle de Jésus-Christ parlera pour votre défense; si

vos péchés demandent justice, son sang implorera votre grâce ; et quelque coupable que vous soyez, puisque, touché d'un sincère regret d'avoir offensé Dieu, vous avez lavé les taches de votre âme dans le bain de la pénitence, votre cœur étant disposé aux salutaires impressions de son amour, j'ose dire que notre bon Sauveur le remplira de joie, et qu'en bannissant le trouble, il l'établira dans un repos inaltérable, *in pace in idipsum dormiam et requiescam* (1). C'est le partage des prédestinés de mourir dans la paix et la tranquillité. Ils font trembler le démon, en cédant à la mort, parce qu'ils sont tout empourprés du sang de Jésus-Christ, qui s'est immolé pour leur donner la vie. Ils meurent contents, le sourire sur les lèvres et la joie au cœur, ou, s'ils versent des larmes, s'ils jettent quelques soupirs, ce sont des gémissements de colombe ; ils ne souhaitent rien tant que de s'envoler dans le sein de Dieu, *desiderium habens dissolvi et esse cum Christo !* (2)

Il y a une seconde source de regret : c'est la peine de quitter en mourant tous les biens temporels et toutes les choses du monde qui nous sont le plus chers. *Siccine mors amara separat ?* (3) Mais qui ne sait ce que dit saint Ignace, martyr : « Que le calice de l'autel est un calice d'amour, parce que le propre du Sacrement qu'il contient est de nourrir et d'augmenter la charité. » Or, qui aime Dieu avec ardeur n'a pas grande peine de quitter la créature. L'amour divin est étranger dans le monde ; il y vit avec inquiétude ; il y souffre

(1) Ps. IV, 9.
(2) Phil., I, 23.
(3) I Reg., XV, 32.

son exil avec impatience : voilà pourquoi il le quitte avec joie, et monte comme en triomphe dans le ciel, parce que c'est le centre où il aspire. Quand le soleil s'élève sur l'horizon, on voit les plus subtiles vapeurs monter dans les airs et se répandre en pluie ou en rosée. De même, quand le soleil eucharistique se lève sur les ténèbres de la mort, on voit les bons fidèles se déprendre de la terre et monter doucement vers le lieu de leur béatitude, pendant que leurs yeux se fondent en larmes de consolation et de douceur. La perte des plaisirs, des honneurs et des richesses ne les touche plus, et ce n'est pas pour eux un sujet de plainte d'être obligés de les quitter. Adieu monde, adieu délices de la vie, s'écrient-ils ; je vous quitte de bon cœur pour aller jouir à découvert de mon Dieu que j'ai reçu voilé dans son Sacrement ! O mort, que tu me parais aimable, puisque sur ton visage tu portes toutes les lumières du Paradis ! ! !

II

Jésus dans le saint Viatique dissipe les alarmes de notre esprit sur l'avenir qui nous attend.

I. Ce qui nous épouvante d'abord, ce sont les horreurs de la mort. La pensée du tombeau, de la pourriture, des vers, saisit nos sens de frayeur et d'épouvante. Mais qui ne serait rassuré par la participation à ce pain de vie, qui est le germe de la résurrection et dont la vertu fera quelque jour refleurir nos os, et tirera nos corps de la poussière pour les revêtir des gloires de l'immortalité ! Aussi bien, saint Jean Chrysos-

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tome (1) l'assure, les anges environnent le tombeau des morts qui ont reçu le saint Viatique, et ils gardent leurs cendres comme un précieux dépôt qu'ils doivent un jour représenter dans cette assemblée générale de l'univers, où chacun sera jugé selon ses œuvres ; et certains théologiens très célèbres estiment vraisemblable, que le Sauveur du monde répandra sur le corps glorieux des chrétiens qui auront communié fréquemment, des rayons d'une éclatante beauté dont les autres ne jouiront pas. Et pourquoi pensez-vous que tant de fois l'usage de cette chair vivifiante a rendu la santé aux malades par un miracle manifeste, qu'elle a tenu lieu, aux chrétiens qui s'en nourrissaient, de nourriture pendant plusieurs années, qu'on les a vus élevés en l'air, parfumés d'une odeur d'une suavité incomparable, remplis d'une nouvelle vigueur et d'une joie extatique, éclairés d'une lumière merveilleuse qui rayonnait sur leur visage par une magnifique anticipation de leur béatitude, sinon pour nous montrer que Jésus est la vie non-seulement des esprits, mais encore des corps, qu'il doit quelque jour les venger des injures de la mort et les parer des splendeurs de l'éternité !

Oui ! la Communion et surtout la dernière Communion, nous donne un droit nouveau à la gloire de la résurrection. *Qui mange ma chair et boit mon sang*, dit Notre-Seigneur, *a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour* (2). « Mes yeux, peut dire celui qui a reçu le saint Viatique, mes yeux, vous verrez ce divin visage, qui est le trône de la beauté par essence et dont les regards inondent de joie les saints du ciel !

(1) S. Chrys., *lib. IV de Sacerdot.*
(2) Joan., VI, 55.

Mon cœur, vous aimerez à jamais cette bonté souveraine qui ravit les esprits de la céleste Jérusalem ! Ma bouche, vous bénirez éternellement le souverain Maître de l'univers. *Et in carne meâ videbo Deum salvatorem meum !* (1) ».

Pourquoi le chrétien, muni du divin Viatique, craindrait-il la mort, puisqu'il possède en son cœur la source de la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, *quoniam apud te est fons vitæ* (2). Sa chair, dans cet adorable Sacrement, est une source de vie : et si nos âmes trouvent la mort du péché originel en s'unissant à un corps tiré de la masse corrompue de l'humanité, par un effet tout contraire, elles trouvent la vie en s'unissant au corps de Jésus, tiré du sein de la Bienheureuse Vierge par une naissance miraculeuse et divine, *quoniam apud te est fons vitæ*. Son sang est une source de vie, et tandis qu'on défendait autrefois de boire le sang des animaux, parce que la vie de la chair est dans le sang, aujourd'hui, on nous commande de boire le sang de Jésus-Christ, parce que c'est l'âme de notre âme, la vie de notre esprit et l'esprit de notre vie, *quoniam apud te est fons vitæ*. Son âme est une source de vie qui anime et qui fait vivre des milliers d'anges et de saints, qui joint et unit toutes les parties de l'Église, le principe qui lui donne le mouvement, *quoniam apud te est fons vitæ*. Sa divinité est une source de vie ; notre entendement y trouve une vie de lumière ; notre volonté, une vie de grâce ; notre cœur, une vie d'amour ; nos sens, une vie de délices spirituelles ; notre corps enfin, une vie incorruptible qui le fait triompher de la

(1) Job., XIX, 26.
(2) Ps. XXXV, 10.

mort et trouver l'immortalité dans la poussière du tombeau, *quoniam apud te fons vitæ!*

II. Une autre alarme pour les mourants : c'est le jugement. « C'est un arrêt irrévocable : tout homme doit mourir, pour être jugé », *statutum est hominibus semel mori, post hoc judicium* (1). Mais, comme Jésus-Hostie nous rassure parfaitement au sujet du jugement ! Cela est vrai, le Christ a été constitué le juge des vivants et des morts. Sa justice, qui est infiniment exacte et sévère, n'épargne point les coupables, lorsqu'elle a prononcé la sentence de leur condamnation. Il exerce son office invisiblement, aussitôt que l'âme s'est séparée du corps, dans la chambre même où le malade a rendu le dernier soupir : moment terrible auquel les plus saints ne pensent jamais sans trembler ! Mais, admirez les étonnantes inventions de la miséricorde divine ! Jésus prévient lui-même son jugement par un sacrement d'amour. Au lieu même où il doit examiner mes comptes, il pense à ma décharge et m'en fournit le moyen. Avant d'être mon juge, il veut être mon avocat ; et de peur de me refuser le ciel, il s'enferme dans mon sein, afin d'être lui-même comme banni du Paradis, si la colère de son Père voulait m'en exclure ! Que peut donc craindre celui qui a gagné son juge, et en a fait le défenseur de sa cause et le témoin de son innocence ? *Quid timet cui judex causæ est assertor integritatis, testis innocentiæ ?* (2)

III

Jésus donc, par le saint Viatique, nous console et

(1) Heb., IX, 27.
(2) S. Chrysos., serm CXLIV.

nous rassure : j'ajoute qu'il nous fortifie dans les souffrances de la maladie et contre les attaques du démon.

I. Il est notre force dans la souffrance. Où les martyrs ont-ils puisé ce courage indomptable qui leur faisait affronter tous les périls et supporter vaillamment toutes les tortures, sinon dans le sang de Jésus-Christ qui les rendait en quelque sorte insensibles non-seulement aux larmes de leurs proches, mais encore aux plus cruels supplices que la rage des bourreaux pût inventer ? « Ne vous en étonnez pas, dit saint Augustin, ils étaient enivrés. Qui les avait enivrés ? Le voulez-vous savoir ? Ils avaient pris la coupe du salut : *Nolite mirari, ebrii erant. Unde ebrii erant ? Videte : acceperunt calicem unde inebriarentur* (1). » Voyez le disciple bien-aimé qui est jeté dans l'huile bouillante, et qui en sort plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré. D'où lui vient cette force ? De la coupe du Seigneur : *Nolite mirari, ebrius erat !* Voyez saint André qui embrasse la croix de son supplice avec amour, et en fait la chaire de l'Évangile et le théâtre de sa constance. D'où lui vient cette force ? Du sang de l'Agneau qu'il immolait tous les jours, comme il le dit lui-même au tyran : *Nolite mirari, ebrius erat !* Voyez saint Laurent qui bénit Dieu sur le gril ardent qui consume ses chairs ; voyez cette troupe innombrable de saints qui triomphent au milieu des supplices et qui lassent la cruauté des bourreaux par la fermeté de leur courage. Qui leur a inspiré cette générosité invincible, sinon ce vin mystérieux qui fait les martyrs aussi bien que les vierges : *Nolite mirari, ebrii*

(1) S. Aug. in Psalm. XXXI.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

erant! — Notre-Seigneur reproduit tous les jours ces prodiges pour les pauvres malades. Il les remplit d'un courage éclatant pour endurer la souffrance. Nous lisons dans l'histoire que les anciens avaient coutume d'offrir aux condamnés à mort un breuvage de myrrhe mêlée avec du vin, soit pour ôter, avec l'usage des sens, l'appréhension de la mort, soit pour leur donner du cœur. Nous sommes tous condamnés à mort, en punition de nos péchés. Que fait le Fils de Dieu? Il mêle dans le divin Sacrement le vin avec la myrrhe, je veux dire son sang avec l'amertume de ses douleurs; et en même temps qu'il nous fortifie contre les angoisses de la mort, il surprend nos sens par une sainte ivresse qui leur donne une sorte d'insensibilité pour la souffrance.

II. Mais surtout nous avons besoin, à la dernière heure, d'être fortifiés pour résister aux fureurs du démon, qui, comprenant qu'alors les minutes sont précieuses, multiplie les efforts pour nous ravir notre âme. Véritablement, s'il nous fallait en venir aux mains avec ce cruel ennemi sans être couverts de la protection de Jésus-Christ, nous aurions raison de douter du succès d'un combat aussi inégal. Un homme dénué à l'heure de la mort du secours des Sacrements, et en particulier du Sacrement de l'Eucharistie, est un soldat désarmé qui se jette imprudemment dans la mêlée. Mais, si dans ce duel j'ai le Fils de Dieu pour second, que peut l'enfer tout entier contre moi? Si le démon s'efforce par des craintes et des défiances injurieuses pour la bonté de Dieu de me faire désespérer de mon salut, Jésus-Christ est mon espérance: je ne puis croire, en le voyant si près de moi, qu'il me viendrait visiter avec tant d'amour, s'il avait dessein de me perdre. Si Satan tâche d'ébranler ma foi et de surprendre par ses prestiges les faiblesses de mon esprit, Jésus-Christ est ma lumière: je ne crains pas le père du mensonge, ayant eu l'insigne honneur de donner asile dans ma poitrine à la Vérité même. Enfin, s'il veut arracher l'amour de Dieu de mon cœur, Jésus-Christ est un feu consumant; l'incendie de charité qu'il a allumé ne s'éteint pas si tôt en nous!

Le Viatique qui nous console, qui nous rassure, qui nous fortifie aux approches du trépas, est donc pour nous la grâce des grâces. Avec Jésus-Christ nous pouvons sans crainte regarder la mort en face. Et en effet, si la mort est un départ, un voyage pour l'éternité, comme les païens eux-mêmes l'ont appelée, *profectio est, quam putas mortem* (1), qu'ai-je à craindre, quand j'ai pour guide le Fils de Dieu, qui a fait lui-même le chemin du Paradis, et l'a tracé de son sang, *initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est per carnem suam* (2). Si la mort est un combat, d'où dépend la couronne de l'immortalité bienheureuse, quel encouragement, quel sujet d'émulation pour un soldat que de combattre sous les regards de son souverain! et pour un chrétien, que de lutter sous les yeux du Sauveur, comme ces illustres Machabées qui travaient si glorieusement la mort en la présence de Dieu, *præsentiâ Dei magnifice delectati!* (3) Si la mort est une nuit obscure, peut-on craindre les ténèbres en face du soleil, ou les ombres du trépas en présence de la vie, *si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es?* (4) Au reste, telle est l'utilité du

(1) Seneca.
(2) Heb., x, 20.
(3) II Mach., xv, 27.
(4) Psalm. xxii, 4.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

saint Viatique que Notre-Seigneur a voulu, par son exemple, nous en recommander la réception. Avant d'aller à la mort, il a voulu se communier lui-même, comme dit saint Jean Chrysostome (5). Il a voulu être à la fois le banquet et le convive, celui qui mange et celui qui est mangé ; non pour en tirer aucun accroissement de grâces, mais, comme disent les théologiens, pour y goûter la douceur du Sacrement, avant de boire le calice amer de la mort. Que dis-je ? ce ne fut point assez pour son amour. Il a eu si peur, si j'ose parler ainsi, que nous négligions ce puissant secours, qu'il nous a fait une grave obligation de le recevoir. Comme conséquence pratique de ce discours, prenons la résolution aussitôt que la maladie deviendra sérieuse, de nous pourvoir de ce remède précieux. Procurons-le à ceux des nôtres qui sont dangereusement malades. Ne leur soyons pas cruels en les en privant. Et puis, si nous voulons que l'Eucharistie nous défende à notre mort, honorons-la pendant notre vie. Répétons souvent la prière de l'Église : *Esto nobis prægustatum mortis in examine,* Accordez-nous le bonheur de goûter vos suavités avant de passer par la rude épreuve de la mort !

Seigneur Jésus, vous qui êtes le solide fondement de l'espé-

1) S. Chrys., *Hom.* LXXXII, *in Matth.*

rance et du salut de ceux qui croient en vous, faites, je vous en prie, que tous ceux qui vous invoqueront au souvenir de mes souffrances et de ma mort, ressentent en toutes circonstances les effets de votre miséricorde et surtout qu'à la fin de leur vie ils reçoivent, avec un cœur contrit et humilié, les derniers Sacrements, *et qu'ils soient délivrés des embûches de l'ennemi.*

PRIÈRE DE SAINTE BARBE AVANT SON MARTYRE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIX

DE LA COMMUNION SPIRITUELLE

Ecce sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem meam et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et cœnabo cum illo et ipse mecum.

Voilà que je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, je viendrai à lui, et mangerai avec lui et lui avec moi.

(Apoc., III, 20).

Voilà « une parole étrange, dit un pieux prélat, Dieu est à la porte de notre cœur et il frappe. Évidemment, c'est un ami qui veut entrer, car il frappe, et si on lui ouvre la porte, il entre comme un convive qui veut recevoir et donner ; il veut faire un festin avec nous, et il veut que nous en fassions un avec lui. Il serait difficile d'entendre ces paroles de la Communion sacramentelle, car le texte semble indiquer un festin qui peut se renouveler toutes les fois que Dieu frappe à la porte de notre cœur. Or, il frappe à toutes les heures, et le jour et la nuit, puisque sa communi-

cation avec les âmes est incessante. En méditant ces paroles du disciple bien-aimé, il semble que le commentaire s'en trouve dans cette bienheureuse pratique que les saints appellent la *Communion spirituelle.* » Parlons dans cet entretien de la Communion spirituelle. Considérons que c'est un exercice *très recommandable, très fructueux et très facile.*

I

C'est un exercice très recommandable qui est très recommandé : par les saints d'abord. Tous les saints, tous les auteurs ascétiques nous prêchent d'une voix unanime la pratique de la Communion spirituelle. Tous s'y sont montrés extrêmement fidèles. Sainte Catherine faisait, on peut le dire, une Communion spirituelle incessante ; toujours sa pensée se portait vers le Tabernacle, toujours son cœur s'élançait vers le Dieu de l'Eucharistie, ses désirs étaient si vifs, ses aspirations si ardentes, que souvent elle tombait en de douces extases et passait de longues heures en d'ineffables communications avec le céleste Époux. Que dirai-je de la Bienheureuse Angèle de la Croix ? « Ah ! répétait-elle, si mon confesseur ne m'avait appris cette manière de communier, je n'aurais pu vivre ! » Sainte Madeleine de Pazzi faisait la Communion spirituelle dès sa plus tendre enfance. Toute petite encore, les jours où sa pieuse mère allait à la Table sainte, elle voulait être à ses côtés pour approcher de plus près Celui qu'elle ne pouvait recevoir à cause de son âge. Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, ne cessaient pas leurs mystérieuses relations avec Jésus-Christ. Saint

Bonaventure, saint Thomas d'Aquin étaient assidus à cette pratique qu'ils recommandent si souvent dans leurs écrits. Nous savons que ce dernier n'étudiait les hautes questions de théologie et de philosophie que devant le Tabernacle ; il ne se sentait inspiré que lorsqu'il était près de son Jésus-Hostie. Ajouterons-nous à ces noms ceux de Marie Eustelle, de Marguerite Alacoque, de Benoît Labre, de Germaine Cousin ! Nul n'ignore que ces saints personnages de notre époque ne se soient sanctifiés par la pratique de la Communion spirituelle et ne se soient efforcés de la répandre le plus possible (1).

La Communion spirituelle est recommandée deuxièmement par le saint Concile de Trente. Il la désigne quand il dit : « qu'il serait à souhaiter que les fidèles communiassent non-seulement par une affection spirituelle, *spirituali affectu*, mais réellement, toutes les fois qu'ils assistent à la Messe. » Il en explique la nature et en indique les fruits par les paroles suivantes : « Il en est d'autres qui reçoivent Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'une manière spirituelle seulement, *tantum spiritualiter;* ce sont ceux qui mangent ce pain céleste « en désir », *qui voto propositum illum cœlestem panem edentes*, étant animés d'une « foi vive » qui opère par « la charité », *fide vivâ quæ per dilectionem operatur*. Et ils recueillent les fruits et sentent l'utilité de ce pain sacré, *fructum ejus et utilitatem sentiunt.* »

Jésus-Christ lui-même a daigné nous recommander la Communion spirituelle. Il fit connaître à sa fidèle servante, la fondatrice du monastère de sainte Cathe-

(1) R. P. Balmon : *Consolations eucharistiques*.

rine de Sienne à Naples, la satisfaction qu'il prend à nous voir pratiquer cet exercice. Il lui montra, comme il est rapporté dans sa vie, deux vases précieux, l'un d'or, l'autre d'argent, en lui disant que dans le vase d'or il conservait ses Communions sacramentelles et dans celui d'argent ses Communions spirituelles. Il dit aussi à la Bienheureuse Jeanne de la Croix que, toutes les fois qu'elle communiait spirituellement, elle recevait une grâce en quelque sorte semblable à celle qu'elle aurait obtenue en communiant réellement. Et plus d'une fois, il récompensa les ardents désirs de ses serviteurs par les plus éclatants miracles en les communiant de sa main, ou de la main de sa très sainte Mère, ou de la main des anges, comme saint Bonaventure. S. Bonaventure, surnommé le docteur séraphique, à cause de son grand amour pour Dieu, étendu sur son lit de mort, se voyant dans l'impuissance de communier par suite de ses vomissements continuels, supplia son supérieur de vouloir lui apporter la très sainte Eucharistie, afin de rendre le dernier soupir en présence de son Bien-Aimé. Le supérieur se rend à ses pieux désirs ; le ciboire est apporté ; alors, pour apaiser la faim et la soif qu'il avait de recevoir son Sauveur, saint Bonaventure prie le supérieur de vouloir bien approcher de son côté gauche le saint ciboire. O merveille ! on voit aussitôt un ange lui ouvrir le côté, puis, prenant une Hostie dans le ciboire, il la met dans le cœur de saint Bonaventure, sans qu'il restât la moindre trace de la blessure qu'il lui avait faite (1).

II

Très précieux sont les fruits de la Communion spi-

(1) Surius, *in Vitâ sancti Bonaventuræ.*

rituelle. Ils sont les mêmes que ceux de la Communion sacramentelle, bien que produits d'une manière différente, et, toutes choses égales d'ailleurs, conférés en moins grande abondance. Quand nous faisons la Communion spirituelle, le Sauveur augmente en nous la grâce sanctifiante, détruit les causes de nos péchés, bannit les ténèbres de notre esprit, modère les passions de notre cœur, nous perfectionne dans les habitudes des vertus chrétiennes, s'unit moralement à nous par l'amour qu'il nous porte et par les actes de foi et de charité que nous produisons alors. Et même, dit le cardinal de Lugo, il arrive qu'à cause de l'excellence de ses dispositions et de l'ardeur de ses désirs, telle personne retire plus de grâce de la Communion spirituelle que telle autre de la Communion sacramentelle. C'est là un fait qui n'est point rare (1). La Communion spirituelle, affirme saint Léonard de Port-Maurice, est un trésor qui enrichit l'âme de biens inestimables et qui est capable de produire les mêmes effets et quelquefois de plus grands effets que la Communion sacramentelle.

Rien n'est plus certain que cette efficacité de la Communion spirituelle.

Le saint Concile de Trente déclare positivement, que ceux qui font la Communion spirituelle recueillent les fruits et éprouvent l'utilité du Sacrement d'Eucharistie (2). Dieu, par un effet de sa bonté infinie, nous tient compte de notre bonne volonté, et il récompense le désir sincère d'une action sainte, comme si nous l'avions faite réellement. Si cela est vrai, pourquoi ne

(1) Card. de Lugo, *De Euch.*, disp. XIII, sect. I.
(2) Trid., sess. XIII, c. VIII.

donnerait-il pas au désir de communier une récompense semblable à celle qu'il a coutume d'accorder à la Communion réelle et effective. Certes, Notre-Seigneur n'a pas besoin d'être présent pour faire sentir sa bienfaisante action. Il envoie sa parole, dit l'Écriture, et par elle il opère toutes choses selon son bon plaisir, et jamais cette parole ne revient à lui sans produire son effet. Il se présente un aveugle qui demande à voir la lumière, Jésus s'approche de lui et le guérit ; il se présente un centurion qui implore la guérison de son serviteur absent, Jésus parle et le serviteur, par l'efficacité de cette parole qui ne connaît point l'obstacle des distances, recouvre la santé. Quoi d'étonnant, si, dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur guérit les infirmités de nos âmes, non-seulement en les touchant par la Communion sacramentelle, mais d'une seule parole et par un acte de sa volonté, quand nous l'en prions, en communiant spirituellement.

De plus, outre son utilité présente, la Communion spirituelle a le grand avantage de nous disposer puissamment à la dévotion qui est si désirable pour recevoir réellement la chair adorable du Sauveur. De même que le bois, qui se conserve toujours chaud, est plus apte à s'enflammer, de même une âme, qui se maintient dans un état de désir et d'ardeur pour Jésus, est toute disposée à s'embraser de charité, quand elle s'approche de cette fournaise d'amour qui brûle toujours dans le saint Tabernacle.

Ajoutez à cela que la Communion spirituelle peut se faire souvent dans une journée, sans qu'il soit besoin d'être à jeun, partout où l'on peut prier, c'est-à-dire dans tous les lieux du monde, dans l'église, au temps du saint Sacrifice, à la maison, à la campagne, sur mer, en prison, pourvu qu'on excite en soi un vrai désir de communier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

III

Mais considérons la pratique de la Communion spirituelle et nous serons étonnés de son *extrême facilité*.

La Communion spirituelle consiste essentiellement dans un *désir sincère* de communier effectivement. J'appelle désir sincère, le désir d'une âme qui est tellement disposée que, s'il ne dépendait que d'elle, elle communierait réellement alors qu'elle ne fait que le souhaiter. Sans cette disposition, quelques actes qu'on produise à l'égard du Sauveur, que ce soit l'adoration, le remerciement ou la demande, on ne communie pas spirituellement de cette façon spéciale dont nous parlons ici.

Ce désir doit procéder d'une *foi vive* et d'une *ardente charité*.

A la vérité, comme nous le disions tout à l'heure, on peut faire la Communion spirituelle en tout temps; mais, selon l'avis de saint Liguori, les moments les plus propices sont le temps du saint Sacrifice et la visite du Saint-Sacrement.

La méthode à garder dans ces circonstances est à peu près la même que lorsqu'on communie réellement.

I. Purifiez votre cœur par la détestation de vos péchés et surtout de ceux que vous avez commis depuis votre dernière confession. II. Après avoir fait un acte de foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, adorez-le et songez que son dessein, en s'y cachant, a été de répandre dans nos âmes les richesses de son amour. III. Ces considérations feront naître en

vous ce désir efficace dans lequel consiste principalement la Communion spirituelle. IV. Dans l'impuissance où vous êtes de le recevoir, priez-le de dire seulement un mot pour guérir votre âme et vous faire ressentir, quoique absent, les effets de sa puissance et de sa bonté, qui n'ont point de bornes. V. Plein de confiance qu'il vous a accordé ce que vous lui avez demandé, faites-lui vos remerciements et conjurez-le de demeurer éternellement avec vous, au moins par sa vertu et par son esprit.

Remercions donc Dieu des trésors immenses qu'il nous a préparés dans la sainte Eucharistie : nous n'avons qu'à les désirer pour les obtenir; et nous pouvons les désirer cent et cent fois le jour par la Communion spirituelle. Que c'est dommage que nous n'avons pas une foi plus pratique! Communions! communions réellement, communions spirituellement. Par ce moyen, nous vivrons sans cesse dans une union actuelle avec Jésus-Christ; nous ferons nos actions avec lui, et lui, les fera avec nous ; et ainsi il agira en nous, il vivra en nous et par nous : nous agirons et nous vivrons en lui et par lui. O l'admirable vie que celle dont Jésus-Christ est l'âme ! O les excellentes et les divines actions que celles dont Jésus-Christ est le principe !

Terminons ce discours par deux formules abrégées de Communion spirituelle, insérées par saint Liguori dans son opuscule intitulé : *Visites au Saint Sacrement :*

I. « Adorable Jésus ! Je crois fermement que vous êtes réellement dans le saint Sacrement ; je vous y adore et je vous y aime par dessus toutes choses, et vous désire de toute l'ardeur de mon âme ; mais puisque je ne puis maintenant vous recevoir sacramentellement, venez du moins spirituellement dans mon

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cœur. Je m'unis à vous, comme si vous y étiez venu en effet, et je me consacre tout à vous; ne permettez pas que je m'en sépare jamais! »

II. « O Jésus! je vous crois et vous adore réellement présent dans le saint Sacrement; je vous aime, je vous désire; venez dans mon cœur; je m'unis à vous, ne vous séparez jamais de moi! »

La Communion spirituelle est comme un vent doux et embaumé qui a traversé des régions parsemées d'une infinité de fleurs odoriférentes.

M. VIANNEY.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XX

DE LA COMMUNION SACRILÈGE : COMBIEN ELLE EST CRIMINELLE

Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.

Celui qui mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, en ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur.

(I Cor., XI, 29).

L'ordre de nos matières nous amène à parler de la Communion sacrilège. Notre but n'est pas, en traitant ce grave sujet, d'éloigner de la Table sainte ; ce serait agir contre les intentions les plus chères de Notre-Seigneur. Nous voulons seulement inspirer cette crainte salutaire que le prophète David demandait à Dieu avec tant d'instance. Nous voulons déterminer les âmes à n'approcher du banquet Eucharistique que revêtues de la robe nuptiale, c'est-à-dire ornées de la sainte charité. Nous voulons les prémunir à tout prix contre la profanation du très saint Sacre-

cœur. Je m'unis à vous, comme si vous y étiez venu en effet, et je me consacre tout à vous; ne permettez pas que je m'en sépare jamais! »

II. « O Jésus! je vous crois et vous adore réellement présent dans le saint Sacrement; je vous aime, je vous désire; venez dans mon cœur; je m'unis à vous, ne vous séparez jamais de moi! »

La Communion spirituelle est comme un vent doux et embaumé qui a traversé des régions parsemées d'une infinité de fleurs odoriférentes.

M. VIANNEY.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XX

DE LA COMMUNION SACRILÈGE : COMBIEN ELLE EST CRIMINELLE

Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.

Celui qui mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, en ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur.

(I Cor., XI, 29).

L'ordre de nos matières nous amène à parler de la Communion sacrilège. Notre but n'est pas, en traitant ce grave sujet, d'éloigner de la Table sainte ; ce serait agir contre les intentions les plus chères de Notre-Seigneur. Nous voulons seulement inspirer cette crainte salutaire que le prophète David demandait à Dieu avec tant d'instance. Nous voulons déterminer les âmes à n'approcher du banquet Eucharistique que revêtues de la robe nuptiale, c'est-à-dire ornées de la sainte charité. Nous voulons les prémunir à tout prix contre la profanation du très saint Sacre-

ment. Donc, pour bien comprendre l'énormité de la Communion sacrilège, considérons que c'est le crime *le plus injurieux* à Dieu et *le plus préjudiciable* à celui qui le commet.

I

D'un mot, l'Apôtre nous fait comprendre la malice de la Communion indigne : *Quiconque*, dit-il, *mangera indignement de ce pain ; Quiconque boira à ce calice indignement, sera coupable envers le corps et le sang de Jésus-Christ* (1). Ainsi, d'après saint Paul, la mauvaise Communion est un sacrilège, un attentat contre la personne même de Notre-Seigneur. Attentat le plus monstrueux ! Ici, ce que l'on profane, ce n'est point la sainteté d'un temple, ce n'est point la dignité d'un ministre de Dieu, ce ne sont point les vases sacrés qui servent à son culte ; mais, la très sainte humanité de Notre-Seigneur, la personne même du Verbe de Dieu. Communier indignement, c'est forcer le Saint des Saints à descendre dans un cœur rempli des ordures du péché ; c'est faire une horrible alliance entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial, entre le ciel et l'enfer, entre le Fils de Dieu et le prince de l'abîme ! Si vous voyiez un malheureux jeter dans la boue une parcelle consacrée, vous reculeriez d'horreur à la vue d'un tel forfait : il serait moindre cependant que celui d'une Communion sacrilège. Le démon en effet n'est pas dans la boue, mais il est

(1) Cor., xi, 27.

dans le cœur de celui qui reçoit indignement Jésus-Christ. — Attentat le plus audacieux ! Sous l'ancienne loi, Dieu a puni les sacrilèges par les châtiments les plus rigoureux. Oza porte sur l'arche d'alliance, qui n'était cependant que l'escabeau des pieds du Seigneur, une main téméraire, et il est immédiatement frappé de mort. Sur la même arche les Bethsamites jettent un regard trop curieux, et, sur le champ, cinquante mille d'entre eux sont exterminés. Balthasar, dans la dernière nuit de son règne, profane les vases sacrés, que Nabuchodonosor avait rapportés de Jérusalem, et, pendant son orgie nocturne, il voit, tout pâle d'effroi, une main mystérieuse tracer sur la muraille la sentence de sa condamnation. Et c'est ce Dieu, vengeur du sacrilège, que l'indigne communiant ose outrager en personne ! Il a la folle audace d'introduire injurieusement dans son cœur le Maître du ciel et de la terre, qui tient entre ses mains le tonnerre et les éclairs, et par qui instantanément il pourrait être foudroyé et précipité dans les gouffres éternels ! — Attentat le plus injurieux à tout ce qu'il y a de saint au ciel et sur la terre. Il offense Dieu le Père, qui voit son Bien-Aimé, l'objet de ses complaisances, plongé dans la boue d'une conscience impure ; il offense Dieu le Fils qui voit son humanité sainte odieusement maltraitée ; il offense Dieu le Saint-Esprit qui voit si indignement profané le chef-d'œuvre de ses mains ; il offense la très sainte Vierge, qui voit en gémissant son divin Fils, le Sauveur du monde, devenir pour quelques-uns un sujet de condamnation : il offense l'Église triomphante, qui voit le pain des anges devenu la nourriture des animaux immondes ; il offense l'Église militante, qui voit le plus précieux de ses joyaux, le plus riche de ses trésors, le plus auguste de ses Sacrements, méprisé et foulé aux pieds !

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pour quiconque a du cœur, le crime de Judas inspire un dégoût profond. Le nom du traître n'a traversé les âges qu'accompagné d'un cortège de haines et de malédictions, et l'on ne saurait adresser à quelqu'un une plus flétrissante injure que de l'appeler *Judas !* Eh bien ! le profanateur de l'Eucharistie renouvelle le crime de l'apôtre infidèle. Comme Judas et plus que Judas, il a été comblé des faveurs de Notre-Seigneur ; comme Judas, il livre son divin Maître, non aux princes des prêtres et aux pharisiens, mais au démon, qui règne dans son cœur. Et pourquoi le livre-t-il ? Pour moins de trente deniers : pour une vile passion, pour un lâche respect humain, pour une méprisable vanité. Il le livre sous les dehors de l'amitié. Il s'approche de la sainte Table, les yeux baissés et les mains jointes ; il fléchit hypocritement les genoux ; puis, comme Judas, il donne au Sauveur le baiser de la trahison. Que dis-je le baiser ? Il se sert du plus expressif symbole de l'amour pour mieux outrager son Seigneur ; il se l'incorpore pour mieux le trahir, et, plus dur que le roc, il ne se laisse pas toucher par sa douce voix qui lui dit au fond du cœur : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? C'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'Homme !* (1)

Oui ! l'indigne communiant est un traître ; disons le mot : c'est un Judas !

Mais dévoilons plus complètement encore le grand mystère d'iniquité. La mauvaise Communion est un sacrilège, c'est une trahison ; c'est plus que cela : c'est un déicide. *Celui*, dit saint Paul, *qui commet un péché mortel, crucifie de nouveau Jésus-Christ dans son*

(1) Luc., xxii, 48.

cœur et le traite avec dérision (1). Si jamais, n'est-ce pas dans la Communion sacrilège, que ces paroles ont leur plein accomplissement ? Oui ! Jésus-Christ est crucifié à la Table sainte et dans les circonstances mille fois plus odieuses que sur le Calvaire. — Il n'est pas dit des bourreaux de Jérusalem qu'ils furent du nombre de ces aveugles que Notre-Seigneur avait éclairés, de ces boiteux à qui il avait rendu l'usage de leurs membres, de ces morts qu'il avait ressuscités. Mais l'indigne communiant, au baptême, a été régénéré dans le sang du Sauveur, a reçu le caractère d'enfant de Dieu, est devenu la chair de sa chair, l'os de ses os, a été admis à la communication de ses mystères, a été associé à l'espérance de ses promesses, et se voit chaque jour comblé de nouveaux bienfaits. Et cependant il crucifie son Seigneur ! — Les Juifs déicides ne connaissaient point Jésus-Christ, par leur faute, il est vrai ; mais enfin, dit l'Apôtre, *s'ils l'eussent connu, ils ne l'auraient point crucifié* (2). Mais les profanateurs de l'Eucharistie auront-ils la même excuse ! Ah ! ils connaissent bien Notre-Seigneur, eux ! Les voiles sacrés qui le couvrent ne le dérobent point au regard de leur foi ; ils savent que c'est « le Seigneur de gloire », le Fils du Très-Haut, leur Créateur, leur Rédempteur et leur Juge. Et ils le crucifient ! — Au Calvaire, l'immolation de Jésus-Christ ne fut pas sans gloire. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que toute la nature le reconnut pour son auteur ; le soleil s'obscurcit, la terre trembla, les rochers se fendirent, les morts ressuscitèrent, le Centurion revint en se

(1) Heb., vi, 6.
(2) I Cor., ii, 8.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

frappant la poitrine. Mais, à la Table sainte, la mort mystique du Sauveur est un mystère tout d'humiliation. Rien ne le dédommage des affronts qu'il a à subir. — Enfin, le crime de ceux qui crucifièrent Jésus-Christ, à Jérusalem, fut utile à tous les hommes ; c'est par l'effusion de son sang répandu que le Sauveur réconcilia le monde avec Dieu, racheta nos âmes de la mort, triompha de l'enfer et mérita les grâces qui devaient sanctifier les élus pour l'éternité. Mais l'immolation de la Table sainte n'a pas ces beaux résultats ; là, le bourreau en outrageant la divine Victime, se tue lui-même ; aussi, tandis que Jésus-Christ soupirait avec impatience après son sacrifice du Calvaire, pour la croix de la Table sainte, il n'a, dit saint Augustin, que de l'horreur et du dégoût !

II

Malheur ! disait Notre-Seigneur, en parlant du premier profanateur de l'Eucharistie, malheur à cet homme ; il eut mieux valu pour lui qu'il ne fut jamais né ! (1) Malheur, dirons-nous, malheur à celui qui communie indignement ! Malheur au point de vue temporel, d'abord. Les Communions sacrilèges sont souvent punies par la perte des biens, de l'honneur, de la santé, de la vie. « Si un grand nombre parmi vous, disait l'Apôtre aux Corinthiens, sont malades, languissants, faibles, paralysés dans leurs membres, frappés de

(1) Marc., XIV, 21.

mort subite (mort, disons-le en passant, si fréquente de nos jours), c'est parce qu'ils profanent le corps et le sang de Jésus-Christ. *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi* (1). » Et saint Cyprien et saint Jean Chrysostome ne craignaient pas d'attribuer à la profanation de la divine Eucharistie, les calamités publiques de leur temps. Mais laissons de côté les châtiments temporels, pour ne nous occuper que des châtiments spirituels, qui sont bien autrement lamentables.

Ecoutez parler saint Paul, et vous comprendrez l'étendue du malheur de celui qui communie indignement.

De certains péchés, il est écrit dans les saintes lettres, que ceux qui les commettent seront condamnés, *condemnabitur*, pour d'autres plus graves, qu'ils sont déjà jugés, *jam judicatus est* ; mais il n'en est point dont l'anathème égale celui de la Communion sacrilège. *Quiconque*, dit saint Paul, *mange indignement le corps du Seigneur et boit son sang indignement*, MANGE ET BOIT SA PROPRE CONDAMNATION ! (2) Quelle parole ! « Il mange et boit sa propre condamnation », c'est-à-dire : la céleste nourriture qu'il profane est un poison qui s'incorpore à lui, qui pénètre dans l'intime de ses os, qui ne fait plus, de tout son corps qu'une masse de perdition destinée au feu ! « Il mange et boit sa propre condamnation », c'est-à-dire que la sentence de mort prononcée contre lui se mêle avec sa propre substance, ne devient plus qu'une même chair avec lui, en sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire,

(1) I Cor., XI, 30.
(2) I Cor., XI, 29.

de l'en démêler ! « Il mange et boit sa propre condamnation », c'est-à-dire que le Sacrement profané ne laisse presque plus d'espérance de retour, et que communier indignement, c'est encourir le malheur de l'impénitence finale ! O Seigneur Jésus, quel étrange renversement ! Vous vous êtes mis dans la sainte Eucharistie pour être l'aliment de nos âmes, une source de bénédictions, un gage de résurrection glorieuse ; comment se fait-il que, pour certains chrétiens, vous devenez un poison fatal, un principe de malédiction, un sceau de réprobation ? Ah ! ce n'est pas votre faute, mais celle des âmes perverses, qui trouvent la mort jusque dans la plénitude de la vie !

Non pas cependant que la Communion sacrilège soit un crime irrémissible. Si grands que soient nos péchés, la miséricorde de Dieu les dépasse de l'infini. Il est vrai toutefois que la Communion sacrilège est rarement pardonnée, parce qu'il est rare qu'on s'en repente véritablement. Le profanateur de l'Eucharistie est tristement abandonné de Dieu en punition de son crime ; il tombe sous la sujétion de Satan ; il est frappé d'endurcissement ; il s'endort tranquillement dans le crime, et souvent la mort vient le surprendre dans cet état, à moins qu'il ne sorte de son effrayante sécurité pour se livrer aux horreurs du désespoir.

Voilà bien ce qui s'est réalisé dans la personne du premier profanateur de l'Eucharistie. A peine a-t-il consommé son crime qu'il est abandonné de Dieu. Chose remarquable ! Il est détracteur, et le Sauveur le souffre ; il est voleur, et le Sauveur le souffre ; il vend, par un odieux marché, son bon Maître trente deniers, et le Sauveur le souffre ; il communie indignement, Jésus-Christ ne peut le souffrir. Il l'abandonne. *Ce que*

vous faites, lui dit-il, *faites-le vite !* (1) C'est comme s'il lui disait : Je vous ai averti, je vous ai sollicité, je vous ai pressé ; rien n'a pu vaincre votre obstination. Allez donc, périssez, puisque vous voulez périr ! Et aussitôt Satan s'empare de l'Apôtre infidèle, *post buccellam, tunc introivit in eum Satanas* (2). Il s'endurcit dans le crime, il n'entend plus la voix du remords, il est insensible aux miracles et aux tendres reproches du Sauveur, au jardin des Olives, il accomplit cyniquement sa trahison. Puis, quand il vient à réfléchir à la noirceur de son crime, il tombe dans un irrémédiable désespoir. « J'ai péché », dit-il, *peccavi ;* mais ce n'est qu'un cri de Caïn et d'Antiochus, et tandis que ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, quoi qu'ils fussent de grands coupables, se convertissent, lui, il met le sceau à sa réprobation en se donnant une mort volontaire. C'est que, suivant l'expression terrible de l'Apôtre, IL AVAIT MANGÉ ET BU SA PROPRE CONDAMNATION !

Voilà la grièveté de la Communion sacrilège.

C'est un crime souverainement injurieux à Dieu, parce que c'est un horrible sacrilège, une infâme trahison, un affreux déicide. C'est un crime souverainement préjudiciable au coupable, puisqu'il le constitue dans un état de réprobation et le met sur le chemin de l'impénitence finale. Comme conclusion de ce discours, concevons une horreur profonde, irréconciliable, pour ce forfait. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous l'avions commis, recourons à l'infinie miséricorde de Dieu, pleurons notre faute avec les larmes d'un vrai

(1) Joan., XIII, 27.
(2) Ibid.

repentir, et Dieu nous pardonnera. Prenons la résolution de ne jamais approcher de la Table sainte avec une conscience souillée ou seulement embarrassée, et disons en terminant avec l'Église : « O Seigneur, vous qui nous avez donné votre corps sacré et votre sang précieux, pour être le céleste aliment de nos âmes, ne permettez pas qu'ils nous deviennent un sujet de condamnation, mais bien plutôt le gage de la bienheureuse éternité ! »

Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né!

S. Marc.

LIVRE QUATRIÈME

Jésus le Compagnon de notre pèlerinage dans la Très Sainte Eucharistie

CHAPITRE I

DU GRAND BIENFAIT DE LA PRÉSENCE RÉELLE

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.

Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

(Matt., xxviii, 20).

Nous lisons dans la vie de M. Olier, un des hommes qui ont le plus fait pour le culte du très Saint Sacrement, qu'il saisissait toutes les occasions pour honorer et exalter la divine Eucharistie. « Je voudrais, disait-il, à l'imitation de Jésus-Christ,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

repentir, et Dieu nous pardonnera. Prenons la résolution de ne jamais approcher de la Table sainte avec une conscience souillée ou seulement embarrassée, et disons en terminant avec l'Église : « O Seigneur, vous qui nous avez donné votre corps sacré et votre sang précieux, pour être le céleste aliment de nos âmes, ne permettez pas qu'ils nous deviennent un sujet de condamnation, mais bien plutôt le gage de la bienheureuse éternité ! »

Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né!

S. Marc.

LIVRE QUATRIÈME

Jésus le Compagnon de notre pèlerinage dans la Très Sainte Eucharistie

CHAPITRE I

DU GRAND BIENFAIT DE LA PRÉSENCE RÉELLE

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.

Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

(Matt., xxviii, 20).

Nous lisons dans la vie de M. Olier, un des hommes qui ont le plus fait pour le culte du très Saint Sacrement, qu'il saisissait toutes les occasions pour honorer et exalter la divine Eucharistie. « Je voudrais, disait-il, à l'imitation de Jésus-Christ,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

après avoir consacré mes journées au travail, passer mes nuits en prière, surtout en face du Tabernacle. Oh ! que j'aurais de plaisir à veiller toutes les nuits, comme une lampe ardente devant l'Hostie sainte, faisant ainsi l'office de saint Jean-Baptiste que Notre-Seigneur appelle une lampe ardente et luisante ! » Ordinairement, quand il y avait deux voies pour aller où l'appelait quelque affaire, il passait dans les rues où il y avait le plus d'églises, pour être toujours plus proche du très Saint Sacrement. Ah ! c'est qu'il comprenait le don de Dieu ! C'est qu'il savait apprécier *la grandeur du bienfait* de la Présence Réelle ! C'est qu'il était persuadé que c'est *la plus grande faveur* que Dieu puisse faire à la terre !

I

Être avec Dieu, jouir de la présence de Dieu, est un *ineffable bienfait*, pour lequel nous ne saurions rendre à la miséricorde divine de trop ferventes actions de grâces.

I. Et en effet, il y a d'abord dans ce bienfait *un insigne honneur* fait par le Créateur à la créature. Recevoir la visite d'un grand de la terre est une faveur enviée ; être visité par un prince de la cour céleste, ce serait une fortune plus grande encore ! et s'il nous était donné d'être honoré d'une apparition de l'auguste Marie, de la Reine du ciel, oh ! que nous serions heureux, comme notre cœur déborderait de joie, nous nous écrierions avec sainte Élisabeth : *D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu vienne me*

visiter ? (1). Mais, si Dieu lui-même se manifestait à nous, les expressions nous manqueraient pour traduire notre bonheur. Chez les Juifs, c'était quelque chose de si grand de voir Dieu qu'on était persuadé qu'on ne pouvait contempler sa face sans mourir. Moïse, parce que Dieu accompagnait de sa protection visible les campements d'Israël, s'écrie : *Il n'y a point de nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proche d'elle que notre Dieu est proche de nous !* (2). Et après la dédicace du temple, quand Dieu eut rempli ce lieu sacré de sa gloire, quand, protestant qu'il y serait toujours présent pour exaucer les demandes de ceux qui viendraient y prier, il eut fait descendre le feu du ciel pour consumer les victimes, Salomon ravi d'admiration disait : *Qui aurait jamais pensé que Dieu eût daigné venir habiter sur la terre ? Qui aurait jamais cru que Dieu eût voulu faire son séjour parmi les hommes ?* (3)

II. En second lieu, le bienfait de la présence divine est *une magnifique satisfaction* donnée au plus noble et au plus impérieux besoin de notre nature : Le besoin de Dieu. La plante désire le soleil ; la pierre tend vers son centre ; le fer vole à l'aimant qui l'attire ; l'homme soupire après Dieu, il s'élance vers lui de toute l'énergie de ses aspirations. L'Épouse des cantiques sort hors de la ville et demande anxieusement aux gardes : *N'avez-vous point vu mon bien-aimé ?* Belle image des désirs impatients de l'âme humaine qui cherche son Dieu sans relâche et n'a point de tran-

(1) Luc., I, 43.
(2) Deut., IV, 7.
(3) III Reg., VIII, 27.

quillité qu'elle ne l'ait trouvé. David a exprimé le sentiment de tous en disant : « Mon âme a soif de vous, ô mon Dieu, *Sitivit in te anima mea !* (1) » Ah ! c'est que, selon la parole du grand évêque d'Hippone, Dieu nous a faits pour lui, et notre cœur est dans l'agitation jusqu'à ce qu'il repose en lui, *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Mais, quand l'homme jouit de la présence de son Dieu, quel apaisement, quelle joie, quelle ivresse de bonheur ! Les pasteurs de Bethléem, après avoir contemplé leur Dieu, sous les traits d'un doux enfant, s'en retournent inondés des plus suaves délices ; ils remercient Dieu, ils le glorifient dans la plus vive allégresse (2). Et le vieillard Siméon qui reçoit dans ses bras le Désiré des nations est si complètement satisfait, si transporté de joie, qu'il ne souhaite plus rien sur la terre. « C'est maintenant, ô Seigneur, s'écrie-t-il dans son enthousiasme, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, suivant votre parole ; car mes yeux ont vu votre Salut, *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace ; quia viderunt oculi mei Salutare tuum !* (3). » Et le ciel, est-ce autre chose qu'un éternel *Te Deum* chanté devant la face de Dieu ?

III. La présence divine est un insigne bienfait, parce qu'*il en renferme une infinité d'autres*. Dieu est la souveraine bonté, la souveraine puissance, la souveraine munificence. Partout il marque sa présence visible par des faveurs incomparables. Il est la lumière, il

(1) Ps. LXII, 2.
(2) Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum (Luc, II, 20).
(3) Luc, II, 29 et seq.

éclaire ; il est le feu consumant, il embrase ; il est la félicité par essence, il console et rend heureux ; il est la vie, il guérit et ressuscite ; il est la richesse, il vient au secours de la pauvreté ; il est la voie, il enseigne le chemin ; il est la vérité, il dissipe les ombres de l'erreur ; il est la force, il soutient la faiblesse ; il est la Providence, il fait plier les évènements au bien de ceux qui l'aiment... Bienheureux ceux qui peuvent vivre en sa présence ! Bienheureux sommes-nous, nous à qui Dieu s'est donné, nous avec qui Dieu demeure, nous qui pouvons le visiter aussi souvent que nous le voulons !

II

Jamais, en effet, Dieu n'a été plus présent à l'homme que par la Présence Réelle. Dans l'espèce, c'est le *bienfait des bienfaits*.

La Présence Réelle ! Mais c'est Dieu effaçant les distances infinies qui le séparent de notre néant, c'est Dieu se rapprochant de nous, c'est Dieu habitant avec nous pour recevoir nos hommages, pour entendre nos prières, pour nous combler de ses faveurs, c'est Dieu voilant complètement sa gloire, s'anéantissant sous les viles apparences du pain pour nous donner un plus libre accès auprès de lui, c'est Dieu prodigue de lui-même pour sa misérable créature !

Je l'accorde, Dieu, depuis le commencement du monde, s'est montré plusieurs fois à l'homme ; mais jamais avec autant de bonté que dans la Présence Réelle.

Il apparut à Adam dans le Paradis terrestre ; il ap-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

parut aux Patriarches ; à Abraham sous le chêne de Mambré, à Isaac pour être son consolateur, à Jacob pour le bénir, à Job dans les déserts de l'Arabie, à Moïse dans le buisson ardent et sur le mont Sinaï. Mais, dit Tertullien, par ces apparitions, faites avec des corps d'emprunt, le Verbe de Dieu ne faisait en quelque sorte qu'essayer notre humanité ! Plus tard, il dressa sa tente au milieu des pavillons d'Israël, servant de guide au peuple élu dans ses marches et ses campements ; et, après avoir fait de l'arche d'alliance le trône de sa gloire, il daigna résider dans le temple de Salomon où il rendait ses oracles du haut du Propitiatoire et couvrait les Juifs d'une spéciale protection. Mais quelle différence entre cette présence invisible qui ne se faisait sentir que par les effets d'une bienveillance plus marquée et la Présence Réelle ! La Présence Réelle, c'est Jésus-Christ lui-même, et tout Jésus-Christ, avec son humanité et sa divinité ! En sorte que quand je suis au pied du Tabernacle, c'est effectivement Jésus-Christ que je visite ; c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne ; c'est avec Jésus-Christ que je converse ! C'est Jésus-Christ avec sa sainte âme, en qui sont entassés tous les trésors de la science et de la sagesse, avec son cœur divin tout brûlant d'amour pour moi, avec ses mains et ses pieds percés pour expier mes péchés, avec sa tête ceinte du diadème étincelant des blessures de la couronne d'épines qui se sont changées en autant de pierres précieuses de la plus éclatante beauté, avec ses yeux si bons et si doux, avec ses oreilles toujours ouvertes à nos supplications ! C'est Jésus-Christ avec sa divinité aussi véritablement, aussi réellement, aussi substantiellement que dans le ciel ; aussi véritablement, aussi réellement, aussi substantiellement qu'en Judée, aux jours

de sa vie mortelle, en sorte que dans toute la rigueur du terme nous pouvons nous écrier en parlant de nos églises : VRAIMENT DIEU EST ICI ! (1)

Oui, la vraie définition de la Présence Réelle est celle qu'a donnée le plus grand Docteur de l'Église catholique, saint Augustin : C'EST L'EXTENSION ET LA PERPÉTUITÉ DE L'INCARNATION ! Certes, nous aurions eu raison d'être pris d'une sainte jalousie, si Notre-Seigneur se fût contenté d'une apparition de trente-trois ans dans la Judée. Mais, en montant au ciel, il n'a pas voulu nous laisser orphelins. Dans sa sagesse, il trouva moyen de résider au milieu des Élus dans le Paradis, sans quitter ses enfants de la terre ; et, *pèlerin sublime de l'amour*, il descend à travers les siècles pour continuer à toutes les générations la faveur de sa Présence. « Vous enviez, dit saint Jean Chrysostome, le sort d'une hémorrhoïsse qui touche les vêtements de Jésus-Christ ; d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes ; des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre dans ses courses apostoliques ; de ses disciples avec qui il conversait familièrement ; des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortaient de sa bouche ; vous appelez heureux ceux qui le virent ; bien des prophètes et des rois l'ont souhaité en vain. Mais venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez le saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie ! » Aujourd'hui, comme autrefois, de son Tabernacle Notre-Seigneur instruit les ignorants ; il guérit les malades ; il accueille avec bonté les enfants ; il

(1) Gen., XXVIII, 16.

convertit de nouvelles Samaritaines ; il réhabilite les Magdeleines repentantes ; il délivre les possédés ; il ramène les brebis égarées ; il multiplie les pains pour rassasier les multitudes affamées ; en un mot, il ne vit que pour nous !

Est-ce assez ? non. Nous n'avons pas encore bien dit ce qu'est le bienfait de la Présence Réelle. C'est plus que l'Incarnation renouvelée et perpétuée ; C'EST L'INCARNATION COMPLÉTÉE ! Comme on l'a dit, les conditions dans lesquelles nous trouvons Jésus-Christ dans l'Eucharistie sont supérieures à celles sous lesquelles il se montra aux Juifs, ses contemporains. Trois limites rendaient, si l'on peut parler ainsi, l'Incarnation insuffisante ; la limite du temps, la limite de l'espace et la limite de l'union : l'Eucharistie efface ces limites. Jésus, aux jours de sa vie mortelle, n'était présent qu'un instant dans les villes et les bourgades qu'il évangélisait. Par l'Eucharistie, sa présence au milieu de nous dure non point un jour, non point trente-trois années, mais elle est *perpétuelle ;* elle a commencé après l'Ascension, elle se continuera sans interruption jusqu'à ce que, au seuil de l'éternité, le dernier prêtre ait célébré la dernière Messe. Autrefois, Jésus ne se manifestait qu'en un seul endroit. Par l'Eucharistie, il est en tous lieux, sa présence est *universelle*, on le retrouve chez les peuples les plus barbares et dans les nations les plus civilisées, il habite à la fois des milliers et des milliers de villes, partout où un prêtre a prononcé, en son nom, sur un peu de pain et sur un peu de vin les paroles augustes de la Consécration. Il y a aujourd'hui dans l'univers un nombre incalculable de Bethléems, de Nazareths et de Calvaires ! Le globe terrestre est devenu une Terre-Sainte ; la Palestine s'est agrandie ; elle embrasse le monde entier ! J'ajoute que la Présence Réelle est une présence plus aimante, *plus intime* que la présence de l'Incarnation. L'homme est présent à l'homme par le corps : c'est là une présence comme matérielle et fort incomplète. Il lui est présent par l'âme ; l'âme qui se révèle par le regard, par l'expression du visage. Ce n'était point suffisant pour l'amour de Jésus-Christ. Il veut que nous le mangions. Qui l'aurait cru, si le Verbe de vérité n'avait parlé ? Qui l'aurait imaginé, si la sagesse incréée ne l'avait inventé ? O ciel ! son corps s'unit à notre corps par les liens les plus mystérieux ; son âme pénètre notre âme de la manière la plus ineffable ; sa divinité s'empare de tout notre être pour nous diviniser ! Quels mystères ! Quelle charité ! Quel inénarrable bienfait !

Livrons nos cœurs aux sentiments qui doivent les animer en face de l'incompréhensible charité de notre Dieu. Sentiment de reconnaissance. Disons avec le célébrant pendant les saints Mystères : « Véritablement il est convenable, il est juste, il est nécessaire, il est salutaire, de vous rendre grâces en tout temps et en tous lieux, ô Seigneur très saint, ô Père tout-puissant, ô Dieu éternel. » *Verè dignum et justum est æquum et salutare nos tibi semper et ubiquè gratias agere !* (1) Sentiment de bonheur et de joie. C'est le prophète qui nous y invite en disant : « Tressaille d'allégresse, entonne le cantique de la louange, peuple de Sion ; parce qu'au milieu de toi réside Celui qui est grand, le Saint d'Israël, » *Exulta et lauda habitatio Sion, quia magnus in medio tui sanctus Israël* (2).

(1) Ex Lit. cath.
(2) Is., XII, 5.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sentiment d'amour pour Jésus-Christ qui nous a tant aimés, *sic nos amantem quis non redamaret ?*

La religion tout entière est renfermée dans une idée unique, dans l'idée de la Présence Réelle de Dieu au milieu des hommes. EMMANUEL, DIEU AVEC NOUS, VOILA TOUTE LA RELIGION !

P. LACORDAIRE.

CHAPITRE II

LA PRÉSENCE RÉELLE, C'EST-A-DIRE « NOTRE DIEU AVEC NOUS »

Vocabitur Emmanuel quod interpretatur « nobiscum Deus. »

Il sera appelé Emmanuel, ce qui signifie : « Dieu avec nous. »

(Matt., I, 23.)

Notre-Seigneur ayant rencontré l'aveugle-né, quelques jours après l'avoir guéri, lui adressa cette parole : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » — Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui ? — C'est celui-là même qui te parle, répondit Jésus. Et aussitôt l'aveugle-né, se prosternant devant notre divin Sauveur, l'adora en s'écriant : « Je crois, Seigneur ! (1) » Que cette scène est touchante et pleine d'enseignement ! Quelle bienveillante condescendance de la part du Fils de Dieu ! Quelle foi franche, sincère et profonde de la part de l'aveugle-né ! Quelle leçon instructive de ce

(1) Joan., IX, 35 et 38.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
UANL
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sentiment d'amour pour Jésus-Christ qui nous a tant aimés, *sic nos amantem quis non redamaret ?*

La religion tout entière est renfermée dans une idée unique, dans l'idée de la Présence Réelle de Dieu au milieu des hommes. EMMANUEL, DIEU AVEC NOUS, VOILA TOUTE LA RELIGION !

P. LACORDAIRE.

CHAPITRE II

LA PRÉSENCE RÉELLE, C'EST-A-DIRE « NOTRE DIEU AVEC NOUS »

Vocabitur Emmanuel quod interpretatur « nobiscum Deus. »

Il sera appelé Emmanuel, ce qui signifie : « Dieu avec nous. »

(Matt., I, 23.)

Notre-Seigneur ayant rencontré l'aveugle-né, quelques jours après l'avoir guéri, lui adressa cette parole : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » — Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui ? — C'est celui-là même qui te parle, répondit Jésus. Et aussitôt l'aveugle-né, se prosternant devant notre divin Sauveur, l'adora en s'écriant : « Je crois, Seigneur ! (1) » Que cette scène est touchante et pleine d'enseignement ! Quelle bienveillante condescendance de la part du Fils de Dieu ! Quelle foi franche, sincère et profonde de la part de l'aveugle-né ! Quelle leçon instructive de ce

(1) Joan., IX, 35 et 38.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
UANL
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que nous devons être pour l'Eucharistie, qui est l'Emmanuel, c'est-à-dire : « Dieu avec nous. » La foi nous enseigne en effet que le Verbe fait chair, réside dans le Tabernacle, caché sous les espèces sacramentelles. Ravivons dans notre esprit cette vérité fondamentale et concluons à l'obligation stricte où nous sommes d'observer dans nos églises le respect le plus profond et le plus religieux.

I

Tous les fidèles croient à la Présence Réelle ; mais bien peu ont une foi pénétrée, sentie, réfléchie. On croit, mais d'une croyance superficielle, pleine de nuages et d'obscurité, d'une croyance qui est comme blasée par l'habitude ou la routine.

Si on y songeait sérieusement, quelle impression ferait sur l'âme cette vérité aussi certaine que consolante : au milieu de nos habitations, à l'église, sur l'autel, dans le Tabernacle, réside Jésus-Christ, le Verbe fait chair, mon Dieu ! Quelle ineffable mélange de joie, de saisissement, de religieuse terreur, n'éprouverait-on pas en pénétrant dans le temple sacré !

Notre Dieu est présent sur l'autel, c'est-à-dire que, quand je suis agenouillé au pied du Tabernacle, je suis en face de la plus haute dignité qui soit, en face de l'infinie majesté devant laquelle le ciel avec ses splendeurs, la terre avec ses richesses, la mer avec ses abîmes, les montagnes avec la masse de leurs rochers, les nations avec leurs innombrables enfants, sont

comme s'ils n'étaient pas, *quasi non sint, sic sunt coram eo !* (1)

Notre Dieu est présent sur l'autel, c'est-à-dire que, quand j'entre dans une église, je suis en face de la sainteté par essence qui *découvre des taches jusque dans les anges* (2), en face de cette puissance sans borne à qui tout obéit, qui fait entendre sa voix au néant et qui commande aux choses qui ne sont pas comme à celles qui ont l'existence ; en face de cette sagesse qui éclaire tout, de cette providence qui gouverne tout, de cette immensité qui remplit tout ; en face du créateur, du conservateur, du modérateur de l'univers ; en face de l'infiniment grand, de l'infiniment bon, de l'infiniment juste ; en face de Celui qui a pour âge l'éternité, pour nom Celui qui est, pour empire le ciel et la terre, pour palais une lumière inaccessible, pour vêtements la beauté et la gloire, pour ministres les esprits angéliques !

Dieu est présent sur nos autels ! Pensée qui domine tous nos devoirs à l'égard de l'Eucharistie ; pensée fondamentale pour la piété catholique ; pensée qui doit nous remplir de bonheur, de consolation et de joie, mais qui doit *avant tout* nous pénétrer de religion et de respect, quand nous avons l'honneur d'être dans le lieu saint. Oui, ô Jésus mon Sauveur, je crois avec saint Thomas que, dans l'Eucharistie, *vous êtes véritablement mon Seigneur et mon Dieu !* (3) Oui, je crois avec saint Pierre que, malgré vos excessifs anéantissements dans l'Hostie sainte, *vous êtes le Fils du*

(1) Is., xl, 17.
(2) Job., iv, 18.
(3) Joan., xx, 28.

Dieu vivant ! (1) Oui, avec le patriarche Jacob, je confesse que, dans nos églises, *Dieu est véritablement présent* (2). Je le crois et je veux que ma conduite soit une preuve authentique de ma foi !

II

Quitte ta chaussure, car la terre que tu foules est sainte (3), disait Dieu à Moïse, quand il lui apparut dans le buisson ardent ; il nous redit sans cesse la même parole du Tabernacle où il est continuellement présent. *Tremblez à l'approche de mon Sanctuaire* (4) ; ce sentiment nous est encore plus strictement commandé qu'aux Juifs, car la Présence de Dieu dans les temples catholiques est bien supérieure à celle dont il honorait le Sanctuaire d'Israël. Quoi de plus naturel ? On se surveille, on se compose, on est saisi de respect quand on entre dans le palais des grands. La maison de Dieu serait-elle au-dessous de l'habitation des hommes ?

Le temple chrétien, nous l'avons expliqué ailleurs avec détail (5), est un ciel par la présence du Dieu trois fois saint qui l'habite ; il faut aussi que ce soit un ciel par les empressements et les hommages qui y sont rendus au Maître de l'univers. Nous devons dans nos

(1) Matth., XVI, 16.
(2) Gen., XXVIII, 16.
(3) Ex., III, 5.
(4) Levit., XXVI, 2.
(5) Tome Ier, livre Ier, ch. XIV, l'*Eucharistie est le Paradis sur terre.*

églises imiter les hommages, les respects, les adorations de la céleste Jérusalem. Oh ! comme les saints, ces hommes animés véritablement de l'Esprit de Dieu, ont été et sont encore fidèles à ce devoir sacré ! Pour ne citer que l'illustre évêque de Genève, saint François de Sales, on était édifié en voyant son attitude au pied des autels. « Qu'il était beau, nous dit un de ses biographes (1), de le voir à genoux en face du très Saint Sacrement, avec une si profonde humilité, une contenance si modeste, une attention si sérieuse. Jamais vous ne l'auriez vu regarder çà et là. Il ne crachait point, il ne remuait point, il semblait immobile comme une statue. Il demeurait la tête nue, en quelque temps que ce fût, et quoique les mouches le piquassent jusqu'au sang, jamais pourtant il ne les chassait, aimant mieux souffrir patiemment et sans se bouger cette pressante importunité que de commettre la moindre incivilité à la face de son doux maître. »

Imitons les saints. Joignons nos hommages, quand nous sommes dans le lieu saint, à ceux des anges qui environnent le Tabernacle ; disons avec David : « Je vous glorifierai, ô Seigneur, en me souvenant que les anges sont là, auprès de vous, *In conspectu angelorum psallam tibi* (2). »

III

Entrons dans quelques détails, afin de bien comprendre la pratique du respect à l'égard de notre Dieu

(1) Le P. de la Rivière.
(2) Ps. CXXXVII, 1.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

présent sur nos autels. Écoutons parler un des hommes qui, à notre époque, ont le plus travaillé pour faire connaître et aimer Jésus-Christ dans le très Saint Sacrement (1) :

Il nous faut entourer la sainte Eucharistie de toutes sortes de respect et d'honneur : c'est une conséquence nécessaire de notre foi à la sainte Présence de Notre-Seigneur.

Ainsi il ne faut jamais omettre les génuflexions en entrant dans l'église ou en en sortant ; j'entends la belle génuflexion liturgique, où le genou droit touche la terre, et qui se fait non par manière d'acquit, non par routine, mais posément, religieusement, en union de l'âme qui s'abaisse devant Dieu et qui l'adore. Il y a bien peu de gens qui fassent saintement la génuflexion. Saint Thomas d'Aquin, ce grand génie, dès qu'il apercevait le saint Tabernacle, faisait la génuflexion en disant ces paroles, qui en expriment bien le sens : « *Tu Rex gloriæ, Christe*, vous êtes le Roi de gloire, ô Christ ; » et ses yeux demeuraient fixés avec amour sur le saint Tabernacle.

Rien n'est petit dès qu'il s'agit du Saint Sacrement. Aussi voit-on, dans la vie des saints, les plus grands serviteurs de Dieu attacher une importance considérable aux moindres prescriptions destinées à entourer de respect le très Saint Sacrement. Saint Charles Borromée, saint Ignace, saint François de Sales, saint Vincent de Paul ne toléraient aucune infraction à ces règles de liturgie, pas plus chez les autres que pour eux-mêmes.

A plus forte raison ne doit-on pas se permettre de

(1) Mgr de Ségur.

parler inutilement dans les églises, où repose le Saint Sacrement, de s'y dissiper, d'y prendre des libertés insignifiantes par elles-mêmes, tant qu'on voudra, mais toujours incompatibles avec le religieux respect qui doit remplir l'âme d'un chrétien, en présence de Notre-Seigneur. Ici, le sans-gêne est encore bien plus interdit que dans le salon du plus grand prince.

Quand un homme de foi, un homme qui croit tout de bon, entre dans une église ou dans une chapelle qui renferme le Saint Sacrement, on voit immédiatement à son maintien, à son visage, à sa démarche, qu'il se présente devant Dieu. Voyez avec quel respect il fait son signe de croix, en prenant l'eau bénite. Voyez comme sa génuflexion exprime l'adoration et les sentiments de foi qui lui remplissent le cœur. Voyez comment, à peine arrivé à sa place, il s'agenouille aussitôt, se met en prières, et demeure là, impassible et recueilli, ne faisant attention qu'à son Dieu présent au Tabernacle, ne s'occupant pas de ce qui se passe autour de lui, et priant de tout son cœur. Comme c'est beau, comme c'est bon, de voir ainsi adorer le Saint Sacrement ! C'est un vrai sermon que prêche, sans s'en douter, tout fidèle animé d'une foi vive à la Présence Réelle !

Hélas ! combien il en est qui manquent aux règles du respect !

Voyez entrer les catholiques dans les églises, continuant la causerie qu'ils avaient commencée dans la rue ; se saluant entre eux, s'ils se connaissent ; se demandant réciproquement des nouvelles. Ils prennent de l'eau bénite pour la forme, font un simulacre de signe de croix, passent devant le Tabernacle sans y faire attention, sans même un salut de tête...

La conclusion de tout ceci, c'est que nous sommes

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tenus à une foi vive, à une religion pratique, à un respect profond, à un culte plein de délicatesse vis-à-vis du Saint Sacrement. Si nous avions été avec les bergers et les Mages à Bethléem, est-ce que nous n'aurions pas partagé leurs respects, leur adoration, leur tenue si honorable pour l'Enfant-Jésus ? Eh bien ! il n'y a pas deux Jésus ; il n'y a pas deux Dieux, mais un seul ; et le Dieu de la Crèche est ici sur l'autel : là où est l'Eucharistie, là est Dieu, et la foi en Dieu doit se traduire par la foi en l'Eucharistie qui est DIEU AVEC NOUS ; la foi en l'Eucharistie est la vraie foi en Dieu et toute la foi, toute la religion, n'est autre chose que la foi et la religion du Saint Sacrement. — La piété qui ne s'établit pas sur ce fondement tourne à la bagatelle, elle peut remuer beaucoup et faire du bruit, elle passe et ne dure pas ; ceci, au contraire, est éternel, parce que c'est Jésus lui-même qui en est l'âme et la raison.

Bossuet raconte lui-même, non sans humilité, qu'il fit un jour visiter sa cathédrale au célèbre ministre Claude, le coryphée des protestants avec lequel il eut de si grandes controverses... Quand ils eurent tout vu, le ministre dit à l'évêque : « Est-ce que vous croyez bien à la Présence Réelle? » — « Comment, répond Bossuet, vous me demandez si je crois au mystère de ma foi (Bossuet, sans s'en apercevoir, avait sa soutane déboutonnée et c'est dans cette tenue négligée qu'il était entré dans l'église). – Si vous croyiez véritablement, répliqua le ministre, vous ne vous seriez pas présenté dans cet

état devant votre Dieu ici présent ! » — Bossuet fut bien humilié, bien peiné ; il ajoute qu'il prit de là occasion de ne plus se permettre la moindre négligence devant le très Saint Sacrement.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE III

LA PRÉSENCE RÉELLE, C'EST-A-DIRE « NOTRE BIENFAITEUR AVEC NOUS »

Adeamus ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in tempore opportuno.

Approchons-nous du trône de la grâce pour obtenir miséricorde et trouver grâce en temps opportun.

(Heb., IV, 16).

Il est un point dans le dogme de la Présence Réelle qui doit nous remplir de joie et de confiance ; c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ réside sur nos autels avec le désir très ardent de nous faire du bien. Il est dans le Tabernacle avec ses yeux pour voir nos misères, avec son cœur pour les soulager (1). Il est comme une source inépuisable de toutes les grâces dont nous

(1) Sanctificavi locum istum ut sit nomen meum ibi in sempiternum et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus (II Par., VII, 16).

avons besoin ; il y est pour mener à bonne fin le grand ouvrage de notre salut (1). Considérons la Présence Réelle sous cet aspect si consolant ; et voyons quelles grâces Notre-Seigneur nous y procure, comme *homme* et comme *Dieu*.

I

Redisons-le nous : dans le Tabernacle réside vraiment Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce cœur si bon, si tendre, si miséricordieux, si bienfaisant ; ce cœur qui a multiplié avec tant de profusion les faveurs, pendant sa vie mortelle ; qui guérissait les malades et ressuscitait les morts ; qui ne pouvait voir une misère sans la soulager, entendre une prière sans l'exaucer ; qui n'attendait même pas qu'on implorât sa miséricorde pour l'exercer ; qui ne pouvait voir verser une larme, et pleurait si facilement sur les malheurs de sa patrie et sur les infortunes de ses amis.

Celui qui réside dans le Tabernacle, c'est notre « souverain Prêtre », et il accomplit continuellement en notre faveur l'office de Pontife, en adorant pour nous, en expiant pour nous, en priant pour nous, en remerciant pour nous. Oui, dans le silence du Tabernacle, Jésus adore son Père au nom de tous les hommes, et spécialement au nom de tous les chrétiens. Il est le seul et véritable adorateur de Dieu. Il l'adore dignement par les hommages infinis, en s'abaissant plus qu'on ne sau-

(1) In illa die erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem in ablutionem peccatoris (Zach., XIII, 1).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rait dire devant sa redoutable majesté, en descendant aux dernières humiliations, en s'anéantissant devant sa face, sous les espèces sacramentelles. Oui, dans sa prison du Tabernacle, le sacrifice achevé, Notre-Seigneur continue à expier les péchés du monde. Dans chaque localité on pèche continuellement : dans chaque localité Jésus-Hostie offre continuellement à Dieu un tribut d'expiation (1). Sans cesse il implore miséricorde en notre faveur en présentant à son Père son front couronné d'épines, ses mains et ses pieds percés par les clous du Calvaire, son côté entr'ouvert par la lance du soldat, son corps déchiré par les coups de la flagellation, toutes les plaies enfin qu'il a voulu subir pour notre salut. Par ses humiliations inouïes, il expie notre sot orgueil ; par son dénûment absolu, notre soif des biens périssables ; par sa Passion mystiquement renouvelée, nos sensualités coupables. Chaque sanctuaire est comme un paratonnerre qui nous met à l'abri des foudres vengeresses. De toutes les régions s'élève une voix puissamment et efficacement suppliante : *O Dieu, abaissez un regard sur la face de votre Christ! O Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!* (2). Oui, dans le saint Tabernacle, Notre-Seigneur fait l'office de Pontife, en priant sans cesse pour nous (3). Si les voiles qui couvrent nos yeux charnels tombaient, que nous serions étonnés en voyant les biens incalculables que la voix suppliante du Verbe fait chair attire sur le monde ! Sa prière est si excellente !

(1) Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris tantum sed totius mundi (I Joan., II, 2).
(2) Ps. LXXXIII, 10 et Luc., XXIII, 34.
(3) Semper vivens ad interpellandum pro nobis (Heb., VII, 25).

Prière infiniment *éclairée :* son regard plonge au plus profond des cœurs, il discerne tous nos besoins, toutes nos épreuves, toutes nos tentations, et il sollicite la divine clémence en notre faveur. Prière *universelle :* elle s'étend à tous les fidèles, à tous les fils d'Adam, sans exception, pauvres et riches, savants et ignorants, justes et pécheurs. Prière *continuelle :* elle monte sans relâche vers le trône de Dieu, le jour et la nuit, quand nous pensons à notre salut et quand nous le perdons de vue. Même quand nous nous oublions, notre doux Gardien, qui toujours veille, pense à nous et prie pour nous. Prière *agréée* de Dieu : il est le Fils bien-aimé, en qui le Père éternel met toutes ses complaisances. Prière *très efficace :* elle est faite par le Saint des saints qui intercède, moins en demandant une faveur, qu'en exigeant un bien qui lui appartient. Il a mérité toutes les grâces par sa Passion douloureuse, et, quand il prie, c'est comme sa propriété qu'il réclame. Aussi que de grâces il nous obtient : grâces de conversion ; grâces de lumière et de force ; grâces de conseil et de consolation ; grâces de générosité et d'ardeur dans le service de Dieu ; grâces qui soutiennent les bons, qui encouragent les faibles, qui convertissent les méchants !

Jésus-Christ dans le très Saint Sacrement, c'est le « chef suprême de la sainte Église. » Il la protège contre ses ennemis ; il la défend contre les fureurs de l'enfer qui jamais ne prévaudra (1) ; il l'anime de son esprit ; il l'éclaire de ses lumières ; il garde sa doctrine pure de toute erreur ; il y suscite des saints qui, par leurs vertus, confondent les iniquités du monde ; il

(1) Ecce ego vobiscum sum... portæ inferi non prævalebunt (Math., XVI, 18).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

refoule l'empire de Satan et dilate celui de la vérité ; il veille sur la barque de Pierre au milieu des orages et des tempêtes, et, divin Pilote, il dirige sa course à travers les écueils du siècle, jusqu'à ce qu'elle arrive au port de l'éternité. En vain les vents rugissent, en vain les flots se soulèvent, le vaisseau de l'Église est sûr de ne jamais sombrer : Il porte Jésus-Christ ! Et puis, comme on l'a dit avec raison, la Présence Réelle est un magnifique et continuel *sursùm corda* jeté à travers le monde. Quel type de sainteté achevée placé continuellement sous les regards des hommes ! Quel exemple permanent, quelle leçon publique et intelligible à tous, d'élévation, de sacrifice, d'amour pur et désintéressé ! En face de Jésus-Hostie que de rêves mauvais éteints, que de résolutions immorales étouffées, que d'actes de vertu provoqués ! Je comprends saint Bonaventure qui s'écrie : « L'Eucharistie, c'est le fondement de l'Église ! (1) Sans l'Eucharistie qu'y aurait-il dans le monde, sinon l'erreur et l'impiété ! (2) » Voilà quelques-uns des bienfaits que nous procure Jésus-Hostie considéré *comme homme*. Rien qu'à ce point de vue on peut déjà dire que tous les biens nous viennent avec et par l'Eucharistie (3). Cette parole sera plus vraie encore si nous considérons les faveurs que Jésus-Christ, *comme Dieu*, nous accorde dans le très Saint Sacrement.

II

Ne l'oublions pas, pour croître en confiance à l'égard

(1) Per hoc stat Ecclesia (S. Bon.).
(2) Tolle hoc Sacramentum ab Ecclesiâ et quid erit in mundo nisi error et infidelitas (C. II de Præp. ad Miss.).
(3) Omnia bona mihi venerunt cum illâ (Sap , VII, 11).

de la Présence Réelle : l'Eucharistie c'est Jésus-Christ, c'est le Verbe incréé fait homme, c'est Dieu avec nous et pour nous. Cela étant, approchons-nous *avec assurance du Trône de la grâce pour obtenir miséricorde*. Allons demander : notre Hôte divin ne nous refusera rien, tant est grande sa puissance, tant est libérale sa générosité !

L'Eucharistie, c'est le « Tout-Puissant » avec nous. C'est celui qui a créé le monde en se jouant, par un seul acte de sa volonté (1) ; c'est celui à qui rien n'est impossible (2) ; c'est celui qui peut satisfaire avec surabondance nos besoins, quelle que en soit la grandeur, quel que en soit le nombre (3). Êtes-vous en sollicitude pour le lendemain ; êtes-vous visité par la maladie ? C'est notre Dieu qui nourrit les oiseaux des champs et qui pare avec éclat le lis des campagnes ; c'est lui qui est le maître de la vie et de la mort ; il peut vous guérir, ou ce qui vaut mieux, il peut vous accorder la grâce de souffrir avec patience. La mort a-t-elle moissonné quelque existence qui vous est chère et ouvert du même coup une blessure profonde dans votre cœur ? Notre Dieu est le Dieu de toute consolation (4). C'est lui qui versait des larmes sur le tombeau de Lazare, son ami, et consolait si tendrement les affligés, pendant le temps de son pèlerinage sur la terre. Allez à lui et il vous dira comme à la veuve de Naïm : « Ne pleurez pas ! (5) » Et ces paroles seront un baume consolateur

(1) Dixit et facta sunt (Ps. CXLVIII, 5).
(2) Non erit impossibile apud Deum omne verbum (Luc., I, 37.)
(3) Potens est Deus omnia facere superabundanter quam intelgimus (Eph., III. 20.)
(4) Deus totius consolationis. (II Cor., I, 3.)
(5) Noli flere. (Luc., VII, 13.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qui adoucira votre douleur. Êtes-vous dans le trouble et l'agitation? Les passions et le démon excitent-ils dans votre cœur des orages semblables aux tempêtes qui bouleversent l'océan? Dieu peut rendre le calme à votre âme, comme autrefois, d'un mot, qui apaisait les flots courroucés de la mer de Tibériade. La tiédeur aurait-elle paralysé votre cœur? Seriez-vous de ces chrétiens malheureux qui provoquent le dégoût de Notre-Seigneur? Dieu peut vous rendre la vigueur spirituelle. Il peut vous commander, comme au paralytique, de quitter ce lit de langueur où vous vous mourez, et de marcher à grands pas dans la voie de la générosité. Enfin seriez-vous ensevelis dans le tombeau du péché? Votre âme serait-elle enchaînée par les liens des mauvaises habitudes comme par autant de bandelettes funèbres? *Potens est Deus!* Notre Dieu peut vous rappeler à la vie de la grâce, comme autrefois, d'une parole, il fit sortir Lazare de la tombe. En un mot, quelle que soit l'étendue de vos besoins, la puissance du Dieu de l'Eucharistie la dépasse de l'infini. Allons donc avec confiance à Jésus, d'autant plus qu'il brûle du désir de nous combler de ses bienfaits.

L'Emmanuel, en effet, c'est « l'infinie Bonté » avec nous. Il se définit lui-même par cette qualité. *Dieu est charité*, dit saint Jean (1); et saint Bernard a pu dire cette parole sublime de vérité et de douceur: Ce n'est pas assez de dire que Dieu nous aime; il est l'amour (2). Oui, Dieu fait servir sa toute-puissance à nos intérêts. Sa miséricorde, nous dit l'Écriture, est

(1) Deus charitas est. (I Joan., IV, 16.)
(2) Deus amorem non tam habet quam ipse est. (S. Bern.).

vaste comme la terre, sublime comme le ciel, profonde comme la mer. Il veut nous communiquer ses faveurs, à une condition toutefois: c'est que nous les demandions. Pour nous attirer à lui, il prend les titres les plus capables d'exciter notre confiance. Lui, l'Éternel, le Seigneur des seigneurs, le Créateur du vaste univers s'appelle notre *ami* (1); mieux que cela, notre *père* (2); mieux que cela, notre *mère*. *Est-ce qu'une mère*, dit-il par son prophète, *peut oublier son enfant? Eh bien, si par impossible, elle le faisait, moi je ne vous oublierais pas* (3). *C'est moi qui vous le dis, demandez et vous recevrez!* (4) Il confirme sa parole, qui cependant est la vérité même, par l'autorité du serment: *En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (5). Il corrobore son serment par la comparaison la plus persuasive. « Est-il parmi vous un père assez méchant pour présenter une pierre à son fils qui lui demande du pain? ou si celui-ci lui demande un poisson, est-ce qu'il lui donnera un serpent? Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, vous ne savez refuser ce que vous avez de meilleur à vos enfants, combien, à plus forte raison, votre Père céleste écoutera-t-il avec bienveillance les prières de ceux qui l'invoquent? (6) » Or, notre Dieu est avec ces ineffables dispositions de bonté dans la sainte Eucharistie. Allons

(1) Joan., XV, 15.
(2) Matth., VI, 9.
(3) Is., XLIX, 15.
(4) Matth., VII, 7.
(5) Joan., XVI, 23.
(6) Luc., XI, 11, 12, 13.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

donc à lui avec pleine confiance *pour obtenir miséricorde* (1).

O vous qui êtes ignorants des choses de Dieu, le Seigneur des sciences, le Maître divin est présent à l'autel et il vous appelle pour vous illuminer de ses divines clartés : *Magister adest et vocat te* (2).

O vous qui êtes dans la perplexité, qui hésitez sur le parti que vous avez à prendre ; l'Ange du grand conseil est présent à l'autel ; il vous appelle pour vous indiquer le chemin : *Consiliarius... adest et vocat te* (3).

O vous qui êtes dans la peine, vous qui êtes désolé et n'en pouvez plus ; le grand Consolateur est présent à l'autel et il vous appelle pour verser sur votre cœur ulcéré un baume salutaire : *Deus misericors et miserator... adest et vocat te* (4).

O vous qui êtes faible, vous qui êtes persécuté par le monde, le démon et la mauvaise fortune ; le Dieu fort est présent à l'autel, et il vous appelle pour vous encourager et vous communiquer sa divine énergie : *Deus fortis... adest et vocat te* (5).

O vous qui êtes pauvre, vous qui êtes malade de corps ou d'esprit, vous qui êtes mort à la vie spirituelle ; le Dieu souverain dominateur de l'univers (6), le Dieu de la vie et de la mort (7) est présent sur l'autel et il vous appelle pour subvenir à tous vos besoins :

(1) Heb., IV, 16.
(2) Joan., XI, 28.
(3) Is., IX, 6.
(4) Ps. CX, 4.
(5) Is., IX, 6.
(6) Is., III, 1.
(7) I Reg., II, 6.

Dominator, qui mortificat et vivificat..., adest et vocat te. Dites-lui : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* (1) ; *si vous le voulez, vous pouvez me guérir* (2) ; *guérissez mon âme, car j'ai péché contre vous* (3).

Terminons ce discours sur les miséricordes de Jésus-Hostie par une page toute brûlante d'un converti (4) qui chante la Présence permanente à l'autel de Jésus, notre aimable et généreux bienfaiteur :

« Jésus-Christ aujourd'hui, ô bonheur, c'est la divine Eucharistie ! Ce mot, peut-on le prononcer sans sentir comme un doux miel sur ses lèvres, comme un feu brûlant dans ses veines ? La divine Eucharistie ! la parole s'arrête, le cœur seul a un langage pour s'exprimer.

« Jésus-Christ aujourd'hui !

« Aujourd'hui, je suis pauvre ; j'ai besoin d'une force qui me vienne d'en-haut pour me soutenir : Jésus-Christ descend du ciel, il se fait Eucharistie, c'est le pain des forts : *Panis confortans.*

« Aujourd'hui, je suis pauvre ; je cherche un abri pour me mettre à couvert : et Jésus se fait mon asile, se fait Eucharistie ; c'est la maison de Dieu, c'est le Portique du ciel : *Hic est domus Dei et porta cœli.*

« Aujourd'hui, j'ai faim et soif ; je demande un aliment pour rassasier mon esprit et mon cœur, un breuvage pour désaltérer mes ardeurs : et Jésus se fait froment, se fait vin dans l'Eucharistie : *Frumentum electorum et vinum germinans virgines.*

(1) Joan., XI, 3.
(2) Matt., VIII, 2.
(3) Ps. XL, 5.
(4) Le R. P. Hermann.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Aujourd'hui, je suis malade ; j'ai besoin d'un baume bienfaisant pour panser les plaies de mon âme : Jésus se répand comme un onguent précieux au-dedans de moi-même, en me donnant l'Eucharistie : *Impinguasti in oleo caput meum.*

« Aujourd'hui, je suis petit ; comme Zachée, je ne puis m'élever au-dessus des mesquines conceptions de la terre : et Jésus descend ; il se fait mon échelle de Jacob ; il se fait Eucharistie : *Scalam stantem super terram et cacumen illius tangens cœlum.*

« Aujourd'hui, j'ai besoin d'offrir à Dieu un holocauste qui lui soit agréable : Jésus se fait victime, se fait sacrifice, se fait Eucharistie : *Juge sacrificium.*

« Aujourd'hui, enfin, je suis persécuté ; il se fait ma cuirasse, il me rend terrible au démon : *Scutum meum et cornu salutis meæ.*

« Je suis dévoyé, il se fait mon étoile ; je suis découragé, il me relève ; je suis dans la peine, il me réjouit ; je suis seul, il demeure avec moi jusqu'à la consommation des siècles ; je suis dans les ténèbres et l'ignorance, il m'éclaire et m'instruit ; j'ai froid, il me réchauffe d'un feu pénétrant !

» Mais plus que tout cela, j'ai besoin d'amour, et nul amour ici-bas n'avait pu contenter mon cœur ; et c'est alors surtout qu'il se fait Eucharistie, et il m'aime et son amour me satisfait, me rassasie, me remplit, me comble, me déborde et me plonge dans un océan de charité et d'ivresse !

« Oui, j'aime Jésus, j'aime l'Eucharistie ! Entendez-le, échos d'alentour ! Répétez-le en chœur, montagnes et vallées ! Redites avec moi : J'aime l'Eucharistie !

« Jésus-Christ aujourd'hui, c'est Jésus avec moi, c'est mon Emmanuel, mon amour, c'est mon Eucharistie ! »

Soyez assuré que de tous les instants de votre vie, le temps que vous passerez devant le divin Sacrement sera celui qui vous donnera le plus de force pendant la vie, le plus de consolation à l'heure de la mort et pendant l'éternité. Soyez persuadé qu'un quart d'heure de prière devant la sainte Eucharistie vous sera plus profitable que tous les exercices de piété de la journée.

Saint Liguori.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV

LA PRÉSENCE RÉELLE, C'EST-A-DIRE « L'AMI DE NOS AMES AVEC NOUS »

Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.

Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs; vous êtes mes amis.

(Joan., xv, 15).

Quel bien précieux qu'un ami véritable! C'est une richesse supérieure à toutes les richesses! C'est un bonheur supérieur à tous les bonheurs! C'est la suprême félicité sur la terre! (1) Il n'y a rien, ici-bas, de consolant comme la véritable affection, dit saint Bonaventure (2). D'après saint Chrysostome, il vaudrait mieux être privé du soleil que des douceurs de l'amitié. — Le véritable ami de nos âmes, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie! Au Tabernacle, en effet, notre divin Sauveur est l'ami vraiment

(1) Amico fideli nulla est comparatio (Eccli., v, 15.)
(2) S. Bon. (I Sent., dist. x, q. II, art. 1.)

désintéressé, l'ami *tout-puissant*, l'ami *généreux*, l'ami *fidèle*.

I

Chose étrange! Notre Dieu a besoin de l'homme; il faut qu'il soit avec l'homme. Au Paradis, il apparaît à Adam, avant et après sa chute; il apparaît aux patriarches; il apparaît à Moïse; il dresse sa tente au milieu des tentes d'Israël; il suit le peuple choisi dans ses campements au désert; il lui donne à boire l'eau sortie miraculeusement du rocher; il le nourrit, il éclaire sa marche, il le défend dans les combats; il fixe sa résidence sur le propitiatoire de l'arche et plus tard dans le temple de Salomon; quand la plénitude des temps est venue, par la plus ineffable miséricorde, il se fait petit enfant à Bethléem, passe trente-trois ans avec nous sur la terre; puis, continuant et complétant l'Incarnation, il habite nuit et jour avec nous dans le très Saint Sacrement, depuis son Ascension jusqu'à la consommation des siècles (1). Il déclare que ce sont là ses délices (2). Pourquoi? Est-ce par intérêt personnel? *Mais il n'a pas besoin de nos biens* (3). Il est infiniment heureux, infiniment grand, infiniment riche; il se suffit infiniment à lui-même. D'ailleurs, n'est-il pas dignement honoré dans les cieux, tandis que sur la terre il est trop souvent oublié et outragé? Si donc il reste au

(1) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi (Matth., xxviii, 20.)
(2) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum (Prov., viii, 31.)
(3) Ps. xv, 2.

milieu de nous, c'est qu'il nous aime d'un amour désintéressé. Oui, Jésus dans le très Saint Sacrement nous aime non pour lui, mais pour nous, pour nous faire du bien. Qu'il est rare l'amour qui ne se recherche pas soi-même, qui est net de tout égoïsme ! Parmi les hommes il y a de nombreuses, de bruyantes manifestations d'amitié ; mais il n'y a guère d'affection véritable. On visite, on est gracieux, affable, empressé ; mais moins pour celui qu'on appelle du nom d'ami que pour soi. Aussi, quand on n'a plus d'intérêt à aimer, l'amitié tombe et s'évanouit. Il n'en est pas ainsi de Notre-Seigneur. « Dieu, dit saint Irénée, n'a pas créé l'homme comme s'il eût besoin de lui ; mais il avait besoin d'un être sur qui il pût verser ses bienfaits (1). » « Dieu a créé, dit saint Thomas, pour faire une effusion de sa bonté, dans les créatures (2). » Et ailleurs, le même docteur dit ce mot profond : « Dieu cherche sa gloire en nous, non pour lui, mais pour nous (3). » « Le désir du bien, la passion du bien, la volonté de se communiquer sous toutes les formes, telle a donc été la première pensée de Dieu dans la création, le mobile qui l'a déterminé à créer, comme la vapeur est le mobile qui met en mouvement les chars de feu de nos chemins de fer (4). » La bonté qui veut faire du bien : tel a été également le motif pour lequel Notre-Seigneur a voulu instituer la sainte Eucharistie. Aussi, y est-il pour nous un ami *désintéressé ;* j'ajoute qu'il y est un ami *tout-puissant*.

(1) S. Iren. adv. her. l. IV, c. XIV.
(2) Ratio rerum factarum est ut divina bonitas diffundatur in rebus (Ia, IIae, q. CXIV, art. I, ad 2.)
(3) Deus gloriam non quærit propter se sed propter nos (Ia IIae, q. CXXXII, art. I. ad 1.)
(4) Mgr Landriot.

II

C'est une sécurité bien douce, une assurance bien précieuse, que d'avoir un ami puissant. On repose en paix, on ne craint pas l'infortune, parce qu'on sait qu'au besoin on trouvera aide et protection. *Malheur*, dit l'Esprit-Saint, *à celui qui est seul, parce que, s'il vient à tomber, il n'a personne pour le relever !* (1) Si l'ami de notre cœur est sans puissance, dans bien des circonstances, au milieu de nos malheurs, nous ne pourrons obtenir de lui qu'une stérile compassion. Il n'en est pas ainsi de Notre-Seigneur. Si nombreuses, si terribles que soient les calamités qui s'abattent sur nous, il peut y porter remède. La puissance de Jésus-Christ est sans limite. Il parle en maître aux vents et à la mer ; à la maladie et à la mort ; aux éléments et aux saisons ; aux esprits et aux cœurs ; aux anges et aux démons. Rien ne peut lui résister. Il n'a qu'à dire un mot, et sa volonté s'exécute immédiatement et complètement. Quelle paix ne doit pas goûter celui qui repose sur le cœur d'un tel ami !

III

« La preuve de l'amour ce sont les œuvres (2). » Un amour qui n'agit point, n'est point un véritable amour :

(1) Væ soli, quia si ceciderit non habet sublevantem se (Eccl., IV, 10.)
(2) Probatio amoris exhibitio est operis (S. Greg.).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

c'est une amitié de commande, une amitié de paroles, une amitié feinte, sans fondement sérieux. Aussi bien, le troisième caractère de l'amitié que nous porte l'Hôte divin du Tabernacle, c'est la *générosité*. Quelles preuves d'amour, en effet, il nous donne dans la sainte Eucharistie ! Qui pourrait compter les bienfaits dont il nous y accable, si j'ose parler ainsi ? Il nous donne sa toute-puissante protection, sa très efficace médiation, ses infinies expiations, ses merveilleux exemples, les richesses inépuisables de sa grâce. Il nous sacrifie tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Il est l'Immense, et pour nous il se renferme sous les chétives apparences du pain et du vin ; il est le Créateur, le Conservateur de l'univers, celui qui met tout en mouvement dans le monde, et pour nous il se condamne dans la sainte Hostie à l'anéantissement le plus complet, à l'immobilité la plus absolue ; il est la Liberté par essence, et pour nous il se constitue prisonnier jour et nuit dans le sacré Tabernacle ; il est le Maître de tout ce qui est, et il se fait notre très humble serviteur, il se soumet à toutes nos volontés : on le porte aux malades, et il va visiter, consoler, fortifier les malades ; on le porte dans les rues, et il traverse en les bénissant nos villes et nos bourgades ; on l'expose sur les autels, et il veut bien, sur le trône qu'on lui dresse, recevoir nos hommages ; on le place à droite, on le place à gauche, et il se laisse faire ; on l'enferme dans le Tabernacle, et il y reste autant de temps que l'on veut ; il est le *Seigneur de gloire* (1), dont la face rayonne d'un éclat infiniment plus brillant que celui du soleil, et, dans l'Eucharistie, il voile sa majesté et n'en laisse rien paraître à l'extérieur. Grand Dieu, on dit que *l'amitié trouve les amis égaux ou les rend tels* (1) : c'est trop peu pour Notre-Seigneur ! IL DESCEND BIEN AU-DESSOUS DE NOUS, pour nous donner une preuve solennelle de son amour et pour conquérir nos cœurs. A l'autel, il ne paraît pas comme un homme, pas même comme le dernier des êtres animés : il a les apparences d'un peu de pain, d'un peu de vin ! Est-ce tout ? Non. *La plus grande preuve d'amitié qu'on puisse donner, c'est de mourir pour ceux qu'on aime* (2). En parlant ainsi, Notre-Seigneur ne comprenait pas dans son expression le mystère auguste de l'Eucharistie. C'est vrai, il a donné sa vie pour nous sur la croix ; il renouvelle cette mort mystiquement tous les jours à la messe ; mais il a fait plus ! Après nous avoir donné sa vie, il restait qu'il se donnât lui-même en nourriture. Et il s'est donné en nourriture. Et il est allé, de cette manière, jusqu'aux plus extrêmes limites que les amitiés humaines n'ont jamais su, n'ont jamais pu atteindre. *In finem dilexit !* (3) Et il a réalisé d'une manière inouïe, inimitable, cette union que réclame l'amitié. Il se donne à nous, pour que nous ne soyons plus qu'un avec lui pour que nous soyons avec lui consommés dans l'unité, pour que nous soyons transformés en lui ! O chrétiens, *faites connaître au milieu des nations les inventions de votre Dieu !* (4) *Qu'il est bon le Dieu d'Israël !* (5) *Reconnaissez les bontés du Seigneur !* (6)

(1) I Cor., II, 8.

(1) Amicitia pares invenit aut facit.
(2) Majorem hâc dilectionem nemo habet quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis (Joan., XV, 13.)
(3) Joan., XIII, 1.
(4) Notas facite in populis adinventiones ejus (Is., XII, 4).
(5) Quam bonus Israël Deus. (Ps. LXXII, 1.)
(6) Sentite de Domino in bonitate (Sap., I, 1).

Vraiment, dans l'Eucharistie, nous avons le plus doux témoignage de la douceur et de la tendresse de notre Sauveur ! (1) Il n'y a qu'un mot pour marquer la nature du bon Jésus : c'est qu'il est CHARITÉ ! (2)

IV

Mais considérons un quatrième caractère de l'amitié que Notre-Seigneur nous témoigne à l'autel : la *fidélité*.

Dans toute la force du terme, Jésus-Hostie est un ami fidèle. Rien ne peut altérer ni rebuter ses tendresses : ni le temps, ni notre misère, ni nos ingratitudes, les trois écueils contre lesquels viennent se briser presque toutes les affections humaines. — Le temps, d'abord, premier écueil de l'amitié. Que d'attachements, qui se disaient plus forts que la mort, se sont peu à peu relâchés, puis rompus en vieillissant ! Cela est triste à dire, on s'habitue à l'amitié ; on arrive à se blaser sur ce noble sentiment. Il n'en va pas ainsi pour notre Ami du Tabernacle ! Comme Dieu, il nous aime tous et chacun de nous depuis l'éternité (3). Comme homme, il nous aime depuis le premier instant de son Incarnation, d'un amour toujours égal, toujours tendre, toujours dévoué. Il nous a vus depuis longtemps comme devant exister, il nous voit maintenant que nous existons, et il est toujours brûlant pour nous

(1) Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri. (Tit., III, 4.)
(2) Deus charitas est (I Joan., IV, 8.)
(3) In charitate perpetua dilexi te (Jer., XXXI, 3).

de la plus ardente charité. Du fond de son Tabernacle, à chaque instant, il nous envoie ses très aimantes bénédictions. Il nous a aimés alors que l'onde régénératrice coulait sur nos fronts ; il nous a aimés le jour de notre première Communion ; il nous donnera le suprême baiser de l'amour dans le saint Viatique ! — C'est le mot du poète confirmé par l'expérience : « Tant que vous serez heureux, vous compterez beaucoup d'amis ; mais si votre ciel vient à s'assombrir, vous serez dans l'isolement (1). » Dans la prospérité, on est entouré, flatté ; dans l'adversité, on est délaissé. Il y a dans un des musées de Paris un tableau qui a fait grande sensation, parce qu'il est une juste expression de la triste réalité des choses. On voit un corbillard, conduisant un pauvre à sa dernière demeure : derrière, pas un être humain, mais seulement le chien du malheureux indigent qui accompagne son maître au champ de la mort. Fidèle peinture de l'instabilité des affections humaines ! L'amitié de Jésus-Christ ne cesse ni ne diminue, en face de nos malheurs. Que dis-je ? Plus nous souffrons, plus nous sommes dans l'infortune, plus nous excitons la compassion de Notre-Seigneur ; plus il nous aime, plus il veut nous venir en aide. Qu'heureuse est l'âme affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher sa consolation auprès de Jésus-Hostie ! Il ne faut quelquefois qu'une visite au Saint Sacrement pour changer tout à coup les dispositions d'un cœur, et pour faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On était venu tout triste, tout inquiet et tout languissant ; et l'on s'en retourne rempli de force, de

(1) Ovide.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

courage et même de joie. Comment cela s'est-il fait ? C'est un secret réservé à la connaissance et à la bonté de Dieu ! — Mais il est un troisième écueil de l'amitié : c'est l'ingratitude de ceux qu'on aime. Comme ici l'amour de mon Sauveur me paraît sublime ! Qui pourrait dire comme il est outragé dans son Sacrement ? On le méconnaît ! Sur le portail de beaucoup d'églises, on pourrait placer l'inscription, qu'on lisait sur le fronton d'un des temples d'Athènes : *Ignoto Deo*, AU DIEU INCONNU ! (1). On le méprise quand on le porte aux malades : il en est qui ne lui accordent pas même un salut. On le méprise quand, dans des processions solennelles, il parcourt nos rues : il en est qui le regardent passer en amateurs et en curieux. On le blasphème : les hérétiques nient sa présence, les impies se moquent de son auguste mystère. Et dans les églises que d'irrévérences, que de Communions tièdes et sacrilèges ! On peut redire aujourd'hui la parole du Précurseur : *Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas* (2) ; ou celle du disciple bien-aimé : *Il est venu dans son domaine et les siens ne l'ont pas reçu !* (3) Et, malgré tous ces dédains, malgré tous ces blasphèmes, malgré toutes ces profanations, Jésus demeure dans l'Eucharistie, il continue à nous aimer, il frappe doucement à la porte du cœur de ses ennemis, il attend patiemment que, touchés par la grâce, ils reviennent à ses pieds redire la parole du prodigue : *O Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous !* (4) pour leur donner le baiser de la réconciliation !

(1) Act., XVII, 23.
(2) Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis (Joan., I, 26.)
(3) In propria venit et sui eum non receperunt (Joan., I, 11.)
(4) Pater, peccavi in cœlum et coram te ! (Luc, XV, 18).

Jésus-Christ est donc le véritable ami de notre âme : remplissons de notre côté, à son égard, les devoirs de l'amitié. Or, l'amitié suppose une communication, des rapports d'intimité, entre ceux qu'elle unit. Communiquons donc avec Jésus-Christ présent à l'autel, par les oraisons jaculatoires, les visites et surtout la très sainte Communion. Il se tient à la porte de notre cœur ; il nous dit : *Enfant, donne-moi ton cœur !* (2) Entendons sa voix ; aimons celui qui nous aime tant ! Puissions-nous, à notre dernière heure, nous écrier en toute vérité, comme saint Philippe de Néri, sur le point de recevoir le saint Viatique : VOICI MON AMOUR, VOICI MON AMOUR, ET L'OBJET DE TOUS LES DÉSIRS DE MON CŒUR !

Il est rapporté d'Henri III, roi d'Angleterre, qu'il entendait tous les jours trois Messes hautes et plusieurs Messes basses. Saint Louis lui ayant dit à ce sujet qu'il valait mieux entendre plus souvent des sermons, il répondit : J'AIME MIEUX VOIR SOUVENT MON AMI QUE D'ENTENDRE PARLER DE LUI, QUELQUE BIEN QU'ON EN DISE !

(1) Prov , XXIII, 26.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE V

DEVOIR ET PRATIQUE DE LA VISITE AU TRÈS SAINT SACREMENT

Recordare mei et visita me.

Souvenez-vous de moi et visitez-moi.

(Jer., xv, 15.)

Ce qu'il y a de certain, dit saint Alphonse de Liguori, c'est que de toutes les dévotions, après la sainte Communion, il n'y en a point de plus agréable à Dieu et plus avantageuse pour nous que de rendre de fréquentes Visites à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent sur nos autels. Dieu exauce les prières partout; mais c'est surtout quand nous les faisons au pied du Tabernacle qu'il les entend favorablement. Pour nous déterminer à tirer profit d'un si excellent moyen de sanctification, considérons *pourquoi* et *comment* nous devons faire la Visite du Saint Sacrement.

I

I. Et d'abord les plus strictes convenances nous im-

posent le devoir de visiter Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie.

Quand les rois de la terre, quand les chefs d'un pays, viennent dans une ville soumise à leur pouvoir, leurs sujets et leurs subordonnés se présentent à eux avec empressement pour leur offrir leurs hommages. Ce sont des honneurs, des témoignages de vénération inspirés après tout par le sentiment du respect et de la dépendance. Par l'Eucharistie, *le Dieu grand et infiniment adorable* (1) vient vous visiter; des hauteurs des cieux, il descend au milieu de nous; Lui, notre Créateur et notre Maître suprême, daigne résider parmi nous; pourrions-nous nous dispenser de lui offrir nos adorations et nos hommages? Conviendrait-il de le laisser dans la solitude? Ne serait-ce pas comme l'insulter?

Ainsi que nous l'avons expliqué, l'Eucharistie c'est Jésus-Christ notre Dieu avec nous, par amour pour nous. Par l'Eucharistie, le Verbe de Dieu fait homme, pour nous combler de ses dons, s'anéantit sous les espèces sacramentelles, se fait notre concitoyen, multiplie sa présence à l'infini: une si grande condescendance ne mérite-t-elle pas un retour? Si Notre-Seigneur vient à nous, ne faut-il pas aller à lui? N'est-ce pas dans le monde une grande incivilité que ne pas rendre visite à un personnage important qui est venu le premier nous visiter?

La reine de Saba entreprit un long et pénible voyage pour visiter Salomon. Jésus-Christ n'est-il pas plus que Salomon? (2) Les Mages, sitôt qu'ils reconnurent l'étoile

(1) Magnus Dominus et laudabilis nimis (Ps. xlvii, 2.)
(2) Ecce plus quam Salomon hic (Matth., xii. 42.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ALERE FLAMMAM VERITATIS DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

du Sauveur, quittèrent, sans hésiter, patrie, parents et amis, pour aller offrir leurs adorations à l'Enfant-Dieu ; est-ce que l'autel n'est pas une autre Bethléem où Notre-Seigneur prend chaque jour mystiquement naissance ? Autrefois, l'Europe s'arrachait de ses fondements pour aller se prosterner sur le tombeau du Christ ; aujourd'hui, des pèlerins courageux traversent les terres et les mers, pour avoir la consolation de vénérer les lieux qui furent témoins de la naissance, de la vie et de la mort du Fils de Dieu : est-ce qu'au lieu de ces froids souvenirs, nous n'avons pas dans l'Eucharistie la palpitante réalité, Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne ? Et nous ne nous dérangerions pas pour lui porter le tribut de notre amour ? On admire à juste titre ces vaillants chrétiens qui, sans compter avec la fatigue, entreprennent de longues pérégrinations pour aller prier dans les sanctuaires illustrés par les reliques, les miracles ou les apparitions des saints : n'est-il pas plus raisonnable de visiter dans nos églises le Saint des saints, la source et le canal de toute sainteté ?

Ah ! s'écrie un pieux prélat (1), si nous avions de la foi *gros comme un grain de sénevé*, si nous croyions tout de bon, c'est-à-dire pratiquement et efficacement, au Saint Sacrement de l'autel, nous serions attirés vers le Tabernacle comme par une sorte d'aimant invincible, et nous profiterions de toute occasion, de toute circonstance pour aller à Jésus-Christ dans son adorable mystère. Nos églises seraient toujours pleines et vivantes ; et, sans rien négliger de nos autres devoirs, chacun de nous trouverait immédiatement du temps,

(1) Mgr de Ségur : *Les trois Roses*, p. 103.

et souvent même beaucoup de temps, pour aller visiter et adorer Jésus, pour aller lui ouvrir son âme, se sanctifier et se réchauffer à son contact, recevoir ses divines influences et raviver dans la prière son union avec lui.

Mais hélas ! c'est la foi qui manque ! Non pas qu'elle soit éteinte dans nos esprits, mais elle est comme endormie dans nos cœurs. Autrefois les Hébreux égarés couraient en foule offrir leurs adorations aux veaux d'or que Jéroboam avait fait fondre ; Tobie *seul* allait adorer Dieu dans son temple. Les temps ne sont pas changés : on est plein d'empressement pour la créature, on néglige le Créateur. On assiège les palais des grands, les théâtres, les magasins, les maisons de divertissement : on déserte l'église. Pauvre Jésus-Christ, s'écriait saint Liguori, il n'est pas aimé ! Et quelle excuse pourrons-nous alléguer pour nous justifier, dit saint Jean Chrysostome ? (1) Par amour pour nous, le Verbe de Dieu descend des cieux, et nous ne daignons pas même, pour lui, mettre le pied hors de nos demeures ! (2) Le Père céleste *met en lui ses complaisances*, et il nous laisse froids et indifférents ! *Il fait ses délices d'être avec nous*, et nous ne nous sentons aucun plaisir en sa compagnie ! Au fait, n'est-il pas vrai qu'un grand nombre de chrétiens laissent passer, je ne dis pas des jours, mais des semaines entières, sans venir lui rendre hommage ? Et ceux qui le visitent, comment le font-ils ? A peine sont-ils arrivés que l'ennui les saisit, et tandis que l'amour, la re-

(1) Quid enim excusabimus, aut quam veniam obtinebimus (S. Chrys. Hom. de S. Philog.).

(2) Si cum ipse, nostri causâ, descendit de cœlis, nos ad illum vel ex ædibus ire gravemur. (Ibid.).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

connaissance, le respect devraient les attacher au pied du Tabernacle, de telle sorte qu'il fallût leur faire violence pour les en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence qu'ils s'y portent, et qu'ils y restent. Personnellement, faisons un retour sur nous-mêmes et rappelons-nous bien que le zèle à visiter Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement est le THERMOMÈTRE de notre foi et de notre amour pour lui. C'est la pensée de saint Laurent Justinien (1).

II. Second motif de faire la Visite : Notre divin Sauveur le désire. *Venez tous à moi*, nous dit-il (2). Il ne fait aucune exception pour les personnes, aucune restriction pour le temps. Qui que nous soyons, à quelque heure que nous nous présentions, il est toujours prêt à nous accueillir. Le plus grand art de l'habileté humaine, pour ceux qui approchent des rois de la terre et sont employés à leur service, est d'étudier leurs inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connaître ; mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois, le souverain Maître de l'univers. Il s'en est assez expliqué dans les divines Écritures et il nous a bien fait comprendre : *que ses plus chères délices sont d'être avec les enfants des hommes et de converser avec eux*. Si Notre-Seigneur nous appelle à lui et nous invite à sa compagnie, que reste-t-il à faire ? sinon que le même empressement qu'il met à nous appeler à lui, nous le mettions à répondre à ses tendres invitations. Nous

(1) Constat... eum, qui cum posset, Domino suo non frueretur, facile declarare Domini sui curam non habere.
(2) Venite ad me omnes (Matth., XI, 28.)

devons nous tenir auprès de lui, avec cette constance dont il daigne user pour nous attendre. Autrement, nous blesserions sa miséricorde et sa majesté. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa cour. Or, que la cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit ressentir vivement, parce que c'est un signe manifeste du peu d'estime que font de lui ses sujets. N'infligeons pas cet outrage à notre bon Sauveur ; et ne nous privons pas, en négligeant de le visiter, des grâces les plus précieuses qu'il veut nous conférer !

III. Autrefois, si nous en croyons un auteur profane (1), on avait mis au frontispice du fameux temple de Delphes une inscription qui marquait que les trois espèces de biens : l'*utile*, l'*honnête* et le *délectable*, ne sont nulle part réunis ensemble. Mais on peut écrire aujourd'hui sur la porte de toutes les églises où Jésus-Christ habite, qu'on y trouve cet heureux assemblage. On y trouve le bien *utile*, puisque le Sauveur est le chemin qui conduit à la souveraine béatitude. On y trouve le bien *honnête*, puisque Jésus-Christ est la lumière du monde, la sagesse éternelle, la véritable image de la beauté de Dieu. Enfin, comme il n'y a rien sur la terre de plus *délectable*, que la vie sainte, on peut dire que Jésus-Christ qui en est le principe et le modèle, renferme en lui, pour nous le communiquer, le plus agréable de tous les plaisirs, *ego sum via, veritas et vita* (2). En effet, Jésus-Christ ne demeure sur l'autel que pour répandre abondamment dans nos

(1) Arist., lib. I, *Moral.*, c. VIII.
(2) Joan., XIV, 6.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cœurs les biens dont il est rempli. C'est ce que saint Cyrille, Origène, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire et les autres Pères nous enseignent. Écoutons pour tous saint Ambroise. « Dans quelque état que vous soyez, dit-il, soit que le péché de la chair vous domine, soit que vous soyez attaché au siècle par les liens de la cupidité, soit que vous vous efforciez de sortir de vos imperfections, soit que vous ayez fait de grands progrès, approchez-vous de Jésus-Christ, et vous trouverez en lui tout ce dont vous avez besoin. *Omnia habemus in Christo, omnia nobis Christus est.* Voulez-vous guérir vos plaies ? Il est un excellent médecin. Êtes-vous brûlé par les ardeurs de la fièvre ? Il est une fontaine qui rafraîchit. Gémissez-vous sous le poids de vos iniquités ? Il vous en déchargera, car il est la miséricorde même. Si vous avez besoin de secours, il est la force ; si vous craignez la mort, il est la vie ; si vous désirez le ciel, il est le chemin qui y conduit ; si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière ; si vous cherchez votre nourriture, il est le pain vivant. Goûtez donc, conclut ce saint, et comprenez combien le Seigneur est doux. Heureux qui met en lui sa confiance ! (1) »

Quelle différence entre les visites mondaines et les Visites que nous faisons à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très Saint Sacrement. Les visites mondaines font perdre beaucoup de temps ; elles sont souvent très ennuyeuses à cause de l'importunité des personnes ou de l'insipidité de leur conversation ; plus d'une fois elles ravissent à l'âme son innocence, au cœur la paix, à l'esprit le recueillement. Les Visites au Saint

(1) S. Amb. de Virg., lib. III.

Sacrement sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes heureuses, toutes consolantes, toutes pleines d'une onction divine.

Visites toutes *saintes*, soit par la fin qu'on s'y propose, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y produit : acte de foi, de confiance, de charité, d'humilité, de soumission parfaite à la volonté de Dieu.

Visites toutes *salutaires*, puisqu'on y est à la source même des grâces, comme nous le voyions tout à l'heure. Disons donc au Sauveur Jésus, en toute confiance avec le prophète : *Seigneur, guérissez-moi et je serai véritablement délivré de mes infirmités, sauvez-moi et mon salut sera certain* (1) ; ou avec l'aveugle de Jéricho : *Seigneur, faites que je voie* (2) ; ou avec le lépreux : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier* (3) ; ou avec le paralytique : *Seigneur, sans vous je n'ai personne qui vienne m'aider* (4) ; ou avec la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* (5) ; ou avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle* (6). Souvent, un quart d'heure de conversation avec notre Dieu, qui se cache sous les voiles eucharistiques, en apprend plus sur les choses du temps et de l'éternité, sur nos vraies destinées, sur la direction à donner à certaines affaires délicates, que les plus longues réflexions et les plus habiles combinaisons de la sagesse humaine. Une lumière

(1) Jer., XVII, 14.
(2) Luc., XVIII, 41.
(3) Marc., I, 40.
(4) Joan., V, 7.
(5) Joan., XI, 3.
(6) Joan., VI, 69.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

calme et céleste vous enveloppe, s'insinue doucement dans l'intelligence et fortifie, en les éclairant, les régions du cœur. Qui n'en a pas fait l'expérience, au moins une fois dans sa vie ?

Visites toutes *heureuses*. Il est une multitude de circonstances, où sans savoir pourquoi, sans raison actuelle et positive, le cœur a besoin d'un ami ; il en a besoin quand ce ne serait que pour deviser, pour dire de ces mille choses qui semblent des riens, excepté à un cœur aimant. Cet ami sûr et fidèle nous le trouvons à l'autel : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* (1). Et puis, le cœur humain a des mouvements de tendresse et des besoins vraiment inexplicables. Le bonheur lui-même est un poids à porter ; on a besoin de le partager avec un autre, autrement, il deviendrait trop lourd. On dirait que le bonheur est de l'eau qui va glisser entre les mains ; on sent la nécessité de le verser en lieu sûr. Ce lieu sûr, c'est le cœur de Dieu où il prend un parfum de vie et d'immortalité (2). Et puis, les personnes qui aiment n'ont point de plus grand plaisir que d'être auprès de l'objet de leur affection. Comment les bons chrétiens ne seraient-ils pas heureux au pied des autels, puisque Dieu, l'amour de leur cœur, est là, tout près d'eux, les voyant, les entendant, leur parlant par la douce voix de sa grâce ? Ah ! elles s'écrient avec saint Pierre : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici !* (3) ou avec saint Augustin : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que c'est bien

(1) Cant. III, 4.
(2) Mgr Landriot.
(3) Matth., XVII, 4.

tard que je vous ai connue, que c'est bien tard que je vous ai aimée ! »

Visites toutes *consolantes*. Que de larmes séchées au pied des autels ! Que de tristesses dissipées, que de désespoirs évanouis ! Un philosophe a dit qu'il ne connaissait point de douleur que ne pût adoucir une heure de lecture ; combien plus efficace est la divine Eucharistie ! Il n'y a que ceux qui se mettent en l'état de l'éprouver qui le puissent connaître, et qui en puissent parler.

Voici mes résolutions : *Ibo ad patrem meum*, je m'adresserai à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter ; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander ; si je me sens attaqué par la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera ; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même ; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans mes souffrances soit intérieures soit extérieures, il me consolera ; en un mot, dans tous mes besoins, il sera mon refuge et ma meilleure ressource. Mais comment, pour qu'elle nous soit salutaire, devons-nous pratiquer la Visite au Saint Sacrement ?

II

La méthode nous est tracée par le Saint-Esprit lui-même, au Cantique des Cantiques, dans une parole de l'Époux à l'Épouse : « Lève-toi, lui dit-il, affranchis-toi des préoccupations terrestres ; monte plus haut, dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les régions du recueillement et de la foi ; comprends l'importance de la démarche à laquelle je te convie et la grandeur de Celui qui t'appelle : *Surge !* « Viens à moi » dans les sentiments de la confiance et de l'amour : *Veni, amica mea !* « Viens vite », viens souvent, arrache-toi aux vanités du monde pour goûter le vrai bonheur de l'éternité dès cette vie : *Propera !* Aussi bien, le *respect*, la *confiance*, l'*empressement* : voilà les trois dispositions qui doivent nous animer pour bien faire la Visite au très Saint Sacrement.

I. La Visite à Jésus-Christ présent dans la divine Eucharistie doit être *respectueuse*. Quand saint Bernard devait s'appliquer à la prière, il congédiait les pensées étrangères à cette grande action et leur donnait ordre d'attendre. A plus forte raison devons-nous agir ainsi, quand, entrant dans l'église, NOUS ALLONS A L'AUDIENCE DE DIEU ! Dès que nous sommes agenouillés, songeons que nous sommes en face de notre Créateur, de notre Maitre et de notre Dieu, en face de Celui que les Anges louent, que les Dominations adorent et que les Puissances révèrent dans la crainte et le tremblement (1). Souvenons-nous que nous sommes de pauvres et chétives créatures, remplies de misères, que nous n'étions pas hier, et que demain peut-être nous serons touchés par la mort. Rabaissons-nous dans l'anéantissement le plus profond. Disons à toutes les puissances de notre âme : « Venez, prosternons-nous pour adorer notre Dieu ; gémissons devant le Seigneur, car il est notre Maitre, et nous sommes son peuple et les brebis

(1) Quem laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates (Ex præf. Mis.).

de sa bergerie (1). » Unissons, pour les mieux faire agréer, nos hommages aux hommages des esprits célestes qui environnent le Tabernacle du Dieu vivant. Célébrons les grandeurs du Sauveur Jésus, exaltons ses perfections infinies, louons sa puissance, sa sagesse, sa bonté. Ne perdons pas de vue que nous sommes en face de ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre.

II. Quand nous avons offert nos hommages à la Majesté divine, relevons nos cœurs à la *confiance* la plus pénétrée d'amour que nous pourrons. Ayons bien présente à l'esprit cette importante vérité : que Jésus est l'ami très aimant, l'ami très puissant. Prenons une respectueuse hardiesse pour nous entretenir avec lui et pour implorer son secours.

Il faut d'abord converser avec Notre-Seigneur comme un ami converse avec son ami intime. Parlons-lui de nos affaires, soit temporelles, soit spirituelles : parlons-lui des affaires du prochain, tant publiques que particulières ; parlons-lui aussi de ce qui le regarde, des intérêts de sa gloire prospères ou méconnus, de son Église, de son auguste Mère, de ses anges et de ses saints. Tout grand qu'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, il sait s'accommoder à notre petitesse ; et par un excès de bonté, qu'on ne peut assez admirer, il se plait à nous entendre faire le détail de nos misères. La plupart des hommes s'ennuient bientôt quand nous ne les entretenons que de nos affaires et de nos calamités ; mais il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. Quoiqu'il n'i-

(1) Venite adoremus, procidamus ante Deum, ploremus coram Domino, quia ipse est Dominus Deus noster, nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus (Ps. XCIV, 6 et 7.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gnore rien, il veut que nous lui exposions nos besoins, sans jamais se lasser de nous écouter. Quelquefois mettons-lui devant les yeux tout ce qui se passe dans notre intérieur intime : les chagrins que nous recevons d'un époux, d'une épouse, d'un enfant, d'un procès qu'on nous suscite, d'une maladie qui nous tourmente, de la pauvreté et de l'abandon où nous gémissons. D'autres fois, entretenons-le de notre conscience ; des péchés où nous retombons, malgré toutes nos bonnes résolutions. Parlons-lui de telle mauvaise habitude, de tel violent penchant qui est la source de tant de maux...

Et puis, comme en nous et autour de nous il y a tant de choses en souffrance, notre conversation avec notre bien-aimé prendra naturellement le ton de la prière. Oui, demandons hardiment : Jésus peut tout et veut, plus que nous ne saurions le penser, nous faire du bien. Prions-le pour nous, pour nos besoins du corps et de l'âme ; prions-le pour l'Église ; prions-le pour les pécheurs que le démon opprime sous sa cruelle tyrannie ; prions-le pour les infidèles qui sont encore ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie ; prions-le pour les âmes du Purgatoire, surtout pour celles qui sont le plus abandonnées ; prions-le pour nos parents et pour nos amis. Ne l'oublions pas lui-même. Prions-le de prendre en main sa propre cause pour dissiper les ennemis de sa gloire : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus* (1).

Enfin, terminons en le saluant le plus affectueusement et le plus respectueusement possible, et, comme Jacob fit pour l'ange, supplions-le de nous donner sa bénédiction (2).

(1) Ps., LXVII, 2.
(2) Non te dimittam nisi benedixeris mihi (Gen., XXXII, 26.)

III. Non-seulement nos Visites au Saint Sacrement seront humbles et confiantes, mais elles seront *fréquentes*. La Visite à Jésus-Hostie est chère aux bons catholiques. Leur cœur est là où est leur trésor. Les saints, qui sont nos modèles, se sont distingués tous par un grand empressement à venir fréquemment au pied du Tabernacle. Saint Vincent de Paul visitait souvent Notre-Seigneur Jésus-Christ, le plus souvent possible. L'unique soulagement qu'il éprouvait dans ses travaux sans nombre était de se tenir longtemps à l'église, auprès de son doux Maître ; et il s'entretenait avec lui dans une contenance si humble, si modeste, si pieuse, qu'on eût dit qu'il le voyait en personne, de ses propres yeux. Quand il lui survenait une affaire difficile, il accourait, comme un autre Moïse, se prosterner devant le Propitiatoire, pour y consulter l'Oracle de la vérité. Quand il sortait de sa demeure, il allait demander à Notre-Seigneur sa bénédiction : et, au retour, il venait le remercier pour les bienfaits qu'il avait reçus, ou s'humilier pour les fautes qu'il pouvait avoir commises. Saint Louis était transporté de joie, quand il pouvait tenir compagnie à Jésus son bien-aimé, et il ne pouvait qu'avec peine et douleur se résigner à le quitter. Saint Thomas passait quelquefois des nuits, la tête appuyée contre la porte du Tabernacle. Saint François Régis était dévoré d'un tel désir de s'entretenir avec le Dieu de l'Eucharistie, que s'il trouvait quelquefois l'église fermée, il se tenait devant la porte, à genoux, exposé à la pluie et au froid, pour rendre, même de loin, hommage à son Sauveur. Ne nous étonnons pas de cette conduite des saints. Aux yeux de la foi, et les saints vivent de la foi, l'Eucharistie, c'est le PARADIS SUR TERRE. Ils se disaient avec le Psalmiste, mais avec plus de douceur que lui, parce qu'ils avaient, eux, non point la figure, mais la réa-

lité : *C'est ici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles ; c'est ici que j'habiterai parce que c'est le lieu que j'ai choisi de préférence* (1). Ils voulaient jouir le plus possible du bonheur de Magdeleine aux pieds de Notre-Seigneur, du bonheur du vieillard Siméon portant l'Enfant Jésus dans ses bras, du bonheur des disciples d'Emmaüs conversant avec le Sauveur ressuscité.

Imitons les saints. Visitons la divine Eucharistie avec respect, avec amour, avec empressement. *Surge, propera, amica mea, et veni !* Si nous ne pouvons pas aller à l'église de corps, ne manquons pas d'y aller en esprit. Prions notre ange gardien de nous suppléer au pied des saints autels, et de faire à notre place la garde d'honneur devant le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Dominateur de l'univers !

Dans la vie du curé d'Ars, il est question d'un bon ouvrier qui, chaque matin ou chaque soir, en allant au travail ou en rentrant chez lui, ne manquait jamais de faire son adoration, déposant ses outils dans un coin à la porte de l'église. Le bon curé remarqua bientôt cet homme et observa avec étonnement qu'il n'avait jamais entre les mains ni livre, ni chapelet. Il se tenait simplement à genoux, les mains jointes, les yeux fixés

(1) Hæc requies mea in sæculum sæculi ; hic habitabo quoniam elegi eam (Ps. CXXXI, 14.)

sur le Tabernacle. « Mon bon ami, lui dit un jour le curé d'Ars en s'approchant de lui, que faites-vous donc là devant le bon Dieu ? vous n'avez ni chapelet, ni livre ; comment priez-vous ? — « JE L'AVISE ET IL M'AVISE ! » répondit gravement le bon paysan, en montrant du doigt le Tabernacle qui renfermait Notre-Seigneur. Quelle belle parole ! Quelle précieuse adoration !

(*Vie du curé d'Ars*, par M. MONNIN).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
UANL
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIVRE CINQUIÈME

Jésus notre Modèle dans la très Sainte Eucharistie

CHAPITRE I

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CONVERSION

Animam meam convertit.

Il a converti mon âme.

(Ps. XXII, 3[1].

Il y a deux sortes de conversion : l'une du péché mortel à la grâce ; l'autre de la vanité à la vérité, de la tiédeur à la ferveur, de l'indévotion à la dévotion, de la chair à l'esprit. Dans la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur nous est un admirable exemple de cette double conversion. Pour une vraie et solide conversion, en effet, il faut trois choses : 1° il faut *quitter le mal* (1) ; 2° il faut *le remplacer par la vertu, fac bonum ;* 3° il faut *assurer la possession du bien* par des moyens convenables. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne de la manière la plus expressive dans le Très Saint Sacrement.

I

Dans le mystère de l'autel, par la force des paroles de la Consécration, le pain et le vin sont détruits. De même, dans la vraie conversion, *l'âme doit anéantir le péché ;* elle doit rompre avec ses défauts, briser avec ses mauvaises habitudes, extirper, s'il est possible, jusqu'aux dernières racines du mal. « *Tolle, tolle, crucifige* (2), dit saint Bernard, par un sens d'application, en parlant de la mauvaise nature : Enlevez, crucifiez cette ennemie de votre sainteté ; elle est digne de mort, *reus est mortis !* (3) » Rasez ces forteresses qui lui servent de défense ; allez l'attaquer dans toutes ses retraites : dans l'entendement, où elle se cache à la faveur des ténèbres ; dans la mémoire, qui est son arsenal ; dans la volonté, qui est son esclave ; dans les sens, qui sont ses espions ; dans la concupiscence, qui est sa confidente. *Exinanite usque ad fundamentum in eâ* (4), renversez tout, jusqu'aux fondements. Dans l'entendement, ces faussetés, ces erreurs, ces maximes mondaines qui quelquefois veulent passer pour chré-

(1) Declina a malo (Ps. XXXVI, 27).
(2) Joan., XIX, 15.
(3) Matth., XXVI, 66.
(4) Ps. CXXXVI, 7.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tiennes et se couvrent du prétexte de la civilité, de la bienséance, de la nécessité, de la discrétion, de la prudence : *Exinanite !* Dans la mémoire, ce profond oubli de Dieu et ces soins si vifs et si empressés pour les choses de la terre : *Exinanite !* Dans la volonté, ces affections perverses, ces attaches dangereuses, ces préoccupations excessives des intérêts temporels : *Exinanite !* Dans l'imagination, ces images si fortement empreintes des vanités du siècle : *Exinanite !* Dans la concupiscence, ce débordement des passions, ces tendresses d'amour-propre, cette horreur pour la mortification des sens, le silence et la solitude, cet appétit désordonné des biens de ce monde : *Exinanite usque ad fundamentum in eâ !*

II

Secondement, par la Consécration, le pain est changé, converti, transsubstantié au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang. Jésus-Christ prend véritablement la place du pain et du vin dont il ne reste plus que les espèces ou apparences. « Soutenues par l'invisible main de la puissance de Dieu, dit le P. Nouet, les espèces sacramentelles sont, pour ainsi dire, autour du corps de Jésus-Christ ; mais elles ne sont ni dans son corps, ni de son corps. Il les soutient ; mais il ne les loge pas dans son sein. Il porte la blancheur, mais il n'en reçoit pas la couleur ; il porte la rondeur de l'Hostie, mais il n'en prend pas la figure ; il en appuie les qualités, mais il n'en reçoit pas l'impression. » Rien n'est changé à l'extérieur ; mais à l'intérieur, quelle différence ! Au lieu d'un pain et d'un vin inertes,

matériels et sans vie, c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, vivant de sa vie humaine et de sa vie divine, aussi substantiellement présent que dans le ciel à la droite de Dieu son Père. — Image du second travail que doit réaliser une véritable conversion. Nous devons détruire en nous le péché et l'imperfection, mais ce n'est que pour y *substituer la vertu.* Nous quittons le mal, mais c'est pour embrasser le bien. Nous nous éloignons du parti du démon, mais c'est pour embrasser celui de Dieu. Nous renonçons à la vie des sens, mais c'est pour vivre de la vie de l'esprit, de la vie surnaturelle. Nous chassons Satan de notre cœur, mais c'est pour y appeler Jésus-Christ ; c'est pour lui en donner la possession ; c'est pour recevoir ses influences bénies ; c'est pour entrer en participation de ses divines dispositions : de son esprit d'humilité, de douceur, de patience, de bienveillance, de charité, en sorte que nous puissions dire avec l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1). Une âme ainsi convertie, à l'extérieur semble être la même : elle travaille, elle accomplit les devoirs de son état, elle n'affecte aucune singularité, elle mène une vie ordinaire en apparence ; mais à l'intérieur, il n'y a rien d'humain, tout est divinisé, Dieu ayant changé ses désirs et ses affections. Elle travaille de jour en jour à *former* plus parfaitement *Jésus-Christ dans son cœur* (2). L'empereur Gratien eût souhaité faire fondre et distiller sa couronne, son sceptre, son corps, son âme et sa vie, s'il eût pu en exprimer seulement une goutte d'honneur pour accroi-

(1) Gal., II, 20.
(2) Gal., IV, 19.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tre la gloire de Jésus-Christ ! Il portait envie à la nourriture que le Fils de Dieu prenait pendant le temps de son pèlerinage sur la terre et qui passa en sa substance pour conserver, par sa destruction, la vie d'un Dieu ! Ce désir était noble et généreux, mais d'une exécution impossible. Ne désirez pas convertir votre substance en celle de Jésus-Christ pour lui servir de nourriture, mais désirez ardemment vous transformer en lui par une parfaite conversion !

III

Mais *il faut assurer dans nos cœurs* la possession de la vertu. Jésus-Hostie nous signale pour cet effet deux moyens excellents : la mortification et l'humilité. La mortification d'abord. Par la transsubstantiation, le corps sacré de Jésus-Christ qui prend la place du pain matériel, demeure sous les espèces sacramentelles, s'il faut en croire S. Thomas et un grand nombre de théologiens, dans une suspension générale de toutes les fonctions de la vie naturelle. A l'autel, il a des yeux et néanmoins il ne voit point ; il ne se sert pas de ses puissances ; il est en cet état sans connaissance des sens, sans mouvement du corps, sans aucun usage de ses organes, parce que sa sainte humanité n'ayant qu'un être sacramentel en vertu de ce mystère, et son corps étant réduit à un si petit espace, qu'il se contente de suppléer l'absence d'une miette de pain afin de nourrir nos âmes pour la vie éternelle, il demeure dans une privation volontaire de l'usage de ses sens ; ou, s'il en use, ce n'est que par miracle. Et pas plus qu'il n'est en état d'agir, pas plus il n'est en état de

souffrir. Il permet qu'on le touche, qu'on le porte, qu'on le mange et néanmoins il est impassible. Il s'est trouvé des hérétiques qui ont jeté la sainte Hostie dans le feu : il n'a point ressenti les ardeurs des flammes. D'autres l'ont jetée dans la boue : il n'en a point été souillé. D'autres l'ont percée avec des poignards : il n'en a point été blessé, et le sang qui en sortait n'était point le sang de ses veines, mais un sang miraculeux. Quelque outrage qu'on fasse à l'Eucharistie, la violence s'arrête aux espèces ; tout l'effort des créatures ne peut point passer plus avant. — Symbole admirable de l'état de mort dans lequel nous devons nous garder vis-à-vis du monde, du démon et des passions, si nous voulons conserver la vie de la grâce et assurer l'œuvre de notre conversion. Il faut mourir à tous les mouvements de la nature corrompue ; il faut fermer les yeux aux vanités de la terre ; il faut être sourd, aveugle, muet, insensible aux appâts du plaisir défendu, non par une apathie stoïcienne ou par une insensibilité physique, mais par une sage détermination, par une conformité parfaite aux dispositions de la Providence, par une généreuse obéissance qui, comme l'appelle S. Jean Climaque, est le tombeau de notre volonté propre. Mais pour atteindre à cette heureuse mort, qui est la vie, il faut la grâce ; et pour obtenir la grâce, il faut l'humilité. Jésus-Christ nous l'apprend, cette sublime vertu, dans sa manière d'être au Très Saint Sacrement, nous enseignant ainsi le moyen de parfaire notre conversion.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est vraiment *un Dieu caché !* (1). Il couvre du voile le plus épais l'éclat

(1) Verè tu es Deus absconditus (Is., XLV, 15).

de sa gloire ; et cache par de prodigieux abaissements ses ineffables grandeurs. Je sais que c'est la coutume des sages de ne se montrer que rarement : c'est pour n'être vus qu'avec admiration. Je sais que la nature cache ce qu'elle a de plus précieux, comme les perles dans l'Océan, l'or et l'argent dans les entrailles de la terre ; je ne m'en étonne pas : ce sont des trésors qu'elle veut mettre en sûreté. Je sais que Dieu se cache dans le monde sous le voile de toutes les créatures : je ne le trouve point étrange : il n'est invisible que par l'excès de clarté. Mais dans le Sacrement de l'autel, il se cache par humilité. Pourquoi ? Pour nous apprendre à nous cacher aux yeux du monde, si nous voulons affermir notre conversion et assurer notre persévérance ; pour nous dire de fuir les mauvaises compagnies et nous prémunir contre les occasions dangereuses ; pour nous inviter à tromper le monde par une sainte finesse, en cachant le cilice sous la soie, l'humilité sous la grandeur, la crainte de Dieu sous l'autorité et le commandement.

Et c'est ainsi que, dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur nous est un parfait modèle de conversion. Il nous y enseigne à mourir au péché, à vivre de la grâce et à nous préserver de la rechute par la mortification et la sainte, l'excellente, la très nécessaire vertu d'humilité.

Le Baptême nous a rendus chrétiens, la Confirmation parfaits chrétiens, l'Eucharistie seule fera de nous des saints.

MGR DE LA BOUILLERIE.

CHAPITRE II

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE D'HUMILITÉ

Semetipsum exinanivit.
Il s'est anéanti lui-même.
(Phil., II, 7).

Sous le rapport de l'*objet*, il est des vertus plus excellentes que l'humilité ; sous le rapport de la *nécessité*, elle est la vertu la plus importante. Sans elle nous ne pouvons ni recevoir, ni conserver, ni développer la vie surnaturelle : *Dieu résiste aux orgueilleux et il donne sa grâce aux humbles* (1). Sans l'humilité, point de vertus véritables possibles. La foi ne peut vivre sans elle, parce que son principal objet est un Dieu humilié jusqu'à la mort de la Croix. L'espérance la recherche, parce qu'elle lui dresse l'échelle pour s'élever à la gloire. La charité la réclame, parce que à son défaut elle s'éteindrait vite dans les glaces de l'amour-propre. La prudence aurait perdu un de ses yeux, si l'humilité ne lui apprenait à se défier de ses propres lumières ; la force, un de ses bras, si elle ne

(1) Jac., IV, 6.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lui aidait à rabattre les saillies de l'ambition et de la témérité ; la justice ne serait plus équitable, si elle ne savait céder au prochain quand la raison le demande ; et la tempérance tomberait dans le désordre si, n'étant plus aidée par l'humilité, elle ne savait modérer le désir de l'honneur et du plaisir. Or, autant l'humilité nous est nécessaire, autant elle nous est difficile. Nous sommes portés par un instinct presque indestructible à nous estimer plus qu'il ne faut ; nous avons des peines incroyables à arriver à ce mépris pratique de nous-mêmes qui vient de la connaissance de notre misère. Nous nous trompons sur notre valeur ; nous voulons acquérir la vaine estime du monde ; nous voulons nous grandir outre mesure. Pour nous guérir de cette fâcheuse maladie, Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, a usé de la prédication de la parole et de la prédication plus persuasive de l'exemple. Il a pratiqué l'humilité au degré le plus héroïque. Quoiqu'il fût Dieu, il a embrassé avec une sorte de passion les opprobres et les humiliations ; il s'y est complu, il s'en est abreuvé à l'excès. Or, il nous continue ces leçons si éloquentes d'humilité pratique avec plus de force encore dans le Très Saint Sacrement, en s'y condamnant aux plus *profondes*, aux plus *continuelles*, aux plus *volontaires* humiliations.

I

Humiliations *profondes*. Jésus dans l'Eucharistie dérobe à nos regards ses trois vies : sa vie divine en tant que Verbe et Fils de Dieu ; sa vie humaine en tant

que Fils d'Adam ; sa vie glorieuse en tant que ressuscité, immortel et bienheureux.

Eh quoi ! s'écrie un pieux auteur, diriez-vous en voyant l'Hostie consacrée, que c'est là Celui qui meut et gouverne les cieux, les étoiles, le soleil, les anges, les hommes et toutes les créatures de l'univers ? Où est la lumière, la majesté, le cortège et le trône de gloire qui l'environnent ? Quel indice transperce de cette puissance qui régit le monde, de cette sagesse qui le gouverne, de cette souveraineté qui règne au ciel, sur la terre et jusque dans les abîmes ? Se cacherait-il davantage, s'il craignait d'être honoré comme un Dieu mérite de l'être ? Pourrait-il mieux s'abaisser, s'il voulait être dédaigné et méprisé ?

Non-seulement dans la sainte Eucharistie Notre-Seigneur voile la gloire de sa divinité, mais encore les grâces et les attraits de son humanité. Le Fils de Marie, aux jours de son existence mortelle, laissait paraître dans son extérieur des qualités merveilleuses, rayons magnifiques de sa divinité. La majesté de son front, la beauté de son visage, sa grâce, son esprit, son éloquence, ses actions miraculeuses, la profondeur de sa doctrine, la sainteté de sa vie, le mettaient si fort au-dessus du commun des hommes qu'on le regardait comme une personne tout extraordinaire et divine : *Vidimus gloriam ejus, quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis* (1). Mais, dans l'Eucharistie, il n'y a rien de semblable : Jésus y est dépouillé de tout prestige. Loin de paraître avec cette gloire dont son humanité rayonnait autrefois en Judée et dont elle resplendit aujourd'hui dans le ciel, il ne ressemble pas

(1) Joan., I, 14.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

même à un homme: *despectum, novissimum virorum; non est species ei neque decor* (1) ; « il est méprisable, il est le dernier des humains, il n'a ni beauté, ni éclat ! » Que dis-je ? il ne ressemble pas même à un homme ! On dirait que c'est à peine quelque chose ! Il est au dernier degré de l'échelle des êtres ! Les animaux sans raison ont au moins le mouvement; les plantes dans leur végétation ont quelque semblant de vie ; Jésus dans le Très Saint Sacrement ne laisse paraître ni vie, ni mouvement. Il y est véritablement le Dieu caché, *verè tu es Deus absconditus* (2), plus caché que dans le sein de la Bienheureuse Vierge, plus caché que dans la crèche, plus caché que dans le monde, plus caché que sur la croix, plus caché que dans le tombeau. Il cache son corps dans le tombeau, et il en sort trois jours après par une résurrection glorieuse : mais ici, il se cache de telle sorte sous les saintes espèces, qu'il n'en sort que par la destruction de l'être mystique qu'il a dans le Sacrement. Sur la croix, il cache sa gloire et découvre ses plaies et ses souffrances : mais à la Messe, il cache ses plaies et ses souffrances mystérieuses, il cache sa gloire et sa béatitude. Dans le monde, il se cache aux hommes du siècle, aux hypocrites et aux orgueilleux, et il se fait connaître à ses disciples : à l'autel, il se cache à ses plus grands amis et ne se laisse voir qu'aux yeux de la foi, *quod non capis, quod non vides animosa firmat fides* (3). Dans la crèche, il cache sa divinité : dans l'Eucharistie, il cache et sa divinité et son humanité. Dans l'Eucharistie, il

(1) Is , LIII, 3.
(2) Is.. XLV, 15.
(3) Ex offic. S. Sacramenti.

veut être béni par son inférieur, il veut être immolé, il veut être mangé ! O prodige, ô excès de bonté de la part de notre Dieu, s'écrie saint Jean Chrysostome ! Celui qui est assis à la droite du Père éternel est en même temps entre les mains de tous ; il se livre à quiconque veut le recevoir ! (1) Quand je pense à ces humiliations et aux humiliations de l'abandon, de l'outrage, du blasphème, du sacrilège volontairement supportées, je me rappelle la parole du prophète : « *Saturabitur opprobriis* (2), il sera rassasié d'opprobre » ; je me souviens du mot si profond de saint Paul : « *Semetipsum exinanivit* (3), il s'est anéanti » ; je comprends le danger et la grièveté de l'orgueil, puisque, pour nous en guérir, notre charitable Sauveur veut bien descendre à des abaissements si profonds que ma raison en est comme éperdue.

II

Ce qui donne à l'humilité pratiquée par Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement une force de persuasion plus grande encore, c'est qu'elle a le caractère de la plus stricte *continuité*. S'humilier en une circonstance est facile relativement ; accepter une année d'humiliation suppose une force d'âme peu commune ;

(1) O miraculum ! O Dei benignitatem ! Qui cum Patre sursum sedet, in illo ipso temporis articulo, omnium manibus pertractatur, ac seipsum tradit volentibus ipsum recipere. (*De Sacerd.*, lib. III, c. VI.)
(2) Thren., III, 30.
(3) Phil., II, 7.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

se résigner à l'ignominie pendant toute sa vie, c'est de l'héroïsme. Mais n'est-il pas évident que Jésus-Christ, ici, a dépassé l'héroïsme de la façon la plus inouïe ? Voilà près de dix-neuf siècles qu'il se condamne aux prodigieux abaissements du Tabernacle ; voilà dix-neuf siècles qu'il offre à l'humanité, dévorée par une soif perpétuelle d'orgueil et de vanité, le remède souverain de sa perpétuelle humiliation ! Il veut que tous les chrétiens participent au bénéfice de son divin exemple ; il veut nous fortifier tous personnellement contre les séductions de l'amour-propre ; il veut depuis l'autel nous dire à tous et à chacun : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur !* (1) Et sa vie d'opprobre durera, sans interruption, parce que jusqu'à la fin du monde il y aura des faibles à préserver et des orgueilleux à convertir : et s'il est vrai, comme quelques docteurs l'enseignent, que la dernière Hostie consacrée sera transportée dans le ciel, je puis dire que mon Jésus, le divin zélateur de l'humilité, s'est condamné à perpétuité à la plus extrême humiliation !

III

Saint François de Sales dit quelque part, que la résignation aux abaissements et aux opprobres est la pierre de touche de l'humilité, et que la perfection de cette vertu consiste dans l'amour de sa propre abjection. Telle est bien l'humilité de Notre-Seigneur. Ses humiliations sont pleinement *volontaires*. S'il le voulait, son trône de l'autel serait aussi étincelant de gloire que son trône des cieux ; son humanité sainte rayonnerait d'une splendeur incomparable ; ses plaies sacrées brilleraient comme autant de soleils ; une nuée ténébreuse serait l'escabeau de ses pieds ; des milliers et des milliers d'anges formeraient autour de lui une cour aussi magnifique qu'honorable ; il effacerait par sa gloire tous les potentats de l'univers, comme la pâle lumière des étoiles s'efface devant les rayons vainqueurs de l'astre du jour. Mais Jésus a renoncé à toutes ces magnificences ; il a préféré le silence, l'humiliation et l'anéantissement. Dans son infinie sagesse, il a jugé qu'il valait mieux nous donner, dans le plus grand Sacrement, le plus grand exemple d'humilité ; et il s'est anéanti, *exinanivit semetipsum !*

Terminons par deux paroles des saints qui renferment le double sentiment que nous devons emporter de ce discours. Premier sentiment : sentiment de honte pour le passé. « Rougis de ton orgueil, ô pécheur, nous crie saint Bernard, toi qui n'es que cendre et poussière. Ton Dieu s'humilie et tu t'élèves ? Ton Dieu s'assujettit aux hommes, et toi, en les voulant dominer, tu te préfères à ton Créateur ? (1) » Second sentiment : bon propos pour l'avenir. « Votre vie est cachée en Dieu, dit saint Ambroise ; que personne ne cherche l'éclat du monde ; que personne ne s'en fasse accroire ; que personne ne se vante ! (2) »

---

(1) Matth., xi, 29.

(1) Erubesce superbire cinis. Deus se humiliat, et tu te exaltas ? Deus se hominibus subdit, et tu dominari gestiens tuo te præponis auctori ? (S. Bern., Serm., I super Missus est.)

(2) Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Nemo hic fulgere quærat ; nemo sibi arroget ; nemo se jactet. (S. Amb., lib, III de off.).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le Seigneur est petit et il est aimable à l'excès !

S. Bernard.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE III

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE DOUCEUR

Ecce Agnus Dei !
Voici l'Agneau de Dieu !
(Joan., I, 36).

Quel nom de douceur et de tendresse le Prêtre, pendant le saint Sacrifice de la Messe, donne à Notre-Seigneur ! Avant de communier, incliné en signe de respect devant l'Hostie consacrée, il redit à trois reprises le mot du Précurseur : Agneau de Dieu ! Agneau de Dieu ! Agneau de Dieu ! Et quand il va distribuer aux fidèles le pain des anges, élevant la sainte Hostie et la montrant aux regards de tous, il répète encore la même parole : « Voici l'Agneau de Dieu ! *Ecce Agnus Dei !* » Rien n'est plus juste que d'appeler Notre-Seigneur de ce nom, car l'Agneau est le symbole de la douceur, et la douceur est la vertu préférée de Jésus-Christ qui nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Avec l'humilité, c'est

(1) Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., XI 29.)

Le Seigneur est petit et il est aimable à l'excès !

S. Bernard.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE III

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE DOUCEUR

Ecce Agnus Dei !
Voici l'Agneau de Dieu !
(Joan., I, 36).

Quel nom de douceur et de tendresse le Prêtre, pendant le saint Sacrifice de la Messe, donne à Notre-Seigneur ! Avant de communier, incliné en signe de respect devant l'Hostie consacrée, il redit à trois reprises le mot du Précurseur : Agneau de Dieu ! Agneau de Dieu ! Agneau de Dieu ! Et quand il va distribuer aux fidèles le pain des anges, élevant la sainte Hostie et la montrant aux regards de tous, il répète encore la même parole : « Voici l'Agneau de Dieu ! *Ecce Agnus Dei !* » Rien n'est plus juste que d'appeler Notre-Seigneur de ce nom, car l'Agneau est le symbole de la douceur, et la douceur est la vertu préférée de Jésus-Christ qui nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Avec l'humilité, c'est

(1) Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., XI 29.)

la vertu qu'il s'est attaché à pratiquer tout spécialement aux jours de sa vie mortelle, et il continue à l'autel de nous en donner l'exemple le plus achevé.

I

Si je considère la douceur dans son sens strict, c'est-à-dire comme une vertu qui maintient la colère et la vengeance dans de justes bornes, il faut dire que Jésus dans l'Eucharistie la pratique admirablement.

Ils sont nombreux les motifs qui peuvent le plus justement irriter le Sauveur et déchaîner sa colère ! Présent au milieu des hommes, il est sur tous les points du globe blessé, attaqué, outragé dans tous ses droits, dans toutes ses perfections, dans toutes les gloires de son humanité et de sa divinité. Il est partout UN SIGNE DE CONTRADICTION (1). On contredit sa personne, ses miracles, ses enseignements divins, les actions de sa vie, jusqu'à son existence ! On l'outrage dans le Sacrement de son amour de la façon la plus injurieuse et la plus pénible à son cœur : c'est l'impiété furieuse qui, non contente de nier l'Eucharistie, la profane, brise les autels, force les Tabernacles, porte une main sacrilège sur les saintes hosties, les foule aux pieds, les livre aux flammes, les jette dans la boue et dans des lieux infects ; c'est l'impiété hypocrite qui s'approche de la Table sainte, le cœur souillé, fléchit le genou et vient

(1) Signum cui contradicetur (Luc., II, 31).

donner au doux Agneau de Dieu le baiser de la trahison ; c'est l'impiété indifférente qui vit, parle, agit, comme si Dieu n'était pas au milieu de nous, qui passe devant nos églises, qui y pénètre comme dans un musée profane, sans jamais penser à l'Hôte divin qui les habite ; c'est l'impiété des tièdes qui vont à Jésus avec un cœur affectionné délibérément au péché véniel, qui communient dans la dissipation, sans préparation et sans action de grâces, qui se permettent dans le temple saint mille libertés déplacées.

Et ces attentats contre lui, Jésus les connaît parfaitement. « Dans ce Sacrement de son amour, dit un pieux auteur, mon Dieu m'apparaît comme sur un lieu élevé, d'où il domine cette mer agitée des contradictions humaines. De cette hauteur, il voit les flots écumants qui montent jusqu'à lui, il entend le bruit des vagues, le mugissement des tempêtes soulevées par l'impiété. Il n'y a pas un crime qui se commette quelque part sur la terre qu'il ne voie, pas un blasphème qu'il n'entende. L'autel où il réside est comme le *rendez-vous* de toutes les amertumes, de toutes les insultes, de tous les affronts, de toutes les iniquités ! »

Et comme il en comprend la noirceur ! Il sait, lui, le néant de l'homme et la grandeur de Dieu. Il mesure l'infini de l'outrage du petit ver de terre au Créateur de l'univers. Il comprend que rien n'est plus digne d'exciter la plus légitime colère, que rien ne mérite mieux les coups de la plus juste vengeance.

Et que fait-il ? S'irrite-t-il contre les coupables ? Leur parle-t-il avec courroux ? Les frappe-t-il de ses foudres ? Rien de tout cela. Il demeure comme le plus doux des agneaux au milieu des animaux les plus furieux. Il se tait, il pardonne, il rend le bien pour le mal ; que dis-je ? il élève la voix, mais comme sur la

croix, c'est pour intercéder en faveur des coupables (1) : *Père*, dit-il, *pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font ;* il attend les coupables, il les appelle à lui, et quand ils entendent sa voix, quand ils reviennent, quelle joie pour son cœur ! Il prend la brebis perdue, qui s'était égarée dans les sentiers déserts de l'iniquité, il la prend sur ses épaules, sans la frapper, mais en la caressant. Il accueille l'enfant prodigue avec des démonstrations étonnantes de bonté. Il invite les anges à se réjouir avec lui ; il le revêt de sa plus belle robe, des vertus surnaturelles, de la grâce sanctifiante ; il lui prépare un magnifique festin qui n'est autre que lui-même. Jusqu'au jour du jugement, tant que Notre-Seigneur restera sur nos autels, il veut, comme aux jours de sa vie mortelle, être dépouillé de son droit de répression ; il fait taire la justice pour n'écouter que la douceur. *Discite a me quia mitis sum* (2). Que dis-je ? Jamais Notre-Seigneur n'a fait preuve d'autant de douceur que dans l'Eucharistie. Autrefois, il flagellait sans pitié les Scribes et les Pharisiens ; il dénonçait dans les termes les plus forts leur orgueil, leur hypocrisie et leurs désordres ; il prononçait des malédictions contre les scandaleux, contre les endurcis ; il faisait des reproches, bien tendres, il est vrai, à ses apôtres encore imparfaits. Aujourd'hui, il pousse la douceur beaucoup plus loin. Il se tait, mais d'un silence absolu ; il ne fait pas le plus petit reproche à ceux qui viennent l'outrager jusque dans son sanctuaire ; il ne dit pas même aux nouveaux Judas : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ?* (3) Il se contente de gémir et de prier.

(1) Luc., XXII, 34.
(2) Matth., XI, 29.
(3) Matth., XXVI, 50.

II

Mais on peut envisager la douceur dans un sens plus large, en tant qu'elle est, comme dit saint Basile, la *vertu des vertus*, et la *fleur de la charité*, comme s'exprime saint François de Sales. C'est un heureux mélange de cordialité, de déférence, d'amabilité, de complaisance, d'égards ; une attention continuelle à être agréable au prochain par un motif surnaturel. Elle a sa source dans le cœur, mais elle se traduit au dehors par une bénignité de visage, une affabilité de manières, une bonté de paroles, une suavité de langage qui rendent agréable tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait.

Comme Notre-Seigneur a bien pratiqué cette douceur ! Pendant son pèlerinage sur la terre, qu'il était bon, bienfaisant, affable, bienveillant ! La douceur se retrouvait en lui sous toutes les formes les plus attrayantes. Les prophètes l'avaient annoncé longtemps à l'avance comme le *prince de la paix. Il ne criera pas*, disait Isaïe, *on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il ne rompra point le roseau à demi-brisé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore* (1). Il fut bon, généreux, aimable à l'égard de tous : à l'égard des enfants qu'il accueillait, qu'il bénissait, qu'il caressait avec une si grande tendresse ; à l'égard des pauvres que tout le monde rebute ; à l'égard des malades, des ignorants, des persécutés ; à l'égard des pécheurs : témoin la femme adultère, la Samari-

(1) Matth., XII, 19 et Is., XLII, 1.

taine, Marie-Magdeleine, le bon larron. Il était doux dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actions, *dulcis in voce Jesus, dulcis in facie, dulcis in opere.* Il était doux dans l'étable de Bethléem, doux à Nazareth où on l'avait surnommé la DOUCEUR, doux dans les labeurs de sa vie apostolique, doux pendant sa Passion et sur le bois de la Croix, sur l'autel de son sacrifice (1). Or, Jésus continue à l'autel cette vie de douceur. Comme dans l'Eucharistie il est bon, bienveillant toujours et pour tous ! Il accueille les enfants au beau jour de la première communion, et il se donne à eux avec plus de bonté qu'aux enfants de Jérusalem ; il accueille les pécheurs repentants, il les comble de grâces pour qu'ils puissent vite et complètement recouvrer l'innocence ; il se plie aux volontés des fidèles, et parcourt quand ils le veulent les rues des cités et des bourgades, semant les bénédictions sur ses pas ; il va avec empressement visiter les malades, les consoler, les fortifier à l'heure terrible du passage de cette vie à l'éternité ; il donne audience à qui veut lui parler, et ses entretiens sont pleins d'une ineffable suavité. Il gouverne le monde, du fond du Tabernacle, et le Tabernacle est silencieux. Sa voix, plus douce que la plus légère des brises, passe sur les âmes tantôt comme un encouragement, tantôt comme une consolation, tantôt comme un tendre reproche !

Ceux qui aiment la divine Eucharistie doivent chérir d'une affection toute spéciale la vertu de douceur. Comment se pourrait-il qu'un chrétien reçût dans son cœur le Dieu de toute bonté, de toute longanimité, de toute clémence, de toute amabilité, sans être animé de

(1) Tanquam agnus coram tondete se obmnutescet (Is., LIII, 7).

son esprit, sans perdre cette sensibilité excessive qui fait que nous nous laissons trop affecter par les petites contrariétés de la vie ? Quoi donc ! Jésus-Christ endure tout, et nous ne pourrions rien supporter ? Jésus-Christ se voit attaqué de toutes manières, et il ne témoigne pas même qu'il le remarque, et nous nous laisserions aller à la colère ? Jésus-Christ est comme un agneau plein de mansuétude, et nous serions pleins d'emportement ! Jésus-Christ est la bonté même, et nous serions difficiles, rudes et pleins d'humeur ? Nous mangerions le miel de la divinité à la Table sainte et nous serions toujours remplis de fiel, toujours aigres, toujours fâcheux ? Après la Communion surtout, souvenons-nous de l'avertissement que nous donne le Saint-Esprit : *Ne soyez pas dans votre famille comme un lion qui maltraite et bouleverse ceux de la maison* (1). Faisons paraître dans notre conduite et dans nos paroles qu'en recevant le corps de Jésus-Christ nous avons reçu son esprit, qui est un esprit de douceur et de bonté !

Jésus est du miel dans ma bouche, de la musique dans mon oreille ; il est le ravissement de mon cœur. Jésus remplit mon âme de douceurs et de joies spirituelles.

Saint BERNARD.

(1) Noli esse sicut leo in domo tuâ, evertens domesticos et opprimens subjectos tuos (Eccli., IV. 35).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE PATIENCE

Dominus dirigat corda vestra in charitate Dei et patientiâ Christi.

Que le Seigneur dirige vos cœurs selon la charité de Dieu et la patience du Christ.

(II Thess., III, 5).

L'apôtre saint Paul, donnant aux premiers chrétiens des règles pratiques de conduite, les suppliait de vivre en toute humilité, douceur et patience : *cum humilitate et mansuetudine, cum patientiâ* (1). L'humilité, la douceur et la patience ! trois vertus bien importantes, trois vertus inséparables, trois vertus qui forment sur la Terre comme une Trinité à la gloire de la Trinité des cieux. Après avoir étudié à l'école de Jésus-Hostie les deux premières, étudions la troisième au pied de la même chaire.

(1) Ephes., IV, 2.

I

La patience est une vertu peu comprise, une vertu très rare, une vertu extrêmement précieuse, une vertu recommandée entre toutes.

Vertu *peu comprise*. Qu'est-ce donc que la patience ? La patience consiste à souffrir l'adversité sans murmure, avec tranquillité d'esprit, dans une intention surnaturelle. La vraie patience, à l'extérieur, est douce et tranquille, elle n'éclate pas en plaintes désordonnées ; à l'intérieur, elle est calme et résignée, je ne dis pas *joyeuse*, car ce serait alors la patience *héroïque* à laquelle peu de personnes peuvent atteindre. Elle s'étend à toutes les afflictions, sans excepter rien de ce qui peut nous être fâcheux, ni pour les choses, ni pour les personnes. Elle est animée d'une intention suggérée par la foi. Par exemple, elle supporte les tribulations : pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, — pour satisfaire à la justice divine, — pour se conformer à Jésus-Christ, — pour donner au Seigneur un témoignage plus excellent d'amour ; en quoi elle est différente de la patience humaine qui supporte l'ennui et l'infortune simplement dans des vues humaines que la philosophie peut inspirer.

Vertu *très rare*. Si l'on retranchait, parmi ceux qui souffrent, ceux qui ne font que se plaindre à la première contrariété qu'ils ont à subir ; ceux qui maudissent leurs peines, leurs bourreaux ou la Providence ; ceux qui font des choix entre afflictions et afflictions, entre personnes et personnes, supportant celles-ci, repoussant celles-là ; ceux qui endurent avec résignation leurs souffrances simplement parce qu'ils ne peu-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vent pas faire autrement ; il ne resterait guère de vrais patients !

Vertu *nécessaire* (1). Nous naissons en pleurant, nous mourons en pleurant et entre ces deux limites que de sujets de larmes ! Que d'afflictions s'abattent sur nous ! Afflictions dans nos biens temporels, afflictions dans notre réputation ; afflictions dans notre corps ; afflictions dans notre âme ; afflictions dans le service de Dieu ; afflictions dans la personne de nos amis et de nos proches ; afflictions de la part du prochain dont nous avons à supporter les injustices, les mauvais procédés, l'humeur impérieuse, difficile, sèche et capricieuse ; afflictions de la part du démon qui nous soufflette si ignominieusement ; afflictions de notre côté : nous sommes si lâches, si bizarres, si ingénieux à nous tourmenter ! Véritablement la patience nous est bien nécessaire !

Vertu *très utile :* « Une once de patience vaut mieux qu'une livre d'action (2) ». La patience : c'est la force (3) ; la patience : c'est la paix (4), la paix avec nous-mêmes, la paix avec les autres ; la patience mène tout à bonne fin (5) : elle adoucit tout, elle aplanit tout, elle expie, elle purifie, elle nous prépare les plus beaux mérites. Aussi l'apôtre saint Jacques a-t-il dit : *Mes frères, regardez comme un souverain bonheur d'être en butte à toutes sortes d'épreuves, étant bien persuadés que la tribulation produit la patience, la*

(1) Patientia vobis necessaria est. (Heb., x, 36).
(2) Saint François de Sales.
(3) Fortitudo tua, patientia tua (Job., iv, 6).
(4) In patientia vestra possidebitis animas vestras (Luc., xxi, 19).
(5) Patientia opus perfectum habet (Jac., i, 4).

patience, l'espérance et une espérance qui ne sera pas frustrée dans son attente (1).

Vertu *très recommandée* par les saints. « Souffrir par amour pour Dieu, disait sainte Thérèse, c'est le chemin de la vertu ; en sorte que celui qui peut le plus souffrir, qui souffre le plus sera le plus heureux, et que celui qui ne se résout point à cela ne fera jamais de grands progrès. » « Si Dieu vous fait beaucoup souffrir, c'est une marque qu'il a de grands desseins sur vous, disait saint Ignace de Loyola, et qu'il veut votre salut. Et si vous désirez devenir un grand saint, priez-le vous-mêmes de vous envoyer de grandes afflictions, car rien n'est plus propre à produire en nous le feu du saint amour que le bois de la Croix. » Et saint Jérôme : « O âmes qui voulez vivre en paix et consolées, si vous saviez combien vous plaisez à Dieu quand vous souffrez patiemment ; si vous saviez comme la souffrance facilite les moyens d'arriver aux autres biens, vous ne rechercheriez aucune consolation sur la terre ».

II

« Vous avez beau considérer la vie de notre bon Jésus, vous ne le trouverez jamais ailleurs que sur la Croix. Depuis le moment où il s'est revêtu de notre nature, il a toujours été dans la souffrance (2) ». Sa vie

(1) Fratres, omne gaudium existimate cum in tentationes varias incideritis, scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia vero spem, spes autem non confundit (Jac., i, 2 et Rom., v, 3 et seq.).
(2) Volve et revolve vitam boni Jesu et non invenies eum nisi in cruce. Ex quo enim carnem assumpsit semper in pænâ fuit (S. Bonav.).

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mortelle a été une croix et un martyre continuels. On peut dire la même chose de sa vie sacramentelle avec les réserves que comporte son état spirituel et glorieux dans le Très Saint Sacrement.

Il a à souffrir et de combien de manières ! Il souffre dans les biens de la fortune. Que de sanctuaires aussi pauvres que l'étable de Bethléem ; que de tabernacles vermoulus ; que d'églises délabrées où il veut cependant faire sa résidence ; que d'autels misérables ! Il souffre dans son corps qui est traité si indignement par les hérétiques, les Juifs et les infidèles, qui est profané par les mauvais chrétiens au banquet sacré ! Il souffre dans sa réputation : on l'outrage dans les conversations et dans les livres ; on se moque de ses dogmes et de sa morale ; on blasphème son saint nom. Il souffre dans son cœur : tant de froideurs, d'irrévérences, de délaissements, d'ingratitudes, d'infidélités qui se multiplient sur tous les points du globe. Il souffre, mais non point trois heures, comme sur le Calvaire ; non point trente-trois ans, comme pendant sa vie mortelle ; mais il souffre dans l'Eucharistie depuis bientôt dix-neuf siècles ! Touchée de tant d'outrages, sainte Thérèse, s'adressant à Dieu le Père, lui disait avec tendresse : « Seigneur, ayez donc pitié de votre Fils, ne condescendez pas au désir ardent qu'il a de nous servir et de nous faire du bien, car il se laisserait dévorer si vous le laissiez faire ! » Puis se tournant vers ses religieuses : « Il n'y a rien que votre aimable Époux ne souffre et ne soit prêt à souffrir jusqu'à la fin du monde, pour trouver une âme qui le reçoive, le retienne et le chérisse ! »

Mais comment Notre-Seigneur souffre-t-il ? Il souffre avec une ineffable patience. Il souffre, je ne dis pas *avec résignation*, je ne dis pas *volontiers*, mais il

souffre avec un bonheur incomparable, AVEC UNE SORTE DE PASSION ! Les gens du monde ne se souviennent qu'avec indignation des maux qu'ils ont soufferts par la malice de leurs ennemis et des affronts qu'ils ont endurés. Mais notre divin Sauveur y prend tant de plaisir qu'il a voulu établir le plus grand des sacrements et s'y enfermer lui-même, pour perpétuer la mémoire de sa Passion et de sa mort, et les renouveler tous les jours sur les autels de l'univers d'une manière mystique et non sanglante ! La résolution qu'il prit sur la montagne des Oliviers de souffrir avec la mort l'extrémité des opprobres, lui semble si précieuse qu'il la ratifie à chaque instant, et qu'il est tout prêt à souffrir de nouveau, s'il était nécessaire, autant de fois qu'on célèbre le souvenir de sa Passion dans le saint sacrifice de la Messe. Au fait, si Notre-Seigneur n'était pas heureux de souffrir, est-ce qu'il aurait établi des calvaires sur tous les points de la terre ? Est-ce qu'il se serait exposé sans défense aux traits de la malice en tous temps et en tous lieux ; puisqu'il en a le pouvoir, est-ce qu'il n'aurait pas imposé silence à ses détracteurs et forcé ses ennemis à l'hommage et au respect ? Est-ce que, quittant la terre, il ne serait pas remonté dans les cieux pour y jouir de la gloire sans mélange, que lui a préparée son Père pour l'éternité ? Mais il aime la souffrance ; il veut la subir autant qu'il est en lui pour nous en donner le goût ; il veut nous apprendre à en tirer profit pour la gloire de Dieu, notre salut et le bien de nos frères.

Vous donc qui souffrez, regardez le calice du Seigneur, regardez le ciboire doré, et vous serez consolés, vous serez fortifiés, vous serez encouragés ! Au reste, sachons-le, nous ne serons glorifiés avec Jésus, qu'à la condition de lui être devenus semblables, particu-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lièrement par la patience (1). Pourquoi fuyez-vous, ô chrétiens, à la vue de la Croix, s'écrie saint Thomas de Villeneuve ? Que craignez-vous ? Ce n'est pas un serpent qui vous dévore, mais un bâton qui vous soutient (2). Lorsque Moïse jeta sa baguette à terre, elle se changea en un serpent qui l'effraya ; mais quand il prit le serpent par la queue, pour obéir au commandement de Dieu, il lui redonna de nouveau la forme d'une baguette avec laquelle il fit cent miracles pour le salut de son peuple. Ainsi, lorsqu'au lieu de porter la Croix, nous voulons nous en défaire et la jeter à terre, elle nous paraît effroyable, et en effet elle n'a que du venin qui nous étouffe. Mais si nous la prenons courageusement pour accomplir le bon plaisir de Dieu, elle se change pour nous en consolations et en délices (3).

Nous nous repaisons de la Croix du Sauveur, parce que nous nous nourrissons de son corps sacré.

Saint Augustin.

(1) Quos prescivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui (Rom., VIII, 29).

(2) Quid fugis, o Christiane, qui times a facie crucis? Non est serpens devorans sed virga sustentans (S. Thom. a Villan. Conc. IV de Commun. Mart.).

(3) Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt (Ps. XXII, 4).

CHAPITRE V

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE RELIGION

Semper vivens ad interpellandum pro nobis.

Il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur.

(Heb., VII, 25).

Grande est l'importance de la prière. Notre-Seigneur nous l'a souvent recommandée en nous en marquant la nécessité et l'efficacité dans les termes les plus formels. « Il faut toujours prier, nous dit-il, et ne jamais cesser de le faire, *oportet semper orare et nunquam deficere* (1). Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous l'obtiendrez, *si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis* (2). » Tel est l'ordre de la Providence : sans la prière nous ne pouvons nous sauver, parce que sans la prière nous ne pouvons obtenir la grâce. Notre-Seigneur qui, dans le Très Saint Sacrement, nous offre un modèle de

(1) Luc, XVIII, 1.
(2) Joan., XVI, 23.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lièrement par la patience (1). Pourquoi fuyez-vous, ô chrétiens, à la vue de la Croix, s'écrie saint Thomas de Villeneuve ? Que craignez-vous ? Ce n'est pas un serpent qui vous dévore, mais un bâton qui vous soutient (2). Lorsque Moïse jeta sa baguette à terre, elle se changea en un serpent qui l'effraya ; mais quand il prit le serpent par la queue, pour obéir au commandement de Dieu, il lui redonna de nouveau la forme d'une baguette avec laquelle il fit cent miracles pour le salut de son peuple. Ainsi, lorsqu'au lieu de porter la Croix, nous voulons nous en défaire et la jeter à terre, elle nous paraît effroyable, et en effet elle n'a que du venin qui nous étouffe. Mais si nous la prenons courageusement pour accomplir le bon plaisir de Dieu, elle se change pour nous en consolations et en délices (3).

Nous nous repaisons de la Croix du Sauveur, parce que nous nous nourrissons de son corps sacré.

Saint Augustin.

(1) Quos prescivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui (Rom., VIII, 29).

(2) Quid fugis, o Christiane, qui times a facie crucis? Non est serpens devorans sed virga sustentans (S. Thom. a Villan. Conc. IV de Commun. Mart.).

(3) Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt (Ps. XXII, 4).

CHAPITRE V

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE RELIGION

Semper vivens ad interpellandum pro nobis.

Il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur.

(Heb., VII, 25).

Grande est l'importance de la prière. Notre-Seigneur nous l'a souvent recommandée en nous en marquant la nécessité et l'efficacité dans les termes les plus formels. « Il faut toujours prier, nous dit-il, et ne jamais cesser de le faire, *oportet semper orare et nunquam deficere* (1). Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous l'obtiendrez, *si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis* (2). » Tel est l'ordre de la Providence : sans la prière nous ne pouvons nous sauver, parce que sans la prière nous ne pouvons obtenir la grâce. Notre-Seigneur qui, dans le Très Saint Sacrement, nous offre un modèle de

(1) Luc, XVIII, 1.
(2) Joan., XVI, 23.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

toutes les vertus, n'a garde d'oublier la vertu de religion. Tout au contraire, il nous en donne un parfait exemple, au point que M. Olier répétait sans cesse à ses prêtres de considérer continuellement dans l'Eucharistie *Jésus le seul digne et véritable adorateur, Jésus le seul et unique prêtre dont tous les autres ne sont que les représentants.* Etudions pour notre instruction et notre édification, le fait, les qualités et l'efficacité de la prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'autel.

I

Il faut que l'homme soit bien paresseux, bien orgueilleux et bien oublieux de ses propres intérêts, pour que le Verbe de Dieu ait voulu nous prêcher par l'exemple la pratique de la prière. Mais, dira-t-on, quelle parole est-ce celle-là ? *Dieu prier*. Est-ce possible ? Prier, c'est un aveu d'infériorité ; comment Dieu, qui est au-dessus de tout, peut-il prier ? Le Verbe de Dieu, c'est vrai, en tant que Verbe de Dieu, ne peut pas prier : voilà pourquoi il s'est fait homme. Mais sitôt qu'il se fut adjoint la nature humaine, comme il s'appliqua à cet exercice, pour frapper les yeux de l'homme et lui apprendre ce qu'il doit faire pour son salut ! Jésus-Christ prie dans le sein de sa mère, dès le premier instant de son incarnation ; il prie dans l'étable de Bethléem, mêlant ses larmes et ses vagissements à ses supplications ; il prie dans le sanctuaire de Nazareth : il prie au désert, pendant sa vie publique, et passe même des nuits entières en oraison ; il prie à la Cène le Jeudi-Saint, au soir de l'institution de la sainte Eucharistie ; il prie durant sa Passion, au jardin

de Gethsémani, pendant le trajet douloureux, et sur la Croix ; il prie maintenant qu'il est assis à la droite de son Père, lui montrant les plaies qu'il a reçues pour le salut du monde et réclamant de lui l'application des grâces qu'il a méritées par ses souffrances (1) ; il prie dans le Très Saint Sacrement, mais de la façon la plus merveilleuse. L'autel est une Bethléem, une Nazareth, un Golgotha. Autrefois, notre bon Sauveur ne priait qu'en un seul lieu du monde ; aujourd'hui, il prie sur tous les points du globe, partout où il est présent de sa présence sacramentelle. Autrefois, il n'y avait qu'un foyer béni d'où partaient les brûlantes aspirations qui touchaient si vivement l'adorable Trinité ; aujourd'hui, ces foyers sont multipliés à l'infini. Partout où réside Jésus-Christ, il fait l'office du prêtre. Or, l'office du prêtre c'est de prier pour le peuple (2). Un Dieu qui prie ; qu'est-ce à dire, sinon que la créature doit prier ? Le Maître qui prie ; qu'est-ce à dire, sinon que le disciple doit prier ?

II

Mais quelles sont les qualités que revêt la prière de Jésus-Hostie ? Celles-là même qui rendront nos suppli-

(1) Orat Christus oratione *interpretativâ*, scilicet exhibendo se et cicatrices suas quas in passione acceptas adhuc servat et Patri ostentat... Orat Christus oratione proprie dictâ perinde ac in terrâ oravit, non quâ denuo mereatur vel impetret aliquid uti fecit in hac vitâ in quâ omne suum meritum consummavit, omniaque quæ impetranda erant impetravit, sed quâ petat exigendo jus suis meritis debitum et præmium a Patre impetratum, scilicet gratiam et salutem nostram (Cornel a Lap. Comment. in epist. ad Rom., c. XIII).

(2) Omnis namque Pontifex pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum (Heb., v, 1).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

cations victorieuses du cœur de Dieu. Elle est *humble* d'abord. Comme Notre-Seigneur s'abaisse devant son Père ! Il descend jusqu'à l'anéantissement, se faisant à l'autel plus petit que dans la Crèche, plus abject que sur la Croix, se renfermant tout entier avec toutes ses gloires et toutes ses perfections sous l'apparence d'une miette de pain et d'une goutte de vin, et allant, par la messe, jusqu'à l'immolation ! — Elle est *confiante*. Jésus sait que son Père l'écoute toujours (1), à cause de la considération que mérite sa personne divine. Tandis qu'avant sa résurrection il priait en méritant et méritait en priant, aujourd'hui il exige plutôt qu'il ne demande les grâces qu'il a obtenues par sa très sainte vie et par ses innombrables et indicibles douleurs. — Elle est *persévérante*. Notre-Seigneur prie sans relâche aucune, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (2). La nuit succède au jour, les années s'ajoutent aux années, et Jésus supplie sans cesse. Les aspirations de son Cœur sacré ne connaissent point de trêve. Prière infatigable qui durera tant qu'il y aura une hostie consacrée, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Nous nous lassons de quelques minutes d'oraison, et voilà dix-neuf siècles que Notre-Seigneur intercède pour nous au saint Tabernacle ! — Et puis quel *recueillement !* Quel sentiment intime de dévotion et de religion ! Oh ! si nous entendions une prière, un seul cri, un seul mot des divins colloques de Jésus avec son Père, quelle flèche d'amour dans notre cœur ! Comme la prière nous deviendrait chère ! Comme nous la ferions bien ! ! !

(1) Pater... semper me audis (Joan., XI, 42).
(2) Heb., VII, 25.

III

Aussi, comment dirais-je l'efficacité de la prière de Jésus ? Sachons-le bien : c'est par Jésus-Christ que nos actes de religion arrivent à Dieu et sont agréés par lui, *per ipsum et cum ipso et in ipso... Deo... omnis honor et gloria* (1). Il adore son Père à chaque instant de la durée pour tous et chacun de nous ; il le remercie sans cesse pour les bienfaits qui nous sont octroyés ; il lui demande en notre faveur toutes les grâces de l'âme et du corps ; il implore, sans se lasser, le pardon des coupables. Il est vrai que pour être sauvés, pour obtenir les grâces nécessaires à notre sanctification, nous devons les demander, mais c'est Notre-Seigneur, à l'autel, qui présente nos suppliques à son Père et qui les appuie. En sorte que tous les élus obtiennent la couronne de gloire par la prière de Jésus au Très Saint Sacrement !

Il y en a qui s'étonnent que Dieu soit si patient. Au fait, il y a une grande différence entre sa conduite sous la loi nouvelle et sa conduite sous la loi ancienne. Un péché impur est commis dans la tribu de Benjamin : aussitôt le Seigneur ordonne à ses fidèles de s'armer du glaive, et vingt-cinq mille personnes périssent pour expier un seul adultère. David commet un léger péché de vanité en faisant le recensement de son peuple : le prophète, ministre des vengeances du Très-Haut, vient lui signifier son châtiment, et la peste moissonne soixante-dix mille victimes. Pour un regard

(1) Ex Lit. Missæ,

irrévérencieux porté sur l'arche d'alliance, les Bethsamites voient périr cinquante mille des leurs. Aujourd'hui il se commet des crimes affreux pendant le jour et de plus affreux encore pendant la nuit. Que de blasphèmes horribles ! Que d'injustices criantes ! Quel débordement d'impureté dans tous les rangs de la société ! Que de paroles, que d'actions, que de pensées, que de désirs obscènes ! Quelle violation éhontée du jour du Seigneur ! Quels audacieux défis jetés à la face du ciel ! Que de calomnies contre tout ce qui est juste, saint, vénérable ! Quelles ignominies dans la société, au foyer domestique, dans le cœur des individus ! Et Dieu est patient, et Dieu ne fait pas gronder son tonnerre, et Dieu n'ensevelit pas nos villes et nos bourgades sous une pluie de soufre et de bitume, et Dieu n'ordonne pas à la terre de s'entr'ouvrir ! Pourquoi cette différence de conduite ! Dieu aurait-il deux poids et deux mesures ? Gardons-nous de le penser ! L'explication du mystère, c'est qu'aujourd'hui nous avons un avocat tout-puissant auprès de Dieu le Père, *advocatum habemus apud Patrem* (1), c'est qu'aujourd'hui nous avons un médiateur qui intercède sans relâche en notre faveur, *semper vivens ad interpellandum pro nobis ;* (2) c'est qu'aujourd'hui, à l'autel, Jésus-Christ est notre victime de propitiation, *ipse est propitiatio pro peccatis nostris* (3). Qu'il est saisissant ce tableau, qu'on admire à Rome, lequel représente les préludes de la fin du monde ! Au-dessus on voit Notre-Seigneur Jésus-Christ environné de ses anges et de ses saints.

(1) I Joan., II, 1.
(2) Heb , VII, 25.
(3) I Joan., II, 2.

Les anges penchés sur leurs trompettes sont prêts, au signal donné, à sonner l'heure des solennelles assises du genre humain. Jésus-Christ attend qu'un prêtre qui est au second plan ait achevé le saint Sacrifice pour ordonner la fin du monde et le jugement. — C'est là une magnifique page de théologie ! Le monde croulera quand le dernier prêtre aura dit la dernière messe ; car l'Eucharistie est l'arc-boutant de l'univers, le paratonnerre qui le protège contre les foudres vengeresses !

Comme fruit de ce discours, prions nous aussi ; prions comme Jésus-Christ. Prions avec humilité ; prions avec pleine confiance, puisque Notre-Seigneur nous a mérité toutes les grâces dont nous avons besoin ; prions sans relâche : chaque jour en effet apporte avec lui ses besoins et ses nécessités. Mais voulons-nous prier efficacement ? Prions en union avec notre divin Sauveur. Le P. Rodriguez nous parle d'un certain voyageur qui accompagnait deux religieux. Ceux-ci entrèrent dans une église et y firent une longue oraison. Le pauvre voyageur agenouillé auprès d'eux disait au bon Dieu : « Je n'ai pas d'esprit pour vous bien prier, je vous demande seulement ce que vous demandent ces bons religieux ». Disons, nous aussi, à Dieu, surtout à la Messe : « Je ne sais pas prier, Seigneur, mais je vous adore comme Jésus vous adore ; je vous remercie comme Jésus vous remercie ; je sollicite les grâces que Jésus sollicite de votre bonté ; je vous demande pardon comme Jésus vous demande pardon ! »

Ce n'est pas assez que nous célébrions la Messe, nous

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

devons aussi nous offrir en sacrifice avec le plus de dévotion qu'il nous sera possible, selon la volonté de Dieu, nous conformant, autant qu'il est en nous, à Jésus-Christ s'offrant lui-même, lorsqu'il était sur la terre, au Père éternel.

Saint VINCENT DE PAUL.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE PAUVRETÉ

Ego sum pauper,
Je suis pauvre.
(Ps. XXXIX, 18).

L'histoire de saint Vincent de Paul rapporte que, tous les jours, avant de célébrer les saints mystères, il récitait les litanies du saint Nom de Jésus. Et quand il était arrivé à cette invocation : « Jésus, père des pauvres, ayez pitié de nous », fixant amoureusement les regards sur le Tabernacle, il disait ces paroles avec un accent de particulière tendresse. Jésus en effet a l'esprit de pauvreté en souveraine estime. Il l'a béatifié, tandis qu'il a maudit les riches, parce que la plupart, s'attachant éperdument à la créature, oublient le Créateur ; il a pratiqué la pauvreté de la manière la plus parfaite. Il voulut naître d'une mère pauvre, dans la pauvre étable de Bethléem ; ses premiers adorateurs furent des pauvres : les bergers ; il vécut pauvre pendant sa vie cachée ; au cours de sa vie publique il n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête ; son bonheur était de se trouver avec les pau-

devons aussi nous offrir en sacrifice avec le plus de dévotion qu'il nous sera possible, selon la volonté de Dieu, nous conformant, autant qu'il est en nous, à Jésus-Christ s'offrant lui-même, lorsqu'il était sur la terre, au Père éternel.

Saint VINCENT DE PAUL.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE PAUVRETÉ

Ego sum pauper,
Je suis pauvre.
(Ps. XXXIX, 18).

L'histoire de saint Vincent de Paul rapporte que, tous les jours, avant de célébrer les saints mystères, il récitait les litanies du saint Nom de Jésus. Et quand il était arrivé à cette invocation : « Jésus, père des pauvres, ayez pitié de nous », fixant amoureusement les regards sur le Tabernacle, il disait ces paroles avec un accent de particulière tendresse. Jésus en effet a l'esprit de pauvreté en souveraine estime. Il l'a béatifié, tandis qu'il a maudit les riches, parce que la plupart, s'attachant éperdument à la créature, oublient le Créateur ; il a pratiqué la pauvreté de la manière la plus parfaite. Il voulut naître d'une mère pauvre, dans la pauvre étable de Bethléem ; ses premiers adorateurs furent des pauvres : les bergers ; il vécut pauvre pendant sa vie cachée ; au cours de sa vie publique il n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête ; son bonheur était de se trouver avec les pau-

vres ; il quitta le monde plus pauvre qu'il n'y était entré, n'ayant pour vêtement que ses plaies, pour lit que sa croix, et le sépulcre où il fût déposé, n'était point à lui. Même après sa glorieuse ascension, il veut continuer à être pauvre. Sous les espèces eucharistiques, il pratique la pauvreté la plus *absolue*, la plus *volontaire* et la plus *généreuse*.

I

Si pauvre que l'on soit, il est impossible d'atteindre à la pauvreté de Notre-Seigneur qui est *absolue*.

A l'autel, Jésus-Christ est pauvre des biens matériels. Il n'a que ce que nous lui donnons. Quelle misère dans son vêtement sacramentel, je veux dire les espèces eucharistiques, qui rappellent les langes de Bethléem ! Il a, cela est vrai, de splendides tabernacles, de magnifiques habitations ; mais il les tient de la charité des fidèles ; plus d'une fois il n'y est que souffert et toléré ; il s'en est vu exproprié ; il a même été mis sous les scellés ! Du reste, en combien d'endroits n'est-il pas contraint de demeurer dans un tabernacle vermoulu, de rester sous le toit d'une église ruineuse, de reposer sur des linges tout usés et tout misérables !

A l'autel, Jésus-Christ est dépouillé des biens du cœur. Il a soif, soif d'être aimé. Il était tourmenté de cette soif sur la croix, mais dit saint Augustin, aujourd'hui il en est dévoré en tout lieu et constamment. Partout il s'écrie avec le prophète : *Ils ont conçu le dessein malicieux de me ravir le prix de mes souffrances ; j'ai couru en toute hâte et j'ai fait un effort si violent que j'en suis tout épuisé de soif* (1). Il est la fontaine d'eau vive et il brûle d'être aimé. Ne vous en étonnez pas. Si les fontaines avaient soif, ce serait, non de boire, mais d'être bues. Son centre, c'est notre cœur ; son repos, c'est d'y loger ; son plaisir, de le guérir et de le purifier, de le vivifier, de l'éclairer et de le remplir. Et l'on ne se préoccupe point d'apaiser la soif du Sauveur, d'éteindre l'incendie qui le dévore ! Si le feu était dans nos églises, on viendrait en foule pour l'éteindre : et voilà que le temple sacré de l'adorable humanité de Jésus-Christ brûle du feu de la charité, et presque personne ne s'en occupe ! O mon divin Sauveur ! que vous avez sujet de vous plaindre de l'insensibilité des hommes ! David étant pressé par la soif, quatre vaillants officiers de son armée forcèrent le camp des ennemis et allèrent puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem : et pour vous, ô Seigneur, on ne daigne pas faire le moindre effort ! Vous donnâtes autrefois aux Israélites, malgré leur rébellion et leurs murmures, une fontaine miraculeuse ; vous envoyâtes un ange au petit Ismaël pour soulager sa soif, dans la dernière nécessité où il se trouvait ; vous fîtes couler les eaux de la fontaine de Siloé pour rafraîchir le prophète Isaïe, et vous souffrez une soif de près de dix-neuf siècles, sans presque rencontrer d'âmes vraiment fidèles, qui vous donnent le verre d'eau que vous souhaitez. Cent fois vous frappez à nos cœurs par vos inspirations secrètes et pleines de tendresse ; et nos cœurs plus durs que le rocher, demeurent secs, et ne peuvent s'amollir !

A l'autel, Jésus-Christ réunit toutes les misères, au

(1) Ps. LXI, 5.

point qu'on peut remplir à son égard toutes les œuvres de miséricorde corporelle. *Visiter les prisonniers ;* car il est enfermé depuis des siècles dans nos Tabernacles et lié aux accidents du pain comme un perpétuel prisonnier d'amour. *Ensevelir les morts ;* car il est en état de mort, comme une victime d'expiation qui se sacrifie à la justice du Père éternel, et, en cette qualité, notre cœur doit lui servir de tombeau. *Revêtir ceux qui sont nus ;* car il n'a rien qui le couvre, sinon les espèces du sacrement, laissant à la charité des fidèles le soin de parer ses autels, et de lui fournir les ornements que la bienséance demande dans un si auguste mystère. *Loger les pèlerins ;* car combien de fois descend-il du ciel, qui est le domicile de sa gloire, pour venir loger dans nos âmes et demeurer comme un pèlerin parmi nous, compagnon de notre voyage, guide fidèle qui nous conduit sûrement au port de l'éternité. *Donner à boire à ceux qui ont soif ;* car il a soif de notre amour et de notre salut. *Donner à manger à ceux qui ont faim ;* car il n'est pas seulement le mets divin du festin eucharistique, il est encore le convié qui se nourrit des bons désirs de notre âme. « Ma pénitence est sa nourriture, dit saint Bernard. Quand est-ce qu'il me mange ? quand il me corrige. Quand est-ce qu'il me fait passer dans son estomac ? quand il m'instruit et me donne de salutaires conseils. Quand est-ce qu'il me digère ? quand il me change et me transforme en lui par une parfaite imitation de ses vertus (1). »

Avec la pauvreté, à l'autel, Jésus accepte toutes les disgrâces qui l'accompagnent. Le pauvre est délaissé,

(1) Cibus ejus pœnitentia mea. Cibus ejus ego ipse. Mandor cum arguor ; glutior cum instituor ; decoquor cum immutor.

parce qu'on ne peut rien espérer de lui : Jésus au Très Saint Sacrement est odieusement abandonné. Il appelle tout le monde à lui, *Venite ad me omnes* (1) ; et, malgré les avances de son amour, tout le monde le délaisse, en alléguant des prétextes plus ou moins spécieux, *cœperunt omnes simul excusare* (2). On se presse dans les palais des grands ; on y fait foule ; on y court avec autant d'ardeur que s'il était question d'emporter le ciel ; et s'il s'agit de venir honorer le Fils de Dieu, bien que pour nous il soit descendu du ciel sur la terre, bien qu'il nous offre en nourriture son propre corps, bien qu'il nous promette les plus grandes grâces, que de froideurs, que d'excuses pour se soustraire à sa présence, *Cœperunt omnes excusare !* — Le pauvre est méprisé parce qu'il n'a ni crédit, ni puissance pour se faire craindre et considérer ; Jésus-Hostie, lui aussi, est méprisé et méprisé dans tous ses attributs. Les avares méprisent les richesses de sa grâce ; et, après avoir reçu ce riche trésor, ils le vendent comme Judas pour une vile monnaie. Les voluptueux méprisent sa sainteté ; et ils ne craignent pas de profaner son corps sacré, qui est plus blanc que le lis et plus pur que les rayons du soleil. Les grands du monde le reçoivent avec pompe, comme les Juifs ; et, trois jours après, ils le bannissent de leurs cœurs, pour l'attacher à la croix. Les vindicatifs méprisent sa bonté ; et, après avoir rougi leurs lèvres dans le sang de ce doux Agneau, ils n'ont point horreur de déchirer ses membres par la médisance et la calomnie, avec une fureur de lion. — Le pauvre est contredit sans pitié : de

(1) Matth., xi, 28.
(2) Luc., xiv, 18.

UNIVERSIDAD DE NAVARRA
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

même Jésus est contredit dans le Saint-Sacrement. La contradiction y est générale, et, quoiqu'il soit le *Prince de la paix* (1), tout le monde lui fait la guerre. Il est attaqué par les Juifs qui se scandalisent de nos mystères, par les hérétiques qui les nient, par les libertins qui s'en raillent, par les impies qui le blasphèment, par les pécheurs qui résistent à ses attraits. *Filii matris meæ pugnaverunt contra me.* — Le pauvre enfin est esclave, parce que le pauvre, manquant de tout, il est nécessaire qu'il recherche le riche, et qu'il lui rende de la sujétion pour en tirer de l'appui; de l'honneur, pour en tirer du profit; du service, pour en tirer de la récompense. Ah ! comme à l'autel Notre-Seigneur a voulu être en ce point véritablement pauvre ! Comme il se fait notre serviteur et notre esclave ! Il se livre entre les mains de qui veut le recevoir. Il rend service à tout le monde, jusqu'au plus vil de tous les hommes. Qu'il s'agisse d'un prisonnier, le prêtre offre dans la prison le saint Sacrifice pour le consoler. Qu'il s'agisse d'un malade qui languit sur son lit de douleur, le prêtre lui porte Jésus pour lui servir de viatique et le conduire heureusement au port de l'éternité. Saint Ambroise, voyant le Sauveur aux pieds des Apôtres, s'écrie dans son étonnement : « O souveraine Majesté, jusqu'où vous abaissez-vous ! Vous lavez les pieds de vos serviteurs, comme si vous étiez leur esclave, et comme Dieu, vous versez sur eux la rosée de vos grâces (2). » Cet abaissement était grand, mais il se pratiquait dans un état passible et mortel ! Saint Thomas est ravi de

(1) Is., IX, 6.

(2) Quanta Majestas ! Quasi minister pedes famulorum tuorum lavas, et quasi Deus rorem mittis è cœlo (S. Amb., lib. de Spir. Sanct, in prolog.),

la condescendance dont Notre-Seigneur use envers les bienheureux. « Il sert, dit-il, chacun des saints, comme s'il était le serviteur et comme si le serviteur était Dieu (1). » Cette humilité est grande pour un Jésus glorieux et triomphant : cependant elle s'exerce à l'égard des saints ! Mais, dans l'Eucharistie, comme dit saint Chrysologue, le Roi de gloire s'assujettit à des hommes mortels ; le Saint des saints, à des pécheurs ; il règne dans le ciel, et il sert sur la terre ; il est adoré par les anges, et il s'abaisse aux pieds des criminels ; il est assis sur le trône de son Père, et il vient faire l'office de serviteur à la table de ses esclaves ! (2) »

II

Mais ce qui rend la pauvreté de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement plus digne d'attention, c'est qu'elle est une pauvreté toute *volontaire*. Jésus-Christ est celui dont il est écrit : *Il est le maître de tout ce qui existe.* Il est riche et personne ne saurait mesurer la grandeur de ses richesses. Il est riche en miséricorde, *dives est in misericordia* (3). Il est riche en bonté et en puissance, *an divitias bonitatis ejus contemnis ?* (4) Il est riche en gloire et en magnificence, *secundum divitias gloriæ suæ* (5). Il est riche en libéralité, *dives*

(1) Deus omnipotens singulis Angelis sanctisque in tantum se subjicit quasi sit servus emptitius singulorum, quilibet vero ipsorum sit Deus suus (S. Thom. Opusc. LXIX).

(2) Discumbenti Deus astat et astat in cœlestibus, exulanti servo servit Dominus et servit accinctus pueris suis, ministris ministerium facit et facit in Patris gloriâ constitutus (S. Pet. Chrys).

(3) Eph., II, 4.

(4) Rom., II, 4.

(5) Eph., III, 16,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

in omnes qui invocant illum (1). Il est riche en sagesse, *in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (2). Il est riche en grâces et en vertus, *secundum divitias gratiæ ejus quæ superabundavit in nobis* (3). Il est riche en toutes sortes de biens, *dominus universorum tu es*. Il ne peut perdre ce qu'il possède, pas plus qu'il ne peut augmenter ses richesses qui sont infinies. Pourquoi donc s'abaisse-t-il à cette étonnante pauvreté dont nous venons de parler? C'est pour notre bien; c'est par amour pour nous, car le troisième caractère de sa charité, c'est d'être *généreuse*.

III

C'est pour nous, dit saint Paul, *qu'il s'est fait pauvre, quoiqu'il fût riche, pour que nous nous enrichissions par son indigence*. Il se fait pauvre pour consoler les misérables, étant, lui Dieu, plus pauvre que le plus pauvre d'entre eux. Il se fait pauvre pour persuader efficacement nos cœurs de la vanité des biens de ce monde et les en détacher. Il se fait pauvre pour implorer d'une manière plus touchante les miséricordes de Dieu en notre faveur. Il s'est travesti en indigent, *Rex Israel mutavit habitum suum* (4); et cachant sa pourpre royale, son sceptre, sa couronne, ses trésors et toutes les marques du souverain domaine, il se présente à son Père pour obtenir de lui, dans l'attitude la plus suppliante et la plus digne de pitié et de compassion, tout ce qu'il sait nous être nécessaire. Il lui demande le pardon de nos offenses: *Pater dimitte illis* (1); la consolation et la force dans les peines qui nous affligent: *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam* (2); l'union et la charité mutuelle: *Pater sancte, serva eos ut sint unum sicut et nos* (3); en un mot, tout ce qui importe à la sanctification de nos âmes: *Sanctifica eos in veritate* (4). Il se fait pauvre pour nous attirer plus confidemment à lui, et se dépouiller complètement en notre faveur, en nous donnant dans la sainte Communion son corps, son sang qui empourpre nos lèvres et fortifie notre cœur, son âme qui s'attache plus étroitement à la nôtre que ne le faisait l'âme de David à celle de Jonathas (5), sa divinité, ses mérites, son sceptre, sa couronne et sa royauté: « O Dieu, m'écrierai-je avec un saint, il faut que vous aimiez l'homme à l'excès pour que vous soyez aussi prodigue de vous-même par amour pour lui! *O Deum, si fas est dici, prodigum sui præ desiderio hominis!* »

Si nous sommes pauvres, ne maudissons pas notre pauvreté. Entendons Jésus qui nous dit de son Tabernacle: Je suis pauvre, *ego sum pauper!* (6) Bienheureux les pauvres, *beati pauperes!* — Si nous sommes riches, n'attachons pas notre cœur aux biens périssa-

(1) Rom., x, 12.
(2) Col., II, 3.
(3) Eph., I, 7, 8.
(4) III Reg., XXII, 30.

(1) Luc., XXIII, 34.
(2) Ps., LXVIII, 2.
(3) Joan., XVII, 11.
(4) Joan., XVII, 17.
(5) I Reg., XVIII, 1.
(6) Ps. XXXIX, 18.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

bles. Soyons pauvres par les dispositions de notre cœur. Aimons les pauvres, seconde Incarnation du Verbe de Dieu...

Ce que vous aurez fait au dernier des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait.

Saint MATHIEU.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VII

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CHASTETÉ

Qui pascitur inter lilia.
Il se repait au milieu des lis.
(Cant. II, 16).

Il est une vertu que doivent chérir particulièrement ceux qui aiment la divine Eucharistie : c'est la vertu angélique. L'autel est pour nous le Paradis : il faut donc que ceux qui approchent de l'autel aient les mœurs du Paradis. Méditons les excellences de la vertu de chasteté, au pied du Tabernacle, sous les regards de Jésus, le zélateur passionné de cette belle vertu.

I

Le Saint-Esprit nous fait lui-même l'éloge de la sainte vertu de pureté. *Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est éclatante la génération chaste ! Elle attire les regards*

bles. Soyons pauvres par les dispositions de notre cœur. Aimons les pauvres, seconde Incarnation du Verbe de Dieu...

Ce que vous aurez fait au dernier des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait.

Saint MATHIEU.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VII

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CHASTETÉ

Qui pascitur inter lilia.
Il se repait au milieu des lis.
(Cant. II, 16).

Il est une vertu que doivent chérir particulièrement ceux qui aiment la divine Eucharistie : c'est la vertu angélique. L'autel est pour nous le Paradis : il faut donc que ceux qui approchent de l'autel aient les mœurs du Paradis. Méditons les excellences de la vertu de chasteté, au pied du Tabernacle, sous les regards de Jésus, le zélateur passionné de cette belle vertu.

I

Le Saint-Esprit nous fait lui-même l'éloge de la sainte vertu de pureté. *Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est éclatante la génération chaste ! Elle attire les regards*

de Dieu et des hommes. Rien ici-bas ne peut lui être comparé! (1)

La pureté est l'ornement de notre nature. « Elle dépose sur le front qu'elle couronne une sérénité céleste: dans les regards qu'elle anime reluit une limpidité plus transparente que celle du cristal; elle colore le visage d'une ravissante modestie; il n'est pas jusqu'à la voix à laquelle elle ne communique un accent délicieusement virginal (2). »

La pureté c'est notre force. La force de l'âme d'abord; parce qu'elle attire en nous le Dieu fort (3), Notre-Seigneur Jésus-Christ, vierge lui-même, fils de la Vierge, époux des vierges (4). Les anges, auxquels elle nous fait ressembler, accourent aux parfums vainqueurs de la sainte chasteté, pour nous protéger et nous défendre. La pureté, c'est aussi la force du corps: témoin Godefroy de Bouillon qui disait à ceux qui s'étonnaient de sa force prodigieuse: JE SUIS FORT, PARCE QUE JE SUIS CHASTE!

La pureté nous mérite des faveurs exceptionnelles du bon Dieu: des lumières extraordinaires, l'affranchissement de la tyrannie des sens, des vertus solides et variées, une paix profonde, un bonheur indicible (5).

La pureté nous rend semblables aux anges, en nous faisant vivre dès ici-bas de la vie de ces esprits célestes. Que dis-je? elle nous donne une certaine prééminence sur eux: « Je le demande, s'écriait saint Jean Chrysostome, sous quel rapport Élie, Élisée et Jean, ces véritables modèles de virginité, différaient-ils des anges? En rien, sinon qu'ils étaient mortels. Et même, ils ont plus de gloire que les anges; car ils ont gardé la pureté dans une condition infiniment inférieure aux anges. Ils ont eu besoin d'une plus grande force et d'une plus grande générosité. »

(1) O quam pulchra est casta generatio cum claritate! Immortalis enim est memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines! (Sap., IV, 1.)
(2) Mgr Plantier.
(3) Deus fortis (Is., I, 24).
(4) Christus virgo, virginis filius, virginum sponsus (S. Bern.).
(5) Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt (Matth., V, 8).

La pureté mène au ciel. Sans doute, il faut avoir toutes les vertus pour être sauvé; mais telle est l'excellence de la pureté que Dieu veut lui attribuer le privilège de nous introduire dans les tabernacles éternels. *Qui montera sur la montagne du Seigneur? Qui pourra résider dans le lieu saint? Celui qui est pur dans ses actions et dans ses affections* (1).

Cela étant, je comprends pourquoi S. Paul recommande si vivement la pureté: et je ne m'étonne plus que les saints docteurs exaltent si magnifiquement la chasteté, et surtout la chasteté virginale. La chasteté, disent-ils, a le ciel pour patrie; elle voyage ici-bas comme une étrangère. Elle est descendue du ciel avec Jésus-Christ, elle fut un trésor inconnu au paganisme. La chasteté c'est le lis des vertus, la fleur de la religion, la richesse de l'Église, l'honneur de la nature humaine, la multiplication de nos mérites. C'est l'amie de Dieu, la sœur des anges, l'école de la sagesse, la possession de tous les biens. « O chasteté, s'écrie saint Ephrem, tu réjouis le cœur qui te possède, tu donnes des ailes à l'âme pour s'envoler vers les cieux! O chas-

(1) Quis ascedet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde (Ps. XXIII, 3 et 4).

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS
FONDO GENERAL DE BIBLIOTECAS

teté, tu domptes les passions et tu nous établis dans la paix la plus tranquille ! O chasteté, tu illumines les justes et tu aveugles le démon ! O chasteté, tu es un char spirituel qui emporte jusque dans les cieux celui qui te pratique ! O chasteté, tu es une rose très odorante qui répand autour de toi les plus suaves parfums ! » Vraiment, Marie a bien pu ne consentir à devenir la mère de Dieu, qu'à la condition de garder le trésor de sa virginité !

II

Qui dira la pureté sans tache, la sainteté immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans le Très Saint-Sacrement ? Jésus-Hostie, c'est la splendeur de la substance du Père éternel ; c'est le fils de la très pure et très immaculée Vierge ; c'est l'Agneau qui se plaît parmi les lis ; c'est celui devant lequel toutes les puretés de la terre ne sont que des souillures et qui trouve des taches jusque dans les anges ; c'est celui qui a toujours eu des préférences pour les cœurs chastes et purs, pour Marie la Très Sainte Vierge, comme elle est si bien appelée, pour Joseph, l'époux vierge, pour saint Jean, l'apôtre vierge ; Jésus, c'est le fils, l'époux, le donateur de la virginité ! Tout, à l'autel, nous redit la pureté incomparable du Sauveur : et les éléments de l'auguste sacrifice : le pain sans levain, le vin sans mélange ; et la blanche hostie et le breuvage limpide dont il conserve les apparences ; et les linges sacrés qui doivent être éclatants de propreté ; et les vases sacrés qui sont faits d'un métal précieux ; et la cire, œuvre de l'abeille, cette vierge de la nature. Oui, à l'autel, Jésus

est une incarnation permanente de la pureté ! Ah ! si les voiles qui le recouvrent se déchiraient, quelle innocence victorieuse apparaîtrait à nos regards charmés, fascinés ! Quelle pureté sur son front, dans ses regards, sur ses traits ! Quels parfums embaumés de la plus suave et de la plus exquise chasteté !

Au reste, par son exemple, Notre-Seigneur, à l'autel, nous enseigne les moyens d'acquérir et de conserver la sainte vertu.

Un jour, en parlant de l'esprit d'impureté qui possédait le lunatique de l'Évangile, le Sauveur disait à ses disciples : *Ce démon ne peut se chasser que par le jeûne* (c'est-à-dire la mortification) *et la prière*. Mortification et prière, voilà bien ce que pratique Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

Mortification de l'esprit d'abord, c'est-à-dire humilité. Rappelons-nous ce que nous avons dit sur les excès d'abaissement de Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement, excès qui dépassent les humiliations de l'Incarnation, déjà si grandes cependant qu'elles jetaient l'apôtre saint Paul dans une sorte de stupeur. Mortification des sens, c'est-à-dire recueillement, modestie, vigilance. Dans son être sacramentel, Notre-Seigneur pratique le détachement le plus absolu du monde extérieur. Volontairement il se condamne à l'immobilité la plus complète : lui la *vie*, lui le modérateur de l'univers, lui qui dirige les mondes dans leurs courses, n'a de mouvement dans l'Hostie-Sainte qu'autant que sa créature lui en donne ! Volontairement il garde le silence le plus mystérieux : lui qui fait gronder le tonnerre, se tait constamment ; s'il parle, c'est par miracle ! Volontairement il s'enferme dans la solitude obscure du ciboire, ou du tabernacle, dans des églises trop souvent vides d'adorateurs ! Quel modèle !

quel exemple ! quelle condamnation de la liberté, de la dissipation, de l'imprudente curiosité de tant de chrétiens ! Ah ! n'ayons pas le désir de tout voir, de tout entendre, de tout goûter, de tout sentir. *Mors ascendit per fenestras* (1). Que cette vigilance soit pour notre vertu ce que les épines sont pour le lis virginal.

Et puis, selon la parole du Sage, nous ne saurions être chastes si Dieu ne nous en fait la grâce (2) ; et il n'accordera cette faveur qu'à nos prières. Voyez donc comme Jésus, le zélateur de la chasteté, *amator castitatis* (3), nous enseigne ce second moyen à l'autel. Nous l'avons dit, sa prière dans le Tabernacle est aussi fervente que continuelle, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (4). Si nos prières ressemblaient un peu à ses prières, comme nous serions chastes, comme chez nous la chair perdrait de son empire, comme l'esprit gagnerait en force et en ascendant, comme nous deviendrions semblables aux anges et chers au Sacré-Cœur !

Mais Notre-Seigneur fait plus, dans l'Eucharistie, que de nous apprendre la nature de la pureté et les moyens d'y atteindre ; il la protège, il la développe en nous par la sainte Communion. *Il est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges*, selon la parole du prophète Zacharie (5). Là où l'on communie, là fleurit la virginité. Par la sainte Communion, la vie de Jésus-Christ circule dans notre âme. Son corps sacré enchaîne la loi des membres, dompte les rébel-

(1) Jer., IX, 21.
(2) Non possem esse continens, nisi Deus det (Sap., VIII, 21).
(3) Ex Lit. SS. Nominis Jesu.
(4) Heb., VII, 25.
(5) Zach., IX, 17.

lions de la concupiscence, apaise au profit de l'esprit les appétits désordonnés de la chair. Son sang précieux a la vertu d'éteindre le feu des passions. On voit journellement se renouveler, dans les bons fidèles, la merveille des trois enfants de la fournaise. « L'ange du Seigneur, dit l'Écriture, descendit au milieu des flammes, en suspendit l'activité consumante, et, faisant souffler un vent rafraîchissant, il répandit dans la fournaise une douce rosée ; et les trois enfants ne furent nullement atteints par le feu et ils se promenaient en chantant à Dieu l'hymne de la reconnaissance (1). » Cet ange, qui avait la figure d'un homme, représentait Jésus-Hostie résidant et agissant dans le corps des chrétiens, que brûlent les feux de la concupiscence. Il suspend, d'une main, la violence des flammes des passions, et donne, de l'autre, à l'esprit et au corps une certaine qualité qui les dispose à l'honnêteté.

La dévotion au Saint-Sacrement et la dévotion à la sainte Vierge, sont non pas le meilleur, mais l'unique moyen de se conserver pur. IL N'Y A QUE LA COMMUNION QUI PUISSE GARDER UN CŒUR DE VINGT ANS.

Saint PHILIPPE DE NÉRI.

(1) Dan., III, 49 et seq.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VIII

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE D'OBÉISSANCE

Humiliavit semetipsum factus obediens.

Il s'est humilié en se faisant obéissant.

(Phil., II, 8).

L'obéissance est une vertu très excellente ; c'est la première des vertus, dit saint Augustin, non par la *dignité* de son objet, mais par ses *utilités*. Elle appelle sur nous les grâces d'en haut (1) ; elle introduit les vertus dans notre âme et les y conserve (2) ; elle ouvre le ciel et ferme l'enfer (3). Elle consiste dans une volonté exacte à exécuter les ordres de nos supérieurs. Elle doit être intérieure, prompte, simple, universelle, continuelle, joyeuse et surnaturelle. Allons l'étudier à l'école du Tabernacle.

(1) Vir obediens loquetur victorias (Prov., XXI, 28).
(2) Omnium virtutum mater et custos (Aug., *de Civ., Dei*).
(3) Tolle propriam voluntatem et infernus non erit (S. Bern.).

I

Jésus obéit. Quelle parole ai-je prononcée ? N'est-ce point un blasphème ? Dieu peut-il obéir ? Qui dit obéissance ne dit-il pas sujétion ? Dieu n'est-il pas l'être indépendant ? N'est-ce point le caractère de la divinité de dominer sur tout, de commander à tout, sans recevoir d'ordre de personne ? N'y a-t-il pas répugnance absolue à ce que la créature soit comme supérieure au Créateur ? Rien de plus certain : Dieu, en demeurant exclusivement dans sa nature, ne peut obéir dans le sens strict du mot. Aussi, le Verbe de Dieu, par l'incarnation, est-il sorti en quelque sorte de lui-même ou plutôt, il s'est adjoint la nature humaine, grâce à laquelle l'impossibilité de l'obéissance a disparu pour lui. Jésus-Christ, Dieu et homme à la fois, a pu obéir, et son obéissance a été aussi réelle que prodigieuse. C'est ce que saint Paul a fort bien exprimé dans ces paroles qu'il adressait aux Philippiens : « Éprouvez en vous-mêmes les sentiments du Seigneur Jésus, lequel, possédant la nature divine, pouvait sans injustice s'égaler à son Père ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de l'esclave et il s'est humilié en se rendant *obéissant et obéissant jusqu'à la mort de la croix* (1). » Or, c'est surtout dans le Très Saint Sacrement, que Notre-Seigneur Jésus-Christ pratique, pour la gloire

(1) Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit in similitudinem hominum factus... humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis (Philipp., II, 6 ad 8).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de son Père et notre propre salut, de plein gré, une obéissance incomparable. « Chose bien digne d'admiration ! l'obéissance est le fonds même de la vie eucharistique et sa raison d'être. Comment Jésus-Christ est-il présent dans cet auguste Sacrement ? Uniquement par obéissance : il ne peut y venir de lui-même ; il faut qu'il y soit appelé. Le prêtre, en effet, veut-il consacrer ? il n'a qu'à prononcer sur du pain et sur du vin les paroles sacramentelles ; aussitôt, mon Dieu, obéissant au commandement, doit se rendre présent sur l'autel, sans qu'il lui soit possible de s'y refuser. Si le prêtre, au contraire, se tait, parce qu'il ne veut pas consacrer, quels que soient d'ailleurs les désirs empressés du Sauveur, il ne peut se rendre présent parmi nous d'une manière sacramentelle, parce qu'il faut de toute nécessité que le prêtre intervienne pour commander, tant il est vrai que l'obéissance est tout le fond de la vie eucharistique ! Ici, la puissance et la bonté du Sauveur sont entièrement à la merci du prêtre (1). »

II

Mais examinons les caractères de l'obéissance de Jésus dans le Très Saint-Sacrement ; ils sont tous héroïques ; tous, ils renferment des excès d'amour.

I. Notre-Seigneur obéit à *tous*. Il disait autrefois : *Nul ne peut servir deux maitres* (2). Il a bien trouvé, lui, le moyen de servir des milliers et des milliers de maitres ! Rien qu'en France il y a plus de quarante

(1) L'abbé Joiron : *Le mystère de l'Eucharistie*, p. 19.
(2) Nemo potest duobus dominis servire (Matth., VI, 24.

mille prêtres. Qu'ils montent tous à l'autel chaque jour, et chaque jour notre bon Sauveur, aussitôt que les paroles sacramentelles sont prononcées, obéit à ces quarante mille hommes, et, sans le moindre délai, se rend, à leur voix, présent quarante mille fois dans notre pays ! Quel que soit le nombre des fidèles qui veulent communier, Jésus porté par son prêtre, se pliera à leur volonté, et viendra reposer dans leur cœur pour les sanctifier, les consoler, les rendre heureux ! Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il obéit avec une simplicité inouïe, sans regarder à la personne qui lui commande. Qu'un pécheur, qu'un sacrilège, qu'un hérétique, qu'un schismatique veuille le faire descendre sur l'autel, pourvu qu'il soit prêtre, il obéira au pécheur, au sacrilège, à l'hérétique, au schismatique, et viendra prendre la place du pain et du vin dont il ne restera plus que les apparences. Qu'un Judas vienne à la Table sainte lui donner le baiser de la trahison, il ira recevoir, par une soumission excessive, le baiser de la trahison !

II. Notre-Seigneur obéit en *tout*. Comme à Nazareth il était complètement soumis à ses parents, à l'autel il est soumis en tout aux volontés du prêtre. Il est plus assujetti que le malade cloué sur un lit de douleur, il est plus esclave que le forçat dans les bagnes ; il n'a dans le Saint Sacrement aucun mouvement personnel ; il est complètement aux ordres, à la discrétion du prêtre. Le prêtre le place à droite : et Jésus reste à droite ; le prêtre le place à gauche ; et Jésus reste à gauche. Le prêtre veut qu'il bénisse : et Jésus bénit ; le prêtre veut qu'il monte sur le trône de l'exposition : et Jésus monte, porté par ses mains, sur le trône de l'exposition ; le prêtre veut qu'il aille se donner au malade pour le fortifier dans le difficile passage de

cette vie à l'éternité : et Jésus va se donner au malade ; le prêtre veut qu'il parcourt les rues des cités ou des hameaux : et Jésus parcourt les rues des cités ou des hameaux ; le prêtre veut le renfermer dans la prison du Tabernacle : et Jésus reste enfermé dans la prison du Tabernacle. Jésus, notre Dieu, obéit en tout à la voix de son prêtre, à la voix de la créature, *obediente Deo voci hominis !* (1)

III. Jésus-Christ à l'autel obéit *toujours*. Telle est, je dirai, la passion de Notre-Seigneur pour l'obéissance qu'il ne peut, en quelque sorte, s'en rassasier. Il entre dans le monde ; quelle est sa première parole ? Une parole d'obéissance : *Les holocaustes ne vous ont point été agréables, ô mon Père, c'est pourquoi j'ai dit, selon qu'il est écrit de moi en tête de votre Livre : Voici que je viens pour faire votre volonté* (2). L'Évangile résume d'un mot sa vie cachée à Nazareth : quel est ce mot ? Un mot d'obéissance : *Il leur était soumis* (3). Écoutez-le pendant sa vie publique : c'est toujours l'obéissance : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* (4). Et au jardin des Oliviers, dans sa mortelle agonie : *O Père, que votre volonté soit faite et non la mienne* (5). Il meurt quand la dernière prescription de son Père est accomplie : *Tout est consommé*, dit-il (6). Enfin il monte au ciel sur la montagne de *Béthanie*, c'est-à-dire, sur la

(1) Jos., x, 14.
(2) Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam (Heb., x, 5, ad 7).
(3) Erat subditus illis (Luc, II, 51),
(4) Cibus meus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me Patris (Joan., IV, 34).
(5) Non mea voluntas sed tua fiat (Luc., XXII, 42).
(6) Consummatum est (Joan., XIX, 30).

montagne de l'*obéissance ;* pour signifier que, même ressuscité et glorieux, il veut obéir. Et en effet, dans la très sainte Eucharistie, il obéit depuis déjà plus de dix-huit siècles, et il n'est pas encore lassé d'obéissance ! Il obéira jusqu'à la fin du monde, jusqu'à ce que le dernier prêtre ait prononcé, pour la dernière fois, sur le pain et le vin, les paroles sacramentelles : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang !* Il faut bien que l'obéissance nous soit aussi difficile que nécessaire, pour que le Fils de Dieu nous en donne un tel exemple !

Un retour sur nous-mêmes. Comment obéissons-nous ? Acceptons-nous les ordres de nos supérieurs, seulement quand ils reviennent à notre humeur ? Les repoussons-nous quand ils la contrarient ? N'y aurait-il pas dans notre obéissance, bien des SI, des MAIS, des POURQUOI, des CEPENDANT ? Ne rongeons-nous pas le frein de l'autorité, au lieu de le baiser avec amour ? En obéissant, ne murmurons-nous pas dans notre cœur ? Voyons-nous dans celui qui commande la personne et l'autorité de Dieu lui-même ? Notre obéissance n'est-elle point trop humaine ? Ne considérons-nous point trop la noblesse du sang, du caractère et du talent dans le supérieur, nous soumettant devant ces avantages, résistant quand ils font défaut ?

Pour apprendre à obéir aisément à vos supérieurs, confor-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mez-vous facilement aux volontés de vos égaux ; cédez à leurs sentiments sans aucun esprit de contestation, lorsque vous n'y verrez rien de mauvais ; et, de plus, conformez-vous volontiers aux désirs raisonnables de vos inférieurs, sans exercer votre autorité sur eux d'une manière impérieuse, tant qu'ils se tiendront dans l'ordre.

Saint François de Sales.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CHARITÉ

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem.

Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.

(Joan., xv, 12).

Le plus grand précepte de la loi nouvelle, c'est la charité ; la charité envers Dieu et la charité envers le prochain. Dans le Très Saint-Sacrement, Jésus nous prêche l'amour que nous devons avoir pour Dieu. En effet, s'il s'abaisse, s'il se condamne à demeurer enfermé dans le Tabernacle, c'est finalement pour son Père. Là, comme pendant sa vie mortelle, il peut dire : *Je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire de mon Père qui m'a envoyé* (1). A ceux qui lui demanderaient pourquoi il multiplie dans le mystère de l'autel les merveilles de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, il pourrait répondre : *C'est pour que le monde*

(1) Non quæro gloriam meam sed gloriam ejus qui misit me Patris (Joan., viii, 50).

mez-vous facilement aux volontés de vos égaux ; cédez à leurs sentiments sans aucun esprit de contestation, lorsque vous n'y verrez rien de mauvais ; et, de plus, conformez-vous volontiers aux désirs raisonnables de vos inférieurs, sans exercer votre autorité sur eux d'une manière impérieuse, tant qu'ils se tiendront dans l'ordre.

Saint François de Sales.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CHARITÉ

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem.

Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.

(Joan., xv, 12).

Le plus grand précepte de la loi nouvelle, c'est la charité ; la charité envers Dieu et la charité envers le prochain. Dans le Très Saint-Sacrement, Jésus nous prêche l'amour que nous devons avoir pour Dieu. En effet, s'il s'abaisse, s'il se condamne à demeurer enfermé dans le Tabernacle, c'est finalement pour son Père. Là, comme pendant sa vie mortelle, il peut dire : *Je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire de mon Père qui m'a envoyé* (1). A ceux qui lui demanderaient pourquoi il multiplie dans le mystère de l'autel les merveilles de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, il pourrait répondre : *C'est pour que le monde*

(1) Non quæro gloriam meam sed gloriam ejus qui misit me Patris (Joan., viii, 50).

sache que j'aime mon Père (1). Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur n'est pas seulement notre compagnon, la nourriture de nos âmes, mais encore le suprême glorificateur de Dieu par la sainte Messe; et même il n'est notre nourriture et le compagnon de notre pèlerinage que pour nous apprendre à connaître et à aimer Dieu... Mais la charité envers le prochain et la charité envers Dieu sont une même chose. Nous aimons Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu; c'est toujours Dieu que nous aimons dans l'un et l'autre cas. Allons à l'autel prendre sur la charité pour nos frères les leçons de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme il nous y apprend à aimer notre prochain de la manière qui convient! Comme son amour pour les hommes est *surnaturel!* Comme il est *universel!* Comme il est *constant!* Comme il est *agissant!* Repassons ces diverses qualités de l'amour de Jésus.

I

Il en est qui aiment; mais d'une affection mauvaise et criminelle. Ne disons rien de cet amour: il porte au front le caractère de la honte et de l'ignominie. D'autres aiment leur prochain, non à cause de ses qualités personnelles, mais à cause des profits qu'ils en espèrent: c'est un amour *égoïste*. Ceux-ci s'attachent au prochain à cause de ses avantages corporels: c'est l'amitié *frivole, sensible;* amitié dangereuse parce

(1) Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem (Joan., XIV, 31).

que, de sensible, elle devient très facilement *sensuelle*. Ceux-là ont pour autrui une affection basée sur les qualités intellectuelles ou morales, sur les liens du sang ou du patriotisme; c'est une amitié *légitime;* mais, si elle n'est point transfigurée par un motif supérieur, c'est une amitié purement *naturelle* et qui n'a point de valeur pour le ciel. L'amour *surnaturel*, l'amour de charité est plus noble: il s'appuie sur des motifs fournis par la foi. Aimer de cet amour, c'est aimer nos frères pour Dieu et à cause de Dieu.

C'est bien là, l'amour que nous témoigne Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement.

Certes, ce n'est point un amour intéressé que le sien; à l'autel, ce n'est point par égoïsme qu'il nous aime. S'il en était ainsi, est-ce qu'il inviterait les pauvres à sa Table? Est-ce qu'il souffrirait que des scélérats ou des profanateurs vinssent outrager le plus saint de tous les mystères?

A l'autel, Notre-Seigneur n'a point pour nous un amour purement naturel. Il ne nous y aime pas parce que nous sommes riches, savants ou puissants, parce que nous avons des manières distinguées, un caractère charmant, un esprit supérieur. Non, tout cela, à ses yeux, n'est que vanité. Il nous aime parce que nous sommes les créatures de Dieu, parce que nous sommmes les fils adoptifs de Dieu, parce que nous sommes aimés par Dieu, parce que Dieu nous a destinés à devenir ses temples et ses images vivantes par la grâce, parce que Dieu nous réserve son ciel pour l'éternité. Il nous aime, c'est-à-dire qu'il cherche à nous procurer les biens surnaturels: Dieu voilé sur la terre, par la grâce; Dieu à découvert dans les cieux, par la vision béatifique. Il nous aime, c'est-à-dire qu'il voit Dieu en nous, c'est-à-dire qu'il veut Dieu en nous,

c'est-à-dire qu'il veut la gloire de Dieu par nous. Ainsi, c'est Dieu qui est le principe, l'objet et la fin de l'amour qu'il nous porte. Après cela, il nous dit : *Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres*, COMME JE VOUS AI AIMÉS MOI-MÊME (1).

II

Universalité : deuxième qualité de l'amour du prochain qui nous est enseignée par Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement. La charité chrétienne est vaste comme le monde, parce que les motifs qui l'inspirent s'appliquent à tous les hommes. Tous les hommes en effet sont l'œuvre des mains de Dieu ; c'est pour tous les hommes que le Sauveur est né et a souffert ; tous les hommes sont appelés à la béatitude éternelle. Comprenez comme Jésus aime tous les hommes, sans faire acception de personne. Il n'en est aucun qui ne puisse dire en regardant le Tabernacle : « Là, il y a quelqu'un qui m'aime d'un amour ineffable : c'est Jésus-Christ, mon Dieu ! » Êtes-vous fidèle ? Oh ! vous êtes la portion choisie de son troupeau ; ses yeux se reposent sur vous avec complaisance ; il vous dit dans le langage le plus doux et le plus délicieux : *Vous êtes mes amis, non pas mes serviteurs !* (2) — Êtes-vous pécheur ? Il vous aime, croyez-le bien. Il vous a

(1) Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut ego dilexi vos (Joan., xv, 12).

(2) Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos (Joan., xv, 15).

aimé de toute éternité. Quand il endurait de si cruelles souffrances dans la voie douloureuse et sur le Calvaire, il vous avait présent à la mémoire. Il souffrait et mourait spécialement pour vous (1). Aujourd'hui, à l'autel, il désire vous faire l'application du sang qu'il a répandu pour vous. Pauvre brebis égarée..... il vous appelle, il vous recherche dans le désert de ce monde, à travers les épines des vains plaisirs de la terre. Laissez-vous prendre, il ne vous maltraitera pas, mais il pansera vos plaies, il vous portera sur ses épaules jusque dans sa bergerie ! — Êtes-vous pauvre, malheureux, affligé ? Jésus vous aime. Il n'est pas comme le monde qui sourit, qui est obséquieux et empressé quand on est dans la prospérité, mais qui abandonne quand on est dans le malheur. L'entendez-vous qui vous crie : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et l'affliction et je vous soulagerai*, et je vous consolerai, et je vous délivrerai, ou du moins je vous donnerai la force de souffrir avec patience (2).

III

En troisième lieu, l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie est *perpétuel.* Il y a longtemps que dans ses Tabernacles il pense à nous : depuis la première fois qu'il s'est renfermé sous les espèces sacramentelles. Que d'outrages n'a-t-il pas

(1) Dilexit me et tradidit semetipsum pro me (Gal., II, 20).

(2) Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos (Matth., XI, 28).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

affrontés et subis, en descendant la suite des âges, pour arriver jusqu'à nous ! Telle est la véhémence de son amour que rien ne le lasse : ni nos froideurs, ni nos oublis, ni nos trahisons, ni nos révoltes. Il ne cessera de nous aimer que quand nous serons tombés dans les abîmes de l'enfer, si jamais, Dieu nous en garde ! nous devenons la proie du démon. Tel doit être aussi notre amour pour nos frères : il doit par sa constance imiter celui de Jésus-Christ ; tel il sera, si nous les aimons d'un amour de charité, c'est-à-dire par rapport à Dieu. Les amitiés humaines sont fragiles comme le fondement sur lequel elles reposent. Vous aimez votre prochain à cause de ses avantages extérieurs : que la main du temps vienne à les flétrir, et votre amour disparaît. Les affections grossières finissent en aversion ; l'utilité cessant, l'affection intéressée cesse elle-même : nous oublions quand on ne continue pas à nous obliger. Il n'en est pas de même de la charité. Elle est inaccessible aux fluctuations du caprice, aux influences du temps, aux coups de la malice. Quelque tort qu'un homme ait à notre égard, il n'en reste pas moins la créature de Dieu, le frère de Jésus-Christ. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous recommande d'aimer nos ennemis, et de prier pour ceux qui nous persécutent (1).

IV

Mais le quatrième caractère de la charité ; c'est

(1) Diligite inimicos vestros, orate pro persequentibus et calumniantibus vos (Matth., v, 44).

d'*agir*, c'est de se produire au dehors par le dévouement et la générosité. Ames qui voulez brûler des flammes de la véritable charité, approchez de l'autel et agissez selon le modèle que vous avez à y contempler, *aspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (1). Oh ! quelle étonnante profusion de libéralités dans l'amour de mon Sauveur dans la sainte Eucharistie ! Comment pourrai-je les énumérer ! Il nous donne sa *liberté :* il se fait le prisonnier de nos autels, il consent à être sans mouvement personnel, allant où on le porte, se reposant où on l'arrête, et cela depuis si longtemps ! Il nous donne son *honneur* et sa *gloire :* il s'anéantit sous les espèces sacramentelles ; il ne paraît pas même comme le moindre des êtres animés ; il s'enferme dans des Tabernacles qui plus d'une fois sont vermoulus, dans des ciboires qui plus d'une fois sont de plomb ou d'étain, sous un pavillon qui plus d'une fois est usé et déchiré ; il endure, pour rester au milieu de nous, les mépris des impies, les insultes des hérétiques, les trahisons des malheureux Judas ; il se met sous la dent des tigres, et, tant s'en faut, qu'il se laisse vaincre par leur méchanceté, qu'au contraire il veut en les accablant de bienfaits, sinon triompher de leur malice, au moins satisfaire à sa bonté ; nouveau Jonas il descend dans le ventre de la baleine, nouveau Joseph il est jeté dans la citerne desséchée, nouveau Daniel il est précipité dans la fournaise de Babylone ! Il nous donne sa vie : *la plus grande marque d'amour qu'on puisse donner à quelqu'un c'est de mourir pour lui* (2) : tous les jours Jésus-Christ, en une infi-

(1) Exod., xxv, 40.
(2) Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis (Joan., xv, 13).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nité de lieux, s'immole mystiquement pour nous! Est-ce tout? Non. Il nous donne plus que sa vie; il se donne *lui-même tout entier:* il nous donne son corps, il nous donne son sang (1). Il va plus loin encore. Selon la belle comparaison du P. Lejeune, Jésus est comme un époux aimant et généreux qui offre un anneau à son épouse. « Prenez cet anneau », lui dit-il, et il ne parle pas du riche diamant qui y est enchâssé, et qui à lui seul vaut mille anneaux. Jésus nous dit : « Prenez: ceci est mon corps », et il nous donne en même temps ses grâces, ses mérites, son esprit, ses lumières, ses sentiments, sa force divine, en y joignant un gage de résurrection glorieuse et de vie éternelle. O ardeurs extrêmes de la plus extrême charité! (2) O libéralité inouïe, ô don inestimable, ô don inénarrable! (3) O don qui surpasse en richesse tous les dons! (4) O Jésus, tout dépensé à notre service et pour notre bien! (5) O sacrement d'amour! (6) O sagesse incompréhensible! Il paraît bien que l'amour vous ferme les yeux en vous ouvrant le cœur. Souffrez, s'il vous plaît, que je vous fasse cette demande. Savez-vous bien que, malgré votre défense, plusieurs s'approcheront indignement de votre Table; que mille fourbes, mille adultères, mille voleurs, couvriront

(1) Accipite et comedite : Hoc est corpus meum... Bibite: Hic est enim sanguis meus (Matth., xxvi, 26, 27, 28).

(2) Totâ charitatis fornace succensus ! (Guillel. Paris, tract. de Euch., c. ii).

(3) O donum inenarrabile ! (S. Gaudent., tract. I de Euch.).

(4) Donum transcendens omnem plenitudinem (Clem. de Relig. Ven. Sacr.).

(5) Totus in nostros usus expensus (S. Aug.).

(6) O sacramentum pietatis ! O signum unitatis ! O vinculum charitatis !

leurs crimes du voile du Sacrement ? — Je le sais. — Savez-vous bien que les hérétiques et les impies vous réservent les plus horribles outrages, jusqu'à vous mettre entre les mains des démons? — Je le sais, j'ai vu cela de toute éternité. Mais sachez que j'ai tant d'amour pour mes élus, que, quand il n'y aurait qu'une seule âme à sauver, je l'attendrais au saint Tabernacle jusqu'à la fin des siècles, et je souffrirais pour l'amour d'elle tous les mépris et toutes les injures des pécheurs ! ! !

Voilà l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous témoigne dans le Très Saint Sacrement, à nous qu'il veut bien appeler ses *frères*. Voilà l'amour que nous devons avoir pour notre prochain : amour surnaturel se rapportant à Dieu ; amour universel, embrassant dans ses étreintes, sans exception aucune, tous les fils d'Adam qui ne sont pas damnés ; amour indéfectible qui ne subit aucune éclipse, aucune extinction ; amour agissant qui se manifeste par les œuvres, car les œuvres sont le témoignage de l'amour, au dire de saint Grégoire.

Qui regarde le prochain hors de la poitrine de Notre-Seigneur court risque de ne l'aimer ni purement, ni également, ni constamment.

Saint François de Sales.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIVRE SIXIÈME

Les Œuvres eucharistiques

CHAPITRE I

LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Memoriam fecit mirabilium suorum.

Dieu a fait un abrégé de ses merveilles.

(Ps. cx).

Au moyen-âge on donnait à la Pentecôte un nom gracieux et poétique : on l'appelait la *Pâque des Roses*, en mémoire des langues de feu sous l'emblème desquelles le Saint-Esprit s'était communiqué aux apôtres et aux disciples réunis dans le Cénacle. Plus belle et plus significative est l'appellation par laquelle la piété chrétienne désigne la solennité la plus populaire de l'année : celle qu'elle nomme la FÊTE-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dieu. Fête incomparable dans son objet : elle ne se borne pas à consacrer le souvenir d'un évènement passé, si grandiose qu'on le suppose ; elle célèbre la plus vivante et la plus auguste des réalités, l'âme de la religion, le point central où convergent tous les sacrements, toutes les cérémonies, toutes les fêtes de la liturgie : elle célèbre le vrai corps de Jésus, né de la Vierge Marie, qui pour nous a souffert et a été immolé ; elle célèbre Jésus-Christ lui-même, régnant glorieux dans le ciel, vraiment, réellement, substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, pour y être notre victime de propitiation, la nourriture de nos âmes, le compagnon, le guide, le protecteur et le consolateur de notre pèlerinage sur terre. Fête incomparable par sa pompe et sa magnificence : elle est l'affirmation solennelle de la foi, le cri sublime de l'espérance, le triomphe de la charité, la merveille de la réparation. Fête incomparable par la splendeur de ses effets : elle glorifie le Seigneur, elle apaise sa colère, elle provoque l'effusion de ses grâces les plus précieuses, elle touche et convertit le pécheur, elle affermit et perfectionne le juste, elle répand l'allégresse au ciel et sur la terre, *Ave verum corpus, natum de Maria Virgine!* Etudions donc avec amour cette fête qui, sous plus d'un rapport, est la plus suave, la plus salutaire, la plus belle des fêtes de l'année et en même temps LA PLUS SPLENDIDE DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES. Fixons particulièrement nos regards sur trois points principaux, savoir : l'INSTITUTION de cette solennité, l'OFFICE qu'on y récite et la PROCESSION qu'on y fait. Dieu nous accorde à tous de trouver en cet entretien lumière et édification ! Puissions-nous, par sa grâce, concevoir, comme fruit de ce discours, une plus ardente dévotion à l'égard du mystère de nos autels !

I

Dieu est admirable dans la conduite de sa Providence. Selon les circonstances et les besoins, il donne à ses fidèles les secours les plus opportuns pour résister aux entreprises du Méchant et se maintenir fermes dans la foi et dans l'amour.

Après les persécutions, quand Constantin monta sur le trône impérial, et qu'étendant sur l'Église son manteau de pourpre, il y introduisit, à son insu et sans le vouloir, avec les honneurs, un commencement de refroidissement ; quand on aperçut ces froids docteurs, Arius, Nestorius, Eutychès, dont la doctrine n'était au fond que la négation de l'amour infini ; à ce moment où le vieux sensualisme païen pénétrait peu à peu dans l'Église, les entrailles de la terre s'ouvrirent et on en vit sortir les instruments de la Passion de Jésus-Christ : la croix sur laquelle il était mort, les clous qui avaient percé ses pieds et ses mains, la couronne qui avait meurtri son front, la lance qui avait ouvert son cœur. Le monde fut providentiellement appelé à se ranimer à ce contact sacré des instruments de la Passion. La grande dévotion des rudes populations du moyen-âge fut la dévotion à la Croix. On livrait des batailles pour la posséder. Mais, au treizième siècle, il n'était pas difficile à un observateur de voir que cette dévotion, par suite de l'infirmité humaine, ne suffirait plus à entretenir une flamme qui manifestement baissait. Les croisades devenaient de plus en plus impossibles ; les papes s'épuisaient à appeler les populations au secours du tombeau profané de Jésus-Christ. Il fallait un symbole plus émouvant, quelque chose qui allât plus pro-

fondément aux âmes. Il fallait tourner les regards et les cœurs du côté de la sainte Eucharistie, et demander à l'Église, pour ce mystère, des hommages nouveaux (1).

D'autre part, la gloire elle-même du Sacrement, qui est le cœur du catholicisme, exigeait une nouvelle manifestation de piété et de dévotion. Jusque-là Dieu avait jugé suffisantes pour l'honorer l'offrande quotidienne du sacrifice de la Messe par lequel se fait la sainte liturgie, et la fête du Jeudi-Saint. Mais déjà l'esprit d'erreur, dans la personne de Scot Érigène et de Bérenger, avait attaqué le mystère des autels. Les Albigeois apparaissaient avec leurs négations audacieuses et leurs horribles profanations ; ils préparaient la voie aux débordements de l'hérésie protestante et de l'impiété rationaliste. Il faut que l'affirmation et le culte du dogme eucharistique soient plus solennels ; il faut des témoignages plus enthousiastes de respect et d'amour.

Dieu qui choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, Dieu qui a vaincu Pharaon par Moïse, l'obscur berger de Madian, le géant Goliath par le jeune David, Holopherne et Aman par Judith et Esther, l'orgueil du paganisme par les pauvres bateliers du lac de Génésareth, jette les yeux, pour réaliser son dessein, sur une humble vierge, nommée Julienne, originaire de Retine près de Liège, et religieuse au monastère du Mont-Cornillon. En 1208, il la favorisa d'une vision extraordinaire. Un jour qu'elle était plongée dans ses affectueuses méditations, elle aperçut le globe de la pleine lune, brillant d'une radieuse clarté, à l'exception d'une sorte d'échancrure formée par une bande noire. Ju-

(1) Mgr Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie.*

lienne ne comprit pas d'abord le sens de cette vision qui devait se renouveler souvent pendant ses oraisons. Les sœurs, qu'elle consulta sur ce point, ne purent calmer ses anxiétés. Il fallut que Dieu lui-même, deux ans plus tard, lui expliquât cette mystérieuse apparition : la lune était la figure du cycle annuel des solennités chrétiennes qui viennent éclairer les ténèbres de notre exil ; l'ombre qui constituait une brèche à la surface de la sphère lumineuse indiquait qu'une lacune existait dans l'ensemble des fêtes catholiques, aucun jour spécial n'étant consacré exclusivement à honorer l'Eucharistie. Julienne avait été choisie par Notre-Seigneur pour être la promotrice de cette nouvelle solennité. La lutte entre l'obéissance et l'humilité devait durer vingt ans dans l'âme troublée de la sainte religieuse. Devenue prieure de son monastère, en 1230, elle osa enfin ouvrir son cœur à la Bienheureuse Ève, recluse au Mont-Saint Martin, et à Isabelle de Huy, religieuse de Cornillon. Encouragée par leurs conseils, elle révéla ses visions à Jean de Lausanne, chanoine de la collégiale de Saint-Martin de Liège. Celui-ci consulta à son tour Jacques Pantaléon, archidiacre, qui devint le pape Urbain IV, et d'autres personnes distinguées par leur talent et leur vertu, qui tous déclarèrent que l'esprit de Dieu était avec Julienne. Enfin, après bien des difficultés, un pieux évêque, Robert de Torote, transféré de l'évêché de Langres à l'évêché de Liège, institua pour son diocèse une fête chômée du Saint-Sacrement, précédée de vigile et de jeûne. Elle fut célébrée pour la première fois, en sa présence, à la collégiale Saint-Martin, en 1247, le jeudi après l'octave de la Pentecôte. C'était l'aurore de l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Cependant le prélat mourut cette année même. Mille

obstacles se mirent en travers de l'œuvre commencée. En 1258, Julienne mourut sans avoir vu ses desseins pleinement réalisés. Plus heureuse que son amie, Ève, qui avait hérité de son zèle eucharistique, fut servie par des circonstances plus favorables. L'ancien archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon, avait été élevé sur le trône pontifical, sous le nom d'Urbain IV. Par l'entremise de plusieurs prélats, Ève sollicita du Souverain Pontife une bulle qui pût mettre un terme à toutes les contestations et qui étendît la fête liégeoise à toute la chrétienté. Les troubles qui agitaient alors l'Italie avaient fait ajourner la réalisation de ces vœux, quand Dieu intervint solennellement. Un miracle avait demandé à la B. Julienne la solennité du Saint-Sacrement, un miracle détermina le pape à l'instituer officiellement. Un prêtre allemand, obsédé de doutes sur la Présence Réelle, avait supplié Dieu de lui donner un signe manifeste qui raffermit sa foi. Se trouvant à Bolseno, il célébrait la Messe dans l'église de sainte Christine. Au moment où il élevait l'hostie sur le calice, une chair réelle lui apparut toute couverte d'un sang abondant qui se répandit sur le corporal. Sans achever le saint Sacrifice, le prêtre mit l'hostie dans le tabernacle et alla se jeter aux pieds du pape Urbain IV, qui se trouvait alors à Orviéto, petite ville de Toscane située à trois lieues de là. Il en obtint l'absolution pour son doute contre la foi. Le pape fit apporter le corporal à Orviéto et le déposa solennellement dans la cathédrale où on le vénère encore aujourd'hui. Une enquête épiscopale démontra bientôt l'indiscutable réalité du prodige. Cet évènement contribua à déterminer le Souverain Pontife à instituer, pour l'Église universelle, la solennité réclamée par Notre-Seigneur à sa fidèle servante, et en 1264 Urbain IV publiait la bulle *Transi-*

turus. Dans ce monument magnifique, le Vicaire de Jésus-Christ dépeint avec une ardente éloquence l'amour de Dieu pour les hommes, dans l'Eucharistie ; il déclare la nécessité de l'honorer par une fête nouvelle ; il marque le but multiple de cette fête, savoir : confondre la perfidie et l'extravagance des hérétiques, réparer nos fautes personnelles à l'égard du Saint-Sacrement ; enfin il en fixe la solennité pour tout l'univers catholique au jeudi qui suit l'octave de la Pentecôte. La fête du Saint-Sacrement, comme un soleil surnaturel, émergeait à l'horizon.

Mais avant de luire dans tout son éclat, il devait être masqué par des brouillards et des nuages épais. Je veux dire que Satan allait s'efforcer par tous les moyens d'entraver l'exécution pleine et entière de la bulle pontificale. En effet, Urbain IV mourut le 2 octobre 1264, et n'eut point le temps de faire exécuter son décret. On n'y pouvait guère songer tant que l'Italie resta en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins. Aussi, fort peu d'églises, à la fin du XIII^e^ siècle, imitèrent-elles celle de Liège. Ce fut le pape Clément V, qui, au Concile général de Vienne, remit en lumière la bulle d'institution d'Urbain IV. La Fête-Dieu se propagea alors dans toute la chrétienté, et, vers l'an 1318, elle était célébrée dans presque toutes les églises de France (1). Dès lors, cette grande solennité, populaire entre toutes, brillait sans conteste au firmament de l'Église pour ne plus s'éclipser, versant sur le monde des torrents de bénédictions.

Telle est l'institution de la Fête-Dieu, que le ciel a marquée du double sceau du miracle et de la contra-

(1) Corblet : *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie.*

diction. Qu'elle vous soit chère et précieuse ! Célébrez-la avec toute la piété dont vous êtes capables. Oui, qu'en ce jour, comme le disait Urbain IV dans la bulle d'institution, les dévotes troupes des fidèles s'assemblent dans les temples en grand nombre et avec une ferveur extraordinaire. Que le clergé et le peuple témoignent leur joie par des cantiques de louanges. Que la foi s'épanche en bénédictions. Que l'espérance bondisse de joie. Que la charité tressaille d'allégresse. Que la dévotion jubile. Que la pureté se console et que l'assemblée des saints soit remplie d'une douceur spirituelle !

II

Avant d'instituer la *Fête-Dieu*, le pape Urbain IV avait eu à cœur d'élever en l'honneur de cette solennité un monument digne d'elle. Il chargea saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure de composer, chacun de leur côté, un office du Saint-Sacrement. Au jour indiqué, les deux religieux vinrent soumettre leur œuvre au jugement du Pontife. Saint Thomas commença par lire les leçons et les répons, admirablement choisis dans l'Écriture sainte. En entendant les hymnes et les cantiques de cet office, saint Bonaventure versait des larmes d'admiration. Quand vint son tour, il se jeta aux pieds du pape, en disant : « Très Saint Père, quand j'écoutais frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, et j'aurais cru commettre un sacrilège, si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici ce qui en reste. » Et le

fils de saint François, secouant sa robe de bure, fit tomber à terre les fragments du manuscrit qu'il venait de lacérer. Le Souverain Pontife admira profondément ces deux religieux dont l'un avait produit un chef-d'œuvre de littérature, et dont l'autre avait accompli un chef-d'œuvre d'humilité (1).

L'office du Saint-Sacrement, en effet, est la perle de la liturgie romaine. C'est un drame sacré où se déroule toute l'économie du grand mystère de notre religion. C'est un poëme divin où saint Thomas chante le dogme eucharistique avec ses majestueuses grandeurs et ses douceurs infinies. Il fait appel à l'Ancien et au Nouveau Testament pour célébrer le mystère dont ils sont pleins. Faisant un choix exquis des fleurs eucharistiques qui émaillent les saintes Écritures, il a, on peut le dire, composé un traité complet de l'Eucharistie considérée comme sacrifice, comme communion, comme présence réelle ; mais quel traité délicieux, pratique, embaumé, angélique ! Il oppose avec un art merveilleux les prophéties à leur accomplissement, les figures à la réalité qu'elles signifiaient. Il chante les grandeurs du Sacrement, les dispositions qu'il exige, les effets qu'il produit : la pureté, la joie, la consolation, la force, l'union des chrétiens entre eux et avec leur chef, la déification des fils d'Adam ! Il emprunte ses accents inimitables aux paroles inspirées, aux plus belles pensées des Pères, et à ses sublimes inspirations, et il les dispose dans un ordre où règnent à la fois la plus délicieuse variété et la plus merveilleuse unité !

A la Messe, nous avons à l'*Introït* le souvenir de la manne du désert, figure de l'Eucharistie ; à l'*Épître*

(1) Corblet : *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie.*

c'est le beau passage de la lettre de saint Paul, où il raconte aux Corinthiens l'institution de l'Eucharistie comme *Souvenir*, et où il signale les dispositions nécessaires pour participer dignement à la Cène de la loi nouvelle; à l'*Évangile* j'entends la parole du Sauveur affirmant avec la clarté la plus éblouissante la vérité du dogme eucharistique. Quelles sont belles particulièrement les trois prières du saint Sacrifice, où sont si bien exprimés et la nature de l'Eucharistie, et les deux principaux effets qu'elle est appelée à produire, savoir: l'union fraternelle entre tous les chrétiens et la grâce de la persévérance finale. « O Dieu, s'écrie le prêtre au nom de tous les fidèles, ô Dieu qui nous avez laissé, dans un admirable sacrement, le mémorial de votre Passion, faites que nous honorions de telle sorte les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, que nous ressentions toujours en nous le fruit de votre rédemption... Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que pendant l'éternité, nous jouissions pleinement de votre divinité, cachée sous les espèces eucharistiques, où nous recevons votre corps et votre sang adorables. »

Aux Vêpres, même onction, même à propos, même bonheur d'expression. Les antiennes, sans parler de l'ineffable *O sacrum convivium*, sont prises des psaumes et mettent dans un admirable relief, la pensée eucharistique qu'ils contiennent. Je n'ai qu'à vous les citer, pour vous les faire goûter: « Prêtre pour l'éternité, le Christ Notre-Seigneur *offre le pain et le vin*, selon l'ordre de Melchisédech. — Le Seigneur miséricordieux a donné à ceux qui le craignent *une nourriture*, en mémoire de toutes ses merveilles. — Je prendrai le *calice du salut* et je sacrifierai l'*hostie de louange*. — Que les enfants de l'Église soient rangés

autour de la table du Seigneur comme de jeunes plants d'oliviers. — Celui qui fait régner la paix dans l'Église est le Seigneur qui *nous nourrit du plus pur froment*. »

Sans rien dire des chants qui sont si beaux, si grands, si suaves et si harmonieux, je me hâte de vous signaler les hymnes en même temps que la prose de l'office du Saint-Sacrement. C'est là que saint Thomas a donné toute la mesure de son brûlant amour pour la divine Eucharistie. Ces chants ont pour objet l'institution de l'adorable Sacrement. Les premières strophes sont une invitation à louer et à adorer le Sauveur dans le mystère de l'autel: *Pange lingua; — Lauda, Sion; — Sacris solemniis.* — A ce début succède la narration de la dernière Cène et l'exposition du dogme de l'Eucharistie. Cette exposition, courte dans le *Pange lingua* et le *Verbum supernum*, est plus longue dans le *Sacris solemniis* et très développée dans le *Lauda Sion*. A la fin arrive une conclusion, si l'on peut appeler ainsi ces cris de l'âme, ces soupirs enflammés qui terminent les poèmes eucharistiques: *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui; — O salutaris Hostia; — O res mirabilis; — Ecce Panis angelorum!*

Le *Pange lingua* est d'une admirable simplicité; le *Verbum supernum* est très majestueux; le *Sacris solemniis* est plein d'enthousiasme; mais le sublime de précision, de science, de lyrisme, d'onction, c'est le *Lauda Sion!*

En vérité, saint Thomas a épuisé dans ces compositions les formules de la louange, de l'admiration et de l'amour. Il ne se rencontrera plus dans le cours des siècles un homme qui trouve de pareils accents; et, si les anges prosternés devant la sainte Eucharistie,

interrompent, par des mélodies que nous n'entendons pas, la louange du silence, ils emploient sans doute les poésies du Docteur angélique, impuissants qu'ils sont à créer des pensées plus hautes, des paroles plus enflammées, et de plus beaux concerts. Aussi ces hymnes sont elles devenues comme inséparables du culte du Saint-Sacrement. L'Église s'en sert, non-seulement au jour de la Fête-Dieu, mais toutes les fois qu'elle veut rendre aux saints mystères un culte public et solennel. Que le corps du Sauveur apparaisse sous la coupole de Saint-Pierre de Rome ou dans la plus humble église de village, il est salué par le *Pange lingua* ou le *Lauda, Sion*. Ces chants sacrés participent à la durée du monde et à celle de l'Église ; ils subsisteront tant que la terre donnera à l'homme le pain et le vin ; tant qu'il y aura un prêtre pour changer sur l'autel ces dons de la nature au Corps et au Sang de Jésus-Christ (1).

Aussi bien, estimons, aimons, méditons l'*Office du Saint-Sacrement*. Il est le traité le plus beau, le plus complet, le plus saisissant, composé sur l'Eucharistie. Je ne m'étonne pas que, par une ineffable condescendance, Notre-Seigneur ait daigné en féliciter l'auteur en lui disant : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas, quelle récompense désirez-vous ? »

III

Parlons, en terminant, de l'importante cérémonie qui

(1) Revue du Monde catholique : *L'Office du Saint-Sacrement.*

distingue cette solennité entre toutes : la procession de la *Fête-Dieu*, qui est toutefois d'une origine plus récente que la fête du Corps du Seigneur elle-même.

Le saint Concile de Trente en a relevé, d'une manière excellente, l'utilité et la grandeur à l'encontre des attaques blasphématoires de l'hérésie protestante. « Le saint Concile déclare très pieuse et très sainte la coutume, qui s'est introduite dans l'Église, de consacrer chaque année une fête spéciale à célébrer de toute manière l'auguste Sacrement, comme aussi de le porter en procession par les rues et les places publiques avec pompe et honneur. Il est bien juste en effet que soient établis certains jours où les chrétiens, par une démonstration solennelle et toute particulière, témoignent de leur gratitude et dévot souvenir envers le commun Seigneur et Rédempteur, pour le bienfait ineffable et divin qui remet sous nos yeux la victoire et le triomphe de sa mort. Ainsi fallait-il encore que la vérité victorieuse triomphât du mensonge et de l'hérésie, de telle sorte que ses adversaires, au sein d'une telle splendeur et d'une si grande joie de toute l'Église, ou perdent courage et sèchent de dépit, ou touchés de honte et de confusion viennent enfin à résipiscence. »

En effet, la procession de la *Fête-Dieu* est l'affirmation par excellence des grandeurs du Très-Haut ; une supplication toute puissante qui attire sur la terre des grâces abondantes ; et en même temps une prédication éminemment efficace, capable de toucher les cœurs les plus endurcis. Qu'il est beau le spectacle de toutes les paroisses de la chrétienté, se réunissant pour faire à Jésus une magnifique garde d'honneur, un triomphe solennel et pacifique, l'acclamant comme le Roi de l'univers, faisant brûler l'encens en son honneur, répandant sous ses pas les prières et les fleurs, et réunis-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sant, dans une même adoration, les hommages du ciel et de la terre, les hommages de tous les règnes de la création, les hommages des esprits et des corps, *Christum regem adoremus !* Qu'il est touchant de voir le Dieu de l'univers parcourant les rues de nos cités et de nos bourgades, et bénissant ses enfants agenouillés à ses pieds dans le respect, la joie, la confiance et l'amour, *Nobiscum Deus !* Quoi d'étonnant, si les justes sont enivrés de bonheur et si les pécheurs eux-mêmes sont impressionnés au meilleur endroit de leur cœur. « Je n'ai jamais vu, disait au dernier siècle un fameux impie, Diderot, je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux ; tant d'hommes, le front prosterné contre la terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles en aient été émues, en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux ! »

Ce jour est vraiment le jour de Dieu et des hommes. En effet, s'écrie le P. Faber (1), combien, en ce jour, d'actes ineffables de foi et d'amour, de triomphe et de réparation ! Le monde entier et l'air du printemps sont remplis de chants d'allégresse. Les jardins sont dépouillés de leurs plus belles fleurs ; les cloches font retentir au loin leurs joyeux carillons ; le canon ébranle les échos des Andes et des Apennins ; les navires pa-

(1) Le Saint-Sacrement, *traduction Bernhardt.*

voisés donnent aux abords de la mer un air de fête, et la pompe des armées royales ou républicaines vient rendre hommage au Roi des rois. Le Pape, sur son trône, et la petite fille dans son village, les religieuses cloîtrées et les ermites solitaires, les évêques, les dignitaires et les prédicateurs, les empereurs, les rois et les princes, tous sont aujourd'hui remplis de la pensée du Saint-Sacrement. Le péché semble oublié. C'est une ivresse semblable à celle qui transporte l'âme à son entrée dans le ciel.

Donc, reconnaissance à Dieu pour l'institution de cette belle fête ! Donc, livrons-nous à tous les sentiments de foi, d'amour et de réparation que nous inspire le bel office du Saint-Sacrement ! Donc, assistons avec empressement, dévotion, respect et aussi une sainte fierté à la grande procession ! Et si nous sommes privés, par le malheur des temps, de cette incomparable et consolante cérémonie de la liturgie catholique, suppléons-y par les ardeurs de notre dévotion et de notre piété. Imitons en quelque chose la foi de ce bon chrétien dont nous parle le rédacteur de l'*Écho de Fourvières*, à qui nous laissons la parole. Oh ! il avait une manière à lui, ce brave ouvrier, de célébrer la *Fête-Dieu*.

« Comment, se disait-il, on forcerait le bon Dieu à ne plus aller où il voudrait ? Eh bien ! moi, je veux montrer au bon Dieu qu'il est partout chez lui, et nous verrons bien, dimanche, s'il n'y a pas comme autrefois la procession. »

Que fit-il ? Il se prépara de son mieux et avec une ardeur extraordinaire à sa communion du dimanche de la *Fête-Dieu*. Son action de grâces achevée, il se mit à parcourir, dans un recueillement que les anges ont du voir avec bonheur, toutes les rues de sa paroisse.

Aux endroits où autrefois s'était élevé le reposoir de la *Fête-Dieu*, il s'arrêtait juste, disait-il, ce qu'il fallait pour laisser au bon Dieu le temps de donner ses bénédictions, et il continuait le parcours qu'il s'était proposé. « Le Très Saint-Sacrement a, disait-il, un bien vilain dais, mais Dieu est si bon qu'il s'en contente. »

Je ne sais ce que vous pensez de cette manière originale de faire la procession ; pour moi, elle m'a ému profondément.

Comme le brave ouvrier, transformons nos cœurs en autant de reposoirs, et par nous, comme autrefois, le divin Maître pourra répandre des bénédictions, qui, pour être données d'une manière cachée, n'en seront pas moins efficaces et salutaires. — Loué soit et béni à jamais Jésus-Christ dans le Très Saint-Sacrement !

Qu'on prenne tous les moyens pour faire connaître la très sainte Eucharistie.

PIE IX.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE (1)

QUEL EST LE SENS DE LA SOLENNITÉ DE L'ADORATION PERPÉTUELLE ?

Christum regem adoremus, dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.

Adorons le Christ-Roi, le Maître des nations, qui donne à ceux qui le reçoivent la perfection de la vie spirituelle.

(Ex. Lit. Cath.).

L'époque où nous vivons est vraiment l'époque des contrastes. Jamais notre foi n'a été plus attaquée ; jamais elle n'a suscité de plus ardentes sympathies. Jamais notre religion n'a été plus moquée

(1) La dévotion de l'Adoration perpétuelle, dit M. Blanchon dans sa notice sur les *Œuvres Eucharistiques*, qui a pris naissance au seizième siècle au sein même de la capitale du monde chrétien, a toujours été particulièrement favorisée par les Souverains Pontifes. A Rome, le premier jour de l'année liturgique. c'est-à-dire le premier dimanche de l'Avent. le Saint-Sacrement est exposé par le Saint-Père dans la chapelle Pauline, au Vatican ; il y reste jus-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Aux endroits où autrefois s'était élevé le reposoir de la *Fête-Dieu*, il s'arrêtait juste, disait-il, ce qu'il fallait pour laisser au bon Dieu le temps de donner ses bénédictions, et il continuait le parcours qu'il s'était proposé. « Le Très Saint-Sacrement a, disait-il, un bien vilain dais, mais Dieu est si bon qu'il s'en contente. »

Je ne sais ce que vous pensez de cette manière originale de faire la procession ; pour moi, elle m'a ému profondément.

Comme le brave ouvrier, transformons nos cœurs en autant de reposoirs, et par nous, comme autrefois, le divin Maître pourra répandre des bénédictions, qui, pour être données d'une manière cachée, n'en seront pas moins efficaces et salutaires. — Loué soit et béni à jamais Jésus-Christ dans le Très Saint-Sacrement !

Qu'on prenne tous les moyens pour faire connaître la très sainte Eucharistie.

PIE IX.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE (1)

QUEL EST LE SENS DE LA SOLENNITÉ DE L'ADORATION PERPÉTUELLE ?

Christum regem adoremus, dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.

Adorons le Christ-Roi, le Maître des nations, qui donne à ceux qui le reçoivent la perfection de la vie spirituelle.

(Ex. Lit. Cath.).

L'époque où nous vivons est vraiment l'époque des contrastes. Jamais notre foi n'a été plus attaquée ; jamais elle n'a suscité de plus ardentes sympathies. Jamais notre religion n'a été plus moquée

(1) La dévotion de l'Adoration perpétuelle, dit M. Blanchon dans sa notice sur les *Œuvres Eucharistiques*, qui a pris naissance au seizième siècle au sein même de la capitale du monde chrétien, a toujours été particulièrement favorisée par les Souverains Pontifes. A Rome, le premier jour de l'année liturgique. c'est-à-dire le premier dimanche de l'Avent. le Saint-Sacrement est exposé par le Saint-Père dans la chapelle Pauline, au Vatican ; il y reste jus-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et plus abandonnée ; jamais elle n'a provoqué d'aussi imposantes manifestations. L'intègre histoire désignera

qu'au mardi matin, environné d'adorateurs. De là il passe à Saint-Jean de Latran, puis dans les autres églises patriarcales, et enfin dans toutes celles qui sont désignées par le cardinal-vicaire. Après avoir parcouru toute l'étendue de la ville et épuisé le cycle de l'année, la grande Victime de propitiation revient à son point de départ, d'où elle recommence son miséricordieux pèlerinage.

Cette belle Œuvre existait en France avant la grande révolution dans presque tous les diocèses. Elle fut emportée avec tant d'autres institutions par l'impiété triomphante. Depuis quarante années elle a été retablie presque partout. Paris seul avec sa banlieue peut, à l'exemple de Rome, offrir assez d'églises ou de chapelles pour que le tour de chaque sanctuaire ne revienne pas plus d'une fois par an.

Ailleurs, les paroisses du diocèse tout entier sont admises tour à tour à cet honneur, C'est alors pour la paroisse privilégiée une fête très solennelle ; on s'y rend de tous les lieux environnants ; les travaux sont spontanément suspendus ; la parole de Dieu est donnée à une foule avide ; la Table sainte est fréquentée comme aux plus grandes fêtes ; de touchantes conversions s'opèrent.

L'adoration nocturne à l'église qui, sans parler des communautés religieuses spécialement vouées au Très Saint-Sacrement, sous l'impulsion de Mgr de la Bouillerie, s'est établie et répandue déjà en plusieurs diocèses, est le partage exclusif des hommes. Jalouses de rivaliser avec eux et de les surpasser sur ce point, les femmes ont organisé l'adoration nocturne à domicile. Chacune des associées s'engage à passer en prière une heure de la nuit qui lui est fixée, et cela aussi fréquemment qu'il est nécessaire pour que l'adoration ne soit pas interrompue. Cette association a ses assemblées, ses réunions générales, son bureau chargé de maintenir intactes les traditions et la discipline.

De plus, notre siècle a vu s'établir, à la gloire du Très Saint-Sacrement, deux instituts religieux dont le but essentiel est d'offrir à Jésus-Hostie l'hommage d'une réparation continue. Le premier de ces instituts est celui des filles de l'*Adoration Réparatrice* fondée par Théodelinde Dubouché, en religion Mère Marie-Thérèse. Il se compose de *Sœurs régulières*, qu'ailleurs on nomme Sœurs de chœur ; de *Sœurs séculières*, liées par les deux vœux d'obéissance et de chasteté et vivant dans le monde ; de *Sœurs agrégées*, remplaçant ce qu'ailleurs on nomme les Sœurs tourières. L'unique fin de cette Congrégation, qui a son siège à Paris,

notre siècle par les plus sévères qualifications, et déjà il porte les noms les plus glorieux. Ce sera sans doute le siècle de l'indépendance, de l'irréligion, du matérialisme ; et, dès à présent, il est appelé le *siècle de Marie*.

Depuis 80 ans, en effet, quel mouvement de dévotion s'est opérée en l'honneur de la Reine des cieux ! Que de panégyriques retentissent à sa louange, surtout pendant le mois qui est spécialement consacré à son culte ! Quels flots de pèlerins inondent chaque année les sanctuaires où elle a daigné, par des faveurs inouïes, manifester sa toute-puissante bonté !

Mais notre siècle ne s'est point arrêté là. *Par Marie il est allé à Jésus* présent dans le Très Saint Sacrement ; et l'on peut dire que le siècle de Marie est aussi le *siècle de l'Eucharistie*. Surtout depuis la définition du dogme de l'Immaculée-Conception (on dirait que la divine Mère a voulu par là témoigner à son auguste Fils ses ardentes actions de grâces), la dévotion à l'Eucharistie prend chaque jour des accroissements inespérés. Les œuvres se sont multipliées en son honneur, et parce qu'elles répondaient à un besoin, elles ont magnifiquement prospéré, laissant après elles les plus beaux fruits du salut. *Œuvre des Tabernacles* pour la confection des ornements et des linges d'autel

rue d'Ulm, 36, est la réparation faite au moyen de l'Adoration perpétuelle et de l'exposition solennelle du Saint-Sacrement. L'autre institut eucharistique est celui des *Prêtres du Saint-Sacrement*, institué par le P. Eymard, dont les membres, à la fois prêtres et religieux, s'appliquent à reproduire et à honorer les quatre grandes occupations de Jésus-Hostie, savoir : l'adoration, l'action de grâce, la supplication et la réparation. Chez les *Prêtres du Saint-Sacrement*, l'exposition eucharistique et l'adoration sont également continues.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

destinés aux églises pauvres ; *Œuvre du Saint-Viatique ; Œuvre des lampes du Saint Sacrement ; Œuvres de la Messe* et de la *Communion réparatrices; Œuvre surtout de l'Adoration perpétuelle*, qui est la forme la plus parfaite du culte du Saint Sacrement.

Parlons de l'excellence de cette dernière Œuvre ; persuadons-nous que c'est vraiment la fête quotidienne de la royauté et des royales largesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; convainquons-nous que c'est une œuvre *très glorieuse* à Dieu et *très salutaire* aux fidèles.

I

L'Evangile nous rapporte que Jésus, se trouvant dans les environs de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples ce que l'on pensait de lui. Et ses disciples lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; les autres, Jérémie ou quelqu'un des Prophètes ». Puis Jésus ajouta : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Alors Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant (1). » Si Notre-Seigneur nous adressait la question qu'il faisait à ses apôtres : « Qui dit-on que je suis ? » nous n'aurions pas des réponses aussi uniformément glorieuses à lui faire. Il nous faudrait lui dire : Pour les uns, vous êtes un sage qui a magnifiquement honoré l'humanité, mais non un Dieu ; pour d'autres, vous êtes l'ennemi de la société, de la famille et des individus ; il en est même qui nient que vous

(1) Matth., xvi, 13 à 16.

ayez jamais existé. Mais si Notre-Seigneur, poursuivant ses interrogations nous demandait : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » tous, d'une seule voix, nous lui répondrions : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant !* Et s'il exigeait de nous une preuve éclatante de notre foi, nous pourrions en appeler à l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle.

L'Adoration perpétuelle, en effet, par son triple caractère de solennité, de perpétuité et d'universalité, est l'affirmation la plus parfaite de la royauté et de la divinité de Jésus-Christ.

C'est d'abord une glorification *solennelle* du Christ-Roi.

Le jour de l'Adoration, c'est le jour où les populations font publiquement profession de croire à la Présence Réelle. En cette fête, Jésus s'immole, non point dans la solitude, mais environné de nombreux témoins qui, unissant leurs hommages à ses hommages, leurs actions de grâces à ses actions de grâces, leurs expiations à ses expiations, leurs prières à ses prières, proclament qu'il est *le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech* (1), le seul digne et véritable adorateur de Dieu, la seule Hostie agréée du Père éternel. En cette fête, Jésus se donne, mais à de nombreux convives qui, en venant s'asseoir à la Table sainte, protestent qu'il est le Pain vivant et vivificateur. En cette fête, Jésus réside au milieu de nous, non plus *comme Celui que nous ne connaissons pas* (2), mais comme un Hôte tendrement aimé, religieusement adoré !

Le jour de l'Adoration est le jour de la proclamation

(1) Ps. cix, 4.
(2) Joan., i, 26.

des grandeurs du Dieu de l'Eucharistie. Tout y redit sa souveraine excellence : et le temple saint orné avec magnificence, et ces lumières nombreuses qui étincellent sur l'autel, et ces offices solennels, et ces pompeuses cérémonies, et ces glorieux panégyriques, et ces processions triomphales, et ces populations en habits de fête, qui, même en semaine, même aux époques les plus laborieuses de l'année, se font un bonheur de suspendre leurs travaux, pour glorifier l'auguste Prisonnier du Tabernacle !

Le jour de l'Adoration, c'est le jour de la fête de la Royauté de Jésus-Christ. Le voyez-vous, *le Roi immortel des siècles?* (1). Il s'élève sur un nuage d'encens qui rappelle la nuée lumineuse de son Ascension ; il monte sur son trône de gloire ; il se montre à tous les regards dans l'appareil le plus magnifique ; les tentures se déploient autour de lui comme un manteau royal ; un diadème couronne l'ostensoir où il repose ; ses fidèles lui forment une cour aussi empressée que dévouée !

Le jour de l'Adoration est le jour où Notre-Seigneur reçoit tous les hommages : l'hommage de l'esprit par la foi ; l'hommage du cœur par l'amour et surtout l'amour de réparation ; l'hommage des lèvres par la prière, les chants sacrés et les saintes prédications ; l'hommage du corps par les génuflexions, les révérences, les adorations ; l'hommage même des créatures irraisonnables, qui prodiguent ce qu'elles ont de plus riche et de plus gracieux, pour honorer leur Seigneur et Maître !

Que dirai-je encore ? Le jour de l'Adoration est un

(1) I Tim., I, 17.

jour du ciel passé sur la terre. L'apôtre saint Jean a contemplé ce spectacle de la glorification de l'Homme-Dieu dans les cieux. Dans l'Apocalypse, il nous fait une description de son éternel triomphe. Il nous représente, sur un trône, d'où s'échappent les foudres et les éclairs, l'Agneau assis dans le calme et la majesté de sa royauté sans fin. Il nous montre, devant le trône, les vingt-quatre vieillards qui adorent prosternés sur un parvis d'émeraudes, ainsi que toutes les armées célestes qui chantent, avec les vieillards, l'éternel hosanna au Christ vainqueur. Il nous fait parvenir un écho de ces chants, un rayon de cette gloire, un souvenir de ces splendeurs. « Et j'ai vu, dit-il, et j'ai entendu la voix des anges et la voix des animaux mystérieux et la voix des vieillards ; et ils étaient des milliers de milliers, et ils disaient : Il est digne, l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur et la gloire et la bénédiction ! » Les fêtes de l'Adoration sont une image des fêtes du ciel. Comme au ciel, nous possédons Jésus siégeant sur un trône de gloire tout brillant de lumière ; les peuples viennent se prosterner à ses pieds, et, perçant par la foi les voiles eucharistiques, ils reconnaissent présent devant eux leur Seigneur et leur Dieu ; par leurs continuelles adorations, ils redisent à leur manière le cantique de la céleste Jérusalem : *Il est digne l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur et la gloire et la bénédiction !* (1) Qu'ils rougissent donc de honte ces impies qui s'en vont répétant que le règne du Christ est fini ; qui demandent ironi-

(1) Apoc., IV, 11.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS DE MADRID
DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

quement : Où donc est-il le Dieu des chrétiens ? *Ubi est Deus eorum ?* (1) Qu'ils entrent dans une église où se célèbre la fête de l'Adoration ; et, à la vue d'un peuple à genoux devant la sainte Eucharistie, ils verront que, malgré leurs efforts, le Christ triomphe, le Christ règne sur les esprits et sur les cœurs, le Christ commande à ce qu'il y a de grand et de digne, à ce qu'il y a de respectable dans les populations, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !*

Glorification solennelle, l'Œuvre de l'Adoration, comme son nom l'indique, est encore une glorification *perpétuelle* de Jésus-Hostie. C'est comme une Fête-Dieu continuée tous les jours dans un des sanctuaires du diocèse. C'est, dit un pieux Prélat, une députation quotidienne au pied des saints autels de quelque portion de la famille diocésaine, pour rendre, au nom de tous, un éclatant hommage au Dieu de l'Eucharistie. C'est une ambassade de gloire qui se renouvelle pour se renouveler encore auprès du Roi des rois. C'est une union bénie qui, en vertu d'un pacte salutaire, nous permet d'être, par nous-mêmes ou par nos frères, continuellement à genoux aux pieds de Notre-Seigneur, pour lui dire notre amour et lui exposer nos besoins. Dieu soit loué : le soleil matériel ne se lève pas une seule fois dans l'année sur notre horizon, que Jésus, le divin Soleil de justice, ne s'élève sur le trône de l'Exposition pour nous inonder de ses lumières et nous échauffer des feux de son amour ! Dieu soit loué : à la continuelle présence de Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement correspond une continuelle et solennelle reconnaissance de sa divinité ! Dieu soit loué : le

(1) Ps. CXIII, 2.

monde chrétien offre aux yeux des anges une image du ciel, et, du premier au dernier jour de l'année, sans se lasser, il chante avec les esprits bienheureux les gloires du Christ-Roi !

Mais la glorification de Notre-Seigneur par l'Adoration perpétuelle revêt un troisième caractère : c'est une glorification *universelle*. On était en 1848. La société européenne ébranlée jusque dans ses derniers fondements tremblait sur ses bases. On pouvait s'attendre à un cataclysme prochain. En présence de dangers qu'aucune puissance humaine ne pouvait conjurer, un grand mouvement de foi se fit dans les âmes : on eut recours à l'Eucharistie comme à la suprême espérance. A la nouvelle que Pie IX venait d'être chassé de Rome, l'adoration solennelle du Très Saint Sacrement commença, la nuit du 6 décembre 1848, dans le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, à Paris. Ce fut le grain de sénevé d'où devait renaître le grand arbre de l'Adoration perpétuelle, abattu par la tourmente révolutionnaire de la fin du siècle dernier. De Paris, l'Adoration se répandit en province. Aujourd'hui, presque tous nos diocèses en recueillent les fruits bénis. Que dis-je ? L'incendie d'amour a franchi nos frontières. L'Œuvre de l'Adoration existe en Belgique, en Italie, en Angleterre au milieu de l'hérésie protestante. Elle a forcé les barrières de l'Europe. Les missionnaires l'ont emportée dans les plis du drapeau catholique. Je la retrouve sous les feux de l'Afrique et dans les glaces de l'Amérique du Nord. Elle existe dans les vastes contrées situées près de la baie d'Hudson. Seulement, comme les églises y sont très rares et que les chrétiens en sont souvent très éloignés, l'Adoration ne se fait pas dans les sanctuaires comme en France. Les sauvages, au jour et à l'heure

indiqués, se tournent vers l'église la plus rapprochée ; et de loin, quelquefois à des distances de 40 à 50 lieues, ils rendent leurs hommages au Roi du ciel et de la terre ! (1) Et c'est ainsi que *le nom du Sauveur est grand parmi les nations !* (2) C'est ainsi que du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, par l'Adoration perpétuelle, Notre-Seigneur est dignement glorifié ! C'est ainsi que l'Eglise militante, par la solennité, par la perpétuité, par l'universalité de ses hommages, lutte de générosité avec l'Eglise triomphante ! Soyez béni, Seigneur Jésus, de ce que dans ce concert de louanges qui, par l'Œuvre de l'Adoration, retentit en votre honneur dans le monde entier, vous avez donné à la France la meilleure part! Soyez béni de l'avoir faite la propagatrice zélée de cette œuvre bénie ! C'est pour nous un insigne honneur et le fondement de nos plus chères espérances. Car, dans votre miséricorde, vous avez voulu que cette œuvre fût à la fois, pour vous, une splendide glorification, et, pour nous, *la source des grâces les plus précieuses*. Et c'est de ces grâces de choix qu'il nous faut parler dans la seconde partie de ce discours.

II

Ils sont nombreux les fruits que nous retirons de l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle. La foi réveillée ou ravivée, un lustre nouveau donné à la religion, le respect humain de plus en plus refoulé, la ferveur prenant de merveilleux accroissements dans le cœur des bons fidèles, le bénéfice des indulgences recueilli, le courroux du ciel apaisé, la miséricorde divine répandant sur la terre d'abondantes bénédictions : voilà quelques-uns des avantages que nous procure cette pieuse institution. Arrêtons notre attention sur les deux derniers, parce que, à l'heure présente, ils paraissent de la plus grande opportunité. L'Œuvre de l'Adoration arrête le bras de Dieu prêt à nous frapper ; elle ouvre pour nous le sein des miséricordes infinies. Elle apaise la justice de Dieu, parce que c'est une *toute puissante propitiation ;* elle incline sa bonté à nous combler de ses faveurs, parce que c'est une *très efficace supplication*.

Que de crimes se commettent dans le monde ! Le jour éclaire d'horribles mystères d'iniquités et la nuit en enveloppe dans ses sombres voiles de plus affreux encore. Les trois crimes qui provoquent le plus les vengeances célestes, savoir : le sensualisme, la violation du dimanche, la révolte contre Jésus-Christ, sont poussés, à notre époque, aux plus extrêmes limites. Aujourd'hui on peut dire, comme au temps du déluge, que *toute chair a corrompu sa voie ;* (1) le vice ne sait plus rougir, il s'étale avec impudence en plein jour, et reçoit publiquement de honteux applaudissements. Aujourd'hui, la France presque entière, au grand scandale des nations protestantes elle-mêmes, se met tous les huit jours en état d'insurrection contre Dieu ; le dimanche n'est plus observé, on y travaille sans scrupule ; on déserte les églises ; et, le jour sacré,

(1) *Annales du Très Saint-Sacrement*, 11e année, p. 212.
(2) Mal., I, 11.

(1) Gen., VI, 12.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que Dieu s'est réservé, ne se distingue guère des autres, que par des divertissements plus criminels. Aujourd'hui une conjuration immense s'est faite contre Jésus-Christ et contre son œuvre, qui est l'Eglise. C'est un frémissement universel des nations contre le Fils de Dieu ; c'est une clameur sans fin, une insurrection générale de toutes les forces sataniques, *insurrexerunt in me* (1). On se croirait au milieu du grand combat qui est décrit dans l'Apocalypse, *prælium magnum* (2). Organisés en sociétés ténébreuses qui enveloppent le monde entier dans leurs filets diaboliques, les ennemis du Sauveur, par tous les moyens à la fois : par la presse, par la parole, par l'histoire falsifiée, par de trompeuses apparences de science, par l'ironie, par le mensonge, par la violence, s'efforcent d'anéantir jusqu'à l'idée chrétienne. Ils voudraient complètement soustraire à l'influence de Jésus-Christ l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Ils font entendre plus puissamment que jamais le cri séditieux des Juifs : Débarrassez-nous de cet homme, *tolle, tolle*, nous ne voulons plus qu'il règne sur nous, *nolumus hunc regnare super nos !* (3) Non, jamais l'attaque contre le Christ n'a été aussi audacieuse, jamais aussi universelle.

Or, à cet excès de crimes, sous peine des plus durs châtiments, doit correspondre une extraordinaire réparation. Où la trouverons-nous ? Dans l'œuvre de l'Adoration perpétuelle. On pèche le jour, on pèche la nuit : et voilà que l'œuvre de l'Adoration suscite de

(1) Ps. xxvi, 12.
(2) Apoc., xvi, 14.
(3) Luc., xix, 14.

nouveaux Moïses qui se mettent entre Dieu et les coupables pour obtenir le pardon. Les crimes de Sodome vont attirer sur nos têtes les feux vengeurs : et voilà que l'œuvre de l'Adoration présente au Seigneur, bien des fois décuplé, ce nombre de dix justes qui eût suffi autrefois pour désarmer la colère céleste ! Aux cris de blasphème qui s'élèvent continuellement de la terre, comme une provocation à la Majesté trois fois sainte, elle oppose la voix ininterrompue de la louange et de la bénédiction ! Elle offre à Dieu surtout la très pure, la très efficace, la divine expiation de Notre-Seigneur, qui, tous les jours, au nom des coupables, s'immole au saint autel et continue son immolation dans ses anéantissements sur le trône de l'Exposition !

L'histoire raconte qu'un célèbre guerrier portugais nommé Alphonse Albuquerque voguait sur des mers lointaines pour aller conquérir des royaumes à son pays. Tout à coup sa flotte fut assaillie par une violente tempête. Des nuages épais dérobaient aux passagers la lumière du jour ; la voix puissante et terrible du tonnerre se mêlait aux affreux mugissements des vents déchaînés ; les vagues soulevées se dressaient comme des montagnes et retombaient avec un horrible fracas ; les vaisseaux, emportés comme une paille légère, étaient à chaque instant sur le point d'être engloutis dans l'abîme ; tout l'équipage était glacé d'effroi ; chacun croyait sa dernière heure arrivée. Tout à coup, par une inspiration sublime, le grand capitaine prend dans ses bras un tout petit enfant qui était sur son navire, et, l'élevant vers le ciel, avec l'accent le plus pénétré : « Seigneur, s'écrie-t-il, si nous sommes pécheurs, cette petite créature est innocente ! Par considération pour elle, préservez-nous de la mort ! » Et cette offrande plut tellement à Dieu que, sur-le-champ,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la tempête s'apaisa, le calme revint dans la nature, et la joie avec la confiance rentra dans tous les cœurs. — Nos crimes sans cesse répétés amoncèlent sur nos têtes des tempêtes de colère. Les foudres vengeresses sont sur le point d'éclater. Que fait l'Eglise? Elle prend son divin époux, elle l'élève vers le ciel : « Seigneur, s'écrie-t-elle, *abaissez vos regards sur votre Christ !* (1) Nous sommes coupables, mais il est l'innocence ; nous avons beaucoup péché, mais il a infiniment expié ! Daignez vous souvenir de toutes les souffrances de sa vie mortelle, de tous les soupirs de son cœur, de toutes les prières de ses lèvres, de toutes les larmes de ses yeux, de toutes les angoisses de son agonie, de toutes les tortures de sa Passion ! Voyez son front couronné d'épines, ses mains et ses pieds percés par des clous cruels ! Entendez sa voix suppliante, et, à cause de ses satisfactions surabondantes, pardonnez aux crimes de la terre, *respice in faciem Christi tui !* » Et cette oblation continuelle, faite au nom de tous, dans un grand nombre de sanctuaires, sur toute la surface du globe, fléchit la colère divine. N'en doutons pas, si Dieu use à notre égard d'une excessive patience, s'il n'anéantit pas nos villes et nos bourgades, si le sol ne s'entrouvre point sous les pas des blasphémateurs, c'est à l'expiation des justes que nous le devons, et il faut tout spécialement en rendre grâces à l'Œuvre de l'Adoration, parce qu'elle est la forme la plus parfaite de la réparation.

Expiation toute puissante, l'Adoration perpétuelle est encore une *très efficace supplication*, car elle revêt trois caractères qui la rendent infailliblement victo-

(1) Ps. LXXXIII, 10.

rieuse du cœur de Dieu : c'est une prière d'association, c'est une prière plus confiante, c'est une prière merveilleusement appuyée.

Je vous le dis et vous le répète, disait Notre-Seigneur à ses disciples, *si deux d'entre vous s'entendent sur la terre pour demander quoique ce soit, cela leur sera accordé par mon Père, qui est dans les cieux* (1). *Partout où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux* (2). Or, la prière de l'Adoration perpétuelle est avant tout cette prière d'association à qui le divin Maître a fait de si belles promesses. Dans cette solennité nous prions, non pas isolément, mais unis à nos frères rassemblés avec nous au pied des saints autels. Nous prions, non pas seulement en notre nom propre, mais au nom de tous les fidèles du diocèse, au nom de tous les fidèles du monde entier. Pensée consolante ! Alors, notre tiédeur est suppléée par la ferveur de nos frères, notre misère est compensée par leur sainteté, notre indignité s'abrite derrière leur crédit !

Et puis la fête de l'Adoration est comme le jour des grandes assises de la miséricorde divine. Tout nous y porte à la confiance. Quand nous sommes respectueusement agenouillés au pied du trône de l'Exposition, nous pouvons dire : *Il est là*, ce Sauveur miséricordieux qui a passé en faisant le bien ; celui dont il suffisait de toucher le vêtement pour être guéri ; celui qui disait au paralytique : *Prends ton lit et retourne dans ta maison ;* au lépreux : *Je le veux, sois guéri ;* à Lazare : *Lazare, sors du tombeau ;* à d'autres Lazares

(1) Matth., XVIII, 19.
(2) Ibid., XVIII, 20.

ensevelis dans un tombeau plus lamentable : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis ! Il est là*, Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, non plus caché derrière la porte du tabernacle (une porte, si légère soit-elle, est un abîme entre deux voix qui s'appellent) ! *Il est là*, exposé à nos regards, véritablement présent sous les blanches espèces sacramentelles, derrière lesquelles il nous voit comme derrière un voile transparent. *Il est là*, petit, caché, anéanti pour ne pas nous effrayer par l'éclat de sa majesté, et nous attirer plus facilement à lui ! *Il est là ;* et il semble nous dire : *Venez donc à moi vous tous qui souffrez et n'en pouvez plus. Que voulez-vous de moi ?* que désirez-vous ? Est-ce la lumière ? la force ? la patience ? la consolation ? *Demandez, et vous recevrez ;* mais demandez *avec confiance et, je vous le déclare, je vous le jure, vous serez exaucés !*

D'autant plus qu'au jour de l'Adoration, notre prière est victorieusement appuyée par Notre-Seigneur, car s'il reçoit nos prières comme notre Dieu, il prie pour nous comme notre Pontife, dit un saint docteur, *oratur a nobis ut Deus, orat pro nobis ut sacerdos.*

En la fête de l'Adoration perpétuelle, prosternons-nous donc aux pieds de Jésus-Hostie, adorons-le et offrons-lui la réparation que son amour demande de nous : *Venite adoremus, procidamus ante Deum, ploremus coram Domino.* Oui, Seigneur Jésus, nous sommes heureux, en cette fête, de vous reconnaître solennellement pour le roi de gloire : *Tu rex gloriæ, Christe !* Nous sommes fiers de vous proclamer, avec l'apôtre saint Pierre, le Christ fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, filius Dei vivi !* Agréez l'amende honorable, que nous déposons à vos pieds pour tous les outrages qui vous sont faits. Pardon, Seigneur, pour

les ingratitudes dont vous êtes l'objet dans votre Sacrement d'amour ! Pardon pour l'aveuglement de tant de chrétiens qui, absorbés par les soins temporels, oublient leurs éternelles destinées ! Pardon pour les malheureux blasphémateurs de votre nom trois fois saint ! Entendez les prières que nous vous adressons pour nous et pour tout ce que nous avons de plus cher. Miséricorde pour l'Eglise notre mère plus attaquée que jamais : donnez-lui la paix et la tranquillité, afin qu'elle puisse accomplir plus fructueusement la mission de salut que vous lui avez confiée ! Miséricorde pour notre chère patrie qui se glorifiait autrefois d'être l'objet de vos prédilections ! Miséricorde pour nos familles : conservez-y la foi, l'union, le bonheur ! Miséricorde pour tous et chacun de nous : protégez-nous, défendez-nous, sauvez-nous, bénissez-nous, et que cette bénédiction soit pour nous le gage des ineffables délices que nous goûterons dans l'éternelle adoration du Paradis !

Le Sanctuaire, l'Autel, le Tabernacle, le saint Ciboire, tout nous raconte les donations infinies du Sauveur, et tout nous rappelle les ingratitudes humaines.

MGR MERMILLOD.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE III

LA CONFRÉRIE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.

Parce qu'il n'y a qu'un seul pain eucharistique nous ne sommes qu'un seul corps, nous qui participons au même pain.

(I Cor., x, 17).

Il n'y a rien de si faible que le grain de sable ; et cependant, uni à d'autres grains de sable, il enchaîne les fureurs de l'Océan en courroux. Il n'y a rien de moins résistant qu'une goutte d'eau ; et cependant, unie à d'autres gouttes d'eau, elle devient une puissance irrésistible qui détruit tout sur son passage, entraîne comme une paille légère d'énormes blocs de rochers, et renverse les édifices les plus solides. Livrés à nous-mêmes, nous sommes bien impuissants pour témoigner dignement notre estime, notre amour et notre dévotion à l'adorable Eucharistie ; mais, unis à nos frères, en joignant notre bonne volonté à leur bonne volonté, en nous excitant à la ferveur par leur ferveur, en profitant de leur sainteté, nous rendons à Jésus-

Hostie des hommages moins indignes de sa bonté et plus agréables à son Cœur. De là sont nées les *Confréries du Saint-Sacrement* qui sont, à coup sûr, une des plus belles œuvres eucharistiques. Sous les auspices de Marie, nous en expliquerons l'origine et les excellences, *ad Christum per Mariam*.

I

De tout temps le mystère de nos autels a été l'objet d'un culte spécial, et a été environné d'hommages particuliers. Plusieurs associations locales s'étaient organisées en son honneur. Mais au XVI^e^ siècle seulement, pour lutter contre l'hérésie protestante qui venait d'éclater et le jansénisme qui allait bientôt apparaître, la Providence suscita, par le ministère de Thomas Stella et avec l'approbation officielle des Souverains Pontifes, la Confrérie proprement dite du Saint-Sacrement, qui devait être le principe et le modèle d'une foule de Congrégations analogues.

Au moment où Thomas Stella pensa à réunir de fervents fidèles pour entourer d'hommages le plus auguste de nos Sacrements, il était encore tout jeune religieux, attaché au couvent de la Minerve, à Rome. A cette époque, la Renaissance païenne avait envahi la Ville Éternelle. Sans doute elle élevait des monuments grandioses, que la foi chrétienne ne trouvera jamais trop fastueux, puisque toutes les magnificences de la terre doivent être mises aux pieds de Jésus-Christ, vivant dans l'Eucharistie ; cependant les préoccupations des hommes de cet âge se tournaient principalement vers les jouissances matérielles. Le Moyen-Age avait

couvert la chrétienté d'églises et de monastères ; le seizième siècle, tout en bâtissant des merveilles, comme Saint-Pierre de Rome, construisait plus de palais que de basiliques. Cette absence de piété chrétienne se traduisait, à l'égard de la sainte Eucharistie, d'une manière bien pénible. Le pape Paul III le constate ; aucun honneur n'entourait le Très Saint Sacrement, même dans les paroisses de Rome. Le pain descendu du ciel était conservé, dit le Pape, dans des lieux abjects, sans que nulle marque de vénération révélât la présence du grand Dieu, qui veut bien faire notre nourriture... Quand le Très Saint Sacrement traversait les rues de la cité, pour être donné en viatique aux malades, on le voyait passer, porté par un prêtre, au milieu de l'indifférence générale (Bulle *Dominus noster Jesus Christus).*

Frère Thomas Stella s'émut de cet état de choses, si pénible au cœur du véritable croyant. Il réunit quelques personnes de bonne volonté pour remédier à des abus si lamentables. Il s'empressa ensuite d'offrir, aux curés des diverses paroisses, le concours des chrétiens des deux sexes qu'il avait su grouper autour de lui. Bientôt on vit le Très Saint Sacrement replacé dans le lieu le plus honorable de chaque église, des lampes brillèrent jour et nuit devant le tabernacle qui contenait le Dieu d'amour. Lorsque le revenu des paroisses ne suffisait pas aux frais nécessités par ces premières dispositions, les confrères ouvraient généreusement leur bourse. A cette époque, les grands personnages ne traversaient pas les rues de la cité, aux jours d'apparat, sans qu'un dais ne flottât sur leur tête ; les chrétiens fervents, réunis à la Minerve, voulurent que le Roi du ciel ne se montrât pas au milieu des rues de la Ville Éternelle dans une condition inférieure à celle

des rois et des princes de la terre. Ils pourvurent donc chaque paroisse d'un dais, destiné à abriter le Très Saint-Sacrement, lorsqu'il était porté en viatique aux malades. Afin que le passage du Dieu fait homme fût remarqué même de la foule, les confrères obtinrent de chaque curé qu'il fit sonner la cloche de sa paroisse, d'une manière spéciale, lorsque le Très Saint-Sacrement devait être porté en viatique. Alors, tandis que les femmes, qui faisaient partie de la Confrérie, s'agenouillaient dans leurs demeures et récitaient, à l'intention du malade, un *Pater* et un *Ave*, les confrères hommes se hâtaient de sortir, portant à la main un cierge allumé, pour accompagner la sainte Eucharistie. C'est encore à la Confrérie établie dans l'église de la Minerve qu'il faut attribuer d'avoir consacré un dimanche, chaque mois, à l'exaltation de la très sainte Eucharistie. Ce dimanche fut et est resté le troisième. En ce dimanche, les fondateurs de la Confrérie firent célébrer une Messe solennelle, durant laquelle les confrères tenaient dévotement des cierges allumés au moment de l'Élévation. Plus tard on ajouta la procession du Saint-Sacrement. Enfin, parce que la prière commune est l'âme de toute association chrétienne, les membres de la Confrérie s'engagaient à réciter chaque semaine, à genoux, cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur du Très Saint-Sacrement.

Le pape Paul III fut humblement supplié de donner « la force de la confirmation apostolique à l'institution de la Confrérie et à ses statuts. » Il le fit avec bonheur. Son cœur fut rempli de joie, lorsqu'il vit comment son pontificat avait été choisi par Dieu pour sanctionner une œuvre si salutaire, si nécessaire. Il n'hésita pas à approuver, à sanctionner et à confirmer par sa suprême autorité, dans les termes les plus clairs et les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus élogieux, ladite Confrérie, l'enrichissant de faveurs précieuses, dans le jour mémorable du 30 novembre 1539. L'approbation fut renouvelée par les papes Grégoire XIII, Paul V, Innocent XI, Benoît XIII et Benoît XIV qui daignèrent spécifier plusieurs exercices qu'ils recommandaient aux associés. Paul V déclara que cette Confrérie pouvait être érigée dans chaque église paroissiale, et Innocent XI ordonna que chaque Confrérie paroissiale jouirait des privilèges accordés à l'association primaire de la Minerve (1).

Fécondée par de telles bénédictions, la Confrérie prit un merveilleux développement. Parmi les plus ardents propagateurs de ce nouvel hommage rendu à Jésus-Christ, on doit citer saint François de Sales, le P. Auger, de la Compagnie de Jésus, et saint François Régis qui, dans toutes les paroisses où il prêchait une mission, ne croyait pas mieux en perpétuer les fruits qu'en y établissant une Confrérie du Saint-Sacrement. Aujourd'hui, ces pieuses associations sont répandues dans la plupart des paroisses importantes. Elles sont surtout très nombreuses dans les diocèses d'Annecy, d'Arras, de Belley, de Chartres, de Cambrai, de Coutances, de Limoges, de Maurienne et de Toulouse (2).

En somme, cette admirable Confrérie demande bien peu à ses membres, pour les rendre participants de ses trésors: une fois par semaine réciter à genoux cinq

(1) Nous avons emprunté ces détails au remarquable document lu par M. l'abbé Mastelain au Congrès eucharistique de Paris, sur les Confréries du Saint-Sacrement. Ce rapport, publié en brochure, se vend aux bureaux de l'*Année Dominicaine*, 94, rue du Bac, Paris.

(2) Corblet, *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie*, 2 forts vol. grand in-8°.

Pater et cinq *Ave* en l'honneur du Très Saint-Sacrement. Quant aux autres exercices : entretien du culte matériel rendu à l'Eucharistie, visite au Saint-Sacrement, communion du troisième dimanche, du jeudi-saint et de la Fête-Dieu, assistance aux processions en ces mêmes jours, tout en les recommandant vivement, elle n'en fait pas une obligation essentielle. La facilité est donc le premier caractère de cette association, le second, c'est son incomparable excellence.

II

I. S'il est vrai qu'une Confrérie est d'autant plus excellente que la dévotion qui en unit les associés est plus sublime, il faut avouer que la Confrérie du Saint-Sacrement tient une place à part, unique, incomparable, dans l'ensemble des saintes associations qui font la gloire de l'Église. En effet, la dévotion à l'Eucharistie est la première de toutes: elle ne rend pas seulement hommage à la créature, mais à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Que dis-je? Elle est un magnifique résumé de toutes les autres dévotions (1).

II. Voici une autre excellence de la Confrérie du Saint-Sacrement: c'est qu'elle donne à ses membres un rang à part parmi les enfants des hommes en les investissant des plus sublimes fonctions. Il est beau l'office des anges dans le ciel, prosternés au pied du trône de l'Agneau et chantant : « Il est digne l'Agneau qui a

(1) Voir ce que nous avons dit à ce sujet dans l'*Introduction*, chapitre deuxième : Excellence de la dévotion au très Saint-Sacrement.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

été mis à mort de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction ». c'est l'office des associés de la Confrérie du Saint-Sacrement devant le trône de l'Exposition eucharistique. Il est beau l'office de Marie, de Joseph, des anges, des mages, de Siméon, d'Anne la prophétesse adorant le divin Enfant de Bethléem : c'est l'office des associés du Saint-Sacrement adorant Jésus-Hostie prenant une mystique et réelle naissance sur l'autel ! Il est beau l'office des apôtres, des saintes femmes, accompagnant le Sauveur dans ses courses apostoliques, recueillant ses enseignements, subvenant à ses besoins : c'est l'office des associés du Saint-Sacrement, compagnons de l'Emmanuel, disciples du Dieu caché, gardiens de la Présence Réelle, pourvoyeurs du culte eucharistique. Il est beau l'office de saint Jean et des saintes femmes assistant avec tant d'amour et de componction au sacrifice du Calvaire : encore une fois c'est l'office des associés du Saint-Sacrement, qui se font un si pieux devoir de venir au sacrifice de la Messe et en recueillent avec tant de zèle les fruits bénis. Non, je ne crains pas de le dire, il n'y a point de Confrérie qui fasse pratiquer de si nobles devoirs ! J'ajoute qu'il n'y en a point qui enrichisse ses membres de trésors plus excellents.

III. Trésors des indulgences les plus précieuses ; trésors des joies les plus suaves dans la compagnie habituelle de Celui qui fait le bonheur des élus ; trésors de glorification de la sainte Trinité et d'édification à l'égard du prochain ; trésors de foi plus lumineuse, d'espérance plus vive, de charité plus courageuse et plus affranchie des tyrannies du respect humain ; trésors pour le temps et pour l'éternité, pour l'âme et pour le corps. Oh ! qu'elle est puissante la miséricorde de

Jésus-Hostie ! Comme elle se fait délicieusement sentir aux âmes fidèles ! Laissez-moi vous redire, en terminant, pour votre encouragement et votre consolation, une touchante manifestation de la vertu du Saint-Sacrement.

C'était à Lourdes le 21 août de l'année 1888, lors du pèlerinage national au sanctuaire de l'Immaculée-Conception. Les miracles en faveur des malades se faisaient attendre. Un prêtre conçoit l'idée d'une procession du Saint-Sacrement, à travers les malades, pendant laquelle la multitude implorerait la clémence de Celui qui, aux jours de sa vie mortelle, guérit tant d'infirmités. L'idée est accueillie par l'autorité religieuse.

A quatre heures du soir, le Saint-Sacrement sortait de la basilique, précédé et suivi d'un grand nombre de fidèles qui tenaient un cierge à la main. Après le Salut donné à la Grotte, les invocations commencèrent avec un enthousiasme indescriptible : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et je serai guéri ! Seigneur, sauvez-moi, aidez-moi, ayez pitié de moi ! Seigneur, celui que vous aimez est malade ! Seigneur, ma fille est à l'extrémité, venez, imposez-lui les mains, qu'elle soit sauvée et qu'elle vive ! etc. » Lourdes n'était plus Lourdes. C'était Jérusalem avec ses foules, ses supplications, ses larmes et ses merveilles. Un vent d'enthousiasme divin soufflait sur toutes les têtes. De tous les grabats, de tous les lits, de toutes les voitures où gisaient dans la souffrance tant d'humaines infirmités, s'échappait le cri suppliant de l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! » Or, voici que devant la grotte, au milieu de la foule, au

milieu de l'amour, au milieu de ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé dans les âmes ici-bas, en face du Fils de Dieu bénissant, et aux regards de toute la France, *huit* malades se sont levés, instantanément guéris. Jésus leur avait dit : « Levez-vous, prenez votre lit et marchez ! » Jésus venait une fois de plus de manifester son cœur dans l'Eucharistie ! (1)

Associés de la Confrérie du Saint-Sacrement, soyez fidèles à votre noble mission ! Tous, aimons le Dieu de l'Eucharistie. Que tout ce qui se rattache au mystère de nos autels ait nos plus ardentes sympathies. Autrefois certains chevaliers de l'Eucharistie portaient au cou cette devise : « *Nihil hoc triste recepto*, Avec Jésus-Hostie il n'y a rien de triste ! » Que cette devise soit la nôtre ! En effet, l'Eucharistie est le bonheur sur la terre, elle est la préparation et l'avant-goût des joies du paradis.

Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux.

S. MATHIEU.

(1) Ces faits sont relatés par l'*Univers*, le *Journal de Lourdes*, etc., (août 1888). — Depuis lors, ces merveilles de guérisons opérées par la vertu de Jésus-Hostie se renouvellent chaque année au pied des Roches Massabielle, au sanctuaire préféré de Marie immaculée.

CHAPITRE IV

DE L'ŒUVRE DE LA COMMUNION RÉPARATRICE (1)

Comedite, amici, et bibite et inebriamini, charissimi.

Mangez, ô mes amis, mangez et buvez, enivrez-vous des délices de mon festin.

(Cant., v, 1).

Jésus suivait la voie douloureuse pour aller consommer sur le Golgotha le grand œuvre de la rédemption du monde. Il portait sur ses épaules meurtries par les fouets de la flagellation, l'instrument

(1) *Notice de l'œuvre.* — Fondée à Avignon, en 1854, par le R. P. Victor Drevon, de la Compagnie de Jésus, l'Œuvre de la Communion réparatrice a été, à plusieurs reprises, hautement recommandée par les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII, et enrichie par eux de nombreuses et précieuses indulgences.

Cette Œuvre, dont les membres se recrutent parmi les ecclésiastiques, les religieuses et les fidèles de l'un et l'autre sexe, a pour but de réparer, par la pratique de la *communion fréquente*, les injures faites à Dieu, à l'Église et au Pape, et d'obtenir le maintien de la foi dans tout l'univers et spécialement en France. Elle se divise en section de sept ou trente membres dont chacune a un chef qui porte le nom de *zélateur*. Les associés s'engagent à communier à un jour marqué une fois par semaine, ou une fois par

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

milieu de l'amour, au milieu de ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé dans les âmes ici-bas, en face du Fils de Dieu bénissant, et aux regards de toute la France, *huit* malades se sont levés, instantanément guéris. Jésus leur avait dit : « Levez-vous, prenez votre lit et marchez ! » Jésus venait une fois de plus de manifester son cœur dans l'Eucharistie ! (1)

Associés de la Confrérie du Saint-Sacrement, soyez fidèles à votre noble mission ! Tous, aimons le Dieu de l'Eucharistie. Que tout ce qui se rattache au mystère de nos autels ait nos plus ardentes sympathies. Autrefois certains chevaliers de l'Eucharistie portaient au cou cette devise : « *Nihil hoc triste recepto*, Avec Jésus-Hostie il n'y a rien de triste ! » Que cette devise soit la nôtre ! En effet, l'Eucharistie est le bonheur sur la terre, elle est la préparation et l'avant-goût des joies du paradis.

Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux.

S. MATHIEU.

(1) Ces faits sont relatés par l'*Univers*, le *Journal de Lourdes*, etc., (août 1888). — Depuis lors, ces merveilles de guérisons opérées par la vertu de Jésus-Hostie se renouvellent chaque année au pied des Roches Massabielle, au sanctuaire préféré de Marie immaculée.

CHAPITRE IV

DE L'ŒUVRE DE LA COMMUNION RÉPARATRICE (1)

Comedite, amici, et bibite et inebriamini, charissimi.

Mangez, ô mes amis, mangez et buvez, enivrez-vous des délices de mon festin.

(Cant., v, 1).

Jésus suivait la voie douloureuse pour aller consommer sur le Golgotha le grand œuvre de la rédemption du monde. Il portait sur ses épaules meurtries par les fouets de la flagellation, l'instrument

(1) *Notice de l'œuvre.* — Fondée à Avignon, en 1854, par le R. P. Victor Drevon, de la Compagnie de Jésus, l'Œuvre de la Communion réparatrice a été, à plusieurs reprises, hautement recommandée par les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII, et enrichie par eux de nombreuses et précieuses indulgences.

Cette Œuvre, dont les membres se recrutent parmi les ecclésiastiques, les religieuses et les fidèles de l'un et l'autre sexe, a pour but de réparer, par la pratique de la *communion fréquente*, les injures faites à Dieu, à l'Église et au Pape, et d'obtenir le maintien de la foi dans tout l'univers et spécialement en France. Elle se divise en section de sept ou trente membres dont chacune a un chef qui porte le nom de *zélateur*. Les associés s'engagent à communier à un jour marqué une fois par semaine, ou une fois par

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de son supplice, et son auguste visage était couvert de sueur, de crachats, de sang et de poussière. Une pieuse femme émue de compassion fend la foule, et sans se laisser intimider par les soldats qui entourent le divin Condamné, elle s'approche de lui et avec un tendre respect essuie sa face adorable. En récompense de sa foi, Notre-Seigneur laissa empreints sur le voile de Véronique les traits de son visage. — Jésus, hélas! continue d'une manière mystique sa douloureuse Pas-

mois, selon qu'ils appartiennent à une section de sept ou de trente membres. De plus, autant que possible, ils se réunissent pour une communion générale, le premier vendredi ou le premier dimanche de chaque mois. Il y a indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire pour chaque communion réparatrice, à la condition de visiter dans la journée, entre le lever et le coucher du soleil, une église publique et d'y prier selon les intentions du Souverain Pontife.

Tous les associés, en vue de défendre le Cœur de Jésus dans le Sacrement de son amour, prennent la résolution d'être, dans leurs paroisses et partout où ils pourront se trouver, pleins de zèle pour tout ce qui se rattache à la dévotion envers la sainte Eucharistie : les Processions, le saint Viatique, les Saluts, les Offices devant le Saint-Sacrement exposé, la dévotion des Quarante-Heures, l'assistance au saint Sacrifice de la Messe, la Communion fréquente. Ils s'appliqueront encore, chacun suivant sa position et son état, à inspirer à tous les fidèles, principalement aux enfants, une grande dévotion envers l'auguste Sacrement de l'autel, et à leur rappeler que le Cœur de Jésus est vivant au milieu de nous.

L'Œuvre de la Communion réparatrice a maintenant pour organe l'excellent *Messager du Cœur de Jésus*. Elle a son centre au sanctuaire du Sacré-Cœur, dans le monastère de la Visitation à Paray-le-Monial. C'est là qu'il faut s'adresser pour obtenir des lettres d'affiliation.

L'oraison jaculatoire adoptée par les associés est la suivante : MISÉRICORDE DIVINE INCARNÉE DANS LE CŒUR SACRÉ DE JÉSUS, COUVREZ LE MONDE, RÉPANDEZ-VOUS SUR NOUS ! Pie IX a attaché 100 jours d'indulgences à cette prière.

L'Œuvre a été admirablement bénie de Dieu. Chaque semaine, elle offre au Sacré-Cœur PLUSIEURS CENTAINES DE MILLE de communions réparatrices.

sion à travers les siècles. Aujourd'hui on lui jette à la face l'ordure des plus infâmes blasphèmes ; aujourd'hui, peut-être plus que jamais, le devoir de la réparation s'impose à ses véritables enfants. Grâce à Dieu, il se trouve encore de pieuses Véroniques : ce sont les âmes fidèles dont la charité croît au milieu de la haine des méchants, comme la rose au milieu des épines, et qui s'efforcent de donner au Roi-Jésus des témoignages d'amour d'autant plus empressés qu'il est plus outragé ; ce sont surtout les associés de l'Œuvre de la Communion réparatrice. Certainement un grand nombre de chrétiens prendraient rang dans cette vaillante cohorte, s'ils pesaient sérieusement les deux considérations que nous allons faire, savoir : 1° la réparation est aujourd'hui absolument nécessaire à cause des crimes affreux qui désolent la terre ; 2° la Communion bien faite a une efficacité souveraine pour réparer.

I

A toutes les époques, le genre humain a eu besoin d'expiations, parce qu'à toutes les époques le genre humain a offensé la majesté divine. Mais il semble que jamais la réparation n'a été aussi nécessaire qu'en notre siècle, parce que, aucun siècle n'a été, aussi profondément que le nôtre, marqué du signe prévaricateur. Jamais l'audace dans le crime n'a été aussi universelle, aussi radicale, aussi impudente.

Quel débordement d'erreurs : le rationalisme, le panthéisme, le matérialisme, le positivisme, le scepticisme, l'athéisme ! C'est une infernale éruption des

plus abjects systèmes, c'est un déluge de paradoxes aussi dégradants qu'insensés ! Quelle rage contre Jésus-Christ : on le poursuit avec acharnement dans sa personne, dans son Église, dans son Vicaire, dans ses ministres ; on nie avec impudence sa divinité, son humanité, jusqu'à son existence ; on travaille à l'éliminer, comme un malfaiteur, de toutes les sphères de la vie contemporaine : de la philosophie, de la science, de la littérature, de l'art, de l'économie sociale, de l'éducation, de l'existence des sociétés, des familles et des individus ! Quel déchaînement d'impiété, et que de désordres de toutes sortes ! A toutes les heures du jour et de la nuit, des millions de péchés s'élèvent de la terre vers le ciel comme une sombre vapeur : c'est l'apostasie des nations dans leurs actes officiels ; ce sont les clameurs diaboliques des sociétés secrètes ; c'est la suppresssion presque absolue du culte public ; ce sont les orgies toutes païennes du luxe et de la volupté ; ce sont les scandales à ciel ouvert et les abominations secrètes, et cela non-seulement dans des pays infidèles et hérétiques mais au sein des nations catholiques !...

Mais je n'ai pas dit l'épine la plus douloureuse du Cœur de Jésus. La voulez-vous connaître ? Ce sont les péchés commis contre le Sacrement de son amour, ainsi qu'il l'a révélé à sa fidèle servante, la B. Marguerite-Marie.

Or, jamais peut-être, le grand Sacrement, où Dieu a condensé pour nous tous les trésors de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, n'a été plus méprisé, *filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (1).

(1) Is., I, 2.

Jamais l'Eucharistie n'a été plus dédaignée, plus blasphémée, plus outrageusement profanée. Qu'est, aujourd'hui, Jésus-Hostie pour nos sociétés ? C'est un délaissé dont on ne s'occupe plus ! Il est compté pour rien par nos générations émancipées, dans les grandes questions qui intéressent l'ordre général ; en beaucoup d'endroits il ne lui est plus permis de paraître ostensiblement en public, soit dans les processions de la Fête-Dieu, soit lorsqu'on le porte au malades ; le culte extérieur et social par l'Eucharistie et avec l'Eucharistie s'en va ; une foule innombrable d'esclaves de l'industrie moderne et du commerce sont, forcément ou volontairement, attachés à leurs machines ou à leur comptoir, et ne vont plus à la Messe le dimanche ; les églises sont délaissées, tandis que les maisons de réjouissances mondaines sont remplies ; les sociétés comme telles ont oublié l'Eucharistie, pour elles Jésus-Hostie est le Dieu inconnu, *ignoto Deo !* (1) — Hélas ! il en est à peu près de même des familles. Qu'elles sont rares celles où Jésus est accueilli en ami, et dont il est la joie, le conseil et le soutien ! Qu'elles sont rares celles où le précepte pascal est religieusement, exactement rempli par le père, la mère et les enfants ! Qu'elles sont rares celles où il est appelé avec un pieux empressement au chevet des malades, pour être leur suprême appui et leur fortifiant viatique ! — Si maintenant nous passons aux individus, l'ingratitude pour le DON DE DIEU n'est pas moins navrante ! Hélas ! hélas ! tous les genres d'insultes, tous les modes d'infamies, toutes les formes de haines sont prodiguées à l'Hôte divin de nos autels. Sans parler des langueurs et des

(1) Act., XVII, 23.

nonchalances de la tiédeur, des abstentions prolongées de l'indifférence, il y a les négations outrageantes de l'incrédulité, les blasphèmes horribles de l'impiété, les insultes moqueuses de l'hérésie ; il y a les profanations sacrilèges qui forcent les Tabernacles, dérobent les vases sacrés, répandent à terre avec dédain les saintes hosties, ou les emportent dans les antres ténébreux des sociétés secrètes pour leur faire subir les avanies les plus ignominieuses ; il y a les Judas qui, sous le masque de l'hypocrisie, sacrifiant indignement Dieu à leurs passions, s'approchent du Sauveur pour lui donner le baiser de la trahison, et l'obligent à descendre dans l'infect cloaque de leur immonde conscience !

S'il est vrai que le péché ait une voix qui, en insultant Dieu, provoque ses vengeances, n'avons-nous pas lieu de craindre les plus extrêmes rigueurs ? Ne faut-il pas redouter *la colère de la colombe irritée* (1) dont parle le prophète Jérémie, car, dit Bossuet, « il n'y a rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé ? » Heureusement contre les fléaux mérités par nos crimes, nous avons la protection puissante de la Réparation.

II

Or, parmi toutes les réparations, je distingue spécialement la Communion bien faite : c'est l'hommage le plus agréable à Dieu et le plus capable de désarmer

(1) Jer., xxv, 38.

sa colère. Jésus-Christ lui-même l'a déclaré souvent dans les communications intimes qu'il fit à la B. Marguerite-Marie, en particulier dans la grande apparition de 1675. C'était pendant l'octave du Saint-Sacrement, la Bienheureuse était à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le Tabernacle. Elle venait de recevoir des grâces excessives, lorsque tout à coup Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel. Alors, lui découvrant son divin Cœur : « Voilà, lui dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et en reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Et ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont ces cœurs qui me sont consacrés ! C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur, par une amende honorable, pour les indignités qu'il a reçues. Et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur ceux qui lui rendront cet honneur ou qui lui procureront qu'il lui soit rendu. »

Ainsi, entre tous les crimes qui souillent la terre, Notre-Seigneur signale les péchés contre l'Eucharistie.

Pour ces péchés, il demande une réparation, et celle qu'il indique c'est une Communion réparatrice.

Ne nous étonnons point de cette préférence. La Communion, en effet, a une force toute spéciale pour consoler le Cœur de Jésus de l'abandon et de l'ingratitude des hommes, et pour apaiser le courroux de Dieu en satisfaisant à sa justice.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

I. Et d'abord elle est un dédommagement d'amour, un supplément de fidélité pour Notre-Seigneur; et, à ce titre, elle CONSOLE son divin Cœur. Lorsque dans une famille, dit très justement un pieux prélat (1), il s'est recontré un enfant ingrat, dénaturé, qui afflige la vieillesse de son père, qui fait pleurer sa mère, n'avez-vous jamais vu les autres enfants s'efforcer à l'envi d'adoucir par leur affection et leurs soins empressés les tristesses dont leur frère est la cause ; et, devant ces témoignages réparateurs de la piété filiale, n'avez-vous jamais vu les parents à demi-consolés ? Ne les avez-vous jamais vu s'asseoir plus gais à la table de famille, sourire au milieu de leurs larmes, et, sans oublier l'absence du pauvre prodigue, ce qui est impossible, se reposer du moins avec complaisance sur ces fils dévoués qui leur restent. Heureux enfants de pouvoir ainsi arracher à moitié du cœur de leurs parents l'épine qui les blesse! mais plus heureux le chrétien qui fait religieusement la Communion réparatrice ! Il se souvient des délaissements, de l'indifférence du grand nombre, des blasphèmes des impies, des négations des incrédules, des sacrilèges des Judas, des haines des sectaires, et il redouble de fidélité, et il donne à Jésus le suprême témoignage d'attachement, non-seulement en le louant, en le visitant, en le priant, mais en s'unissant à lui de la manière la plus intime au banquet sacré. Il lui dit, mais avec un accent qui va au Cœur du divin Maître : « O Dieu, on vous méconnaît et moi je vous confesse hautement ; on vous insulte et moi je me prosterne devant vous ; on nie votre divinité et moi je vous proclame au ciel et au Tabernacle

(1) Mgr de Marguerie, évêque d'Autun.

mon Seigneur et mon Dieu (1) ; on se rit de vos mystères sacrés, et moi je veux m'approcher de l'autel, je veux *manger votre chair, boire votre sang, pour avoir la vie en moi* (2) ; on dit que vous n'avez aucune puissance et aucun attrait, et moi je proteste, et je voudrais pouvoir le faire entendre à tous les hommes, que vous êtes le Créateur et le Maître de l'univers, que vous êtes l'infiniment bon, l'infiniment puissant, l'infiniment beau, qu'en vous sont ineffablement réunies toutes les perfections, je crois que vous êtes notre guide, notre consolateur et notre ami ; je crois que c'est vous qui gardez au front de l'enfant et de l'adolescent le pur rayon de l'innocence, que vous inspirez la vaillance à la jeunesse, la constance et la force à l'âge mûr, la sagesse et l'indulgence à la vieillesse ; je crois que les grandes pensées viennent du cœur et que le cœur s'agrandit et se transfigure à votre contact dans l'auguste Sacrement ; je le crois et je vous aime et je veux être à vous à la vie et à la mort ! »

II. D'autre part, la Communion est réparatrice parce qu'elle APAISE EFFICACEMENT LA COLÈRE DE DIEU en satisfaisant à sa justice. Écoutons un récit de la sainte Écriture. David, sacré depuis peu roi d'Israël, évitait la présence de Saül, et, suivi de six cents guerriers, il campait dans un désert de la tribu de Juda. Un jour, pressé par la disette, il envoya demander des vivres à un riche Israélite nommé Nabal, en lui représentant qu'il avait toujours protégé ses troupeaux et ses bergers. Nabal refusa durement avec des propos insultants pour le jeune prince et sa suite. A la nouvelle de

(1) Joan , xx, 28
(2) Joan., vi, 54.

cet affront, David irrité jura de se venger. A la tête de quatre cents hommes armés, il marche vers la maison de Nabal, décidé à ne rien épargner de tout ce qui appartenait à cet ingrat. Mais Nabal, heureusement, avait une femme nommée Abigaïl, aussi sage et aussi douce qu'il était imprudent et emporté. Informée de la faute de son mari, en prévoyant les funestes conséquences, elle résolut de les prévenir en fléchissant la colère de David. Elle prend avec elle des vivres en abondance et va au-devant du prince offensé. Dès qu'elle l'aperçoit, elle descend de sa monture et s'étant prosternée à ses pieds : « Seigneur, lui dit-elle, faites retomber sur moi l'injure que vous allez punir ; mais, je vous en prie, écoutez ce que j'ai à vous dire. » Alors elle excuse, comme elle peut, son mari plus insensé que méchant ; elle supplie David d'agréer son offrande, de lui pardonner cette offense qu'elle prend sur elle, de considérer que cet acte de clémence attirera sur lui les bénédictions de Dieu ; elle le conjure de ne point souiller le commencement de son règne par une violence dont il se repentirait toute sa vie. Le prince, charmé de la sagesse de cette femme, oublia son grief, pardonna à Nabal et dit à Abigaïl en la congédiant : « Béni soit le Seigneur qui vous a envoyée ; bénie soit votre parole, et soyez vous-même bénie de m'avoir empêché de me venger en versant le sang ! (1) » — Ainsi Abigaïl triompha de la colère de David par des présents, par des actes de soumission, par des paroles persuasives et par le charme des vertus qui brillaient en elle.

Je retrouve dans la Communion réparatrice les mêmes éléments de victorieuse expiation.

(1) I Reg., xxv.

Le chrétien réparateur apaise la colère de Dieu en assistant à l'immolation de la victime sainte, avant de la manger spirituellement, et en offrant au ciel, par les mains du prêtre, les abaissements et les mérites infinis du Sauveur du monde. — Il apaise la colère de Dieu en apportant à l'autel une conscience aussi immaculée que possible, pour réparer les crimes de la terre. — Il apaise la colère de Dieu par ses parfaites dispositions d'esprit et de cœur en mangeant le pain des anges. Afin d'expier les froideurs, les blasphèmes, les haines et les sacrilèges, il redouble de foi, d'espérance et d'amour. Tout enflammé de dévotion, il s'écrie avec Marthe : *Seigneur, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde* (1) ; avec S. Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle* (2) ; avec S. Jean : *Nous croyons à la charité de Dieu !* (3) *Aimons-le donc puisqu'il nous a aimés le premier* (4) ; avec S. Bernard : *Le Fils de Dieu souffre et pleure. Ah ! je compatirai et je mêlerai mes larmes à ses larmes.* Et comme Magdeleine : *Il obtient la rémission de beaucoup de péchés, parce qu'il aime beaucoup* (5). Mais surtout après la Communion, le chrétien réparateur apaise la colère de Dieu par des actes d'une valeur indicible. Il possède en son cœur Jésus et Jésus avec tous ses mérites ! Ils sont pour ainsi dire sa propriété et il peut en user à son gré. En les offrant à Dieu, il peut donc se prévaloir d'une sainte audace et s'écrier : « Seigneur, mes prières

(1) Joan., xi, 27.
(2) Joan., vi, 69.
(3) I Joan , iv, 16.
(4) I Joan., iv, 19.
(5) Luc., vii, 47.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ne sont rien, mais les prières de Jésus sont souverainement dignes d'être écoutées par vous ; elles sont à moi, je vous les offre ; pardonnez à votre peuple en considération des supplications si parfaites de Jésus ! Mes expiations, mes satisfactions, mes pénitences ne méritent pas même un regard de vous, mais les pénitences, les satisfactions, les expiations, les souffrances et la mort de Jésus ont une valeur infinie, je vous les offre, à cause d'elles pardonnez aux coupables ! *Respice in faciem Christi !* » Ajoutons qu'immédiatement après la Communion, nos actes sont en quelque sorte *théandriques*, comme s'expriment les théologiens, à cause de l'union intime qui existe alors entre notre âme et Jésus : nous gémissons et Jésus gémit avec nous, nous prions et Jésus prie avec nous, nous demandons grâce et Jésus demande grâce avec nous ! Que de ressources satisfactoires dans la Communion réparatrice !

Un jour, sainte Gertrude, pendant la Messe, au moment où le prêtre faisait l'oblation de l'hostie, se sentit pressée d'un grand désir de trouver quelque chose qui ne fût pas indigne de Dieu le Père et qu'elle pût consacrer à sa gloire. Jésus lui dit alors : « Si tu te prépares à recevoir aujourd'hui l'Eucharistie, tu jouiras de ma douce présence, et fondant comme la cire aux ardeurs de ma divinité, tu t'écouleras en moi ; il se formera ainsi comme un ambre précieux que tu pourras offrir à mon Père pour sa gloire éternelle. » Délicieuse et féconde parole ! Admirable formule de la Communion réparatrice ! Oh ! par la grâce du seul vrai Réparateur, en union et par le mérite duquel seul nous pouvons efficacement réparer, comprenons-la ! Communions souvent dans cet esprit. Et puisque l'union multiplie comme à l'infini la puissance des efforts individuels, enrôlons-nous dans la sainte Association de la Communion réparatrice. Par là nous travaillerons à la gloire de Dieu et au bien de nos frères, car, comme le disait Pie IX, LA RÉPARATION EST UNE ŒUVRE DESTINÉE À SAUVER LA SOCIÉTÉ. Sachons-le bien, si nous pleurons ici-bas avec Jésus, il nous consolera magnifiquement là-haut dans les ineffables délices de son éternel paradis (1).

La Communion réparatrice est la fleur la plus suave de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Mgr BOUANGE.

(1) D'après la savante revue, le *Règne de Jésus-Christ*, publiée par une Société d'écrivains et d'artistes, sous la direction de M. le baron Alexis de Sarachaga, de Paray-le-Monial, voici la statistique de la *Communion réparatrice* à la mort de son fondateur, en 1880 :

De 1851 à 1860	moyenne de	5.000	communions par jour	10.950.000
De 1860 à 1870	—	15.000	—	54.750.000
De 1870 à 1875	—	35.000	—	63.875.000
De 1875 à 1878	—	45.000	—	49.275.000
De 1868 à 1880	—	55.000	—	40.150.000
Total pour le centre de Paray-le-Monial,				219.000.000
Si l'on ajoute un tiers de cette somme, de l'*Apostolat de la Prière*, pendant le même temps pour le centre de Toulouse,				70.000.000
On a obtenu en tout,				289.000.000

CHAPITRE V

L'ŒUVRE DE LA PREMIÈRE COMMUNION (1)

Accipe puerum istum et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam.

Recevez cet enfant, élevez-le pour moi et je vous donnerai votre récompense.

(Exode II, 9).

L'histoire du christianisme nous l'a appris : de temps à autre, il semble qu'un rayon d'en haut tombe sur quelqu'une des plus belles créatures de Dieu dans l'ordre de la grâce, et s'y arrête ; et ce

(1) L'Œuvre de la première Communion et des Catéchistes volontaires est de date relativement récente. Elle a été fondée par M. le chanoine Pitoye, curé de Vicq au diocèse de Langres, en 1889. Son but est de prier et de faire prier, pour les enfants de la première Communion, afin de leur obtenir la grâce de la bien faire. Tous les enfants qui fréquentent le grand ou le petit Catéchisme peuvent faire partie de l'Association. Pour les faire jouir des avantages qui y sont attachés, il est néceseaire de les faire inscrire sur le registre de l'Œuvre. Les enfants associés reçoivent un cachet d'admission et un petit manuel ; en retour, ils font, selon leurs moyens, une légère offrande. La seule obligation des enfants

point, ainsi illuminé, attire à lui tous les cœurs des chrétiens, tant est vive et soudaine la lumière céleste qui le fait ressortir. Alors éclate un transport extraordinaire, un besoin de confiance, un surcroît d'attention soit envers un saint, soit envers quelqu'un des mystères se rapportant à Notre-Seigneur ou à sa divine Mère. Comment et pourquoi toutes les âmes vivant de la vie de la grâce subissent le même ébranlement intérieur et cèdent à la même impulsion : la réponse est écrite dans l'article du symbole où nous exprimons notre croyance au Saint-Esprit, maître des cœurs et principe de leur vie : *Et in Spiritum sanctum Dominum et vivificantem.* Et comme ces phénomènes spirituels se développent avec plus d'intensité à certaines époques, parce qu'ils ont une corrélation avec les faits extérieurs, avec les besoins et les souffrances des temps, l'Église elle-même, après les avoir mûrement examinés, s'en empare et s'en sert comme d'instrument pour son œuvre de gouvernement et de sanctification.

Ces observations d'un des plus doctes théologiens de notre époque ont leur pleine et entière application dans la dévotion au Très Saint-Sacrement en notre siècle.

associés est de réciter aussi souvent que possible la *prière d'union*. L'Œuvre fait célébrer tous les jours, et à tour de rôle dans les paroisses affiliées, une Messe pour les enfants associés et pour les défunts recommandés à leurs prières. Les enfants gagnent une indulgence plénière le jour de leur première Communion, et une autre également plénière, le jour où ils la renouvellent. Ils bénéficient en outre des prières des prêtres associés qui récitent chaque jour l'heure de *Tierce* à leur intention, et de celles des Catéchistes volontaires. Les Catéchistes volontaires s'engagent à faire une demi-heure de catéchisme par semaine. Cette Œuvre a été approuvée par S. S. Léon XIII.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Il faut bien l'avouer, malgré de brillantes et trompeuses apparences, la société contemporaine est bien malade. Dévorée par le matérialisme, elle se meurt d'impiété. Sous peine de périr, il faut qu'elle accepte le souverain remède, il faut qu'elle revienne à Dieu.

Voilà pourquoi, en ce siècle, la piété chrétienne s'est tournée, avec un zèle plein d'ardeur et de confiance, vers l'Eucharistie où la divinité nous est présente d'une manière plus sensible et plus aimante.

De là sont nées une foule d'œuvres eucharistiques ayant pour but de faire rentrer Dieu dans le cœur des individus, au foyer des familles et jusque dans les conseils des nations, afin d'inoculer partout la foi, la grâce, les principes féconds de la vraie civilisation.

L'une des plus belles et des plus salutaires est assurément l' « Œuvre de la première Communion et des Catéchistes volontaires ». Sous quelque aspect que nous la considérions, elle est digne de toute l'estime et du plus sympathique accueil des cœurs chrétiens.

I

Elle se recommande d'abord par ceux en faveur de qui elle s'intéresse.

Nous l'avons déjà remarqué, il est une chose qui excite l'étonnnement le plus délicieux quand on médite le livre divin de l'Évangile, c'est la prédilection pleine de tendresse que Jésus a toujours manifestée pour l'enfance.

Lui, Fils éternel du Père éternel, lui le Tout-Puissant, lui l'Admirable, lui le Dieu fort, il a voulu être annoncé, longtemps à l'avance, comme devant apparaître dans la petitesse et la faiblesse de l'enfance, *Parvulus natus est nobis!* (1) Et en effet, en prenant les livrées de notre mortalité, il s'est fait petit enfant, il a passé par tous les degrés de l'enfance, il a voulu être l'Enfant Jésus, *Invenietis infantem!* (2)

Pendant sa vie publique, son bonheur était de se voir environné d'une gracieuse couronne d'enfants. Les mères le savaient bien : aussi avec quel empressement elles lui amenaient leurs chers petits ! Et le Dieu Sauveur les accueillait avec amour, et il les embrassait, et il imposait sur leurs têtes candides ses mains miséricordieuses, pour appeler sur eux les plus abondantes bénédictions du ciel.

Aux actes il a joint les paroles, et quelles paroles !

Les paroles qui sont l'éternelle gloire et la plus puissante sauvegarde de l'enfance ?

Parole d'*amour*. Un jour les apôtres, qui n'avaient pas encore l'esprit de Jésus, voyant arriver auprès de leur Maître une troupe de jeunes enfants, se mirent à les repousser avec dureté. Jésus s'en indigne : « Laissez, dit-il, laissez ces petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

Parole de *glorification*. Il voit en eux le modèle des prédestinés, à cause de leur innocence, de leur humilité, de leur détachement, de leur simplicité et de leur cœur aimant. « En vérité, dit-il à ses apôtres, si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Prenez garde, ajoute-t-il, de dédaigner ces petits ; car je vous dis que

(1) Is., IX, 6.
(2) Luc., II, 12.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » C'est-à-dire, comme l'explique un docte commentateur, qu'en même temps qu'ils contemplent Dieu face à face et dans sa propre lumière, ils le retrouvent encore dans l'âme si pure de ces enfants, où son image se reflète comme dans un miroir fidèle. Et encore : « Quiconque reçoit un petit enfant, comme celui-ci qui est au milieu de vous, en mon nom, me reçoit ; et qui m'accueille reçoit non pas moi, mais celui qui m'a envoyé. » Quel honneur ! Notre-Seigneur se substitue aux enfants, il veut qu'on ait pour eux les mêmes égards que pour Dieu lui-même !

Parole de *protection*. Elles sont rares, certes, les malédictions de Jésus, la miséricorde incarnée ! Or il en réserve une des plus terribles à ceux qui font l'œuvre de Satan à l'égard de l'enfance, qui sont pour elle une pierre d'achoppement, et qui travaillent plus ou moins consciemment à la perdre et à la corrompre. « Si quelqu'un, dit-il, vient à scandaliser un seul de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer ! » (1)

Quoi de plus ? Aux derniers jours de sa vie, avant de subir les ignominieuses tortures de sa Passion, Jésus veut un dédommagement d'honneur, et ce sont spécialement les hommages des enfants qu'il recherche. Et quand ses ennemis, piqués d'une lâche jalousie, s'écrient : « Entendez-vous ce qu'ils disent ? » « Oui, répond le Maître. N'avez-vous pas lu ce qui est écrit : C'est de la bouche des petits enfants et de ceux qui

(1) Matth., xviii.

sont à la mamelle que vous avez tiré une louange parfaite. » (1)

Cela est donc vrai : Jésus aime les enfants avec une sorte de divine passion. Ce sont ses préférés, ses privilégiés ; c'est la portion choisie de son troupeau ! Et en conséquence rien ne peut lui être plus agréable que la sollicitude et le dévouement qu'on peut leur témoigner.

Or, l' « Œuvre de la première Communion » est essentiellement dévouée aux enfants : c'est là sa première gloire.

II

Et le bienfait qu'elle prétend leur procurer est le plus enviable, le plus important, le plus décisif : c'est le bienfait d'une bonne première Communion.

La première Communion ! nous l'avons dit ailleurs avec détail (2), est le bonheur le plus suave de la vie. Le jour, où pour la première fois nous nous approchons de la Table sainte, est celui qui est le plus heureux de notre existence, sans mélange d'aucune tristesse, d'aucune amertume, d'aucune inquiétude. C'est un jour du ciel passé sur la terre. — C'est le jour qui laisse dans l'âme les impressions les plus délicieuses et les plus profondes, et auquel on peut appliquer la parole des saints Livres : « Il sera comme un monument dans votre vie et vous lui vouerez un culte éternel. » (3) Tout le

(1) Matth., xxi, 16.
(2) Livre III, chapitre xvi.
(3) Exod., xii, 14.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

monde connaît ce trait de la vie du plus grand homme des temps modernes. Napoléon Ier, entouré de ses aides de camp, traversait l'Italie, quand il rencontra un prêtre vénérable dont le visage fixa son attention. Il s'arrête, descend de cheval, serre la main au ministre de Dieu, l'embrasse avec effusion et, au milieu de l'étonnement de son entourage, il lui dit avec émotion : « Je n'ai point oublié que c'est à vos sages leçons et à vos vertueux exemples que je dois la haute fortune où je suis arrivé ; sans la religion, il n'y a pas de bonheur, il n'y a pas d'avenir ! » L'illustre guerrier au milieu du tumulte des camps, malgré les fascinations de la gloire et le bruit des batailles, n'avait pas oublié sa première Communion. En effet, c'est l'acte dont le souvenir est le plus durable. — C'est aussi celui dont l'influence sur la vie est la plus décisive. C'est ici surtout qu'il faut dire : « Qu'on sera jusqu'à la fin de sa vie ce qu'on aura été dans sa jeunesse. (1) » A la première Communion Jésus prend possession des âmes. Il ne s'en ira pas définitivement, quand même ou voudrait, sous la pression des passions, l'éloigner. Il reste frappant à la porte du cœur, *ego sto ad ostium et pulso* (2) ; et il finit par rentrer. La bonne première Communion est un gage de persévérance finale !

Mais qu'il est difficile aujourd'hui pour les enfants de faire saintement cette grave démarche qui doit décider de leur avenir éternel !

« Pauvres enfants, s'écriait un illustre savant du quinzième siècle, que je suis touché de votre sort ! Que d'écueils vous environnent de toutes parts ! Dans un

(1) Prov., xxii, 6.
(2) Apoc., iii, 20.

âge où l'on est susceptible de toutes sortes d'impressions, et surtout de celles qui favorisent la nature corrompue, que rencontrez-vous autour de vous ? Souvent de mauvaises compagnies dans d'autres enfants déjà gâtés qui vous infectent de leur poison ! Que voyez-vous, qu'entendez-vous parmi les hommes d'un âge mûr, dont les leçons devraient vous servir de guide ? Combien de fausses maximes ! Combien de mauvais exemples ! Que deviendrez-vous ? Vous avez un besoin pressant de quelqu'un qui vous nourrisse de la divine parole, et qui se hâte d'opposer une digue au torrent d'iniquités qui va vous engloutir. »

Ces paroles du chancelier Gerson ont aujourd'hui plus d'actualité que jamais.

Les enfants ont plus de difficultés qu'en aucun temps pour se préparer à la plus grande action de leur vie ! Que de difficultés pour se former aux leçons de la doctrine chrétienne ! Que de difficultés pour triompher des mauvais exemples qui les enveloppent comme une atmosphère délétère, mortelle pour la vertu !

L'« Œuvre de la première Communion » y pourvoit et leur vient admirablement en aide en leur procurant, par les moyens les plus efficaces, la préparation de l'esprit et du cœur.

III

Pour s'approcher dignement, à l'aurore de la vie, du banquet sacré, il faut être pur, saint, orné des dons de la grâce.

Mais quelle grâce abondante cette Œuvre bénie attire sur les enfants ? C'est la prière qui appelle les dons

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

célestes, et je vois dans l' « Œuvre de la première Communion » une puissante organisation de la prière, qui doit être nécessairement victorieuse du cœur de Dieu, pour obtenir un bienfait que sa bonté désire pardessus tout communiquer.

Je n'ai pas eu, Messieurs, disait le fondateur de cette Œuvre au Congrès catholique de Lille en 1890, à trouver le secret d'obtenir partout ces dispositions intimes qui deviennent nécessaires dès qu'on veut approcher de Jésus-Christ et s'asseoir à sa table. La bonne Providence qui aime à se servir de petits moyens pour produire de grands effets, l'a en quelque sorte révélé, ce secret, à un enfant de dix ans.

Voici dans quelles circonstances. Un jour, j'expliquais aux enfants du Catéchisme la puissance de la prière en commun, et je leur commentais cette parole évangélique : « Si deux ou plusieurs s'unissent en mon nom pour prier, je les exaucerai toujours. »

Tout à coup, un enfant se lève et comme inspiré d'en haut :

« Ah ! s'écria-t-il, je vois maintenant que c'est bien facile de faire une bonne première Communion. Faites-nous une petite prière, et nous la dirons tous ensemble pour demander à Dieu cette grâce si précieuse. Dieu ne pourra pas nous la refuser, puisqu'il vient de nous donner sa parole qu'il exaucerait toujours ceux qui s'uniraient pour le prier. »

Il était difficile de résister à un pareil vœu.

Encore tout ému de cette parole d'enfant, je composai la petite prière qui m'était demandée, et ils la récitèrent chaque jour si pieusement que je ne pus jamais l'entendre sans en être attendri jusqu'aux larmes.

Permettez-moi, Messieurs, de vous la citer ; elle fera revivre dans vos âmes un souvenir toujours aimé

et toujours rempli de saintes et fécondes inspirations.

Voici cette prière :

Seigneur Jésus, vous qui pardonnez toujours à ceux qui se repentent sincèrement de vous avoir offensé, accordez à tous les enfants qui se préparent à la première Communion, et qui s'unissent pour vous la demander, la grâce d'une vraie et profonde douleur de tous leurs péchés avec une extrême horreur du mal et un tendre amour pour vous, afin qu'étant purifiés de toutes souillures et revêtus d'innocence, ils vous reçoivent pour la première fois dans un cœur agréable à vos yeux.

Or, la parole de l'Évangile se vérifia pour ces préférés du Sauveur au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Leur première Communion fut bien un jour du ciel sur la terre, et leur persévérance ne s'est jamais démentie.

Je crus en les voyant si pieux et si saintement préparés que Notre-Seigneur avait révélé à cet enfant le secret des bonnes premières Communions, non-seulement pour ma paroisse, mais pour la France et le monde entier, et sur le conseil de plusieurs illustres et vénérés prélats, j'établis l'Association qui, en moins d'un an, enrôla près de mille enfants.

Et maintenant, Messieurs, ils sont plus de dix mille, et Notre-Seigneur a dit : Si seulement deux ou trois !...

Ils sont plus de dix mille, et ce sont des enfants qui prient, c'est-à-dire, n'en soyons point jaloux, ceux que Jésus-Christ a toujours préférés.

Ils sont plus de dix mille, et ce qu'ils réclament, c'est ce que Jésus-Christ lui-même désire le plus ardemment, à savoir la pureté de leur âme.

Ils sont plus de dix mille, et leur prière monte de tous les coins de la France comme une puissance irré-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sistible, forçant Dieu à les confondre tous dans les abîmes de sa tendresse et la profusion de ses grâces.

Ils sont plus de dix mille, et ils prient les uns pour les autres, et la prière des fervents vient au secours de celle des moins disposés.

Aujourd'hui ce chiffre est décuplé.

Quelle force, et comment Dieu pourrait-il y résister?

Ajoutez à cela la prière des Catéchistes volontaires qui récitent chaque jour une dizaine de chapelet pour leurs chers protégés ;

La prière liturgique de Tierce dite à cette intention, chaque jour, par les prêtres des paroisses agrégées :

La prière liturgique par excellence, le saint sacrifice de la Messe, offert chaque jour, pour les mêmes intentions.

Comment, à la faveur de tant et si efficaces supplications, les cœurs des premiers communiants ne seraient-ils pas bien préparés ?

Quant à la préparation de l'esprit, à l'instruction religieuse, elle est puissamment aidée par les *Catéchistes volontaires*, dont je viens de prononcer le nom, lesquels s'engagent, en effet, de faire, au moins, une demi-heure de catéchisme par semaine aux enfants. Instruire les enfants des vérités de la religion, peut-on trouver une œuvre de zèle plus belle que celle-là ? C'est une occupation magnifique et très salutaire. C'est une splendide aumône, un acte de charité très méritoire. C'est un remède bien approprié aux besoins de notre temps, où les âmes languissent parce que le pain de la vérité leur manque. C'est un principe de bénédiction et de précieuses récompenses.

Estimons donc cette belle « Œuvre de la première Communion ». Donnons-lui notre sympathique concours.

Souvenons-nous qu'en sanctifiant l'enfance par la bonne première Communion, nous sanctifions la vie tout entière, et nous travaillons efficacement à la régénération de la société.

Souvenons-nous que le désir le plus ardent de la sainte Église est que les enfants apportent au saint autel une préparation parfaite, au jour de leur première Communion (1).

Souvenons-nous que, au jugement du pape Clément XIII, « entre toutes les Œuvres nécessaires à l'Église, celle des Catéchismes est la première. »

Souvenons-nous que ceux qui « auront instruit leurs frères dans la science de la sagesse brilleront comme des astres lumineux dans les éternités sans fin (2). »

Les enfants sont les délices de Dieu.

Dom Bosco.

(1) Réponse de Léon XIII au comte de Viterbe pour la reconstruction de l'église de Viterbe, en souvenir de la première Communion de Sa Sainteté faite en cette église le 21 juin 1821.

(2) Dan., XII, 3.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI

DE L'ŒUVRE DES TABERNACLES (1)

COMBIEN IL IMPORTE D'Y PRENDRE PART

Statuemus super nos præcepta, ut demus per annum ad opus domus Dei nostri, ad panes propositionis et ad sacrificium sempiternum.

Nous souscrirons au Seigneur et nous prendrons l'engagement de lui offrir chaque année un don généreux pour relever l'honneur de la maison sainte, glorifier le Pain sacré qu'il nous y prépare, et ne pas laisser défaillir le Sacrifice éternel.

(Neh., x, 32 et 33).

Nous lisons dans les annales du Tyrol qu'un pauvre village ayant bien mérité de son souverain, l'empereur d'Autriche, pour témoigner aux habitants sa reconnaissance, leur fit demander ce qui

(1) L'Association de l'Œuvre des Tabernacles a été fondée à Paris, en 1846, par Mgr de la Bouillerie, alors vicaire général. Le

pourrait leur être agréable. Et les braves et pieux Tyroliens, s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'à leur Dieu et à leur église, demandèrent à l'empereur qu'il voulût bien pourvoir à perpétuité à l'entretien d'une lampe devant le Tabernacle de leur modeste église. Quelle foi simple et généreuse ! Comme ces bons villageois étaient profondément pénétrés de l'esprit chrétien ! Comme ils comprenaient bien l'importance du culte extérieur et le devoir d'y concourir ! Sans le savoir, ils travaillaient à l'Œuvre des Tabernacles, dont nous allons dire la nécessité et l'excellence.

I

Certes, dirons-nous avec un célèbre Prélat (1), l'Église n'a jamais rougi de sa pauvreté, et, si elle voyait dans tous les cœurs les vertus qui leur manquent, elle se trouverait assez riche ! Un peu de pain, un peu de vin lui suffisent pour offrir jusqu'à la fin des siècles le

but de cette Œuvre est de venir en aide aux églises pauvres. Elle a pour ressources : 1° les cotisations des associés, 2° les aumônes des fidèles, soit en espèce, soit en nature, telles que : argenterie et bijouterie, anciennes robes et étoffes de soie quelconques, morceaux de toile, mousseline blanche, fleurs artificielles, vases, chandeliers, enfin tous les objets pouvant servir au culte ; 3° surtout le travail des Dames qui s'occupent à confectionner le linge et les ornements, soit dans les ouvroirs où elles se réunissent, soit en leur particulier. Le Supérieur de l'Archiconfrérie est Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Paris qui nomme un Directeur ecclésiastique. Beaucoup de diocèses sont affiliés à l'Œuvre de Paris. Mais il y en a d'autres où l'Œuvre a son autonomie et sa vie propre. *(Le Très Saint-Sacrement*, 1re année, p. 70).

(1) Mgr Dupanloup, *Discours en faveur des églises pauvres de campagne.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sacrifice le plus riche qui fut jamais. Dans des temps plus pauvres et meilleurs que les nôtres, une croix de bois, des calices de verre et des prêtres d'or lui suffisaient pour sauver le monde. Ah ! la foi était sincère alors, et la parole évangélique ne mourait pas tristement sur les lèvres des prédicateurs stériles ! Les martyrs étaient là qui réveillaient dans les âmes la croyance aux mystères divins ; on était pauvre et on enrichissait le monde entier des trésors célestes.

Mais, si l'Église ne rougit pas de sa pauvreté, nous devons, nous chrétiens, en rougir.

Rien ne peut donner une idée de l'état dans lequel se trouve l'Eucharistie en beaucoup d'églises de campagne ! Que de temples en ruines et dépouillés de tout ! Quel dénûment, quelle pauvreté déplorable ! La lampe du Sanctuaire est éteinte en bien des endroits, faute d'une médiocre aumône avaricieusement refusée ! Que de pages déchirées, flétries, lacérées dans les livres mêmes qui servent à l'autel et au saint Sacrifice, et qui devraient toujours être, sinon riches et magnifiques, décents, au moins, et convenables ! Dans quel état sont les prétendus ornements dont on se sert pour offrir tous les jours le saint Sacrifice de la Messe et dont les serviteurs de la maison des riches ne voudraient pas pour leurs vêtements les plus communs ! Les protestants, qui ne croient pas à l'adorable Eucharistie, mais qui savent que nous y croyons, sont stupéfaits, en considérant ces autels déshonorés, ces sanctuaires abjects, ces vieilles murailles noircies ou verdâtres, ces tables de communion tombant de vétusté, ces sacristies d'une humidité malsaine, ces saints ciboires, ces calices ternis ou livides, ces ostensoirs, ces vases sacrés destinés à porter l'Extrême-Onction et le saint Viatique aux malades, d'une médiocrité révoltante ! C'est là, pour le bon

chrétien, une profonde et continuelle douleur, comme disait autrefois saint Paul, *continuus cordi dolor*. Et, comment en serait-il autrement ! Il n'est pas nécessaire d'avoir un cœur sacerdotal, il suffit d'avoir un cœur chrétien pour être ému, pour s'écrier comme ce vaillant serviteur de Dieu : « Pourquoi suis-je né pour pleurer l'humiliation de mon peuple ? (1) » quand on voit ces sanctuaires désolés, *sanctificationem desertam*, ces temples délaissés, ces autels profanés, *altare profanatum*, ces ornements usés, ces portiques délabrés, *portas exustas*, et tout ce qui sert au culte et à l'honneur de Dieu, déshonoré !

On orne ses demeures, ces tentes dressées dans le désert de cette vie pour y abriter notre pèlerinage. C'est bien : il n'est pas défendu de se préparer un lieu plus ou moins agréable pour y prendre quelques heures de repos au milieu des travaux, des préoccupations et des peines qu'apporte avec lui chacun des jours de cette triste vie. Mais conviendrait-il de se bien loger, d'avoir des palais magnifiques et de laisser le Roi du ciel, qui veut bien se faire le « Dieu avec nous », habiter une maison délabrée ? On orne les berceaux des jeunes enfants ; et on a raison, car l'enfant c'est l'innocence, c'est la joie et l'espérance au sein de la famille. Mais conviendrait-il de laisser dans un froid dénûment l'autel, berceau mystique où naît chaque jour l'Enfant Eucharistique ? On embellit la tombe des parents ; rien de mieux, car c'est la couche où ils attendent le réveil de la bienheureuse éternité. Mais conviendrait-il de ne rien faire pour honorer les *funérailles quotidiennes*

(1) Ut quid natus sum videre contritionem populi mei (I Mach., II, 7).

du Sauveur (c'est ainsi que saint Ambroise appelle la Messe), et le tombeau Eucharistique, je veux dire l'autel qui, comme l'enseignent les docteurs, est à la fois la Crèche de Bethléem et le Sépulcre du Calvaire! Notre corps lui-même, cette enveloppe grossière de notre âme, ce corps destiné à être la proie de la mort, on ne croit jamais avoir assez fait pour l'orner. On le charge de diamants, on l'enveloppe de riches étoffes, on le pare des ornements les plus précieux. Conviendrait-il de ne rien trouver à offrir pour revêtir le corps de Notre-Seigneur, par des Tabernacles, des ciboires, des vases sacrés dignes de lui? Conviendrait-il de n'avoir rien à donner afin que le célébrant, le représentant de Jésus-Christ, ait pour les augustes cérémonies du culte des vêtements en rapport avec la majesté de Dieu et du peuple chrétien?

Il suffit d'avoir un peu de cœur pour convenir qu'il est *nécessaire* de contribuer à l'Œuvre des Tabernacles. J'ajoute que cela est extrêmement *honorable*.

II

L'Œuvre des Tabernacles est très noble dans son origine. Celle qui l'a inaugurée, c'est la très Sainte Vierge qui, aux jours de sa vie mortelle, préparait à Notre-Seigneur les langes, et, plus tard, les vêtements et la robe sans couture qui couvraient son corps adorable. Celles qui ont continué cette Œuvre sainte, ce sont les pieuses femmes qui portèrent au sépulcre du divin Crucifié des aromates, pour embaumer son corps sacré qui ne devait pas tarder à se lever plein de vie.

L'Œuvre des Tabernacles est noble dans son objet.

De quoi s'agit-il? Il s'agit de fournir, non pas à un homme, non pas à un ange, non pas même à l'auguste Marie, mais à Jésus-Christ lui-même, au Verbe incarné, à notre Dieu, un asile moins indigne de lui; il s'agit de rehausser les divins mystères de sa vie et de sa mort qu'il renouvelle tous les jours au milieu de nous; il s'agit de venir en aide par nos aumônes et par notre travail à notre Rédempteur. L'Œuvre de la Propagation de la Foi est belle: elle a pour objet de répandre dans l'univers la parole de Jésus-Christ. L'Œuvre de la Sainte-Enfance est belle: elle a pour objet de communiquer à de petits enfants abandonnés les fruits de la Passion de Jésus-Christ. L'Œuvre des Écoles est belle: elle a pour objet de donner aux pauvres l'enseignement de Jésus-Christ. L'Œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul est belle: elle a pour objet de servir les pauvres, les amis de Jésus-Christ. L'Œuvre des Tabernacles a souci non-seulement de la parole, de la grâce, des amis de Jésus-Christ, mais de *Jésus-Christ lui-même, en personne!* S'il vous avait été donné, femmes et vierges chrétiennes (1), s'écriait un orateur catholique, de visiter l'Enfant-Dieu nouveau-né dans la Crèche de Bethléem, et s'il vous avait été permis de l'entourer de langes, ouvrages de vos mains; si vous aviez pu travailler à ces saints vêtements qui le recouvraient pendant son séjour sur la terre; s'il vous avait été possible, alors qu'il s'avançait vers le Golgotha, de lui présenter au passage un suaire pour essuyer sa sainte face couverte d'une sueur sanglante; si vous aviez pu travailler à la confection de ce

(1) Le chanoine Himioben, à la réunion générale des Associations catholiques d'Allemagne, tenue à Cologne en 1858.

linceul qui enveloppa son corps sacré dans le tombeau ; avec quel amour ardent ne l'auriez-vous pas fait ? Mais le Seigneur n'est-il pas aujourd'hui dans la Crèche, sur nos autels ? Aujourd'hui encore le linceul ne recouvre-t-il pas son Corps sacré dans le Tabernacle ? Maintenant encore ne passe-t-il pas à côté de nous faisant le bien et bénissant son peuple, dans les processions ? O vous qui ne recevez pas même un parent ou un ami, sans orner avec une activité louable la maison et les appartements où votre hôte séjournera, je vous le demande, est-il convenable d'exclure Dieu de cette générosité, Dieu qui, dans son amour infini, a voulu demeurer dans nos temples depuis tant de siècles, Dieu qui ne dédaigne pas de reposer sur notre langue quand nous avons le bonheur de communier ?

Se peut-il une Œuvre plus digne, plus magnifique, plus honorable ? Qu'elle nous soit donc particulièrement chère, d'autant plus qu'elle nous procurera de grands avantages. Elle répare les fautes de vanité ; elle préserve de l'oisiveté et du *temps long ;* elle nous prépare un excellent jugement. C'est Notre-Seigneur qui l'a dit : *Ce que vous faites au dernier de vos frères, c'est à moi-même que vous le faites. Celui qui donnera à un pauvre, ne serait-ce qu'un verre d'eau froide, ne perdra pas sa récompense !* (1) Mais venir en aide à Jésus-Christ lui-même, n'est-ce pas un acte plus excellent que de secourir seulement son image ? Si notre Sauveur doit avoir, au dernier jour, des paroles si flatteuses pour les personnes généreuses qui auront pratiqué la charité à l'égard des indigents, que ne dira-t-il pas à ceux qui, à la lettre, l'auront *re-*

(1) Matth., x, 42.

vêtu et lui auront *donné l'hospitalité ?* Donc, ayons à cœur la beauté des églises et l'éclat du culte extérieur, *Domine, dilexi decorem domus tuæ !*

Un jour une pauvre femme vint apporter cent francs à Monseigneur Mermillod en lui disant : « C'est là le fruit de mes économies ; je les gardais pour me faire enterrer et faire dire quelques Messes pour mon âme. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous les donner. On fera de mon corps ce que l'on voudra après ma mort. Quant aux prières... eh bien ! LES PIERRES DE VOTRE ÉGLISE PRIERONT TOUJOURS POUR MOI ! »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VII

L'ŒUVRE DES LAMPES DU SAINT-SACREMENT (1)

LES BELLES SIGNIFICATIONS DE LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Ignis autem in altari semper ardebit... ignis est iste perpetuus qui nunquam deficiet in altari.

Il y aura toujours du feu sur l'autel ; c'est le feu perpétuel qui ne devra jamais s'éteindre sur l'autel.

(Lev., VI, 12 et 13).

Nous lisons dans les Livres saints que Dieu dit à Moïse d'ordonner aux enfants d'Israël de lui apporter de l'huile d'olive très pure, afin d'allumer sept lampes devant le Tabernacle où la manne

(1) Le Rituel romain ordonne qu'il y ait au moins une lampe allumée, le jour et la nuit, devant la très sainte Eucharistie : *Lampades coram eo plures, vel saltem una, die nocteque, colluceat.* La lampe doit être alimentée avec de l'huile d'olive, ou tout au moins avec de l'huile extraite de végétaux. « Pas de lampe, pas de Réserve » : telle est la règle de l'Église. Comme sur notre terre de France il y a des églises assez pauvres pour ne pouvoir

était renfermée dans un vase d'or, avec obligation pour le grand-prêtre Aaron et tous ses successeurs dans le sacerdoce d'entretenir jour et nuit ces lampes toujours allumées. D'autre part, saint Jean nous raconte dans l'Apocalypse que, dans la sublime et ineffable vision dont il fut honoré, il contempla l'Agneau immolé environné de sept chandeliers portant sept lampes ardentes. L'Église militante, dont l'Église mosaïque n'était que la figure, possède à l'autel, voilé sous les espèces eucharistiques, ce Christ que les Bienheureux contemplent à découvert dans le ciel, et dont la manne n'était que le symbole. Quoi d'étonnant si la Mère de nos âmes, instruite par l'Esprit-Saint, pour ne point rester en retard sur la Synagogue et pour imiter la céleste Jérusalem, ait prescrit de la manière la plus formelle qu'il y eût toujours une lampe allumée, partout où est gardée la sainte Réserve. Pour notre édification, étudions les belles leçons que nous donne la lampe du sanctuaire par rapport à *Jésus-Christ* et par rapport à *nous mêmes*.

I

I. La lampe du sanctuaire figure Jésus-Christ. La

remplir cette prescription liturgique, une association s'est formée à cette fin de fournir aux églises pauvres des lampes et de l'huile. L'initiative de cette belle Œuvre a été prise par une pieuse dame de Paris. Au bas d'une supplique présentée au Pape Pie IX pour lui demander sa bénédiction apostolique, Sa Sainteté a daigné écrire de sa propre main : Que Dieu bénisse cette Œuvre, car elle est très importante : *Benedicat Deus opus quod in precibus exponitur, quia valde desiderabile est.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

lumière, voilà le pur et éclatant symbole de Notre-Seigneur qui est la splendeur du Père éternel, la lumière incréée procédant du Père des lumières. Bien avant qu'il paraisse sur la terre, le Sauveur est désigné par les prophètes sous la figure de la lumière. *Je romprai le silence en faveur de Sion*, dit Isaïe, *et je ne cesserai de prier pour Jérusalem, jusqu'à ce que le Juste qu'elle attend paraisse comme une éblouissante lumière et que son Sauveur brille comme une lampe allumée* (1). Et ailleurs : *Lève-toi et sois brillante de clarté, Jérusalem, parce que le Seigneur qui est la lumière est venu et que sa gloire s'est levée sur toi* (2). Et saint Jean, au début de son Évangile, parlant du Verbe éternel, dit : *Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde* (3). Le vieillard Siméon le salue comme *la lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations* (4). Notre-Seigneur s'appelle lui-même : « lumière » : *Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde* (5). Et le dernier des prophètes, l'Apôtre de la charité, nous déclare que c'est l'*Agneau immolé qui est la lumière éclatante de l'éternelle Jérusalem* (6).

II. La lampe du sanctuaire nous désigne donc la personne de Notre-Seigneur ; en second lieu elle nous redit sa suprême excellence. Il est certain qu'on portait autrefois devant les empereurs, les rois et les hauts personnages, des flambeaux pour reconnaître leur majesté. Pour ne citer qu'un passage emprunté à nos saintes Lettres, nous lisons au livre de Judith : *Tout le pays fut saisi d'une telle frayeur, que les princes et les personnes les plus considérables des villes allaient au-devant d'Holopherne et le recevaient avec des couronnes et des lampes* (1). Les habitants voulaient ainsi rendre hommage à la dignité royale de Nabuchodonosor représenté par Holopherne, général de son armée. Or, l'Église fait brûler une lampe devant le Saint-Sacrement pour reconnaître la dignité souveraine de Notre-Seigneur. Elle veut que nous nous disions en la voyant : LA, AU TABERNACLE, RÉSIDE LE ROI DES ROIS, LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS !

III. Nouvelle leçon de la lampe du sanctuaire : elle me redit dans le langage le plus suave les trois grandes qualités de mon Sauveur. L'éclat de la flamme m'indique que Jésus-Christ est la vérité suprême ; qu'il est venu sur la terre pour chasser de nos esprits les ténèbres de l'ignorance, nous révéler les mystères de la foi, et nous apprendre, de la manière la plus nette et la plus claire, ce que nous devons croire sur notre origine, nos devoirs et notre destinée. La chaleur de la flamme me dit que Dieu est charité, qu'il est venu apporter sur la terre le feu du saint amour et que son désir le plus cher est qu'il brûle dans tous les cœurs, que Jésus-Christ ne s'est fait homme, n'a vécu, n'a prêché, n'a institué son Église, ses Sacrements et en particulier la divine Eucharistie, n'a subi les horreurs de sa Passion, que parce qu'il nous a aimés. — Enfin quand je considère l'huile qui alimente la lampe du sanctuaire, l'huile matière douce et onctueuse, j'entends

(1) Is., LXII, 1.
(2) Is., LX, 1.
(3) Joan., I, 9.
(4) Luc., II, 32.
(5) Joan., IX, 5.
(6) Apoc., XXI, 23.

(1) Judith., III, 9 et 10.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

une voix qui murmure doucement : « Voilà que votre Roi vient à vous plein de douceur. On n'entendra pas sa voix sur les places publiques, il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » J'entends mon Sauveur lui-même : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur... Venez tous à moi vous qui souffrez et n'en pouvez plus et je vous soulagerai, car mon joug est doux et mon fardeau est léger ! »

Elles sont donc belles et glorieuses pour Notre-Seigneur les leçons de la lampe du sanctuaire ! Aussi l'a-t-il pour agréable, et il lui plait en certaines circonstances de lui donner une vertu miraculeuse. « Ah ! venez donc dans le temple du Seigneur, s'écrie saint Jean Chrysostome ; c'est ici la maison même de Dieu. Là, nous possédons de grandes richesses ; là, repose toute notre espérance : là, est la Table divine du Seigneur ; *là, brûlent ces lampes mystérieuses qui sont une source intarissable de miracles. Combien de malades ont été subitement guéris après s'être oints avec foi de l'huile sainte de la lampe du sanctuaire !* »

II

Non moins instructives sont les significations de cette lampe sacrée par rapport à nous. Cette modeste lumière qui scintille dans le silence et la religieuse obscurité de nos églises ne nous prêche-t-elle pas l'humilité, qui nous fait fuir le monde et nous rend bienheureux de nous consumer à la gloire de Dieu, connus de lui seul ? Ne nous invite-t-elle pas à dire : *O Seigneur, que vos tabernacles sont aimés. J'ai choisi de vivre petit et abject dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs !* (1) — Et puis la petite lampe qui brûle nuit et jour devant l'adorable Eucharistie, ne nous exhorte-t-elle pas doucement à venir nous prosterner souvent au pied des autels ? Hélas ! nous ne pouvons pas vivre constamment avec Jésus-Christ, comme les Bienheureux qui sans cesse voient sa face dans le ciel et l'adorent ! Du moins, consolons-nous en pensant que la lampe du sanctuaire, qui nous représente, veille sans cesse en notre nom, comme un symbole de notre fidélité ! — Et cette lumière qui brille, et cette flamme qui brûle, ne nous enseignent-elles pas les deux dispositions qui doivent nous animer à l'égard de la sainte Eucharistie, surtout quand nous la visitons, surtout quand nous assistons à la Messe, surtout quand nous devons communier ? Ne nous disent-elles pas que nos esprits doivent être tout illuminés des clartés de la foi ; que nous devons croire, mais bien fermement, que Notre-Seigneur est là sous les espèces sacramentelles aussi véritablement que dans le ciel ; qu'il nous voit, qu'il nous veut du bien ; que nous devons, plus que nous ne saurions le dire, lui rendre tous les hommages dont nous sommes capables ? Ne nous avertissent-elles pas que nos cœurs doivent être tout brûlants des flammes de la charité ; qu'il n'y a qu'une manière de répondre à l'amour infini de Notre-Seigneur, c'est de l'aimer, c'est de nous consumer en son honneur, de lui dévouer notre corps, notre âme, notre temps, nos biens, en un mot tout ce que nous sommes.

Oh ! comme les saints comprenaient bien ces leçons !

(1) Ps. LXXXIII, 11.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Aussi, comme ils aimaient la lampe du sanctuaire, comme ils étaient zélés pour son entretien! M. Olier, pour ne citer que lui, ne pouvant se consumer continuellement, en face de Notre-Seigneur, dans les flammes de l'amour divin, à cause de ses occupations extérieures, faisait brûler constamment aux côtés de l'autel deux cierges pour le représenter; et, dans une exhortation qu'il fit un jour aux Dames de la paroisse de Saint-Sulpice, il leur dit que, puisqu'il y avait sept lampes allumées devant l'arche d'alliance et sept esprits devant le trône de Dieu, il serait à souhaiter qu'il y eût aussi sept lampes devant le trône qu'il s'était choisi dans l'église de Saint-Sulpice. A peine l'exhortation fût-elle terminée que les Dames se réunirent et il fut arrêté que sept lampes brûleraient jour et nuit en présence du Tabernacle de Jésus-Christ.

Entrons dans les sentiments des saints. Comprenons bien les leçons de la chère lampe du sanctuaire. Si nous le pouvons, soyons heureux de contribuer à son entretien. Ce sera un supplément à notre amour, une bénédiction même temporelle pour nos familles. Si la lampe ne brûlait pas devant le Tabernacle de notre paroisse, unissons-nous aux âmes pieuses; faisons un petit sacrifice qui plaira infiniment à Notre-Seigneur. Achetons une lampe et une belle lampe: c'est un des symboles les plus touchants du culte extérieur; qu'elle soit bien suspendue en face du Tabernacle, et non cachée dans un angle quelconque, de manière qu'elle soit aperçue de tous!

Que je voudrais participer à la nature de l'huile, pour pouvoir toujours me consumer devant le Saint-Sacrement.

M. Olier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VIII

L'ŒUVRE DU SAINT VIATIQUE (1)

NOS DEVOIRS A L'ÉGARD DU SAINT VIATIQUE

Benedictus qui venit in nomine Domini !

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

(Matth , XXI, 9).

Par ordre de Jésus-Christ, selon de graves auteurs, par ordre de l'Église, selon tous les docteurs, il y a obligation stricte de communier pour tous ceux qui sont atteints d'une maladie mortelle ou qui

(1) L'Archiconfrérie du saint Viatique, canoniquement établie dans l'insigne basilique de Saint-Pierre de Saintes, au diocèse de La Rochelle, se propose une triple fin : la première a trait à la personne de Notre-Seigneur : c'est d'honorer le Sacrement d'amour, soit dans les rues de nos cités et de nos bourgades, soit dans les maisons des pauvres ; la seconde se rapporte aux malades que les associés édifient, aident et consolent ; la troisième, éminemment opportune dans les circonstances présentes, combat, par l'exercice du zèle et de la charité chrétienne, les tentatives impies des solidaires près des mourants.

sont sur le point de subir une opération dangereuse (1) ; en sorte que celui qui négligerait volontairement d'accomplir cet important précepte pécherait grièvement. Ce n'est pas de cette obligation que nous parlerons : nous nous entretiendrons des devoirs que nous avons à remplir quand on porte le saint Viatique aux malades. Ils sont de deux sortes : les uns regardent le *prochain ;* les autres, *Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.*

I

Jamais il n'y a pour un chrétien une nécessité plus pressante de communier qu'à l'article de la mort. Le démon, alors, est si acharné, les tentations si violentes, la pensée du jugement si terrible !

Que fait donc, par rapport au saint Viatique, le bon chrétien qui a souci du *Mandavit unicuique de proximo suo ?* (2) Premièrement et avant tout, il prie, il fait de pieuses violences au ciel pour que dans sa famille, dans sa paroisse, dans la sainte Église, il ne meure aucun chrétien sans recevoir les secours de la religion, surtout la sainte Communion. C'est une de ses dévotions les plus chères.

Ce n'est pas assez : il agit. Il s'ingénie à découvrir ceux qui sont dangereusement malades pour en avertir le prêtre. Lui-même s'efforce de les préparer à la visite du ministre de Dieu, en adaptant ses efforts à la situa-

(1) Card. Gousset, *Theol. mor.*, I, p. 241.

(2) Dieu nous a chargés mutuellement les uns des autres (Eccli., XVII, 12).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

tion des infirmes. Il en est qui sont pauvres, délaissés : ceux-là il les visite, il les console, il leur vient en aide, il les instruit, il leur rappelle leurs devoirs et la miséricordieuse patience de Notre-Seigneur qui, de son Tabernacle, les attend depuis si longtemps et soupire après le moment où on lui dira : *Celui que vous aimez, Seigneur, est malade* (1), pour aller le soulager. — Il est d'autres malades, surtout parmi les riches, dont l'entourage est rempli d'une cruelle pitié et qu'on laisse s'endormir dans la mort, parce que, par la crainte la plus insensée et la moins fondée en raison, on a eu peur de hâter leur dernier moment en leur parlant du prêtre et des sacrements. Non ! l'Extrême-Onction et le saint Viatique ne font pas mourir ! « C'est une chose étrange, dit le savant médecin Descuret, dans son ouvrage intitulé : *La médecine des passions*, que si peu de médecins emploient la religion comme auxiliaire dans le traitement des malades. Et cependant, quand on connaît l'immense influence du moral sur le physique, il est facile d'entrevoir de quelles ressources doit être cette vraie médecine de l'âme, principalement dans beaucoup d'affections nerveuses qui résistent aux moyens thérapeutiques ordinaires. » Non ! les derniers sacrements ne tuent pas ! Notre-Seigneur les a établis, en partie, pour soulager le corps, et rendre, en certaines circonstances, la santé ? Non ! les derniers sacrements ne sont pas si terribles à ceux qui sont étendus sur leur lit de douleur ! Ils les consolent, au contraire, les rassurent, leur donnent la paix en étouffant le remords ! Le zélé chrétien sait tout cela et le dit dans l'occasion. — Enfin, s'il s'agit d'un malade qui est guetté par la secte infâme des solidaires, par ces hommes qui

(1) Joan., XI, 3.

se font un métier de la *chasse au cadavre*, oh ! alors que de sollicitudes dans le bon catholique, que de prières pour arracher l'âme, qu'on veut perdre, aux rets de Satan !

Qu'elle est touchante et instructive la Communion en viatique de saint Jérôme, le grand Docteur de l'Église !

Durant sa vie, il avait une crainte extrême de la mort et des jugements de Dieu. Il croyait parfois entendre la fatale trompette du jugement, et alors, hors de lui-même, il courait de toutes ses forces à travers le désert, il allait se cacher dans les antres et les cavernes en criant : « Grâce, grâce, Seigneur ! » Quand il fut près de mourir, il habitait, non loin de la grotte de Bethléem où Jésus est né, un monastère qu'il avait fondé. Ses frères l'entouraient, pleins de recueillement, de tendresse et de compassion. Le grand athlète de la pénitence demanda à recevoir le corps de Jésus-Christ. Proche de la mort, il ne la redoutait plus, et il voyait dans son Dieu moins un juge qu'un père. « Ah ! dit-il, Dieu va venir me visiter. Pourrais-je assez m'abaisser vers lui ? Je ne mérite pas d'être couché sur la paille, puisqu'elle a servi à reposer les membres du Sauveur ! » Il pria ses frères de jeter de la cendre sur la terre et de le coucher par dessus. « Car je veux mourir comme il convient à un pécheur et à un pénitent. » On exauça ses vœux, et l'on étendit sur la cendre ses membres fatigués. Et pendant que le prêtre allait chercher le Viatique, il allait au-devant de Jésus par les soupirs de son âme. Quand Jésus-Christ apparut, il se leva, soutenu par ses religieux, se mit à genoux, et, versant des larmes abondantes, il s'écria : « *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je ne suis pas digne ! » Et, après avoir reçu son Sauveur, il dit le cantique de Siméon : » *Nunc*

dimittis servum tuum, Domine, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur ! » Alors on entendit les anges qui invitaient son âme à voler au ciel : « Viens, mon bien-aimé, recevoir ta récompense pour les travaux que tu as généreusement entrepris pour moi. » Il répondit : « *Ecce ad te venio, pie Jesus, suscipe animam meam quam tuo sanguine redemisti.* Je viens, ô Jésus, recevez mon âme que vous avez rachetée par votre sang ! » Et il expira dans le baiser du Seigneur.

Quelle joie, quelle humilité, quelle confiance, quel amour !

Voilà les dispositions qui doivent animer les fidèles quand ils reçoivent Notre-Seigneur Jésus-Christ à leurs derniers moments. Voilà les sentiments qu'il nous faut exciter dans le cœur de nos frères, quand ils sont sur le point de paraître devant Dieu. Il ne suffit pas en effet de leur procurer la faveur de la réception du corps sacré de Jésus. Si nous sommes de vrais zélateurs de l'Œuvre du saint Viatique, si seulement nous avons l'esprit de cette Association qui est un esprit de charité (esprit qui doit animer tous les chrétiens dignes de ce nom), il faut que nous les aidions à recevoir le Viatique saintement, fructueusement, par nos bonnes exhortations, ou du moins par nos ferventes prières.

Ah ! l'humilité et la pureté, qu'elles sont nécessaires à ce moment solennel. Qui est-ce qui s'avance vers cette maison de douleur ? C'est le Roi du ciel et de la terre, le Fils de Dieu lui-même, l'infiniment puissant, l'infiniment grand, l'infiniment saint ! Mais surtout la confiance et l'amour doivent remplir le cœur du malade. Celui qui vient le visiter, c'est l'infiniment bon, l'infiniment miséricordieux, le distributeur de toutes les grâces, le consolateur de toutes les douleurs, c'est Celui qui autrefois guérissait les malades, Celui qui montrait

tant de tendresse aux affligés, Celui qui faisait aux malheureux cette suave invitation : « Vous tous qui êtes dans la peine, venez à moi et je vous délivrerai ! » Son cœur si bon ne regarde ni à la faiblesse, ni à l'infirmité, ni à l'anéantissement de celui qui l'appelle, ni peut-être à ses tristes égarements et à ses ingratitudes passées, ni à la pauvreté et au délabrement de la maison où il est porté. Il aime d'un amour spécial les pécheurs, les faibles, les malades, les indigents. Il a été la joie de leur enfance (1), il veut être le soutien de leur vieillesse (2) ; il veut les secourir dans leur corps et dans leur âme (3).

Prions donc, et avec ferveur, pour les malades à qui l'on porte le saint Viatique, afin qu'ils soient remplis surabondamment de respect, de confiance et d'amour. Si nous le pouvons, prions dans la chambre même où le Sauveur leur est donné, prosternés aux pieds de Jésus : notre prière en sera plus efficace. Et si notre présence physique est impossible, soyons présents de cœur : que ce soit là une de nos œuvres de zèle les plus chères ! Prions avec le prêtre et comme le prêtre. Demandons les grâces spéciales qu'il implore, au nom de l'Église, en cette touchante cérémonie. Demandons pour le malade la paix : la paix de l'esprit et du cœur, la paix avec Dieu et les hommes, la paix avec le ciel et la terre, la paix avec la conscience. *Pax huic domui !* Demandons une plus parfaite purification de l'âme par la récitation du *Confiteor*, qui est un très précieux et très efficace sa-

(1) Deum qui lætificat juventutem meam (Ps. XLII, 4).
(2) Ne projicias me in tempore senectutis (Ps. LXX, 9).
(3) Cibum nutrientem ad immortalitatem et vitam æternam ; cibum qui corpus alat et vivificet, morbos sanet (S. Chrys.).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cramental ! Demandons que le cœur du cher infirme, l'objet de la miséricorde du Sauveur, s'ouvre largement à la dévote humilité et à la sainte confiance, à l'audition des paroles du Précurseur et du Centurion : « Voici l'Agneau, voici celui qui efface les péchés du monde ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie, *Ecce Agnus Dei... Domine, non sum dignus !* » Demandons que le corps de Jésus-Christ soit pour celui qui semble sur le point de quitter la terre, une céleste nourriture qui le réconforte, le protège, le défende contre les efforts de l'ennemi et le conduise aux ineffables félicités du Paradis : « *Accipe Viaticum corporis Domini nostri Jesu-Christi qui te custodiat ab hoste maligno et perducat ad vitam æternam !* » Demandons que cette Communion soit pour le corps et l'âme un remède dont les effets se fassent sentir jusque dans l'éternité, *tam corpori quam animæ prosit ad remedium sempiternum.* »

Et ainsi nous coopérerons à la suprême sanctification de nos frères ; ainsi nous travaillerons efficacement à les faire entrer dans les sentiments des vrais enfants de Dieu ; ainsi nous contribuerons à leur procurer une sainte et heureuse mort ; ainsi nous exercerons à leur égard l'office de la plus excellente charité, au moment le plus décisif de leur existence, *momentum a quo pendet æternitas !*

Voilà nos obligations à l'égard du saint Viatique par rapport à notre prochain ; voyons maintenant nos devoirs envers Dieu lui-même.

II

Le saint Viatique, quand on le porte aux malades,

doit être l'objet de nos plus profonds hommages. Selon la parole des Livres saints, partout où se trouve le Corps sacramentel, les aigles, c'est-à-dire les vrais fidèles, doivent se rassembler. L'Église nous indique bien ce que nous avons à faire, par la pompe dont elle exige que le saint Viatique soit entouré ! Elle veut que le prêtre soit revêtu des insignes sacrés, que la lumière symbolique précède le cortège, que le dais se déploie au-dessus du ministre de Dieu, comme une tente, que la clochette se fasse entendre, que des prières soient récitées à haute voix, enfin elle prescrit tout un cérémonial qui proclame la royauté et la divinité de Jésus-Christ.

Que devons-nous donc faire ? Consultons notre foi et nous agirons bien.

D'abord, quand passe le Saint-Sacrement, nous devons le saluer très respectueusement. On salue un supérieur : Jésus n'est-il pas « le Roi des rois et le Maître des dominateurs ? »

Ce n'est pas assez : nous devons nous prosterner humblement. Il faut que par là nous marquions la différence qu'il y a entre le passage d'un simple mortel et le passage d'un Dieu. Je ne crois pas que l'on puisse être sérieusement chrétien et passer à côté d'un cortège qui accompagne le Viatique en se contentant de se découvrir, comme on le fait devant la croix qui précède les convois funèbres. Ce n'était pas ainsi qu'agissait le roi Henri IV. Passant un jour dans une rue assez près du Louvre, il rencontra un prêtre qui portait le Saint-Sacrement ; il se mit aussitôt à genoux et l'adora fort respectueusement. Le duc de Sully, protestant, qui l'accompagnait, lui dit alors : « Sire, est-il possible que vous croyiez à cela ? » — « Oui ! vive Dieu ! j'y crois ; et il faut être fou pour n'y pas croire ; je voudrais qu'il

m'en eût coûté un doigt de la main et que vous y crussiez comme moi ! »

Se mettre à genoux, ce n'est point encore assez ; si nous le pouvons, il faut nous joindre au cortège de Notre-Seigneur, pour le rendre plus digne de son auguste Majesté. Certes, les rois de la terre quand ils se montrent solennellement à leurs sujets ne s'avancent-ils pas escortés d'une suite nombreuse et respectueuse ? Jésus-Christ est-il moins qu'un roi de la terre ? Autrefois, comme cette vérité très simple était bien comprise ! A quelque heure du jour et de la nuit que Notre-Seigneur sortait de son Tabernacle pour se rendre au chevet des infirmes, de nombreux et fervents adorateurs s'empressaient de lui faire une cour d'honneur. En Espagne, quand un régiment rencontre le saint Viatique, on incline le drapeau sur le passage de l'Eucharistie ; si la voiture d'un grand et du souverain lui-même vient à passer, il est d'usage que le grand ou le souverain descende, et suive à pieds le Saint-Sacrement que le prêtre porte dans l'équipage à sa destination.

En France, les règlements militaires étaient très explicites sur les honneurs à rendre à l'Eucharistie. Dans les paroisses où il y avait garnison, si le Saint-Sacrement passait devant le poste, on présentait les armes, et deux soldats se détachaient pour accompagner Notre-Seigneur. Napoléon, revenant d'Austerlitz et d'Iéna, voulut que ses guerriers présentassent au Très Saint-Sacrement leurs armes glorieuses, et que, après avoir flotté sur les remparts de toutes les capitales de l'Europe, le drapeau de la France s'inclinât devant le Dieu de l'Eucharistie, devant le Dieu qu'adore l'univers entier ! C'est là une tradition de la France fidèle, de la France de Charlemagne et de

saint Louis ! Soyons, nous aussi, les vrais enfants de la France catholique ! Quand on porte le Viatique, foulons généreusement aux pieds le respect humain ; marchons le front haut, à la suite de notre Roi ; ne nous contentons pas de lui offrir nos hommages dans le secret du sanctuaire, mais affirmons notre foi et notre amour à la face de tous, dans les rues et sur les places publiques !

Il faut l'avouer, ces nobles devoirs sont loin d'être universellement observés. Dans les temps malheureux où nous vivons, combien le respect est devenu rare, comme l'amour s'est attiédi pour le Dieu du saint Viatique. Ames chrétiennes, écoutez comment un pieux ministre du Seigneur, qui en a été trop souvent le témoin attristé, nous fait la peinture de la coupable négligence des catholiques sur le point qui nous occupe. Hélas ! ses doléances ne sont que trop justifiées et trop générales !

S'il est, dit-il, un des mystères de notre sainte religion qui soit presque entièrement privé d'adorations et d'hommages, c'est assurément celui où le divin Maître vient à notre dernière heure nous prouver son amour plus fort que la mort, en nous faisant franchir avec lui le terrible passage du temps à l'éternité.

Suivez ce prêtre qui porte Dieu au mourant à travers les rues de nos villes et de nos bourgs comme à travers les montagnes et les vallées.

C'est le passage du Maître, *transitus Domini*. Le Créateur va visiter sa créature. Appelé par le malade, il a répondu comme autrefois : « J'irai et je le guérirai. » Et il va pour le guérir en son corps, si cela est le dessein de la Providence, mais en tout cas en son âme.

Une clochette, timidement agitée par la main d'un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

enfant, essaie de réveiller la foi. « A genoux, dit-elle, adorez et priez, le Seigneur passe ! »

Hélas ! cet appel ne rencontre partout que de faibles échos, le respect humain retient les uns, l'indifférence les autres, tandis que l'impiété met au front du méchant des airs de mépris et de bravade. C'est à peine si quelques âmes se décident à courber la tête et à fléchir le genou, au passage de leur Seigneur et Roi.

Quand les rois de la terre font à leurs sujets l'honneur de leur visite, tous s'ébranlent et se précipitent pour allonger et élargir les lignes de leur escorte ; mais quand notre Père du ciel porte à l'un de ses enfants son amour et ses bienfaits, tous semblent s'éloigner et s'enfuir pour faire autour de lui le désert et la solitude. C'est ainsi qu'il vient dans le monde qu'il a fait et le monde ne le connaît pas ; il entre dans ses propriétés et les siens ne le reçoivent pas. Hélas ! quelle aveugle ingratitude !

Combien de fois nous avons eu le cœur pris de tristesse en voyant les hommes refuser au saint Viatique le plus petit témoignage de respect et de vénération !

Mais si, de la rue où passe le Seigneur au milieu de l'indifférence, nous entrons dans la demeure où il va se donner au mourant, le spectacle est plus triste encore : pas ou presque pas de préparatifs dans la chambre et sur le lit du malade ; çà et là, à droite et à gauche, mille objets divers laissés en désordre.

Quand Dieu arrive, on ne sait où le placer : à peine a-t-on songé, je ne dirai pas à lui préparer, mais à lui réserver un coin où il puisse se reposer. Le linge propre, l'eau bénite, les cierges, le crucifix, tout manque quelquefois, jusqu'au verre d'eau nécessaire pour l'ablution des mains du prêtre. Encore si les adorateurs suppléaient par leur nombre à ce dénûment au milieu

duquel on reçoit le Seigneur ; mais non, les étrangers qui ont daigné se déranger pour saluer leur Dieu sont restés au dehors, et, dans la famille, à part quelques rares exceptions, les uns vaquent à leurs affaires, les autres se mettent à l'écart pour donner libre cours à leur douleur, et d'autres se persuadent que les convenances leur défendent d'être présents à la cérémonie des derniers sacrements administrés à l'un des leurs.

De cette sorte, Dieu reste seul, n'ayant pour toute escorte que le prêtre, le servant, le malade et son gardien.

Pauvre Jésus-Christ, pauvre Jésus-Christ ! s'écriait saint Alphonse de Liguori. Pauvre Jésus-Christ, répéterons-nous après lui, qu'il est peu aimé, qu'il est mal honoré ! ! A vous, âmes chrétiennes, de réparer ces oublis, ces froideurs, cette indifférence, ces outrages, par un redoublement de dévotion pour glorifier Notre-Seigneur dans le saint Viatique. Quand il quitte le saint Temple pour aller, dans sa demeure, visiter et consoler un de ses enfants qui ne peut plus venir à lui, faisons-lui un cortège empressé ! Soyons autour de lui une cour d'anges adorateurs, tout remplis de recueillement, d'admiration, de reconnaissance et de charité !

Au reste, en agissant ainsi, nous travaillerons à nos propres intérêts. Outre le bénéfice des indulgences, nous acquérons les plus beaux mérites : mérites de foi en professant publiquement notre croyance ; mérites de charité envers Dieu que nous honorons ostensiblement ; mérites de charité à l'égard du prochain en faveur de qui nos implorons le Dieu de toute consolation ; mérites de charité à l'égard de la sainte Église que nous édifions. « Au milieu d'une société qui conserve encore plus d'éléments catholiques qu'on ne le

pense, dit Dom Guéranger, notre zèle à confesser et à pratiquer les devoirs de la milice chrétienne ne demeurera pas sans résultat. » De plus, nous nous préparerons une bonne mort et un excellent jugement. Le Seigneur nous témoignera sa reconnaissance en veillant à ce que nous recevions très bien les derniers Sacrements et en nous ouvrant les portes du ciel. Car Notre-Seigneur l'a dit : *Celui qui me glorifiera devant les hommes, moi aussi je le glorifierai devant mon Père !* (1)

Je défie quelqu'un de me trouver contre la mort un gage plus rassurant que la divine Eucharistie.

P. Hermann.

(1) Matth., x, 32.

CHAPITRE IX

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION DU TRÈS SAINT SACREMENT

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION : LA GRANDE GRACE DE NOTRE ÉPOQUE

Si exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum.

Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi.

(Joan., xii, 32).

Ces paroles que Notre-Seigneur disait de son exaltation sur le bois de la Croix, peuvent très bien s'appliquer à son exaltation sur le trône de l'Exposition. Quand il fut élevé sur le gibet d'ignominie, Jésus a attiré à lui l'univers entier. Malgré le scandale de sa Croix, les peuples ont laissé leurs erreurs pour aller se jeter dans ses bras. Aujourd'hui, élevé au-dessus des saints autels, dans les splendeurs de l'Exposition, il attire tout à lui : il attire nos *esprits*, il attire nos *cœurs*, il *nous* attire *tout entiers*. Convainquons-nous de cette vérité et persuadons-nous que l'Exposition du Très Saint-Sacrement est une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire à notre époque, et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pense, dit Dom Guéranger, notre zèle à confesser et à pratiquer les devoirs de la milice chrétienne ne demeurera pas sans résultat. » De plus, nous nous préparerons une bonne mort et un excellent jugement. Le Seigneur nous témoignera sa reconnaissance en veillant à ce que nous recevions très bien les derniers Sacrements et en nous ouvrant les portes du ciel. Car Notre-Seigneur l'a dit : *Celui qui me glorifiera devant les hommes, moi aussi je le glorifierai devant mon Père !* (1)

Je défie quelqu'un de me trouver contre la mort un gage plus rassurant que la divine Eucharistie.

P. Hermann.

(1) Matth., x, 32.

CHAPITRE IX

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION DU TRÈS SAINT SACREMENT

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION : LA GRANDE GRACE DE NOTRE ÉPOQUE

Si exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum.

Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi.

(Joan., xii, 32).

Ces paroles que Notre-Seigneur disait de son exaltation sur le bois de la Croix, peuvent très bien s'appliquer à son exaltation sur le trône de l'Exposition. Quand il fut élevé sur le gibet d'ignominie, Jésus a attiré à lui l'univers entier. Malgré le scandale de sa Croix, les peuples ont laissé leurs erreurs pour aller se jeter dans ses bras. Aujourd'hui, élevé au-dessus des saints autels, dans les splendeurs de l'Exposition, il attire tout à lui : il attire nos *esprits*, il attire nos *cœurs*, il *nous* attire *tout entiers*. Convainquons-nous de cette vérité et persuadons-nous que l'Exposition du Très Saint-Sacrement est une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire à notre époque, et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

un très efficace moyen de salut qu'il nous offre dans une nouvelle effusion de sa tendresse et un suprême effort de son amour (1).

I

Notre-Seigneur Jésus-Christ exposé dans son Sacrement attire à lui nos esprits, en réveillant la *foi* dans les cœurs où elle sommeille, et en la développant dans ceux où elle est vive et forte.

Rien de plus efficace pour nous rappeler puissamment quelle est la Majesté présente dans l'Eucharistie, que l'appareil extraordinaire de l'Exposition.

L'Église a prescrit pour Rome un minutieux cérémonial, par l'organe du pape Clément XI, pour tout ce qui concerne le culte et le service du Roi-Exposé. On y voit que l'Exposition de l'auguste Sacrement ne doit se faire qu'au maître-autel, c'est-à-dire à l'endroit le plus apparent du temple. Sur l'autel, il faut élever un trône, et au-dessus du trône étendre un baldaquin de soie blanche. Afin que tous les regards se fixent sans distraction sur la divine Hostie, défense est faite de laisser sur l'autel de l'Exposition aucune relique, aucun tableau ; on ne fera aucune fonction qui n'ait un rapport direct avec le Saint-Sacrement ; ni sacrements, ni Messes même, si ce n'est celle qui clôt l'Exposition ; rien que l'Eucharistie à contempler et à adorer! Jésus sortira du Tabernacle au milieu des chants les plus

(1) V. les articles publiés sur ce sujet par le P. Tesnière dans la 1re année du *Très Saint Sacrement*. Nous n'avons guère fait dans ce chapitre que résumer ce remarquable travail.

solennels ; l'encens formera sous ses pieds un char de nuée, qui rappelera cette nuée lumineuse sur laquelle il s'éleva dans les cieux ; il y aura continuellement en adoration, un ou deux prêtres en *cotta* ou en surplis, et, à leur défaut, des clercs ou des fidèles en nombre suffisant. Le luminaire sera abondant et perpétuel, la nuit comme le jour. Il sera bon que tout le temple soit tendu de tapisseries ; les autels latéraux seront aussi illuminés ; la porte d'entrée sera surmontée d'un écusson et décorée de draperies ; la rue sera jonchée de buis et recouverte de sable fin. Le culte sera plus majestueux ; les laïques n'entreront pas dans le sanctuaire, et les clercs n'y pénétreront que revêtus du surplis ; ils feront en entrant et en sortant la prostration à deux genoux ; ils ne se couvriront pas en présence du Très Saint-Sacrement et on gardera le plus religieux silence (1).

A quoi tendent toutes ces prescriptions, sinon à manifester de la manière la plus évidente les grandeurs de Jésus-Christ, à parler aux yeux, à frapper les regards les moins attentifs et à exalter la Présence Réelle dans un langage accessible même aux plus ignorants ?

Certes, nous ne pouvons croire qu'un homme, qui n'est pas de parti pris incrédule, s'il entre dans les

(1) Les règles données par Clément XI touchant le culte du Saint-Sacrement sont dignes du plus grand respect. Il faut s'y conformer dans la mesure du possible. Toutefois, comme elles n'ont été adressées tout d'abord qu'à l'Église de Rome, tout en étant *préceptives* pour cette ville, elles ne sont que *directives* pour les autres lieux (Guillois, *Catéchisme*, t. IV, p. 378, 11e édition).

Au reste, les évêques sont chargés par le Concile de Trente de régler, dans leurs diocèses, ce qui regarde le culte du Saint-Sacrement (Trid., sess. XXII, c. VIII, de Reform.). Guillois, ibid., p. 382.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sanctuaires de l'Exposition, s'il contemple quelques instants ces spectacles majestueux, ne se sente ému et ne demande au moins : « Qui est là ? Pourquoi cette pompe ? » Et si vous en voyez affecter des airs moqueurs et sortir avec mépris, dites-vous que cette présence trop sensible de leur Juge les importune. Ils confessent, mais à la manière des démons, la gloire de Celui qu'ils semblent nier !

Mais pour les âmes droites, pour ceux qui croient, qui veulent croire, prier, et aimer, ah ! quel secours que l'Exposition du Saint-Sacrement ! Sous les rayons du soleil eucharistique leur foi prend les plus merveilleux accroissements. Elles sont saisies de la présence de leur Dieu ; elles l'adorent abîmées dans leur néant ; elles luttent de respect avec les anges saints qui veillent autour des autels !

II

Notre-Seigneur Exposé attire nos esprits par la foi ; il attire nos cœurs : d'abord en leur inspirant une *confiance* sans limite.

En premier lieu, parce que, malgré nos fautes, malgré les crimes nombreux qui se commettent dans le monde, nous reposons en toute sécurité, sous la protection du paratonnerre tout-puissant de l'Exposition. Car, dit le P. Tesnière, la Présence Réelle est en quelque manière la continuation du sacrifice trois fois saint de la Messe, de sorte que, dans chaque Tabernacle, chacune des hosties qu'il contient est un autel sur lequel le Souverain Prêtre immole silencieusement, mais aussi véritablement que sur la Croix et à

chaque instant du jour, le sacrifice de lui-même à la gloire de son Père et pour le salut des hommes ; et l'Exposition est comme une Élévation continuée. De même qu'à la Messe, au moment solennel de l'Élévation, les fidèles se prosternent dans l'anéantissement et la confiance devant l'Agneau immolé pour le salut du monde ; de même, au pied de l'Exposition, ils doivent, dans une humble confiance, prosterner leur âme et leur corps. Ce sont les mêmes fruits de grâce, de pardon et de miséricorde dans l'un et l'autre cas. Car, cette Hostie à peine consacrée que le prêtre élève au-dessus de sa tête, la tenant de ses deux mains tremblantes et la suivant d'un regard qui adore et supplie, aussi bien que cette autre Hostie exposée dans l'ostensoir, au milieu des rayons d'or étendus comme des doigts très purs pour l'élever et la montrer plus longtemps, ces deux Hosties, disons-nous, élevées l'une et l'autre entre le ciel et la terre, sont un seul et même Jésus-Christ, prêtre et médiateur à la fois, montant vers son Père et se rapprochant de lui pour lui offrir son sacrifice, lui faire entendre, en quelque sorte, de tout près, son instante prière et lui mettre sous les yeux, de telle manière qu'il ne puisse pas ne le point voir, son corps mystiquement immolé, sa divine personne tout entière anéantie sous les espèces sacramentelles, prix, rançon et acquit de notre salut.

En deuxième lieu, l'Exposition nous excite à la confiance, parce qu'elle rend la prière extrêmement facile. Elle nous manifeste à l'excès la bonté de Dieu, qui, par amour pour nous, veut bien s'anéantir sous les espèces sacramentelles ; elle rapproche de nous notre Dieu si bon et si condescendant ; elle nous place sous ses regards bienveillants qui lisent jusqu'au fond des cœurs ; alors la prière jaillit comme spontanément de notre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

âme. O vous qui êtes oppressé par le chagrin ; vous qui souhaitez vivement obtenir une grâce qui vous est chère ; vous qui êtes ignorant et ne savez pas comment vous exprimer en parlant à Dieu : venez vous prosterner devant Jésus exposé sur les saints autels ! Là, il suffit de le regarder, et l'on prie et l'on parle ! Que de choses sait dire le regard ! Le regard supplie, il croit, il espère, il aime, il implore, il demande pardon, il s'humilie. Que de sentiments ne peuvent être exprimés que par lui et que les lèvres sont impuissantes à formuler ! Les pauvres paralytiques, les lépreux de l'Évangile, levaient sur Jésus des yeux suppliants ; à peine quelquefois ajoutaient-ils quelques mots ; mais si leur bouche gardait le silence, leurs yeux parlaient avec éloquence : avez-vous ouï dire que le Sauveur ait résisté à la force puissante du regard suppliant de l'affligé ? Or, Jésus, du haut du trône de l'Exposition, même comme homme, nous connaît, nous distingue et nous aime. Il sait, avec la dernière perfection, les hommages que nous lui rendons, les prières que nous lui adressons, et jusqu'aux moindres désirs de notre cœur, et cela, comme s'expriment les théologiens, par *sa science béatifique* en vertu de la vision intuitive, par *sa science infuse*, et même, s'il faut en croire une opinion respectable, par une *science expérimentale*, en ce sens que dans le Saint-Sacrement il nous voit de ses yeux, il nous entend de ses oreilles ! (1)

(1) Le P. Dalgairns dans son beau livre de la *Sainte Communion* embrasse, expose, prouve et défend ce sentiment. « Certainement, dit-il, le seul fait de la présence de Notre Seigneur semble impliquer une connaissance de nous, autre que celle qu'il possède dans le ciel. Certainement la localisation de sa présence dans le Saint-Sacrement implique un désir d'être avec nous, et

III

Notre-Seigneur, sur le trône de l'Exposition, s'y tenant par amour pour nous, ne peut manquer d'attirer nos cœurs à l'*amour*.

comment est-il plus près de nous, si la connaissance qu'il a de nous alors, n'est pas différente de celle qu'il a sur son trône céleste. Par sa science infuse, il nous connaissait avant que nous fussions nés, et quelque parfaite, intime et distincte que soit cette science, nos cœurs déraisonnables, exigent qu'il ait de nous une connaissance expérimentale, même quand notre intelligence nous dit que l'autre est parfaitement suffisante... Je suis convaincu que si nous pouvions recueillir les votes des fidèles, le plus grand nombre nous dirait que pendant l'exposition du Saint-Sacrement, d'une manière qu'ils ne peuvent expliquer, Jésus-Christ, de son trône, nous voit avec des yeux corporels... Si le Saint-Sacrement est le moyen par lequel il veut suppléer à son absence forcée dans le ciel, il fera tout pour rendre sa présence sur l'autel aussi semblable que possible à sa présence ici bas aux jours de sa vie terrestre. Il est si touchant de penser, quand Jésus est exposé dans le Saint-Sacrement, et que nous sommes agenouillés à ses pieds, que ses yeux si doux nous regardent et qu'il entend nos soupirs ? Cela ajoute à la joie de la sainte Communion de penser qu'il entend nos protestations d'indignité dans le ***Domine non sum dignus***. A ce moment il semble que c'est augmenter l'excès de son amour de le croire physiquement sensible à notre présence. Certainement Jésus ne voudrait négliger aucun moyen possible de se rapprocher de nous, et n'est-il pas plus près de nous si le mince voile des espèces est un obstacle seulement à notre vue et non à la sienne, et si au lieu de rester séparé de nous, dans un état d'ignorance physique auquel il n'échapperait que par l'action de la science infuse, il peut être humainement en rapport avec nous, comme nous le sommes les uns avec les autres. »

Puis, le même P. Dalgairns, avant de répondre aux objections, cite à l'appui de son sentiment le témoignage de graves auteurs, comme saint Bonaventure, Suarez, Lessius, Viva, Cienfuegos. Rapportons le premier et dernier de ces témoignages « Le corps de Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement, dit saint Bonaventure (in-4°. dit. 10, art. 1, 2), voit et entend, quoiqu'il ne parle point,

L'Exposition satisfait le besoin d'aimer qui tourmente les vrais fidèles et, en le satisfaisant, embrase leur cœur d'ardeurs nouvelles. Les saints ont éprouvé ces désirs, ces besoins ardents de voir la face de Jésus, même encore voilée sous les nuages des saintes Espèces, mais exposée à leurs regards en dehors du Tabernacle. On le dit de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Sienne ; de nos jours, Marie Eustelle, l'ange de l'Eucharistie, frappait à coups impatients à la porte de la prison d'amour, comme pour en faire sortir le divin captif; et le grand saint Thomas venait coller ses lèvres brûlantes contre le Tabernacle.

D'autre part, l'Exposition nous provoque à l'amour

pour ne pas révéler sa présence. » Le cardinal Cienfuegos a consacré une grande partie de sa *Vita abscondita* à établir l'opinion que Notre-Seigneur peut user de ses sens dans l'adorable hostie et il exprime ainsi son sentiment : « J'affirme ce fait que Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie fait usage de ses sens, bien que je ne détermine pas si c'est naturellement par un miracle, ou par la puissance divine immédiatement. J'affirme seulement que le fait, si miraculeux qu'il puisse être, est mille fois plus convenable et même nécessaire, tant pour l'honneur de Notre-Seigneur là présent, que pour notre avantage, et à cause des fins pour lesquelles ce *compendium* de miracles a été institué par celui qui est à la fois la Toute-Puissance et l'Amour. Oui, Jésus, dans l'Eucharistie, voit et entend, parce que de savoir qu'il le fait, il résulte un grand accroissement dans l'amour des fidèles, dans leur confiance et leur vénération pour lui. Leur commerce avec lui devient presque divin. Ils prendront plus de soin de purifier leur conscience ; ils seront encore plus préoccupés de le recevoir dignement et feront pour cela de plus grands efforts ; car, lorsque je songe moi-même que de l'hostie, le Seigneur Jésus me voit de ses yeux corporels, qu'il entend de ses oreilles extérieures les prières qui lui sont adressées et les vœux de son Église, comme ma foi grandit à cette pensée! Comme mon amour s'enflamme, comme mes affections sont excitées, tandis qu'une révérence profonde me remplit de stupeur et que la douceur des consolations spirituelles coule dans mon âme ! »

de réparation. Celui que nous adorons sur l'autel, Notre-Seigneur et notre Dieu, est celui qui est oublié par la masse des hommes, offensé, méprisé, insulté dans toutes les villes et les bourgades et dans toutes les maisons ; celui qui répand, avec une profusion qui ne se lasse jamais, ses bienfaits sur le monde et qui n'est guère payé que par l'ingratitude ; celui qui s'étant fait homme, étant né, ayant souffert, s'étant emprisonné dans le Tabernacle pour sa créature, ne reçoit guère de celle-ci que la froideur et l'indifférence, quand ce n'est pas l'outrage ! Comment avoir la foi, comment penser à ces choses devant l'ostensoir de l'Exposition, et ne pas payer Jésus de retour, ne pas l'aimer pour ceux qui ne l'aiment pas, ne pas gémir avec lui, ne pas l'exalter par des louanges infatigables ; comment, en un mot, ne pas réparer ?

Enfin, l'Exposition nous attire à l'amour d'imitation. Le voyez-vous, le Seigneur Jésus, élevé entre le ciel et la terre ? C'est votre Dieu, et il s'est fait obéissant au point de se rendre ponctuellement présent, à la parole du prêtre, sous les espèces sacramentelles, au point de se laisser placer là où le prêtre l'a voulu, et d'y rester tant qu'il le voudra..., et vous désobéiriez ? C'est votre Dieu, et il s'est anéanti jusqu'à paraître moins qu'un homme, moins qu'un être vivant..., et vous voudriez vous grandir orgueilleusement, vous soupireriez après l'estime et les vanités du monde ? C'est votre Dieu, et il souffre patiemment les oublis, les froideurs et les trahisons... et vous, pour le moindre manquement, vous éclateriez en paroles de dépit et de colère, vous auriez des pensées et des désirs de vengeance ? C'est votre Dieu, et par amour il se fait tout à vous... et vous vous plairiez dans les froids calculs de l'égoïsme ? — Regardez et agissez selon l'exemple que vous avez sous les yeux !...

Soutenons et propageons par la parole, par l'exemple, un exercice si saint et si salutaire ! Amenons devant Jésus-Christ exposé, amenons à la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement les pauvres, les ouvriers, les travailleurs des campagnes et des villes. Ils verront, leur cœur n'est pas si mauvais ; et s'ils ne font rien par eux-mêmes pour se rapprocher, qui vous dit que Jésus ne les attend pas là pour agir, lui, par la grâce souveraine de sa présence ? Ah ! ne doutons pas tant du cœur du peuple ! La mère de famille et l'ouvrier, l'homme d'atelier et d'usine, tous ont été baptisés : tous ont été destinés par l'Église et par la tendance de leur baptême à l'Eucharistie ; tous ont goûté une fois au moins LE DON DE DIEU, ils sont aptes à l'Eucharistie ; s'ils ne peuvent la recevoir aussitôt, du moins peuvent-ils ressentir les divines influences de sa présence, amenez-les devant le Très Saint-Sacrement !

J'ai non la pensée vague, mais la certitude absolue que si une âme voyait et contemplait quelqu'une des splendeurs intimes du Sacrement de l'autel, elle prendrait feu, car elle verrait l'amour divin.

Sainte ANGÈLE DE FOLIGNO.

CHAPITRE X

DES BÉNÉDICTIONS DU TRÈS SAINT SACREMENT

Etenim benedictionem dabit legislator ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum.

Le législateur donnera sa bénédiction ; ils iront de vertus en vertus ; on verra dans Sion le Dieu des dieux.

(PS. LXXXIII, 8).

Les bénédictions du Saint-Sacrement ont un nom admirable : on les appelle SALUTS. N'est-ce pas en effet un véritable salut, un beau et magnifique salut, que cette explosion de joie, que ce cri de foi et d'amour, qui part de toutes les poitrines, lorsque le Tabernacle s'ouvre et que la radieuse Hostie apparaît à tous les regards ? Chacun s'incline, salue et acclame son chef, son roi, son Dieu. Et en même temps que nous saluons Jésus-Christ avec les plus vifs transports de joie, avec un saint enthousiasme, Jésus-Christ, de son côté, nous salue avec bonté et jette sur nous des regards de complaisance comme sur des enfants privilégiés. Mais le nom de *Bénédiction* est également bien

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Soutenons et propageons par la parole, par l'exemple, un exercice si saint et si salutaire ! Amenons devant Jésus-Christ exposé, amenons à la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement les pauvres, les ouvriers, les travailleurs des campagnes et des villes. Ils verront, leur cœur n'est pas si mauvais ; et s'ils ne font rien par eux-mêmes pour se rapprocher, qui vous dit que Jésus ne les attend pas là pour agir, lui, par la grâce souveraine de sa présence ? Ah ! ne doutons pas tant du cœur du peuple ! La mère de famille et l'ouvrier, l'homme d'atelier et d'usine, tous ont été baptisés : tous ont été destinés par l'Église et par la tendance de leur baptême à l'Eucharistie ; tous ont goûté une fois au moins LE DON DE DIEU, ils sont aptes à l'Eucharistie ; s'ils ne peuvent la recevoir aussitôt, du moins peuvent-ils ressentir les divines influences de sa présence, amenez-les devant le Très Saint-Sacrement !

J'ai non la pensée vague, mais la certitude absolue que si une âme voyait et contemplait quelqu'une des splendeurs intimes du Sacrement de l'autel, elle prendrait feu, car elle verrait l'amour divin.

Sainte ANGÈLE DE FOLIGNO.

CHAPITRE X

DES BÉNÉDICTIONS DU TRÈS SAINT SACREMENT

Etenim benedictionem dabit legislator ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum.

Le législateur donnera sa bénédiction ; ils iront de vertus en vertus ; on verra dans Sion le Dieu des dieux.

(PS. LXXXIII, 8).

Les bénédictions du Saint-Sacrement ont un nom admirable : on les appelle SALUTS. N'est-ce pas en effet un véritable salut, un beau et magnifique salut, que cette explosion de joie, que ce cri de foi et d'amour, qui part de toutes les poitrines, lorsque le Tabernacle s'ouvre et que la radieuse Hostie apparaît à tous les regards ? Chacun s'incline, salue et acclame son chef, son roi, son Dieu. Et en même temps que nous saluons Jésus-Christ avec les plus vifs transports de joie, avec un saint enthousiasme, Jésus-Christ, de son côté, nous salue avec bonté et jette sur nous des regards de complaisance comme sur des enfants privilégiés. Mais le nom de *Bénédiction* est également bien

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

donné aux Saluts du Très Saint-Sacrement, car ils sont une bénédiction *pour Dieu* qu'ils glorifient et une bénédiction *pour l'homme* qu'ils sanctifient.

I

Les Bénédictions du Très Saint-Sacrement glorifient Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles sont un acte de foi et un acte d'amour.

Tout caché qu'il est dans l'incompréhensible mystère de l'Eucharistie, Jésus-Christ n'en est pas moins le Roi du ciel et de la terre ; le Dieu immense que ne peuvent contenir ni la vaste étendue de la terre, ni les profonds abîmes de la mer, ni les augustes Tabernacles du ciel, le Dieu saint et sublime qui habite dans les sphères inaccessibles au-dessus des anges inclinés qui tremblent de respect devant sa Majesté infinie. C'est la vérité que reconnaissent et proclament les pieux fidèles qui viennent assister à la Bénédiction du Très Saint-Sacrement. Que signifie leur posture humble et recueillie, qui les prosterne à genoux devant l'Hostie sainte, sinon la proclamation des grandeurs de Dieu et de leur absolue dépendance ? Que veut dire cet encens qui fume au pied des autels, sinon que le peuple chrétien déclare bien haut qu'il reconnaît la présence de son Dieu, qu'il veut se consumer à la gloire de son Créateur, et qu'il est prêt, s'il le faut, à donner sa vie pour l'honneur de celui de qui il la tient ? Que symbolisent ces lumières qui brillent sur l'autel, sinon la foi et l'amour des enfants de Dieu ? Et ces chants, et ces cantiques, et ces ornements sacrés, et ce peuple recueilli, n'est-ce pas une image de la cour céleste où les

anges et les saints, prosternés en face de l'auguste Trinité, chantent sans interruption ces glorieux cantiques, dont les hymnes de la terre ne sont que le délicieux écho. Les fleurs, les lumières, la suave odeur de l'encens, un peuple agenouillé sous les bénédictions de son Dieu, n'est-ce pas un magnifique acte de foi à la Présence Réelle ?

Hélas ! combien Jésus est oublié ! Lui, dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, est délaissé par les enfants des hommes ! Lui, qui se fait nourriture pour alimenter nos âmes, est dédaigné par un grand nombre qui préfèrent les oignons d'Égypte à la manne du désert ! Lui, qui s'immole pour le salut du monde, est moqué, abandonné comme sur le Calvaire ! — La Bénédiction du Saint-Sacrement est une protestation contre ces ingratitudes : c'est une réparation d'honneur ; c'est une amende honorable pour expier l'indifférence et les irrévérences de tant de mauvais chrétiens, les fureurs des hérétiques, l'impiété des libertins, les profanations et les sacrilèges de tant de pécheurs !

II

La Bénédiction du Saint-Sacrement est encore une très précieuse faveur pour nous, parce qu'elle nous est une source de grâces abondantes.

D'abord, c'est un *sacramental*. Le prêtre avec l'Hostie consacrée fait sur nous le signe de la Croix, et ce rite, en vertu des prières de l'Église, a la puissance d'exciter dans nos cœurs des actes d'amour et de regret qui effacent les péchés véniels. Si le signe de la Croix,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

que le prêtre trace de sa main quand il est en fonction, produit cet effet, à plus forte raison aura-t-il cette vertu quand il sera tracé avec le corps de Jésus-Christ !

Et puis, à la Bénédiction, *Notre-Seigneur nous bénit*. Quelle parole délicieuse ! On estime la bénédiction d'un vieillard : c'est un gage de bonheur. On estime la bénédiction du simple prêtre : tous les jours on la lui demande. On estime la bénédiction de l'évêque ; on s'incline sur son passage, on la réclame avec un pieux empressement pour les jeunes enfants. On estime la bénédiction du Souverain-Pontife : on la regarde avec raison comme une faveur enviable. Mais quelle différence avec la bénédiction de Jésus-Christ ! Là, en effet, la bénédiction est simplement un souhait, un vœu, une prière qui s'élève vers Dieu pour implorer les grâces du ciel ; ici, c'est Jésus-Christ lui-même, dans les mains duquel sont tous les biens surnaturels, qui n'a pas besoin de prier, ou qui, s'il prie, est toujours exaucé !

Oh ! qu'ils étaient heureux ces enfants que Jésus caressait et bénissait à Jérusalem, *et benedicebat eos !* (1) N'envions pas leur bonheur, allons au Salut et nous y recevrons ces grâces d'humilité, de simplicité, de bonté que Notre-Seigneur répandait sur les enfants de Jérusalem. Qu'ils étaient heureux les Apôtres sur le mont des Oliviers, quand le Sauveur ressuscité, en quittant la terre pour aller vers son Père, afin de recevoir la récompense qu'il avait méritée, les bénissait, *et benedixit eis !* (2) Nous pouvons être aussi privilé-

(1) Marc., x, 16.
(2) Luc., xxiv, 50.

giés que les Apôtres, et obtenir des grâces de lumière, de consolation, de force, d'esprit intérieur et de prières, en assistant pieusement à la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Qu'ils seront heureux les élus du Seigneur, quand, au dernier jour, après avoir fait la suprême séparation, le Fils de l'Homme leur adressera cette parole : *Venez les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (1). Nous pouvons avoir une félicité analogue ; nous pouvons être les bénis du Père éternel, en nous courbant sous la bénédiction de Jésus-Christ au Salut du Très Saint-Sacrement.

Jésus en personne, Jésus la bonté même me bénit, me comble de ses faveurs, si je les demande humblement, quel motif de confiance ! Non, à l'autel, ce n'est point le Dieu du Sinaï, le Dieu armé des foudres et des éclairs ; c'est le Dieu qui oublie sa puissance, pour ne laisser place qu'à son amour. Il est dans la sainte Eucharistie comme sur un trône de miséricorde. Chrétiens ! on ne vous dit pas comme autrefois sous l'ancienne loi : « Tremblez à l'approche du sanctuaire ! » mais plutôt : « Accourez avec confiance, accourez avec amour à ce délicieux rendez-vous ! » C'est surtout pour être aimé que Jésus demeure au milieu de nous. Allons donc lui exposer nos besoins, lui faire part de nos peines, de nos misères, de nos douleurs ; allons lui exprimer nos désirs ; allons à lui, quand il sort de son Tabernacle pour nous bénir, c'est le moment favorable : *Ecce... tempus acceptabile !* (2)

(1) Matth., xxv, 34.
(2) Noël : *Catéchisme liturgique.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

O mon Jésus, que je contemple maintenant sous les voiles Eucharistiques, ah ! je vous en supplie, faites que je vous voie un jour à découvert et que je jouisse à jamais de la vue de votre gloire dans le Paradis : c'est le vœu le plus ardent de mon cœur !

Saint THOMAS D'AQUIN.

I. H. S. J.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

JÉSUS ALIMENT DE NOS AMES DANS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

		PAGES
I.	Le très auguste sacrement de la Communion.....	1
II.	Le ministre du sacrement de l'Eucharistie.....	15
III.	La sainte Communion nourriture de nos âmes....	25
IV.	La sainte Communion vie de nos âmes.....	36
V.	La sainte Communion notre suprême honneur....	48
VI.	La sainte Communion notre souverain bonheur..	58
VII.	La sainte Communion notre plus douce consolation.....	71
VIII.	De trois autres effets de la sainte Communion....	82
IX.	De la Préparation à la sainte Communion : sa nécessité et sa pratique.....	93
X.	De l'Action de grâces après la Communion : sa nécessité et sa pratique.....	103
XI.	De la Communion fréquente.....	117
XII.	Règles de la Communion fréquente.....	127
XIII.	De la Communion fervente.....	140
XIV.	De la Communion d'aridité.....	149
XV.	De la Communion tiède.....	157
XVI.	La première Communion.....	169
XVII.	La Communion pascale.....	185
XVIII.	La dernière Communion ou la Communion en Viatique.....	193
XIX.	La Communion spirituelle.....	208
XX.	La Communion sacrilège.....	217

LIVRE QUATRIÈME

JÉSUS LE COMPAGNON DE NOTRE PÈLERINAGE DANS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

I.	Du grand bienfait de la Présence Réelle.....	227

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PAGES

II. La Présence Réelle, c'est-à-dire « notre Dieu avec nous » 237
III. La Présence Réelle, c'est-à-dire « notre Rédempteur avec nous » 246
IV. La Présence Réelle, c'est-à-dire « l'Ami de nos âmes avec nous » 258
V. Devoir et pratique de la Visite au Très Saint Sacrement 268

LIVRE CINQUIÈME

JÉSUS NOTRE MODÈLE DANS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

I. Jésus-Hostie modèle de conversion 284
II. Jésus-Hostie modèle d'humilité 291
III. Jésus-Hostie modèle de douceur 299
IV. Jésus-Hostie modèle de patience 306
V. Jésus-Hostie modèle de religion 311
VI. Jésus-Hostie modèle de pauvreté 321
VII. Jésus-Hostie modèle de chasteté 331
VIII. Jésus-Hostie modèle d'obéissance 338
IX. Jésus-Hostie modèle de charité 345

LIVRE SIXIÈME

LES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

I. La Fête du Très Saint Sacrement 353
II. L'Œuvre de l'Adoration perpétuelle 371
III. Les Confréries du Très Saint Sacrement 388
IV. L'Œuvre de la Communion réparatrice 397
V L'Œuvre de la première Communion 410
VI. L'Œuvre des Tabernacles 422
VII. L'Œuvre des Lampes 430
VIII. L'Œuvre du saint Viatique 438
IX. L'Œuvre de l'Exposition du Très Saint Sacrement. 451
X. Des Bénédictions du Très Saint Sacrement 461

LANGRES. — IMPRIMERIE RALLET-BIDEAUD

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS